

Ecorchures

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

« C'est effrayant comme Tess Gerritsen est un écrivain génial. »

Harlan Coben



TESS GERRITSEN

Écorchures

ouïe d'ore

PRESSES
DE LA CITÉ



Tess Gerritsen

ÉCORCHURES

Roman

*Traduit de l'anglais
par Valérie Malfoy*



Delta de l'Okavango, Botswana

Je la repère dans la lumière rasante de l'aube, aussi subtile qu'un filigrane, imprimée dans cette parcelle de terre nue. À midi, quand le soleil africain darde ses rayons brûlants, j'aurais pu ne rien remarquer, mais au petit matin les moindres creux et dépressions du terrain projettent des ombres, et cette trace-là attire mon attention dès que je sors de la tente. Je m'accroupis à sa hauteur et un brusque frisson me parcourt à la pensée que seule une fine épaisseur de toile nous protégeait cette nuit, tandis que nous dormions.

Richard écarte le rabat de la tente et s'étire en poussant un grognement satisfait, humant les odeurs d'herbe mouillée de rosée, de feu de camp et du petit déjeuner qui mijote sur les braises. Odeurs de l'Afrique. Cette aventure est son rêve ; c'est le sien depuis le début, pas le mien. Moi, je suis la chic fille qui ne sait que dire : « Bien sûr que je suis partante, mon chéri. » Même si ça implique vingt-huit heures de voyage et trois avions différents, Londres-Johannesburg-Maun, et ensuite la brousse, cette fois dans un coucou bringuebalant piloté par un type qui a la gueule de bois. Même si ça implique deux semaines sous la tente à chasser les moustiques et faire ses besoins dans les fourrés.

Même si ça implique que je pourrais mourir, et c'est à cela que je pense en contemplant la trace imprimée dans la terre, à un mètre à peine de l'endroit où Richard et moi avons passé la nuit.

— Respire, Millie, jubile Richard. Nulle part ailleurs on ne sent ça !

— Un lion est passé par ici...

— Si seulement je pouvais mettre l'air en bouteille pour en rapporter à la maison... Quel souvenir ! L'odeur de la brousse !

Il ne m'écoute pas, trop grisé par l'Afrique, trop emballé par son fantasme de grand aventurier blanc où tout est *génial* et *magnifique*, y compris le repas d'hier soir, une boîte de fèves au lard qu'il a qualifiées de « fan-ta-stiques » !

Je répète, plus fort :

— Un lion, Richard. Tout près de notre tente. Il aurait pu déchirer la toile d'un coup de griffes et...

Je voudrais qu'il panique, qu'il lâche un « Oh, Seigneur, Millie, c'est grave ».

Mais voilà qu'il lance aux membres de notre groupe les plus proches :

— Hé, venez voir ! On a eu la visite d'un lion cette nuit !

Les premières à nous rejoindre sont les deux filles du Cap, dont la tente est plantée juste à côté de la nôtre. Sylvia et Vivian ont des patronymes néerlandais que je ne sais ni prononcer ni orthographier. Elles sont toutes les deux blondes, élancées et bronzées, âgées d'une vingtaine d'années. J'avais du mal à les distinguer au début, jusqu'au moment où Sylvia a fini par me jeter, exaspérée : « On n'est pas des jumelles, tout de même ! Tu ne vois pas que Vivian a les yeux bleus et moi verts ? » Tandis qu'elles s'agenouillent pour examiner l'empreinte, je remarque que leur odeur aussi est différente. La Vivian-aux-yeux-bleus sent la vanille, le parfum frais et doux de la jeunesse. Sylvia, elle, sent la pommade à la citronnelle dont elle s'enduit en permanence pour éloigner les moustiques, vu que « le DEET est un poison. Tu es au courant, j'espère ? ». Elles m'encadrent tels deux serre-livres, et je ne peux pas m'empêcher de remarquer que Richard lorgne une fois de plus les appas de Sylvia, si généreusement exposés aux regards par l'échancrure de son débardeur. Pour quelqu'un qui se badigeonne si scrupuleusement d'antimoustiques, elle expose une affolante quantité de peau tendre.

Elliot ne tarde pas à nous rejoindre. De toute façon, il ne reste jamais bien loin des filles, qu'il a rencontrées quelques semaines plus tôt seulement, au Cap. Il s'est attaché à elles tel un chiot fidèle, en constante demande d'attention.

— La trace est fraîche ? demande-t-il d'une voix inquiète.

Au moins, quelqu'un partage mon appréhension.

— Je ne l'ai pas remarquée hier, dit Richard. Il a dû passer par ici cette nuit. Imaginez, répondre à l'appel de la nature et tomber *là-dessus*... !

Il imite un feulement et fait mine de griffer Elliot, éclatant de rire avec les deux blondes quand ce dernier recule en tressaillant. Elliot est notre souffredouleur, l'Américain stressé aux poches bourrées de Kleenex et d'insecticide, d'écran solaire et de désinfectant, de cachets d'antihistaminiques et d'iode, et tout le nécessaire pour rester en vie.

Moi, ça ne me fait pas rire.

— Il aurait pu tuer quelqu'un, dis-je.

— Mais ce sont les risques d'un vrai safari, non ? rétorque Sylvia, ravie.
On se retrouve dans la brousse avec des lions.

— Il ne devait pas être très gros, déclare Vivian en se penchant pour étudier la trace. Une femelle, à votre avis ?

— Mâle ou femelle, ça tue de la même façon, fait observer Elliot.

Sylvia lui donne une tape moqueuse.

— Hou ! T'as peur ?

— Non, je croyais seulement que Johnny exagérait quand il nous faisait ses recommandations, le premier jour. « Restez dans la Jeep. Restez sous la tente. Sous peine de mort. »

— Si tu cherchais le risque zéro, fallait aller au zoo, persifle Richard, et les filles rient de ce tacle cinglant.

C'est bien du Richard, le mâle alpha, celui qui prend la situation en main et sauve la journée, comme les héros de ses romans. Du moins, c'est ce qu'il croit. Ici, dans la savane, ce n'est plus qu'un citadin paumé, et pourtant il réussit à se donner des airs d'expert en survie. Encore un truc qui m'agace ce matin, en plus du fait que j'ai faim, que je n'ai pas bien dormi, et que les moustiques m'ont retrouvée. Ils me retrouvent toujours. Dès que je fais un pas dehors, c'est comme si une cloche sonnait pour annoncer que le repas est servi, et déjà je me flanque des claques dans le cou et sur le visage.

Richard hèle notre pisteur africain :

— Clarence, par ici ! Regardez ce qui a traversé le camp cette nuit...

Clarence, qui sirotait son café près du feu de camp avec M. et Mme Matsunaga, approche tranquillement avec son gobelet en fer-blanc et s'accroupit.

— C'est récent, dit Richard, notre nouveau spécialiste de la brousse. Le lion a dû venir cette nuit.

— Pas un lion, décrète Clarence.

Il nous regarde en clignant des yeux, son visage d'un noir d'ébène scintillant au soleil.

— Un léopard.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? Ce n'est qu'une trace...

Clarence fait des signes dans le vide au-dessus de l'empreinte.

— Vous voyez, ça, c'est la patte antérieure. Une forme ronde, comme celle d'un léopard.

Il se remet debout et balaie les alentours du regard.

— Et il était seul. Le léopard chasse en solitaire. Alors c'en était bien un.

M. Matsunaga photographie l'empreinte au téléobjectif, son Nikon géant ressemble à un engin spatial. Son épouse et lui portent les mêmes sahariennes, les mêmes pantalons beiges et foulards en coton, des chapeaux à large bord. Assortis des pieds à la tête, sanglés dans la même panoplie que leurs semblables arborent dans tous les coins touristiques du monde. Est-ce qu'ils se sont réveillés un beau matin en se disant : *Et si on se donnait en spectacle, aujourd'hui ?*

Tandis que le soleil poursuit son ascension, avant que les ombres qui dessinent si nettement les contours de l'empreinte soient noyées, les autres se dépêchent aussi de faire des photos. Même Elliot sort son mini-appareil, mais c'est sûrement pour faire comme tout le monde, car il n'aime pas se distinguer.

Moi seule m'abstiens. Richard mitraille assez pour deux avec son Canon, « le même que les photographes professionnels du *National Geographic* ! ». Je me mets à l'ombre, mais même alors, je sens la sueur dégouliner de mes aisselles. Déjà la chaleur monte. Tous les jours, c'est la fournaise.

— Et maintenant vous comprenez pourquoi je vous disais de ne pas sortir de votre tente la nuit, déclare Johnny Posthumus.

Notre guide s'est approché si discrètement que je ne me suis pas rendu compte qu'il était revenu de la rivière. Je me retourne pour le trouver planté juste derrière moi. Quel nom sinistre, Posthumus... mais il paraît que c'est un patronyme assez répandu parmi les descendants des colons néerlandais implantés en Afrique du Sud. Sur ses traits on décèle l'héritage de ses robustes ancêtres. Il a les cheveux blonds striés de mèches dorées, les yeux bleus, et des cuisses massives brunies par le soleil, moulées dans un short beige. Les moustiques ne semblent pas le gêner, le soleil non plus, il se passe de chapeau et de répulsif. Le fait d'avoir grandi en Afrique lui a tanné le cuir et l'a immunisé contre ces désagréments.

— Il est passé juste avant l'aube, déclare-t-il en désignant des fourrés à la périphérie du campement. Il est sorti de ces taillis pour s'approcher tranquillement du feu et il m'a toisé. Une bête superbe, robuste, en pleine santé.

Sa sérénité me laisse pantoise.

— Vous l'avez vu ?

— Je préparais le feu pour le petit déjeuner quand il s'est pointé.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Ce que je vous ai recommandé de faire dans cette situation. Je me suis tenu debout, bien droit, pour qu'il voie bien mon visage. Les yeux des proies comme les zèbres ou les antilopes sont placés sur les côtés de la tête, et sur le devant pour les prédateurs. Il faut toujours montrer son visage au fauve, qu'il voie où sont vos yeux. Ainsi il saura que vous aussi vous êtes un prédateur, et il réfléchira à deux fois avant d'attaquer.

Il considère les sept clients qui le paient pour rester en vie dans cet endroit reculé.

— N'oubliez pas ça, d'accord ? Plus on s'avancera dans la savane, plus on verra de grands fauves. Si vous en rencontrez un, gardez la tête haute et tâchez de vous grandir. Faites-lui face. Et surtout, ne courez pas. Vous aurez plus de chances de vous en tirer.

— Vous étiez face à face avec un léopard, dit Elliot. Pourquoi ne pas avoir utilisé ça ?

Il désigne le fusil que Johnny garde toujours en bandoulière.

Ce dernier secoue la tête.

— Jamais sur un léopard. Je n'abattrai jamais de félin.

— Ce n'est pas à ça que sert une arme ? À se protéger ?

— Les grands fauves sont en voie de disparition et ici, ils sont chez eux et nous sommes les intrus. Si jamais un léopard m'attaquait, je ne crois pas que je pourrais le tuer. Même pas pour sauver ma peau.

— Mais la nôtre, c'est différent, hein ?

Partant d'un rire nerveux, Elliot embrasse notre groupe du regard.

— Vous tireriez sur un léopard pour nous protéger, *nous*, n'est-ce pas ?

— On verra..., répond Johnny avec un sourire ironique.

À midi nous avons plié bagage et sommes prêts à pénétrer au cœur de la savane. Johnny a pris le volant de la Jeep tandis que Clarence occupe le siège du pisteur, fixé au-dessus du pare-chocs. Perchoir assez précaire à mes yeux, avec ses jambes qui se balancent dans le vide – un casse-croûte tout trouvé pour un lion. Mais Johnny assure qu’aussi longtemps qu’on reste à bord le danger est nul, car les prédateurs nous voient comme une partie de cette grosse bête. « En revanche, mettez un pied à terre et vous êtes cuits. Pigé, tout le monde ? »

Oui, m’sieur. Message reçu.

Il n’y a même pas un semblant de route dans ces parages, juste des herbes couchées là où des pneus sont passés. Les dégâts infligés au paysage par le passage d’un simple 4 × 4 peuvent rester visibles pendant des mois, affirme Johnny, mais ça m’étonnerait qu’il en vienne beaucoup dans cette zone du delta. Nous sommes à trois jours de voiture de la piste d’atterrissage où on nous a déposés et nous n’avons repéré aucun autre véhicule dans cette nature vierge.

La nature vierge, je ne croyais pas que ça existait il y a encore quatre mois quand, dans notre appartement londonien, un crachin criblant les carreaux, Richard m’avait fait venir devant son ordinateur pour me montrer le safari au Botswana qu’il voulait réserver pour nos prochaines vacances. J’ai vu des photos de lions, d’hippopotames, de rhinocéros et de léopards, les mêmes que dans n’importe quel zoo ou réserve naturelle. Voilà ce que j’imaginais : une réserve immense semée de lodges, des routes agréables... enfin, à tout le moins carrossables. Le site web parlait de « bivouacs » mais je me figurais de spacieuses tentes bien décorées, avec douches et W-C. Je n’imaginais pas payer pour le privilège de m’accroupir dans un fourré.

Ces conditions spartiates ne gênent pas Richard le moins du monde. Il est ivre d’Afrique, complètement gaga, et en chemin il mitraille à tout va avec son appareil photo. Derrière nous, celui de M. Matsunaga lui fait concurrence, clic pour clic, mais avec une focale plus longue. Richard ne l’avouerait jamais, mais il est jaloux et, dès notre retour à Londres, il se jettera sans doute sur Internet pour connaître le prix de cet équipement. La carte de crédit est la version moderne des lances ou des épées quand il s’agit de démontrer sa virilité. Ma Platine bat ta Gold. Avec son Minolta standard, le pauvre Elliot

est hors-jeu, mais je ne crois pas qu'il s'en préoccupe car une fois de plus il s'est blotti à l'arrière, entre Vivian et Sylvia. En jetant un coup d'œil au trio, j'entrevois le visage résolu de Mme Matsunaga. Encore une chic fille. Je suis sûre que déféquer dans les buissons n'était pas l'idée qu'elle se faisait de vacances formidables, elle non plus.

— Lions ! Lions ! hurle Richard. Là-bas !

Les clics redoublent tandis qu'on s'approche, au point de distinguer des mouches noires agglutinées sur les flancs d'un mâle. Tout près, trois femelles se prélassent à l'ombre d'un arbre de fer. Soudain, une rafale de mots en japonais claque derrière moi : M. Matsunaga a bondi sur ses pieds, sa femme cramponnée à sa saharienne tentant désespérément de l'empêcher de sauter à terre pour prendre un meilleur cliché.

— *A-ssis !* aboie Johnny d'une voix que personne, humain ou animal, ne pourrait ignorer. *Tout de suite !*

Aussitôt M. Matsunaga retombe à sa place. Les lions ont l'air surpris, tous fixent ce monstre mécanique et ses neuf paires de bras.

— Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, Isao ? le gronde Johnny. Si vous descendez de cette Jeep, vous êtes mort.

— Je me suis emballé. J'ai oublié, marmonne M. Matsunaga en baissant piteusement la tête.

— Écoutez, j'essaie seulement de vous protéger, soupire Johnny avant d'ajouter doucement : Désolé pour la gueulante. Mais l'an dernier un collègue baladait deux clients dans la réserve, et tout à coup ils ont sauté de la Jeep pour prendre des photos. Les lions les ont chopés en un clin d'œil.

— Vous voulez dire... qu'ils sont morts ? demande Elliot.

— Les lions sont programmés pour ça, Elliot. Alors par pitié, admirez la vue mais depuis vos places, entendu ?

Il rit pour désamorcer la tension, mais nous restons intimidés, comme une bande de gosses turbulents qu'on vient de rappeler à l'ordre. Les appareils photo cliquent désormais sans conviction, les clichés ne servant qu'à masquer notre malaise. Nous sommes tous choqués par la dureté de Johnny envers M. Matsunaga. Je contemple le dos de notre guide qui se dresse juste devant moi, les muscles de sa nuque qui saillent comme de grosses lianes. Il redémarre. Nous quittons les lions et poursuivons notre chemin en direction

du prochain campement.

Au coucher du soleil, les alcools font leur apparition. Une fois les cinq tentes installées et le feu de camp allumé, Clarence, notre pisteur, ouvre le coffret à cocktails en alu qui a tressauté à l'arrière du 4 × 4 toute la journée, et il dispose les bouteilles de gin et de whisky, de vodka et d'Amarula. Cette liqueur à base de sucre, de crème et du fruit du marula qui pousse ici est ma préférée. Elle a le goût d'un cocktail praline-caramel hypercalorique, le genre de truc qu'un enfant siroterait en douce quand sa mère a le dos tourné. Clarence me fait un clin d'œil en me tendant mon verre, comme si j'étais la sale gamine de la bande, car tous les autres ont choisi des boissons de vrais adultes genre gin-tonic ou whisky sec. C'est le moment de la journée où je me dis que oui, c'est chouette d'être en Afrique. Quand les désagréments du jour, les bestioles et les tensions entre Richard et moi se dissipent dans les plaisantes brumes de l'alcool et que j'admire le coucher de soleil dans un pliant. Clarence nous prépare un dîner tout simple composé de ragoût de viande, de pain et de fruits, pendant que Johnny borde le périmètre du campement avec un câble ponctué de grelots qui nous alerteront en cas d'intrusion. Soudain je vois sa silhouette s'immobiliser, et il redresse la tête comme s'il flairait quelque chose dans l'air, captant des milliers de traces olfactives dont je n'ai même pas conscience. C'est un être de la brousse, tellement à son aise dans cette nature sauvage que je m'attendrais presque à le voir ouvrir la gueule pour rugir tel un lion.

Je me tourne vers Clarence, qui touille la marmite où mijote le ragoût.

— Depuis combien de temps travaillez-vous avec lui ?

— Avec Johnny ? C'est la première fois.

— Vous n'aviez jamais été son pisteur avant ?

Il secoue vivement le poivrier au-dessus de la marmite.

— Son pisteur est mon cousin, mais cette semaine Abraham a dû rentrer au village pour un enterrement. Il m'a demandé de le remplacer.

— Et que dit Abraham à propos de Johnny ?

Clarence sourit, et ses dents blanches luisent dans le crépuscule.

— Oh, mon cousin raconte beaucoup d'histoires sur lui. Beaucoup. Il dit que Johnny aurait dû naître shangaan parce qu'il est tout comme nous. Sauf

qu'il a le visage blanc.

— Shangaan, c'est votre tribu ?

Il acquiesce.

— On est du Limpopo, une province d'Afrique du Sud.

— C'est dans cette langue que je vous ai entendus parler entre vous, quelquefois ?

Il lâche un rire coupable.

— Quand on ne veut pas que vous compreniez.

Je suppose qu'il n'y a rien de flatteur là-dedans. Je contemple les autres, assis autour du feu. M. et Mme Matsunaga examinent avec soin les photos du jour sur l'appareil de monsieur. Vivian et Sylvia se prélassent en débardeurs décolletés, dégageant des phéromones qui changent le pauvre Elliot en lardin. *Vous n'avez pas froid, les filles ? Je vais vous chercher vos pulls ? Un autre gin-tonic ?*

Richard émerge de notre tente dans une chemise propre. Un siège l'attend à mon côté mais il passe devant sans s'arrêter pour aller s'asseoir auprès de Vivian et commence son numéro de séduction. *Alors ce safari, pas déçue ? Tu ne vas jamais à Londres ? Je serais heureux de vous dédicacer Blackjack à toutes les deux.*

Bien entendu, tout le monde est au courant, à présent. Dès le début, il a subtilement glissé qu'il était bien le Richard Renwick qui écrit des thrillers. Hélas, personne n'avait jamais entendu parler de lui, ni de son héros récurrent Jackman Tripp, glorieux agent double britannique, ce qui a compliqué notre première journée de safari. Depuis, il a retrouvé la forme et fait ce pour quoi il excelle : séduire son auditoire. À mon avis, il en fait trop. Bien trop. Mais si je m'aventurais à le lui faire remarquer, il m'expliquerait que « les auteurs n'ont pas le choix, Millie : ils doivent se montrer sociables pour attirer de nouveaux lecteurs. » C'est drôle comme il ne se perd jamais en amabilités avec les matrones, seulement avec les jeunes femmes, jolies de préférence. Il a exercé le même charme sur moi il y a quatre ans, le jour où il est venu dédicacer *Kill Option* à la librairie qui m'emploie. Lorsque Richard joue sa partie, il est irrésistible, et à présent je le vois regarder Vivian comme il ne m'a pas regardée depuis des lustres. Il glisse une gauloise entre ses lèvres et s'incline pour abriter de sa main la flamme de son briquet en argent massif, comme le ferait Jackman Tripp, avec un panache viril.

La chaise vide à côté de moi me fait l'effet d'un trou noir qui engloutit toute ma joie. Je m'apprête à me lever pour réintégrer ma tente quand soudain Johnny s'y installe. Silencieux, il observe le groupe comme pour nous jauger. J'ai l'impression qu'il passe son temps à ça, et je me demande ce qu'il voit quand il me regarde. Suis-je comme toutes les autres épouses et fiancées résignées, qui se laissent traîner dans la savane pour satisfaire aux caprices de leur jules ?

Son regard me déconcerte, je me sens obligée de combler le silence :

— Ces grelots, ça marche ? Ou est-ce juste pour nous rassurer ?

— Ça sert de première alerte.

— Je ne les ai pas entendus hier soir, quand le léopard s'est introduit dans le camp.

— Moi, si.

Il se penche en avant, jette un peu de bois sur le feu.

— On les entendra sûrement encore cette nuit.

— Vous croyez qu'il y en a d'autres qui rôdent ?

— Cette fois, ce sont des hyènes.

Il désigne les ténèbres qui s'épaississent au-delà de notre cercle lumineux.

— Il y en a une demi-douzaine qui nous surveillent en ce moment.

— Quoi ?

En scrutant bien l'obscurité, je distingue en effet des lueurs brillantes, par paires.

— Elles sont patientes. Elles guettent un repas à récupérer. Allez là-bas toute seule, et ce sera vous, ce repas.

Il hausse les épaules.

— Voilà pourquoi vous m'avez engagé.

— Pour ne pas finir dans leurs estomacs.

— Je ne serais pas payé si je perdais trop de clients.

— Trop, ce serait quoi... ?

— Vous ne seriez jamais que la troisième.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

Il sourit. Bien qu'il ait environ le même âge que Richard, la vie en Afrique a creusé des rides autour de ses yeux. Il pose une main rassurante sur mon bras, ce qui me surprend car il n'est pas du genre à donner dans les contacts superflus.

— Oui, je plaisante. Je n'ai jamais perdu aucun client.

— J'ai du mal à savoir quand vous êtes sérieux.

— Quand je le suis, ça se voit.

Il se tourne vers Clarence, qui vient de lui dire quelque chose en shangaan.

— Le dîner est prêt.

Je jette un coup d'œil à Richard, pour voir s'il a remarqué que Johnny me parlait, et sa main sur mon bras. Mais il est si absorbé par Vivian que je pourrais tout aussi bien être invisible.

— Les auteurs n'ont pas le choix, déclare Richard comme je m'y attendais quand nous nous retrouvons seuls sous la tente, cette nuit-là. Je ne fais qu'attirer de nouveaux lecteurs.

On se parle à mi-voix parce que la toile est fine, et les tentes rapprochées.

— Et puis j'ai un instinct protecteur. Ces deux filles, toutes seules dans la brousse... Plutôt culotté quand on n'a qu'une vingtaine d'années, tu ne trouves pas ? Ça force l'admiration.

— Elliot les admire, de toute évidence...

— Elliot admire tout ce qui a deux chromosomes X.

— Elles ne sont pas précisément toutes seules. Il a fait le voyage pour leur tenir compagnie.

— Qu'est-ce que ça doit être pénible pour elles... Lui et son regard bovin.

— C'est elles qui l'ont invité, à ce qu'il prétend.

— Par pitié ! Il a papoté avec elles dans un club, appris qu'elles allaient faire un safari. Elles ont dû lui dire : « Et si tu venais ? », sans imaginer qu'il les prendrait au mot.

— Pourquoi toujours le rabaisser ? Il a l'air sympa. Et il s'y connaît en

oiseaux.

Richard prend un air méprisant.

— C'est ce qu'il y a de plus séduisant chez un mec...

— Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi es-tu aussi grincheux ?

— Je pourrais en dire autant de toi. Je n'ai fait que discuter avec une jeune femme et tu ne l'acceptes pas. *Elles*, au moins, elles savent s'amuser. Elles sont au diapason.

— Je m'efforce de m'amuser, je t'assure. Mais je ne m'attendais pas à des conditions aussi rustiques. Je m'attendais à...

— Des serviettes moelleuses et des chocolats sur l'oreiller.

— Reconnais-moi un certain mérite. Je suis ici, non ?

— Tu te plains sans arrêt. Ce safari, j'en ai toujours rêvé, alors ne ruine pas tout, Millie.

Le ton est monté et je suis sûre que les autres peuvent nous entendre, s'ils sont encore réveillés. Johnny l'est à coup sûr, car il a pris le premier tour de garde. Je l'imagine assis près du feu, à suivre notre dispute, la tension grandissante. Je suppose qu'il s'en doutait. Johnny Posthumus est le genre d'homme à qui rien n'échappe, raison pour laquelle il peut survivre dans cet environnement, où la vie et la mort ne sont séparées que par le tintement d'un grelot. Il doit nous trouver futiles et sans intérêt. Combien de mariages a-t-il vus battre de l'aile, combien de types suffisants humiliés par l'Afrique ? La brousse n'est pas qu'une destination touristique ; ici, un individu prend toute la mesure de son insignifiance.

— Excuse-moi, dis-je en cherchant la main de Richard. Je ne voulais pas me montrer rabat-joie.

Mes doigts serrent les siens, mais il ne me rend pas la pareille. Sa main est comme une chose morte dans la mienne.

— Tu as tout gâché. Écoute, je sais que cette expédition est loin de ton idéal de vacances, mais bon sang, arrête de faire la gueule ! Regarde comme Sylvia et Vivian s'amuse ! Même Mme Matsunaga arrive à être de bonne humeur.

— C'est peut-être à cause des antipaludiques..., dis-je piteusement. Le médecin m'avait prévenue qu'on pouvait se sentir déprimé. Il paraît que

certaines personnes en perdent la raison.

— Tiens, la méfloquine n'entraîne aucun effet secondaire sur moi. Les filles en prennent, elles aussi, et elles sont rudement gaies...

Encore elles. Encore une comparaison avec des nanas qui ont neuf ans de moins que moi, minceur et fraîcheur à l'avenant. Après quatre ans de partage du même appartement, des mêmes W-C, comment une femme pourrait-elle conserver sa fraîcheur ?

— Je devrais cesser d'en prendre, dis-je.

— Quoi, pour attraper le palu ? Ah oui, c'est logique.

— Qu'est-ce que je dois faire, Richard ? Dis-moi ce que tu attends de moi.

— Je ne sais pas.

Il soupire et se détourne. Son dos est comme un mur de béton derrière lequel son cœur m'est inaccessible. Au bout d'un moment, il ajoute doucement :

— Je ne sais pas où on va, Millie.

Moi, je sais où il va. Loin de moi. Richard se détache depuis plusieurs mois, si subtilement, si graduellement que jusqu'ici je refusais de le voir. L'histoire pourrait s'appeler : *Oh, on est tellement débordés, ces temps-ci*. Il s'est acharné sur les épreuves de *Blackjack*. Je me suis démenée pour l'inventaire annuel de la librairie. Tout s'arrangera entre nous quand le rythme ralentira. Voilà ce que je me répétais.

Au-dehors, la nuit est pleine des bruits du delta. Nous campons non loin d'une rivière où nous avons vu des hippopotames. Je crois les entendre à présent, avec les coassements, les cris et les grognements d'innombrables autres créatures.

Mais à l'intérieur de notre tente il n'y a que le silence.

C'est donc ici que l'amour se meurt. Sous une tente, dans la brousse, en Afrique. Si nous étions à Londres, je me lèverais pour m'habiller et aller chercher alcool fort et compassion auprès d'une copine. Mais ici, je suis prisonnière d'une enveloppe de toile, cernée par une faune à l'affût. Dans un accès de claustrophobie, j'éprouve l'envie folle de déchirer la tente pour m'échapper et courir en hurlant dans la nuit. C'est sûrement ces comprimés contre le paludisme qui font des ravages dans mon cerveau. Forcément. Et donc ce n'est pas ma faute si je me sens nulle. Je dois absolument cesser d'en

prendre.

Richard s'est endormi. Comment peut-il s'assoupir si paisiblement alors que je suis sur le point de craquer ? J'écoute sa respiration, détendue, régulière. La preuve de son indifférence.

Il dort toujours à poings fermés quand je me réveille, le lendemain matin. Tandis que la pâle lueur de l'aube s'infiltré à l'intérieur de notre tente, je songe avec effroi à la journée qui nous attend. Un autre trajet pénible en Jeep, assis côte à côte, tâchant d'être polis. Une autre journée à chasser les moustiques et à pisser dans les fourrés. Une autre soirée à le regarder draguer et à sentir un autre morceau de mon cœur partir en poussière. Je me dis que la situation ne pourrait pas être pire.

C'est alors que j'entends hurler.

Boston

C'était le facteur qui avait donné l'alerte. 11 h 15, une voix émue au téléphone : *Je suis dans Sanborn Avenue, West Roxbury, zéro-deux-un-trois-deux. Le chien... j'ai vu le chien à la fenêtre...* Et c'est ainsi que l'affaire avait été portée à l'attention de la police de Boston. Une cascade d'événements commençant par l'appel de ce vigilant facteur, obscur représentant de l'armée de fantassins qui se déploie six jours sur sept dans toutes les banlieues d'Amérique. Ils sont les yeux de la nation, parfois les seuls à remarquer que telle veuve âgée ne ramasse plus son courrier, que tel vieux garçon ne répond plus au coup de sonnette, et que sur telle véranda s'entasse une pile de journaux jaunis.

Le premier signe que quelque chose clochait à l'intérieur de la grande maison sur Sanborn Avenue, code postal 02 132, ce fut la boîte aux lettres saturée, ce que le facteur Luis Muniz remarqua le deuxième jour. Deux jours de courrier non ramassé, ce n'était pas obligatoirement préoccupant. Les gens partent en week-end. Ils oublient de demander qu'on suspende la distribution.

Mais le troisième jour, Luis Muniz commença à s'inquiéter.

Le quatrième, quand il ouvrit la boîte et découvrit qu'elle était toujours bourrée de catalogues, revues et factures, il comprit qu'il devait intervenir.

— Donc, il frappe à la porte, expliqua l'agent Gary Root. Pas de réponse. Il décide d'aller interroger la voisine, au cas où elle en saurait plus. Puis il regarde par la fenêtre et aperçoit le chien.

— Celui-ci ? demanda l'inspecteur Jane Rizzoli en désignant un sympathique golden retriever attaché à la boîte aux lettres.

— Oui. D'après le médaillon de son collier, il s'appelle Bruno. Je l'ai sorti de la maison avant qu'il puisse faire d'autres...

L'agent déglutit.

— ... d'autres dégâts.

— Et le facteur ? Où est-il ?

— Il a pris le reste de sa journée. Il doit être en train de s'envoyer un bon

remontant quelque part. J'ai ses coordonnées, mais il ne pourra sans doute pas vous en dire beaucoup plus que moi. Il n'est pas entré dans la maison après avoir appelé police secours. Je suis arrivé le premier, la porte d'entrée était verrouillée. Je suis entré et...

Il secoua la tête.

— ... je le regrette.

— Vous avez parlé à quelqu'un d'autre ?

— La gentille voisine. Elle est venue aux nouvelles quand elle a vu les voitures de police. Tout ce que je lui ai dit, c'est que son voisin était mort.

Jane se retourna pour faire face à la maison où Bruno, le sympathique retriever, s'était trouvé enfermé. C'était un pavillon à un étage avec une galerie en façade, un garage double, ombragé par de grands arbres. La porte du garage était fermée et un Ford Explorer, immatriculé au nom du propriétaire de la maison, stationnait dans l'allée. Ce matin-là, rien ne la distinguait des autres maisons bien entretenues de Sanborn Avenue, rien qui puisse attirer l'attention d'un flic et lui faire penser : Hé, un instant, quelque chose ne va pas ! Mais à présent, deux voitures de patrouille étaient rangées le long du trottoir, feux allumés, indiquant aux badauds que, oui, il y avait bien quelque chose. Quelque chose que Jane et son coéquipier, Barry Frost, étaient sur le point d'affronter. De l'autre côté de la rue, une foule de riverains s'agglutinait devant la maison, bouche bée. Quelqu'un avait-il remarqué que l'occupant des lieux était invisible depuis quelques jours, qu'il ne promenait plus son chien ni ne ramassait son courrier ? À présent ils devaient sans doute se dire entre eux : « Oui, je me doutais bien de quelque chose. » Après coup, tout le monde est clairvoyant.

— Vous nous accompagnez à l'intérieur ? demanda Frost à l'agent de patrouille.

— Vous savez quoi ? J'aime mieux pas. J'ai enfin réussi à m'enlever cette odeur du pif et je n'ai aucune envie d'en reprendre une bouffée.

Frost ravalait sa salive.

— C'est à ce point-là ?

— Je suis resté sur place environ trente secondes, maximum. Mon coéquipier n'a pas tenu aussi longtemps. De toute façon, vous n'avez pas besoin de nous pour le trouver : vous ne pourrez pas le rater.

Il considéra le golden retriever, qui réagit par un jappement enjoué.

— Pauvre vieux, coincé là-dedans sans rien à manger. Je sais bien qu'il n'avait pas le choix, mais...

Jane jeta un coup d'œil à Frost, qui contemplait la maison comme un condamné à mort la potence.

— T'as mangé quoi, à midi ?

— Sandwich à la dinde, frites.

— J'espère que tu t'es régalé...

— C'est pas marrant, Rizzoli.

Ils montèrent sur la galerie et s'arrêtèrent pour enfiler gants et surchaussures.

— Tu sais, dit-elle, il existe un médicament, le Compazine...

— Ah ?

— C'est formidable contre les nausées matinales.

— Super. Dès qu'on m'aura mis en cloque, j'essaierai.

Ils se regardèrent et tous deux prirent une grande inspiration. Dernière goulée d'air pur. D'une main gantée, elle ouvrit la porte et ils entrèrent. Frost leva le bras pour se boucher le nez, bloquer l'odeur qu'ils ne connaissaient que trop bien. Qu'on l'appelle cadavérine ou putrescine, ou de tout autre nom scientifique, il s'agit tout simplement de la puanteur de la mort. Ce ne fut pourtant pas l'odeur qui les figea sur le seuil de la maison, mais ce qui couvrait les murs.

Partout où leurs regards se posaient, des yeux les dévisageaient. Toute une galerie de cadavres pour accueillir les nouveaux intrus.

— Bon sang, marmonna Frost, c'était un chasseur de gros gibier ?

— En tout cas, pour être gros, c'est gros, rétorqua Jane, levant les yeux sur la tête naturalisée d'un rhinocéros et se demandant avec quel genre de cartouche on abattait une bête pareille. Ou le buffle d'à côté.

Elle longea lentement la rangée de trophées, ses surchaussures froufroutant sur le parquet, éberluée par ces têtes si réalistes qu'elle n'aurait pas été étonnée d'entendre le lion rugir.

— Est-ce que c'est même légal ? Qui peut bien tuer un léopard, de nos

jours ?

— Regarde : le chien n'était pas le seul animal à se balader par ici...

Une série de plusieurs empreintes de pattes rougeâtres marquait le sol. La plus grosse pouvait correspondre à Bruno, le golden retriever, mais il y en avait de plus petites, qui formaient des pointillés à travers la pièce. Traces brunes également sur l'appui de fenêtre, à l'endroit où Bruno s'était dressé sur ses pattes pour voir le facteur. Et si Luis Muniz avait appelé la police, ce n'était pas parce qu'il avait vu un chien, mais parce que ce chien avait quelque chose dans la gueule.

Un doigt.

Frost et elle suivirent les traces, passant sous les yeux de verre d'un zèbre et d'un lion, d'une hyène et d'un phacochère. La collection ne comptait pas que des bêtes de grande taille, même les créatures les plus insignifiantes avaient leur infamante place au mur, y compris quatre mulots figés autour d'une table miniature, avec des petites tasses en porcelaine – un goûter fantaisiste chez le Chapelier fou.

Tandis qu'ils traversaient ce living pour gagner un couloir, l'odeur de putréfaction s'accrut. Même si elle ne pouvait pas encore en voir l'origine, Jane entendait les bourdonnements sinistres des agents de décomposition. Une grosse mouche décrivit quelques cercles paresseux autour de sa tête et s'en alla mollement par une porte.

Toujours suivre les mouches. Elles savent où le dîner est servi.

La porte n'était qu'entrebâillée. Au moment où Jane la poussa, un éclair blanc fila à toute vitesse entre ses pieds.

— Oh merde ! hurla Frost.

Le cœur battant, Jane regarda les deux yeux qui la scrutaient sous le canapé.

— Ce n'est qu'un chat...

Elle eut un rire soulagé.

— Voilà qui explique les plus petites empreintes de pattes.

— Attends, tu entends ? Je crois qu'il y a un autre chat là-dedans.

Jane retint son souffle en entrant dans le garage. Un chat tigré gris vint à sa rencontre comme pour l'accueillir, passant et repassant langoureusement

entre ses jambes, mais elle l'ignora. Ses yeux étaient fixés sur ce qui pendait au palan du plafond. L'essaim de mouches était si dense qu'elle sentait leurs bourdonnements jusque dans la moelle de ses os tandis qu'elles grouillaient autour du festin faisandé qui avait été écorché pour leur faciliter la tâche, exposant une viande fourmillante d'asticots.

Frost recula en titubant, la main sur la bouche.

L'homme nu était suspendu la tête en bas, les chevilles ligotées avec une corde en nylon orange. Telle une carcasse de porc dans un abattoir, son abdomen avait été éventré, la cavité dépouillée de tous ses organes. Ses deux bras pendaient dans le vide, et les mains auraient presque touché le sol – si elles avaient été encore rattachées au corps. Si la faim n'avait forcé Bruno le chien, et peut-être les deux chats aussi, à ronger la chair de leur maître.

— Bon, maintenant on sait d'où venait ce doigt, déclara Frost d'une voix assourdie par sa manche. Quel cauchemar : être bouffé par son propre chat...

Pour trois bêtes de compagnie affamées, ce qui était suspendu au palan avait sans doute représenté un festin. Elles avaient déjà désarticulé les mains et retiré tant de peau, de muscles et de cartilage au visage que l'os blanc d'une orbite était à nu, arête nacréée luisant à travers la chair déchiquetée. Les traits du visage étaient devenus méconnaissables, mais les parties génitales monstrueusement enflées ne laissaient aucun doute sur le fait qu'il s'agissait d'un homme – un homme âgé, à en juger par la toison pubienne gris argent.

— Pendu et apprêté comme du gibier, déclara une voix derrière eux.

Surprise, Jane se retourna pour trouver le Dr Maura Isles sur le seuil. Même sur une scène de crime aussi atroce, Maura arrivait à garder son élégance, avec ses cheveux noirs aussi lisses qu'un casque brillant, son tailleur-pantalons gris épousant idéalement sa taille de guêpe. En comparaison, Jane se faisait l'effet de la cousine débraillée aux cheveux frisottants et aux chaussures éraflées. Nullement gênée par l'odeur, Maura se dirigea droit sur la carcasse, sans se soucier des mouches qui fondaient en piqué.

— C'est troublant, dit-elle.

— Troublant ? maugréa Jane. Je penchais plutôt pour *dégueulasse*.

Le chat gris l'abandonna pour aller se frotter contre Maura en ronronnant très fort. Ah, la fidélité féline...

Maura le repoussa délicatement du pied, son attention restant concentrée

sur le cadavre.

— Les organes abdominaux et thoraciques ont disparu. L'incision semble très nette, depuis le pubis jusqu'au processus xiphoïde. C'est ce qu'un chasseur ferait à un chevreuil ou un sanglier. Le suspendre, l'étripier et le laisser faisander.

Elle leva les yeux vers le palan au plafond.

— Et ceci ressemble à une installation pour préparer le gibier. Visiblement, un chasseur vivait ici.

— Ça aussi, ça fait penser à un équipement de chasseur, remarqua Frost.

Il désignait l'établi du garage, où un râtelier magnétique retenait une douzaine de couteaux à l'air dangereux. Tous semblaient propres, les lames étaient claires, brillantes. Jane observa le couteau à désosser, imagina ce tranchant impeccable pénétrant dans les chairs comme dans du beurre.

— C'est curieux... Ces plaies-ci n'ont pas l'air faites au couteau, déclara Maura.

Elle désignait trois incisions qui s'étagaient sur la cage thoracique.

— Parfaitement parallèles, comme si les lames avaient été solidarisées entre elles...

— On dirait des marques de griffes, dit Frost. Les animaux auraient-ils pu faire cela ?

— C'est trop profond pour un chat ou un chien. Post mortem, avec un saignement minimal...

Elle se redressa, scruta le sol.

— S'il a été charcuté ici, on a nettoyé le sang au tuyau d'arrosage. Vous voyez cet égout dans le béton ? C'est quelque chose qu'un chasseur ferait poser s'il utilisait cet espace pour suspendre la viande et la laisser vieillir.

— C'est quoi, ce truc de faire vieillir le gibier ? Je n'ai jamais compris l'intérêt de suspendre des carcasses.

— Les enzymes post mortem agissent comme un attendrisseur naturel, mais ça se produit en général à des températures juste au-dessus de la congélation. Je dirais qu'il fait 10 degrés environ, ici, c'est assez pour expliquer la décomposition, et les asticots. Heureusement qu'on est en novembre. L'odeur serait bien pire en août.

Avec des pincettes, elle préleva un ver et l'examina tandis qu'il se tortillait dans sa main gantée.

— On dirait qu'ils en sont au troisième stade larvaire. Compatible avec un décès datant d'il y a quatre jours.

— Tous ces trophées dans le séjour..., dit Jane. Et il a fini pendu à un palan, comme un animal mort. À mon avis, c'est révélateur...

— La victime est le propriétaire de cette maison ? Vous avez vérifié son identité ?

— Difficile de procéder à une identification visuelle sans mains ni visage, mais je dirais que l'âge correspond. Le propriétaire est Leon Gott, soixante-quatre ans, divorcé. Il vivait seul.

— Il n'est sûrement pas mort tout seul, remarqua Maura, contemplant par l'incision béante ce qui n'était maintenant pas beaucoup plus qu'une coquille vide. Où sont-ils ? ajouta-t-elle en se tournant pour faire face à Jane. L'assassin a suspendu le corps ici, mais qu'a-t-il fait des organes ?

Pendant un moment, on n'entendit plus à l'intérieur du garage que le bourdonnement des mouches, tandis que Jane songeait à toutes les légendes urbaines qui impliquaient des vols d'organes. Puis elle se concentra sur la poubelle fermée au fond du garage, cernée par un essaim de mouches. Alors qu'elle s'en approchait, l'odeur de putréfaction s'accrut encore. En grimaçant, elle souleva le bord du couvercle. Un rapide coup d'œil fut tout ce qu'elle put supporter avant que la puanteur ne la fasse reculer avec un haut-le-cœur.

— J'ai comme l'impression que tu les as trouvés, déclara Maura.

— Oui. Du moins, les intestins. Je te laisse l'inventaire complet des tripes.

— C'est du propre.

— Oui, tu vas te régaler.

— Je veux dire que le travail a été fait proprement. L'incision. L'extraction des viscères.

Un crissement de surchauffures en papier accompagna Maura jusqu'à la poubelle. Jane et Frost s'écartèrent quand elle souleva le couvercle, mais même à distance, l'odeur répugnante d'organes en décomposition leur retourna l'estomac. Le fumet sembla exciter le chat tigré, qui se frotta contre la jambe de Maura avec encore plus de ferveur, miaulant pour attirer son

attention.

— Tu t’es fait un nouveau copain ! lança Jane.

— Marquage olfactif typique des félins. Il me revendique comme son territoire, répondit Maura en plongeant une main gantée à l’intérieur de la poubelle.

— Je connais ta conscience professionnelle, mais pourquoi ne pas fouiller là-dedans à la morgue ? Avec les protections appropriées...

— Je dois m’assurer...

— De quoi ? L’odeur est assez évidente...

Sous les yeux dégoûtés de Jane, Maura se pencha sur la poubelle pour fourrager plus profondément dans le tas d’entrailles. À la morgue, elle avait vu Maura découper des torsos et décoller des cuirs chevelus, décharner des os et ouvrir des crânes à la scie électrique, exécutant toutes ces besognes avec une concentration intense. Elle affichait le même air froid en ce moment, sans se soucier des mouches qui grouillaient maintenant dans sa chevelure noire. Qui d’autre qu’elle pouvait rester aussi distingué en accomplissant une tâche aussi immonde ?

— Allez, ce n’est pas comme si tu voyais des tripes pour la première fois, dit Jane.

Sans répondre, Maura enfonça ses mains encore plus profondément.

— OK, soupira Jane. Tu n’as pas besoin de nous pour ça. Frost et moi, on va inspecter le reste de la...

— Il y en a trop.

— Trop de quoi ?

— Ce n’est pas le volume normal de viscères.

— C’est bien toi qui parles toujours des gaz bactériens. Des gonflements.

— Les gonflements n’expliquent pas ça...

Maura se redressa et ce qu’elle tenait dans sa main gantée fit frémir Jane.

— Un cœur ?

— Ce n’est pas un cœur normal, Jane. Il a bien quatre chambres, mais la crosse aortique n’est pas comme elle devrait. Et les artères n’ont pas l’air normales non plus.

— Leon Gott avait soixante-quatre ans, intervint Frost. Il avait peut-être le palpitant fatigué.

— Justement. Ça ne ressemble pas au cœur d'un homme de soixante-quatre ans.

Maura replongea la main dans la poubelle.

— Mais ceci, oui, dit-elle en la ressortant.

Le regard de Jane fit la navette entre les deux spécimens.

— Il y a deux cœurs là-dedans ?

— Et deux paires de poumons.

Jane et Frost se dévisagèrent.

— Oh, merde, dit-il.

Frost fouilla le rez-de-chaussée tandis que Jane se chargeait de l'étage. Allant de pièce en pièce, elle ouvrait placards et tiroirs, regardait sous les lits. Aucun cadavre étripé ni traces de lutte, mais énormément de moutons de poussière et de poils de chat. M. Gott – si c'était bien l'homme pendu dans le garage – avait été un maître de maison négligent, et il y avait sur la commode de vieux tickets de caisse de quincaillerie, des piles pour prothèses auditives, un portefeuille avec trois cartes de crédit et quarante-huit dollars en espèces, ainsi que quelques cartouches éparées. Ce qui indiquait qu'il était pour le moins relax au sujet des armes à feu. Elle ne fut pas étonnée de trouver dans sa table de chevet un Glock au magasin plein, avec une cartouche engagée, prêt à servir. L'accessoire idéal du propriétaire parano.

Hélas pour lui, cette arme se trouvait à l'étage au moment où il se faisait étripier au rez-de-chaussée.

Dans la salle de bains, elle trouva l'assortiment de cachets auquel on pouvait s'attendre chez un monsieur de soixante-quatre ans. Aspirine et Advil, Lipitor et Lopressor. Et à côté du lavabo, une paire de prothèses auditives – haut de gamme. S'il ne les portait pas, il n'avait peut-être pas entendu l'intrus.

Comme elle redescendait au rez-de-chaussée, le téléphone sonna dans le living. Au moment où elle l'atteignait, le répondeur s'était déjà déclenché et elle entendit une voix masculine laisser un message :

Hé, Leon, tu ne m'as jamais recontacté pour la virée au Colorado. Dis-moi si tu comptes nous accompagner. Ça devrait être chouette.

Jane était sur le point de réécouter le message pour noter le numéro de téléphone de l'appelant, quand elle remarqua que la touche « lecture » était tachée par ce qui ressemblait à du sang. Selon le signal clignotant, il y avait deux messages, et elle venait d'entendre le second.

D'un doigt ganté, elle enfonça la touche.

3 novembre, 9 h 15 : ... *et si vous appelez tout de suite, nous pouvons réduire vos tarifs bancaires. Ne laissez pas passer cette occasion exceptionnelle !*

6 novembre, 14 heures : *Hé, Leon, tu ne m'as jamais recontacté pour la*

virée au Colorado. Dis-moi si tu comptes nous accompagner. Ça devrait être chouette.

Le 3 novembre était un lundi ; on était jeudi. Ce premier message était toujours sur le répondeur, non écouté, parce qu'à 9 heures du matin, ce lundi-là, Leon Gott était sans doute déjà mort.

— Jane ? appela Maura.

Le chat tigré l'avait suivie dans le couloir et dessinait des arabesques entre ses jambes.

— Il y a du sang sur ce répondeur, dit Jane en se tournant vers elle. Pourquoi l'assassin l'aurait-il touché ? Pourquoi vouloir écouter les messages de sa victime ?

— Viens voir ce que Frost a trouvé derrière la maison.

Jane la suivit dans la cuisine puis au-dehors. Sur le terrain clôturé, seulement agrémenté d'une pelouse pelée, se dressait une dépendance avec un bardage métallique. Trop imposante pour n'être qu'une remise, la construction aveugle paraissait assez grande pour cacher une infinité d'horreurs. En entrant, Jane flaira une odeur chimique, piquante comme l'alcool. Des ampoules fluorescentes jetaient une lumière glaciale, clinique. Posté derrière un vaste plan de travail, Frost examinait un outil à l'air redoutable qui était vissé là.

— J'ai d'abord cru que c'était une scie d'établi, dit-il. Mais je n'avais jamais vu une lame pareille. Et ces armoires là-bas...

Il désignait le fond de l'atelier.

— Va voir ce qu'elles contiennent.

À travers les portes vitrées, Jane découvrit des boîtes de gants en latex et une panoplie d'instruments effrayants, disposés sur les étagères. Bistouris et couteaux, sondes, pinces et forceps. *Des instruments de chirurgien*. Suspendus aux murs, des tabliers en caoutchouc constellés de taches rouges. Avec un frisson, elle se retourna vers la table en contreplaqué dont la surface était couverte d'entailles et de rainures, et vit un tas compact de viande crue.

— OK, marmonna-t-elle. Là, je flippe...

— On dirait l'atelier d'un tueur en série, déclara Frost. Et c'est sur cette table qu'il découpait et débitait les cadavres.

Dans l'angle se trouvait un tonneau blanc de deux cents litres relié à un moteur électrique.

— C'est quoi, ce truc ?

Frost secoua la tête.

— Ça a l'air assez grand pour contenir...

Elle s'approcha du tonneau, s'arrêta en voyant des gouttelettes rouges par terre. Il y en avait aussi sur le dispositif d'ouverture.

— Il y a du sang tout autour...

— Et à l'intérieur ? demanda Maura.

Jane tira d'un coup sec sur la cheville de blocage.

— Et derrière la porte numéro deux, il y a...

Elle jeta un coup d'œil.

— ... de la sciure.

— C'est tout ?

Elle y plongea la main et remua les copeaux, soulevant un nuage de poussière de bois.

— C'est tout.

— Il nous manque donc toujours la seconde victime, observa Frost.

Maura s'approcha de l'outil cauchemardesque qu'il avait pris pour une scie d'établi. Comme elle examinait la lame, le chat se colla de nouveau à elle, se frottant à son pantalon, refusant de la laisser en paix.

— Avez-vous bien regardé ceci, inspecteur Frost ?

— Je m'en suis approché suffisamment à mon goût.

— Avez-vous remarqué comme le bord de cette lame circulaire est légèrement courbe ? De toute évidence, ce n'est pas conçu pour trancher...

Jane la rejoignit et toucha avec précaution le bord de la lame.

— Un truc pareil pourrait vous déchiqueter.

— Et c'est sans doute son usage. Je crois que ça s'appelle un « écharnoir ». Ça sert non pas à couper mais à racler la chair.

— Ça se *fabrique*, ce genre d'instrument ?

Maura alla ouvrir un placard. À l'intérieur, en rang, on aurait dit des pots de peinture. Elle en saisit un gros et le retourna pour savoir de quoi il s'agissait.

— Produit automobile ? demanda Jane à cause du véhicule représenté sur l'étiquette.

— Apparemment, c'est une sorte de mastic pour les travaux de carrosserie. Pour masquer les chocs et rayures.

Maura le reposa sur l'étagère. Obstiné, le chat la suivit encore quand elle alla jeter un œil, à travers les portes vitrées du placard, aux couteaux et aux sondes, disposés comme les éléments d'une trousse de chirurgien.

— Je crois savoir à quoi servait cette pièce...

Elle se tourna vers Jane.

— Tu sais, cet autre lot de viscères dans la poubelle ? Je ne pense pas qu'ils soient humains.

— Leon Gott n'était pas un bonhomme sympathique, et je suis indulgente, déclara Nora Bazarian tout en essuyant la moustache de carotte à la crème qui paraît la lèvre de son bambin.

Avec son jean délavé et son T-shirt moulant, ses cheveux d'un blond pâle attachés en une queue-de-cheval juvénile, elle avait plus l'air d'une adolescente que d'une femme de trente-trois ans, mère de deux enfants. Dotée de la typique polyvalence maternelle, elle enfournait vite fait bien fait des cuillerées de purée dans la bouche de son petit garçon tout en chargeant le lave-vaisselle, vérifiant la cuisson d'un gâteau au four et répondant aux questions de Jane. Pas étonnant qu'elle ait la ligne d'une adolescente ; elle ne tenait pas en place.

— Vous savez ce qu'il a crié sur mon gamin de six ans ? « Dégage de ma pelouse ! » Moi qui croyais que c'était un cliché de vieux schnock... c'est précisément ce qu'il lui a lancé ! Tout ça parce que Timmy était allé caresser son chien.

Nora referma le lave-vaisselle avec fracas.

— Bruno est mieux élevé que ne l'était son maître.

— Vous connaissiez M. Gott depuis longtemps ?

— On a emménagé il y a six ans, juste après la naissance de Timmy. L'environnement nous semblait idéal pour les enfants. Vous pouvez voir comme les jardins sont bien entretenus, en majorité, et il y a d'autres jeunes ménages dans cette rue, avec des gosses de l'âge de Timmy.

Avec une grâce de ballerine, elle pivota vers la cafetière et remplit de nouveau la tasse de Jane.

— Quelques jours après l'emménagement, j'ai apporté à Leon une assiette de brownies, histoire de me présenter. Il ne m'a même pas remerciée, juste signalé qu'il n'aimait pas le sucre, et il me les a rendus aussi sec. Ensuite, il s'est plaint que le bébé pleurait trop, et pourquoi je ne le faisais pas taire la nuit ? Vous vous rendez compte ?

Elle prit un siège et fourra encore un peu de purée dans la bouche de son fils.

— Pour couronner le tout, il y avait tous ces animaux morts exposés aux murs...

— Donc, vous êtes entrée chez lui...

— Une seule fois. Il avait l'air si fier quand il m'a annoncé qu'il les avait abattus lui-même, pour la plupart. Quelle idée de massacrer des animaux rien que pour décorer son intérieur !

Elle essuya un filet de carotte qui coulait sur le menton du petit.

— C'est à ce moment-là que nous avons décidé de garder nos distances avec lui. Pas vrai, Sam ? gazouilla-t-elle. Se tenir loin du vilain monsieur.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— J'ai déjà parlé de tout ça avec l'agent Root. C'était ce week-end.

— Quel jour ?

— Dimanche matin. Il était dans son allée, devant le garage. Il revenait des commissions.

— Avez-vous vu quelqu'un lui rendre visite ce jour-là ?

— J'ai été absente presque toute la journée. Comme mon mari est en Californie cette semaine, j'avais emmené les enfants chez ma mère, à Falmouth. On n'est rentrés que tard dans la soirée.

— Quelle heure ?

— Aux alentours de 21 h 30, 22 heures.

— Et cette nuit-là, vous n'avez rien entendu d'inhabituel ? Cris, éclats de voix... ?

Nora posa la cuillère et prit un air songeur. Le bébé poussa un cri affamé, mais sa mère l'ignora : son attention était tout entière consacrée à Jane.

— J'ai cru... Quand l'agent Root m'a dit qu'on l'avait retrouvé pendu dans son garage... j'ai cru à un suicide.

— C'est hélas un homicide.

— Vous en êtes sûre ? Sûre et certaine ?

Oh oui. Absolument.

— Madame Bazarian, si vous pouviez repenser à la nuit de dimanche...

— Mon mari ne rentre pas avant lundi et je suis seule ici avec les enfants. On ne risque rien ?

C'était la première question que toute mère aurait posée. Jane pensa à sa propre fille âgée de trois ans, Regina, et à sa réaction si elle avait été à la place de cette voisine, avec ses deux jeunes enfants, vivant si près de l'endroit où un crime avait été commis. Préférerait-elle être rassurée ou connaître la vérité, c'est-à-dire que Jane n'en savait rien ? Elle ne pouvait certifier à personne qu'il était en sécurité.

— Tant qu'on n'en saura pas plus, ce serait une bonne idée de prendre des précautions.

— Qu'est-ce que vous savez pour le moment ?

— Nous pensons que ça s'est passé dans la nuit de dimanche.

— Il était mort depuis tout ce temps..., murmura Nora. Juste à côté, et je ne m'en doutais pas...

— Vous n'avez rien vu, rien entendu de suspect dimanche soir ?

— Vous pouvez voir par vous-même : avec cette haute clôture tout autour de son jardin on ne savait jamais ce qui se passait chez lui. Sauf quand il faisait cet affreux boucan dans son atelier.

— Quel genre de bruit ?

— Un vrombissement terrible, genre scie électrique. Dire qu'il avait eu le culot de se plaindre des pleurs d'un bébé !

Jane se rappela les prothèses auditives de la victime, qu'elle avait trouvées dans la salle de bains. S'il avait utilisé une machine bruyante le dimanche soir, il avait dû sortir sans. Raison de plus pour n'avoir pas entendu un intrus.

— Vous avez dit que vous étiez rentrée tard dimanche soir. C'était allumé chez lui ?

Nora n'eut même pas besoin de réfléchir.

— Oui, en effet. Je me rappelle avoir été contrariée parce que la lumière dans sa remise éclairait ma chambre. Mais quand je suis allée me coucher, vers 22 h 30, c'était enfin éteint.

— Et le chien, il aboyait ?

— Oh, Bruno... Il aboie *toujours*, c'est bien le problème. Il doit sans doute japper contre les mouches.

Et ce n'était pas ce qui manquait, songea Jane. Bruno était justement en train d'aboyer, exprimant l'excitation que lui procurait la présence de tous ces inconnus sur sa pelouse plutôt qu'une quelconque alarme.

Nora se tourna dans cette direction.

— Que va-t-il devenir ?

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'on va devoir trouver quelqu'un pour le prendre. Lui et les chats.

— Les chats, je n'en raffole pas, mais ça ne m'ennuierait pas de garder le chien ici. Bruno nous connaît et il a toujours été sympa avec mes enfants. Ça me rassurerait d'avoir un chien.

Elle n'aurait peut-être pas été de cet avis si elle avait su que Bruno digérait en ce moment même les restes de son maître.

— Vous savez si M. Gott avait de la famille proche ?

— Il avait un fils, mais il est mort il y a quelques années, lors d'un voyage à l'étranger. Son ex-femme est morte aussi, et je n'ai jamais vu de femme chez lui... Quelle horreur, quand j'y pense... Mort depuis quatre jours et personne pour s'en apercevoir. Ça en dit long sur son isolement.

Par la fenêtre de la cuisine, Jane aperçut Maura qui venait de sortir de la maison et se tenait à présent sur le trottoir, à consulter ses messages sur son portable. Comme la victime, elle vivait seule, et maintenant encore elle apparaissait comme une silhouette isolée, détachée de tout. Livrée à sa nature

solitaire, pourrait-elle devenir un jour un autre Leon Gott ?

Le fourgon de la morgue était arrivé, et les premières équipes de télévision se bousculaient pour se placer derrière le ruban jaune. Mais le soir venu, quand tous ces flics, techniciens et journalistes seraient partis, le ruban resterait là, désignant la maison où un assassin avait frappé. Et ici, juste à côté, il y avait une mère et ses deux enfants.

— Ce n'était pas un hasard, dites ? demanda Nora. Il connaissait l'assassin ? Vous pensez avoir affaire à quoi ?

À un *monstre*, songea Jane, rangeant carnet et stylo dans son sac avant de se lever.

— Je vois que vous avez un système d'alarme, madame, dit-elle. Activez-le.

Maura trimballa le carton entre sa voiture et sa maison et elle le déposa dans la cuisine. Le chat gris miaulait pitoyablement, suppliant pour qu'on le relâche, mais elle le laissa là le temps de lui trouver au cellier un repas approprié. Elle n'avait pas pris le temps de s'arrêter au supermarché pour acheter de la pâtée pour chat, ayant embarqué le matou sur un coup de tête, parce que personne d'autre ne l'aurait fait et que la seule alternative était le refuge pour animaux abandonnés.

Et parce que celui-ci, en se greffant quasiment à sa jambe, l'avait visiblement adoptée, *elle*.

Dans le cellier, elle trouva un sac de croquettes, souvenir de la dernière visite de Julian avec son chien, Grizzli. Un chat mangerait-il des croquettes pour chiens ? Elle n'en savait rien. Mais elle dénicha aussi une boîte de sardines à l'huile.

Les miaulements se firent frénétiques quand elle ouvrit la boîte, libérant l'odeur du poisson. Elle la vida dans un bol et ouvrit le carton. Le chat bondit au-dehors et s'attaqua à son repas si voracement qu'il faisait glisser le récipient sur le carrelage.

— C'est meilleur que la chair humaine, hein ?

Elle lui caressa le dos, et sa queue s'en retroussa de plaisir. Elle n'avait jamais vécu avec un chat. Le temps et l'envie d'adopter un animal de compagnie avaient toujours fait défaut, si l'on exceptait une brève et finalement tragique expérience avec des poissons combattants. Elle n'était pas certaine de désirer ce compagnon non plus, mais il était là, à ronronner comme un moteur de hors-bord tout en léchant le bol en porcelaine – celui qu'elle utilisait pour ses corn flakes le matin. C'était une chose troublante, à bien y réfléchir. Un chat mangeur d'hommes. Contaminations croisées. Elle songea à toutes les maladies que les félins étaient censés véhiculer : maladie des griffes du chat. *Toxoplasma gondii*. Leucose féline. Rage, ascarides et salmonelle. Ces bêtes étaient des cloaques ambulants, et l'une d'elles était en train de lécher l'intérieur de son bol à corn flakes.

Il avala la dernière miette de sardine et posa sur elle ses yeux d'un vert cristallin, un regard si intense qu'il semblait percer son esprit, reconnaître une âme sœur. Voilà comment on devenait une mère à chats. On plongeait son

regard dans celui d'un animal et on croyait y voir une âme. Et lui, que voyait-il en elle ? L'humain à l'ouvre-boîte.

— Si seulement tu pouvais parler... nous dire ce que tu as vu...

Mais le chat gardait ses secrets. Il accepta encore quelques caresses avant d'aller se trouver un coin tranquille pour faire sa toilette. Voilà ce que c'est, l'affection féline. *Remplis-moi la panse et fiche-moi la paix*. Solitaire, inadapté aux relations durables, il était peut-être pour elle l'animal de compagnie idéal.

Puisqu'il l'ignorait, elle fit de même et s'occupa de son propre dîner. Elle glissa un restant d'aubergines à la parmesane dans le four, se servit un verre de vin rouge et s'installa devant son ordinateur portable pour télécharger les photos de la scène du crime. À l'écran, elle revit le corps étripé, le visage lacéré jusqu'à l'os, les larves gavées de viande, et se rappela un peu trop nettement les odeurs de cette maison, le bourdonnement des mouches. L'autopsie du lendemain serait pénible. Lentement, elle fit défiler chaque image, cherchant des détails qui auraient pu lui échapper sur place, quand la présence des flics et techniciens constituait une bruyante diversion. Elle ne vit rien d'incompatible avec son estimation d'un intervalle post mortem de quatre ou cinq jours. Les blessures importantes à la face, au cou et aux membres supérieurs pouvaient être attribuées à l'intervention de charognards. C'est-à-dire *toi*, songea-t-elle en jetant un coup d'œil au chat, qui était en train de se lécher sereinement les pattes. C'était quoi, son nom ? Elle n'en avait aucune idée, mais ne pouvait continuer à l'appeler Chat.

Une photo montrait le tas de viscères dans la poubelle, masse compacte qu'elle devrait faire tremper et démêler avant de pouvoir examiner correctement chacun des organes. Ce serait la phase la plus répugnante de l'autopsie, car c'était par là que commençait la putréfaction, là où les bactéries prospéraient et se multipliaient. Elle cliqua sur les quelques images suivantes, puis s'arrêta, concentrée sur une autre vue des viscères dans la poubelle. Sur celle-ci l'éclairage était différent car le flash ne s'était pas déclenché, et de nouvelles courbes et crevasses se révélaient en surface sous cette lumière rasante.

On sonna à la porte.

Elle n'attendait pas de visite. Et s'attendait encore moins à découvrir Jane Rizzoli plantée sur le seuil.

— J'ai pensé que tu pourrais avoir besoin de ceci, dit-elle en brandissant un sac à provisions.

— Quésaco ?

— Litière pour chat et boîte de Friskies. Frost se sent coupable de t'avoir laissé le chat, alors je lui ai dit que je déposerais ça. Il n'a pas encore déchiqueté tes meubles ?

— Seulement dévoré une boîte de sardines. Viens voir par toi-même comment il se porte...

— Sans doute bien mieux que l'autre.

— Le chat blanc ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Personne n'arrive à l'attraper. Il doit être toujours caché quelque part dans la maison.

— J'espère que vous lui avez laissé un peu de nourriture et d'eau ?

— Frost a pris les choses en main, comme d'habitude. Il prétend ne pas pouvoir souffrir les chats, mais tu l'aurais vu à quatre pattes devant le lit, en train de supplier le *gentil minou* de sortir de là... Il y retournera demain pour changer sa litière.

— À mon avis, il aurait besoin d'un animal de compagnie. Il doit se sentir bien seul ces jours-ci.

— C'est pour ça que tu as pris celui-ci ?

— Bien sûr que non. Je l'ai ramené parce que...

Elle soupira.

— Aucune idée. Parce qu'il ne me laissait pas tranquille.

— Ben voyons, il a repéré la bonne poire ! dit Jane en riant avant de suivre son amie dans la cuisine. Celle qui va me filer mon lait et ma pâtée...

Dans la cuisine, Maura découvrit, consternée, l'animal sur la table, ses pattes antérieures plantées sur le clavier de l'ordinateur portable.

— Ouste ! s'écria-t-elle.

Le chat bâilla et roula sur le flanc. Elle le ramassa et le flanqua par terre.

— Et n'y reviens plus !

— Tu sais, il ne pourrait pas vraiment abîmer ton ordi...

— Ce n'est pas pour l'ordi mais pour la table. C'est là que je mange.

Maura saisit une éponge, l'aspergea de spray nettoyant et se mit à essuyer le plateau.

— Je crois que tu as oublié un microbe, ici...

— Très drôle. Pense aux endroits où il est allé. Où il a marché ces derniers jours. Tu aurais envie de manger à cette table-là ?

— Il est sûrement plus propre que ma fille de trois ans.

— Là, nous sommes d'accord. Les enfants sont comme des fomites.

— Des quoi ?

— Ils sèment des agents infectieux partout où ils passent.

Elle donna un dernier et vigoureux coup d'éponge avant de la jeter à la poubelle.

— Je m'en souviendrai quand je serai rentrée chez moi. *Viens voir maman, ma petite fomite.*

Jane ouvrit le sac de litière pour chat et en versa dans le bac en plastique qu'elle avait également apporté.

— Je mets ça où ?

— J'espérais n'avoir qu'à ouvrir la porte pour qu'il fasse ses besoins dehors.

— Si jamais il sort, il pourrait ne jamais revenir.

Claquant dans ses mains pour en chasser la poussière, Jane se redressa.

— Mais c'est peut-être une bonne idée ?

— Je ne sais pas à quoi je pensais en le ramenant. Juste parce qu'il s'est attaché à moi. Ce n'est pas comme si j'en avais voulu un.

— Tu as dit que Frost avait besoin d'un animal de compagnie. Pourquoi pas toi ?

— Il vient de divorcer. Il n'est pas habitué à la solitude.

— Et toi, si ?

— Je vis seule depuis des années, et ça m'étonnerait que ça change de sitôt.

Maura contempla les surfaces impeccables, l'évier bien récuré.

— À moins qu'un homme miraculeux n'apparaisse soudain.

— Hé, voilà comment tu devrais l'appeler ! s'exclama Jane, désignant le matou. Le Miracle.

— Sûrement pas.

Le minuteur sonna et Maura ouvrit le four pour vérifier la cuisson de son plat.

— Ça sent bon.

— Aubergines à la parmesane. Je ne pourrais pas avaler de viande ce soir. Tu as faim ? Il y en a bien assez pour deux.

— Je vais dîner chez maman. Gabriel est toujours à Washington et maman ne supporte pas l'idée de nous savoir seules, Regina et moi... Et si tu nous accompagnais, histoire d'avoir de la compagnie ?

— C'est gentil à toi, mais mon repas est déjà chaud.

— Pas forcément ce soir, mais en général. Chaque fois que tu auras envie d'être en famille.

Maura la dévisagea longuement.

— Tu m'adoptes ?

Jane tira une chaise et s'attabla.

— Écoute, j'ai l'impression qu'on a un abcès à crever. On ne s'est pas beaucoup parlé depuis l'affaire Teddy Clock et je sais que ces quelques mois ont été difficiles pour toi. J'aurais dû t'inviter à dîner il y a longtemps.

— Moi aussi, j'aurais dû t'inviter à dîner. On a été très occupées, voilà tout.

— Tu sais, ça m'a vraiment inquiétée de t'entendre dire que tu songeais à quitter Boston.

— Et pourquoi donc ?

— Après ce qu'on a traversé toutes les deux, comment pourrais-tu t'en aller ? On a vécu des événements qui dépassent tout ce qu'on pourrait imaginer. Comme ça.

Elle désignait l'ordinateur de Maura, où la photo des entrailles s'affichait

toujours à l'écran.

— Tu peux me dire avec qui je pourrais parler de tripes dans une poubelle ? Ce n'est pas une conversation pour gens normaux.

— Traduction : je ne suis pas normale.

— Tu ne penses pas vraiment que je le suis, *moi*, n'est-ce pas ?

Jane s'esclaffa.

— On est des tordues, nous deux ! Il n'y a que ça pour expliquer qu'on travaille dans ce domaine. Et qu'on forme une aussi bonne équipe.

Cela, Maura n'aurait pu le prédire quand elle avait fait la connaissance de Jane.

Elle était au courant de la réputation de celle-ci, propagée en douce par des flics hommes : *Garce, brise-noisettes, a toujours ses ragnagnas*. La femme qui ce jour-là avait débarqué sur la scène de crime s'était révélée directe, concentrée, et acharnée au travail. C'était également l'un des meilleurs inspecteurs que Maura eût jamais rencontrés.

— Un jour, tu m'as dit que rien ne te retenait ici, à Boston. Je te rappelle que ce n'est pas vrai. Toi et moi, on a une histoire commune...

— C'est vrai, fit Maura en ricanant. Et le don de s'attirer des ennuis !

— Et de s'en sortir, ensemble. Qu'est-ce qui t'attend à San Francisco ?

— J'ai reçu une proposition d'un ancien collègue, là-bas. Un poste d'enseignante à la fac.

— Et Julian ? Tu es ce qui se rapproche le plus d'une mère pour ce garçon. Si tu pars en Californie, il se sentira abandonné.

— Je le vois si rarement... Il a dix-sept ans et va déposer son dossier d'inscription dans plusieurs universités. Qui sait où il atterrira ? Et puis il y a de bonnes écoles en Californie. Je ne peux pas lier ma vie à celle d'un jeune homme qui commence à peine la sienne.

— Cet emploi à San Francisco, ça paie mieux ? C'est pour ça ?

— Ce n'est pas ce qui m'a convaincue.

— Tu veux t'enfuir, hein ? Fuir Dodge City... Et *lui*, il sait que tu pourrais quitter Boston ?

Lui. Subitement, Maura se détourna et remplit de nouveau son verre de

vin. Une envie de boire, rien qu'à l'évocation de Daniel Brophy.

— Je n'ai pas parlé à Daniel depuis des mois.

— Mais tu le vois...

— Oui. Quand j'arrive sur une scène de crime, je m'attends toujours à le trouver là, en train de consoler la famille, prier pour la victime. On fréquente le même cercle, Jane. Le cercle de la mort.

Elle prit une longue gorgée.

— Ce sera un soulagement d'échapper à cela.

— Donc, tu veux aller en Californie pour l'éviter.

— Lui et la tentation, dit-elle doucement.

— La tentation de retourner vers lui ? Tu as pris ta décision, Maura. Persévère et tourne la page. À ta place, c'est ce que je ferais.

Et c'était ce qui les rendait si différentes : Jane agissait vite et elle était toujours certaine de ce qu'il fallait faire. Elle ne perdait pas le sommeil à force de tergiversations. Les doutes de Maura, en revanche, la tenaient éveillée la nuit, et elle s'interrogeait sur ses choix, en soupesait les conséquences. Si seulement la vie avait été comme une équation mathématique, avec une solution unique...

Jane se leva.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire, d'accord ? Ce serait beaucoup trop de boulot pour moi de dresser un autre médecin légiste. Alors je compte sur toi pour rester.

Effleurant le bras de Maura, elle ajouta doucement :

— Je te le demande.

Puis, avec sa brusquerie coutumière, elle tourna les talons.

— À demain...

— L'autopsie aura lieu dans la matinée, déclara Maura en la raccompagnant à la porte.

— J'aimerais mieux passer mon tour. J'ai eu mon compte d'asticots, merci bien.

— On pourrait avoir quelques surprises.

— La seule surprise, dit Jane en passant le seuil, ce serait que Frost se pointe...

Maura ferma la porte et retourna dans la cuisine où les aubergines à la parmesane avaient refroidi. Elle les remit au four. Une fois de plus, le chat avait sauté sur la table et s'étalait sur le clavier de l'ordinateur, comme pour dire : « Ce soir, fini le boulot. » Maura le saisit par la peau du cou et le flanqua par terre. Quelqu'un devait exercer l'autorité dans cette maison, et ce ne serait pas lui. Il avait ranimé l'écran, qui affichait la dernière image examinée. C'était la photo des viscères, leur surface ondulée accentuée par les ombres projetées par la lumière oblique. Elle allait éteindre l'ordinateur quand son attention se fixa sur le foie. Les sourcils froncés, elle effectua un zoom avant et étudia les courbes et crevasses en surface. Ce n'était pas seulement un effet de la lumière. Et cette déformation n'était pas causée par un œdème bactérien.

Il y avait six lobes.

Elle s'empara du téléphone.

Botswana

— Où est-il ? hurle Sylvia. Où est ce qui reste de lui ?

Vivian et elle se tiennent à quelques dizaines de mètres de là, sous les arbres. Leur regard plonge sur quelque chose qui m'est caché par des herbes arrivant à hauteur de genoux. J'enjambe le câble qui cerne le campement, avec ses grelots toujours suspendus, des grelots qui ne nous ont pas alertés cette nuit. En fait, c'est Sylvia qui a donné l'alarme, ses cris perçants nous tirant de nos tentes en catastrophe. M. Matsunaga en est encore à fermer sa braguette en titubant sous le rabat de sa tente. Elliot n'a même pas pris le temps de mettre un pantalon, mais il déboule dans la fraîcheur du petit matin en caleçon et sandales. J'ai réussi à attraper l'une des chemises de Richard que j'enfile par-dessus ma chemise de nuit tout en fonçant dans l'herbe, avec mes rangiers dénouées, un caillou piégé à l'intérieur mordant mon pied nu. J'aperçois un lambeau de tissu beige ensanglanté, entortillé tel un serpent autour d'une branche d'arbuste. Quelques pas de plus et je vois encore du tissu déchiré, et un amas de ce qui ressemble à de la laine noire. Encore quelques pas, et je découvre ce que les filles contemplant fixement. Maintenant je sais pourquoi Sylvia pleure.

Vivian se retourne et vomit dans les buissons.

Je suis trop ahurie pour bouger. Même avec Sylvia qui gémit et panique à côté de moi, je regarde les ossements éparpillés dans le carré d'herbe couchée, étrangement distante, comme si j'habitais le corps de quelqu'un d'autre. Une scientifique, peut-être. Une anatomiste, qui examine ces éléments et se sent obligée de les associer, de déclarer : *Voici le péroné droit, et ça, c'est le cubitus et ça, le cinquième orteil du pied droit.* Quoique, en réalité, je ne sois capable d'identifier presque rien de ce que je vois, parce qu'il en reste si peu, et que tout est en morceaux. Ma seule certitude, c'est qu'il y a une côte, parce que ça ressemble aux côtes de porc qu'il m'arrive de manger, nappées de sauce. Mais ce n'est pas une côte de porc, oh non, cet os rongé et éclaté est humain, et c'est celui d'un homme que j'ai connu, à qui j'ai parlé il n'y a pas neuf heures.

— Doux Jésus, gémit Elliot. Qu'est-ce qui s'est passé ?

La voix de Johnny tonne :

— En arrière ! *Reculez*, tout le monde.

Je me retourne pour le voir s'introduire dans notre cercle. Nous sommes tous là, à présent – Vivian et Sylvia, Elliot et Richard, les Matsunaga. Un seul manque à l'appel, mais pas tout à fait, car il y a la côte et une touffe des cheveux de Clarence. L'odeur de la mort flotte dans les airs, l'odeur de la peur, de la viande fraîche et de l'Afrique.

Johnny s'accroupit au-dessus des restes et ne dit plus rien. Tout le monde est silencieux. Même les oiseaux se taisent, sous le coup de cette perturbation d'origine humaine, et je n'entends que le bruissement des herbes sous le vent et le faible murmure de la rivière.

— L'un d'entre vous a-t-il vu quelque chose cette nuit ? Entendu quelque chose ? demande enfin Johnny.

Il lève les yeux, et je remarque que sa chemise est déboutonnée, son visage pas rasé. Son regard capte le mien. Je ne peux que secouer la tête.

— Personne... ?

Johnny nous scrute.

— J'ai dormi comme une souche, déclare Elliot. Je n'ai rien entendu...

— Nous non plus, affirme Richard avec sa déplaisante habitude de répondre pour nous deux.

— Qui l'a découvert ?

La réponse de Vivian est tout juste un murmure :

— Nous deux. Sylvia et moi. On devait aller au petit coin. Le jour se levait, et on s'est dit qu'on ne risquait rien à sortir. À cette heure, d'habitude, Clarence avait allumé le feu, et...

Elle s'interrompt, l'air malade rien qu'à prononcer son nom. *Clarence*.

Johnny se relève. Proche comme je le suis de lui j'enregistre tout, depuis ses cheveux en bataille jusqu'à la grosse cicatrice noueuse à l'abdomen, une cicatrice que je vois pour la première fois. Comme nous n'avons rien à dire, il se désintéresse de nous pour se focaliser sur le sol, les traces éparses du drame. D'abord il jette un coup d'œil au périmètre du camp, où le câble est tendu.

— Les grelots n'ont pas sonné, dit-il. Je les aurais entendus. Clarence les aurait entendus.

— Alors, ça n'est pas entré dans le camp ? dit Richard.

Johnny l'ignore. Il se met à décrire un cercle grandissant, écartant impatiemment tout ce qui se dresse sur son chemin. Il n'y a pas de terre nue, seulement de l'herbe, et aucune trace de pas ou d'empreintes d'animaux pour nous renseigner.

— Il m'a relayé pour monter la garde à 2 heures du matin, et je suis allé aussitôt me coucher. Le feu est presque mort, donc on n'a pas ajouté de bois depuis des heures. Pourquoi l'a-t-il abandonné ? Pourquoi est-il sorti du périmètre de sécurité ?

Il regarde autour de lui.

— Et où est le fusil ?

— Ici, répond M. Matsunaga, désignant le cercle de pierres où le feu est presque éteint.

— Il l'avait laissé là ? s'étonne Richard. Il s'éloigne du feu et s'enfonce dans l'obscurité sans son fusil ? Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Il ne l'a pas fait..., répond Johnny avec un calme réfrigérant.

Il recommence à tourner en rond, examinant les herbes, trouvant des bribes de tissu, une chaussure, mais pas grand-chose de plus. Il s'éloigne davantage, en direction de la rivière. Soudain, il tombe à genoux, et au-dessus des herbes on ne voit plus que le sommet de sa tête blonde. Son immobilité nous inquiète. Personne n'a hâte de découvrir ce qu'il contemple ; nous en avons bien assez vu. Mais son silence m'attire vers lui avec une force irrésistible.

Il lève les yeux sur moi.

— Des hyènes...

— Comment le savez-vous ?

Il indique les mottes grisâtres au sol.

— Des crottes de hyènes tachetées. Vous voyez ces poils, mêlés aux bouts d'os ?

— Oh, Seigneur. Ce n'est pas à lui, si ?

— Non, ces déjections datent d'il y a quelques jours. Mais nous savons qu'elles étaient là...

Il pointe le doigt sur un lambeau de tissu ensanglanté.

— ... et elles l'ont eu.

— Je croyais que ce n'était que des charognards ?

— Je n'ai pas la preuve qu'elles l'ont attaqué, mais il est clair qu'elles l'ont dévoré.

— Il reste si peu de lui, dis-je avec un filet de voix en regardant les fragments de tissu. C'est comme s'il avait... disparu.

— Les charognards ne gaspillent pas, ils ne laissent rien derrière eux. Elles ont dû traîner sa dépouille jusqu'à leur repaire. Je ne comprends pas comment il a pu mourir sans faire aucun bruit. Pourquoi je n'ai rien entendu.

Il reste accroupi au-dessus des mottes grises, mais son regard parcourt les alentours, captant des choses qui m'échappent complètement. Son immobilité me trouble ; il ne ressemble à aucun homme que j'aie connu, si accordé à son environnement qu'il semble en faire partie, plonger ses racines dans cette terre autant que les arbres et les herbes ondulantes. Pas du tout comme Richard, que son éternelle frustration existentielle pousse à toujours rechercher sur Internet un meilleur appartement, une meilleure destination touristique, voire une meilleure petite amie. Richard ne sait pas ce qu'il veut ni où est sa place, contrairement à Johnny. Johnny, dont le silence prolongé me donne envie de m'engouffrer dans la brèche avec une remarque idiote, comme si c'était mon devoir d'entretenir la conversation. Mais cet embarras ne concerne que moi.

Doucement, il déclare :

— Il faut ramasser tout ce qu'on pourra trouver.

— De... Clarence ?

— Pour sa famille. Elle les voudra pour les obsèques. Quelque chose de tangible, sur quoi se recueillir.

Je contemple avec horreur la loque ensanglantée. Je ne veux pas y toucher ; je ne veux pas ramasser ces fragments épars d'os et de cheveux. Mais j'acquiesce :

— Je vais vous aider. On peut utiliser un des sacs en toile de jute qui se trouvent dans la Jeep.

Il se relève et me regarde.

— Vous n’êtes pas comme les autres.

— Comment ça ?

— Vous n’aviez même pas envie de venir ici, hein ? Dans la brousse.

Je croise les bras.

— Non. C’était le rêve de Richard.

— Et votre rêve, à vous ?

— Douches chaudes, W-C, éventuellement des massages. Mais voilà, quand on est une chic fille...

— C’est vrai que vous êtes une chic fille, Millie. Vous le savez ?

Son regard se perd dans le vague et il ajoute, si bas que je manque ne pas entendre :

— Trop bien pour lui.

Je me demande s’il voulait que je l’entende. Ou s’il a pris l’habitude de se parler à lui-même à voix haute, puisqu’il n’y a généralement personne pour l’entendre.

J’essaie de déchiffrer son expression, mais il se penche pour ramasser quelque chose. Quand il se redresse, il le tient dans sa main.

Un os.

— Vous comprenez tous que cette expédition est terminée, dit Johnny. J’ai besoin que chacun mette la main à la pâte pour qu’on puisse lever le camp à midi et repartir.

— Pour aller où ? demande Richard. L’avion ne se posera sur la piste que dans une semaine.

Johnny nous a réunis autour du feu de camp refroidi pour nous informer de la suite. Je regarde les autres participants au safari, des touristes en mal d’aventure et qui en ont eu largement pour leur argent. Un vrai mort. Un peu loin des sensations enthousiasmantes présentées par les programmes télé sur la nature. À la place, un sac en jute avec quelques pauvres bouts d’os et des lambeaux de vêtements, du cuir chevelu en charpie, tout ce qu’on a pu retrouver du corps de notre pisteur Clarence. Le reste, d’après Johnny, est

perdu à tout jamais. C'est ainsi dans la brousse, où chaque créature ne naît que pour être dévorée, digérée et recyclée, incorporée à des déjections, à la terre, à l'herbe. Servir de pâture et renaître sous la forme d'un autre animal. C'est un beau principe, mais quand on se retrouve face à la dure réalité, ce sac d'ossements, on comprend que le cercle de la vie est aussi celui de la mort, et que nous ne sommes que de la viande. Nous huit, des carcasses ambulantes, entourées de carnassiers.

— Si on retourne à la piste d'atterrissage, ajoute Richard, il faudra attendre l'avion pendant des jours en se tournant les pouces. C'est mieux que de poursuivre l'expédition comme prévu ?

— Je ne vous emmène pas plus loin, annonce Johnny.

— Et si on utilisait la radio ? suggère Vivian. Vous ne pourriez pas demander au pilote de venir nous chercher plus tôt ?

Johnny secoue la tête.

— Nous sommes hors de portée radio, ici. Impossible de le contacter avant d'avoir retrouvé la piste d'atterrissage, et c'est à trois jours de trajet vers l'ouest. C'est pourquoi on va aller vers l'est. Deux journées de piste difficile, sans s'arrêter pour admirer la vue, et on aura atteint un des lodges de la réserve. Là-bas, il y a le téléphone et une vraie route. Je m'arrangerai pour vous faire reconduire jusqu'à Maun.

— Pourquoi ? demande Richard. Au risque de paraître insensible, je vous ferai remarquer qu'on ne peut plus rien pour Clarence. Je ne vois pas l'intérêt de se dépêcher de rentrer.

— On vous remboursera, monsieur Renwick.

— Ce n'est pas une question d'argent. C'est seulement que Millie et moi avons fait un long chemin depuis Londres. Elliot est venu de Boston. Sans parler des Matsunaga...

— Enfin, Richard ! le coupe Elliot. On a un *mort*.

— Je sais. Mais puisqu'on est ici, autant continuer.

— Hors de question, dit Johnny.

— Pourquoi donc ?

— Je ne peux pas garantir votre sécurité, et encore moins votre confort. Je ne peux pas rester vigilant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il faut être

deux pour monter la garde pendant la nuit et entretenir le feu. Pour monter les tentes et lever le camp. Clarence ne faisait pas seulement le cuistot : c'était une autre paire d'yeux et d'oreilles. J'ai besoin d'être secondé quand je trimballe des personnes qui ne savent pas distinguer un fusil d'une canne à pêche.

— Alors apprenez-moi. Je vous aiderai à monter la garde.

Richard regarde autour de lui, comme pour confirmer qu'il est le seul individu assez viril pour cette tâche.

— Je sais tirer, annonce M. Matsunaga. Je peux monter la garde, moi aussi.

Nous nous tournons tous vers le banquier japonais, qui n'a mitraillé jusqu'à présent qu'à l'aide de son téléobjectif d'un kilomètre de long.

Richard ne peut réprimer un rire incrédule.

— Vous voulez dire : avec une arme véritable, Isao ?

— J'appartiens au club de tir de Tokyo, répond M. Matsunaga sans se laisser troubler par ce ton narquois.

Désignant son épouse, il ajoute, à notre grand étonnement :

— Keiko aussi...

— Je suis content qu'on m'oublie, dit Elliot, car je n'ai aucune envie de toucher à ce machin-là.

— Vous voyez bien que nous avons assez de ressources, reprend Richard à l'adresse de Johnny. On pourra monter la garde à tour de rôle et alimenter le feu toute la nuit. N'est-ce pas pour cela qu'on fait un safari ? Pour se montrer à la hauteur ? Faire ses preuves ?

Oh oui, Richard le spécialiste, qui a passé cette année héroïquement assis devant son ordinateur, à inventer des fantasmes bourrés de testostérone. À présent que ces fantasmes se réalisent, il peut jouer le héros de son propre film d'aventure. Cerise sur le gâteau, son public comprend deux blondes superbes, les seules en réalité pour qui il fait son cinéma – moi, je n'en suis plus au stade où il peut m'éblouir, et il le sait.

— Joli discours, mais ça ne change rien. Faites vos bagages, on part vers l'est.

Johnny s'en va démonter sa tente.

— Dieu merci, il a tranché, dit Elliot.

— Bien obligé, fait Richard d'un air méprisant. Maintenant qu'il a bâclé son affaire...

— On ne peut pas l'accuser de ce qui est arrivé à Clarence.

— À qui la faute, en fin de compte ? Il a engagé un pisteur avec lequel il n'avait jamais travaillé.

Il me prend à témoin :

— C'est ce que Clarence t'a dit. Qu'il n'avait jamais travaillé avec Johnny.

— Mais ils avaient des contacts. Et Clarence avait déjà été pisteur. Johnny ne l'aurait pas embauché s'il n'avait pas eu d'expérience.

— C'est ce qu'on aurait pu penser, mais regarde ce qui s'est passé. Notre pisteur soi-disant expérimenté a laissé son fusil pour aller se balader parmi une meute de hyènes. C'est faire preuve d'expérience, selon toi ?

— Que veux-tu prouver, Richard ? demande Elliot d'un air las.

— Qu'on ne peut pas se fier à son jugement. Voilà tout.

— Eh bien, moi, je crois que Johnny a raison. On ne peut pas se contenter de *continuer*, comme tu dis. Un mort, ça casse l'ambiance, tu ne trouves pas ?

Elliot se tourne en direction de sa tente.

— Il est temps de partir d'ici et de rentrer chez nous.

Chez nous. Tout en fourrant mes vêtements et mes affaires de toilette dans mon sac de sport, je songe à Londres, à son ciel gris et son café fade. Dans quelques jours, l'Afrique nous apparaîtra comme un rêve aux reflets dorés, gorgé de soleil brûlant et de lumière éblouissante, de vie et de mort dans toute leur brutalité. Hier, je n'avais qu'une hâte : rentrer à la maison, dans notre appartement, au pays des douches bien chaudes. Mais maintenant que nous allons quitter la brousse, je sens qu'elle me retient ; ses lianes s'enroulent autour de mes chevilles, menaçant de m'enraciner dans ce sol. Je fais coulisser la fermeture Éclair du sac qui contient les produits de « première nécessité », l'indispensable pour survivre dans la nature vierge : barres protéinées et papier hygiénique, lingettes et écran solaire, tampons et téléphone portable. Comme le concept de « première nécessité » n'a plus le même sens quand on est hors réseau...

Alors que Richard et moi finissons de plier notre tente, Johnny a déjà chargé ses propres affaires dans la Jeep, ainsi que la batterie de cuisine et les pliants. Nous avons tous été singulièrement rapides, même Elliot, qui a dû batailler pour démonter sa tente et qui n'aurait pas pu la replier sans l'aide de Vivian et Sylvia. La mort de Clarence flotte au-dessus de nous, étouffant tout bavardage inutile, nous obligeant à nous concentrer sur nos tâches. En chargeant la tente à l'arrière de la Jeep, je remarque que le sac en jute qui contient les restes de Clarence est coincé à côté du sac à dos de Johnny. Cela me trouble de le voir casé ici, avec le reste de notre barda. *Tentes, OK. Réchaud, OK. Cadavre, OK.*

Je grimpe à bord et m'assois à côté de Richard. La place de Clarence est bien en vue, rappel brutal qu'il est mort, ses ossements éparpillés, sa chair digérée. Johnny monte le dernier et, comme sa portière se referme en claquant, je me retourne vers l'emplacement du bivouac en songeant : Bientôt, plus rien ne signalera notre passage. Nous aurons tourné la page, mais pas Clarence.

Soudain, Johnny peste et quitte sa place. Il y a quelque chose qui cloche.

Il va soulever le capot pour examiner le moteur. L'attente s'éternise. On ne peut pas voir ses traits, cachés derrière le capot, mais ce silence m'inquiète. Aucune parole rassurante, comme « Ce n'est qu'un câble desserré » ou « Je vois où est le problème ».

— Quoi encore ? bougonne Richard en descendant à son tour.

Je ne vois pas quel avis il pourrait bien donner, ses connaissances se limitant à lire la jauge d'essence. Je l'entends faire des suggestions. Batterie ? Bougies ? Faux contact ? Johnny répond par monosyllabes à peine audibles, ce qui m'inquiète encore plus car je sais que plus la situation est grave, moins il en dit.

On étouffe dans la Jeep décapotée, il est presque midi et le soleil tape. Le reste du groupe préfère rejoindre le couvert des arbres. La tête de Johnny fait une incursion au-dessus du capot : « N'allez pas trop loin ! » De toute façon, personne n'en a l'intention ; on a bien vu ce qui peut arriver. M. Matsunaga et Elliot vont ajouter leurs avis à celui de Richard, car bien entendu tous les hommes, y compris ceux qui n'ont jamais mis les mains dans le cambouis, s'y connaissent en mécanique. Ou le croient.

Nous les femmes, nous attendons à l'ombre, chassant les insectes et

guettant le moindre tremblement suspect dans les herbes, qui pourrait être le seul signe annonçant l'approche d'un fauve. Même à l'ombre, il fait très chaud, et je m'allonge par terre. À travers les branches, je regarde les vautours tourner, d'une beauté étrange, leurs ailes noires décrivant des boucles paresseuses dans le ciel en attendant de pouvoir se régaler. *De quoi ?*

Richard s'approche en marmonnant :

— De mieux en mieux ! Ce foutu moteur ne veut plus démarrer. Même pas tourner.

Je me rassieds.

— Hier, ça marchait.

— Hier, tout allait bien.

Il lâche un gros soupir.

— On est coincés ici.

Les blondes protestent en chœur :

— Impossible ! s'écrie Sylvia. Je dois reprendre le boulot jeudi prochain.

— Moi aussi ! renchérit Vivian.

Mme Matsunaga hoche la tête, incrédule.

— Comment ça, coincés ? Ce n'est pas possible !

Tandis que leurs voix se mêlent et que l'agitation monte, je ne peux m'empêcher de remarquer que les vautours forment des cercles concentriques au-dessus de nos têtes, comme attirés par notre détresse.

— Écoutez ! Écoutez-moi tous ! crie Johnny.

Nous nous tournons vers lui.

— Ce n'est pas le moment de s'affoler. Il n'y a aucune raison. Il y a une rivière tout près, on ne manquera pas d'eau. Nous avons un abri, des munitions et un stock de gibier. Alors...

Elliot lâche un rire plein d'angoisse.

— Alors quoi ? On va attendre ici et retourner à l'âge de pierre ?

— Quand le pilote chargé de nous récupérer verra que nous ne sommes pas au rendez-vous, les recherches seront lancées. On nous trouvera assez vite. C'est ce que vous vouliez, non ? Une aventure en Afrique !

Il nous considère tour à tour, nous jaugeant afin d'estimer les capacités de chacun à relever ce défi, cherchant à deviner qui s'effondrera, qui pourra l'épauler.

— Je retourne m'occuper du moteur. J'arriverai peut-être à le réparer, qui sait...

— Est-ce que vous savez ce qui cloche, au moins ? demande Elliot.

Johnny le fusille du regard.

— Il n'était jamais tombé en panne. Je ne vois pas d'explication.

De nouveau il nous scrute, comme s'il cherchait une réponse sur nos visages.

— En attendant, il faut installer le bivouac une fois de plus. Sortez les tentes. On se pose ici.

Boston

Quand un de leurs patients n'arrive jamais à l'heure pour sa séance parce que, en vérité, il rechigne à affronter ses problèmes, les psychologues parlent de « résistance ». La même explication valait pour le retard pris par Jane ce matin : elle n'avait aucune envie d'assister à l'autopsie de Leon Gott. Elle prit le temps d'aider sa fille à enfiler le T-shirt Red Sox et la salopette tachée de chlorophylle que Regina refusait obstinément de quitter depuis cinq jours. Puis elles s'attardèrent devant les toasts et les céréales du petit déjeuner, quittant la maison avec vingt minutes de retard. En ajoutant les embouteillages monstres rencontrés sur le trajet jusqu'à Revere, où vivait sa mère, Jane avait déjà une demi-heure de retard sur son planning au moment de déposer Regina.

La maison de sa mère semblait plus petite d'année en année, comme si elle rétrécissait avec l'âge. En s'approchant de la porte d'entrée, Regina sur ses talons, Jane remarqua que la véranda avait besoin d'un coup de peinture, que les gouttières étaient bouchées par des feuilles mortes et que les plantes vivaces en façade attendaient toujours leur taille d'hiver. Elle devrait appeler ses frères pour organiser un week-end de petits travaux, car Angela avait visiblement besoin d'aide.

Elle aurait eu également besoin d'une bonne nuit de sommeil, se dit Jane quand sa mère lui ouvrit. À l'évidence, elle était épuisée. Tout en elle semblait usé, depuis son corsage délavé jusqu'à son jean flottant. Lorsqu'elle se pencha pour prendre Regina dans ses bras, Jane nota ses racines grises, détail choquant car Angela n'avait jamais négligé de se rendre chez le coiffeur. Était-ce bien la femme qui avait débarqué au restaurant un soir de l'été précédent avec rouge à lèvres et talons aiguilles ?

— Et voici mon petit chou ! roucoula Angela en portant Regina dans la maison. Mamie est si contente de te voir. Et si on allait faire du shopping aujourd'hui ? Tu n'en as pas assez de cette salopette toute sale ? On t'achètera une jolie chose...

— J'aime pas les jolies choses !

— Une robe, qu'en dis-tu ? Une jolie robe de princesse ?

— J’aime pas les princesses !

— Mais toutes les petites filles veulent être des princesses !

— Je crois qu’elle aimerait mieux être un crapaud.

— Oh, Seigneur, tout ton portrait...

Angela poussa un soupir dépité.

— Toi non plus, tu ne voulais jamais porter de robe.

— Tout le monde n’est pas une princesse, maman.

— Ni ne finit avec le prince charmant, marmonna Angela tout en s’éloignant, sa petite-fille dans les bras.

Jane la suivit dans la cuisine.

— Que se passe-t-il ?

— Je vais refaire du café. Tu en veux ?

— Maman, je vois bien qu’il se passe quelque chose.

— Ton travail t’attend...

Angela installa la petite dans sa chaise haute.

— Va donc courir après les délinquants.

— Ce n’est pas trop lourd pour toi, le baby-sitting ? Tu n’es pas obligée, tu sais. Elle est assez grande pour aller à la crèche.

— Ma petite-fille à la crèche ? Je voudrais bien voir ça...

— Gabriel et moi en avons discuté. Tu as déjà beaucoup fait pour nous, et nous estimons que tu as mérité de te reposer. De profiter de la vie.

— C’est elle qu’il me tarde de voir tous les matins, soupira Angela en désignant la petite. C’est elle qui m’empêche de penser à...

— Papa ?

Angela se détourna et remplit d’eau le réservoir de la machine à café.

— Depuis qu’il est revenu, je ne t’ai pas vue de bonne humeur une seule fois, déclara Jane.

— C’est compliqué de choisir. Je me sens tiraillée dans un sens puis dans l’autre, tordue comme un morceau de guimauve. Si seulement quelqu’un pouvait me dire quoi faire et m’épargner de prendre une décision...

— C'est à toi de choisir. Papa ou Korsak. Je pense que tu devrais opter pour celui qui fait ton bonheur.

Angela tourna vers elle un visage tourmenté.

— Comment être heureuse si je passe le restant de mes jours à me sentir coupable ? Avec tes frères qui affirment que j'ai choisi de détruire notre famille ?

— C'est papa qui est parti, pas toi.

— Et aujourd'hui, il est de retour et prêt à reprendre la vie commune.

— Tu as le droit de tourner la page.

— Alors que mes deux fils insistent pour que je lui laisse une seconde chance ? Le père Donnelly prétend que c'est le devoir d'une bonne épouse.

Oh, chouette, songea Jane. La religion catholique s'y entendait pour culpabiliser les gens.

Son portable sonna et, voyant que l'appel venait de Maura, elle laissa la messagerie vocale répondre à sa place.

— Et ce pauvre Vince, continua Angela. Envers lui aussi, je me sens coupable. Après tous nos projets de mariage...

— Cela peut encore se réaliser.

— Je ne vois pas comment, maintenant.

Angela s'appuya au plan de travail de la cuisine tandis que la machine à café gargouillait et chuintait derrière elle.

— Hier soir, je lui ai enfin dit la vérité. Janie, c'est ce que j'ai fait de plus difficile dans ma vie.

Et son visage le prouvait. Les yeux cernés, la bouche tombante – était-ce la nouvelle et future Angela Rizzoli, sainte épouse et martyre ?

Il y avait déjà trop de martyres de par le monde. À l'idée que sa mère veuille rejoindre leurs rangs, la colère la saisit.

— Maman, si cette décision te rend malheureuse, n'oublie pas que c'est toi qui l'as prise. C'est toi qui choisis de ne pas être heureuse. Personne ne peut t'y obliger.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Parce que c'est la vérité. C'est toi qui commandes, et c'est à toi de tenir la barre...

Son téléphone l'avertit d'un nouveau SMS. Encore Maura. JE COMMENCE L'AUTOPSIE. T'ARRIVES ?

— Allez, va bosser..., conclut Angela en la chassant d'un geste. Ne t'en fais pas pour ça...

— Je veux que tu sois heureuse, maman.

Puis elle ajouta, en lui lançant un coup d'œil par-dessus son épaule :

— Mais tu dois le vouloir, toi aussi...

Jane se sentit soulagée de quitter cette maison, de prendre un bol d'air frais et de nettoyer ses poumons de la morosité ambiante. Mais elle ne pouvait oublier sa colère à l'égard de son père, de ses frères, du père Donnelly, tous ces mâles qui se permettaient de dire à une femme où était son devoir.

Quand le téléphone se remit à sonner, elle répondit par un « Rizzoli ! » irrité.

— Euh... c'est moi, dit Frost.

— Ouais, je me dirige vers la morgue. J'y serai dans vingt minutes.

— Parce que tu n'y es pas déjà ?

— J'ai été retenue chez ma mère. Et *toi*, tu n'y es pas ?

— J'ai pensé que je serais plus utile à... euh... suivre quelques pistes.

— Au lieu de vomir dans un évier toute la matinée. Sage décision.

— J'attends toujours que l'opérateur nous communique le journal des appels de Gott. En attendant, j'ai trouvé sur Google un truc intéressant : en mai, il a fait l'objet d'un article dans *Hub Magazine*. Le papier s'intitulait : « Le Maître des Trophées : une interview du maître taxidermiste de Boston ».

— Oui, j'en ai vu une copie exposée chez lui. Ça ne parle que de ses aventures de chasse. Chasse à l'éléphant en Afrique, au wapiti dans le Montana...

— Tu devrais lire les commentaires des internautes... On peut les trouver sur le site du magazine. Apparemment, il a bien énervé les « mangeurs de laitue » – le nom qu'il donnait aux groupes opposés à la chasse. Voici l'un de ces commentaires, anonyme : « Leon Gott devrait être pendu et étripé, comme

la sale bête qu'il est. »

— *Pendu et étripé ?*

— Oui. Peut-être que quelqu'un est passé à l'action.

À peine arrivée devant la table d'autopsie, Jane faillit tourner les talons. Même l'odeur âcre du formol ne parvenait pas à masquer la puanteur des viscères étalés sur la surface en acier. Maura ne portait pas de cagoule de protection respiratoire, seulement son masque en papier habituel et ses lunettes de plastique. Elle était si concentrée sur le puzzle d'entrailles qu'elle semblait ne pas remarquer l'odeur. À son côté se tenait un homme de grande taille aux sourcils argentés que Jane ne connaissait pas. Il scrutait lui aussi l'étalage de viscères.

— Commençons par le gros intestin, ici, dit-il, ses mains gantées glissant le long du boyau. Nous avons le cæcum, le côlon ascendant, transverse, descendant...

— Mais il n'y a pas de côlon sigmoïde...

— Non. Le rectum est là, mais pas de sigmoïde. C'est notre premier indice.

— Et c'est une différence par rapport à l'autre spécimen, qui a bien un côlon sigmoïde.

L'inconnu eut un gloussement réjou.

— Je suis heureux que vous m'ayez appelé pour voir ça. Ce n'est pas souvent qu'on tombe sur quelque chose d'aussi fascinant. De quoi alimenter des mois de dîners en ville !

— Je n'aimerais pas participer à un de vos dîners, déclara Jane. Tous les deux, vous me faites penser à ces devins de l'Antiquité qui déchiffraient l'avenir dans les entrailles...

— Jane ! lança Maura en se retournant. Nous sommes en train de comparer les deux groupes de viscères. Je te présente le professeur Guy Gibbeson. Et voici l'inspecteur Rizzoli, des Homicides.

Le professeur Gibbeson lui adressa un signe de tête distrait et reporta son attention sur les intestins, qu'il trouvait à l'évidence bien plus intéressants.

— Quelle est votre spécialité ? s'enquit Jane, toujours en retrait de la table

— et de l'odeur.

— Anatomie comparée. Harvard, répondit-il sans la regarder, focalisé sur le gros intestin. Je suppose que le second groupe, celui avec le côlon sigmoïde, appartient à la victime ? demanda-t-il à Maura.

— Apparemment. Les bords incisés correspondent, mais il faudrait une analyse ADN pour le confirmer.

— Bien. Examinons les poumons à présent. Je note des indices assez révélateurs.

— Révélateurs de quoi ? s'enquit Jane.

— De l'identité du propriétaire de cette paire-ci.

Il la souleva, la garda en l'air quelques instants, la reposa puis souleva la seconde.

— Taille similaire, je suppose donc des masses corporelles similaires.

— Selon son permis de conduire, la victime mesurait un mètre soixante-douze et pesait soixante-dix kilos.

— Alors, celle-ci doit être la sienne, dit Gibbeson en contemplant la paire qu'il avait dans les mains.

Il la reposa, prit l'autre.

— Mais ce sont ceux-là qui m'intéressent vraiment.

— Qu'ont-ils de si passionnant ?

— Regardez, inspecteur. Oh, il faut beaucoup vous rapprocher pour voir ça...

Réprimant un haut-le-cœur, Jane avança vers l'assortiment d'abats digne d'un étal de boucherie. Pour elle, une fois sortis de leurs corps, tous les amas de viscères se ressemblaient, composés des mêmes pièces interchangeables qu'elle possédait aussi. Elle se rappela un poster affiché dans la salle de sciences naturelles, au lycée, intitulé « La femme visible » et qui montrait les organes dans leur position anatomique. Laide ou belle, chaque femme n'était jamais qu'un paquet d'organes logé dans une enveloppe de chair et d'os.

— Voyez-vous la différence ? lui demanda le scientifique.

Il désigna la première paire de poumons.

— Le gauche présente un lobe supérieur et un lobe inférieur. Le droit a en

plus un lobe intermédiaire. Ce qui en fait combien, au total ?

— Cinq.

— C'est l'anatomie d'un être humain normal. Deux poumons, cinq lobes. Maintenant, observez la seconde paire trouvée dans la même poubelle. Les poumons ont une taille et un poids similaires, mais il y a des différences essentielles. Les voyez-vous ?

Jane fit la moue.

— Il y a davantage de lobes.

— Deux, pour être exact. Le poumon droit en a quatre ; le gauche, trois. Ce n'est pas une anomalie anatomique... Ce qui signifie qu'il ne s'agit pas d'un poumon humain.

— Voilà pourquoi j'ai fait appel au professeur Gibbeson, déclara Maura. Pour m'aider à déterminer à quelle espèce on a affaire.

— Il s'agit d'un animal de grande taille. Grand comme un être humain, je dirais, à en juger par son cœur et ses poumons. Et maintenant, voyons si le foie a autre chose à nous apprendre...

Il alla jusqu'au bout de la table, où les deux foies étaient présentés côte à côte.

— Le spécimen n° 1 a des lobes gauche et droit. Le carré et le caudé...

— Celui-ci est humain, précisa Maura.

— Mais cet autre spécimen...

Soulevant le second foie, Gibbeson le retourna pour examiner l'envers.

— Il en a six.

— Là encore : pas humain, précisa Maura pour Jane.

— Ainsi, nous avons deux groupes d'organes, conclut celle-ci. L'un que nous supposons appartenir à la victime, et l'autre à... quoi ? Un chevreuil ? Un porc ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Gibbeson. Étant donné l'absence de côlon sigmoïde, les poumons à sept lobes, le foie à six lobes, je crois que ces viscères proviennent d'un membre de la famille des Félidés.

— C'est-à-dire ?

— Les félins.

Jane considéra le foie.

— C'est un sacré gros minet.

— Il s'agit d'une grande famille, inspecteur. Elle comprend les lions, les tigres, les pumas, les léopards et les guépards.

— Mais on n'a pas retrouvé ce genre de carcasse sur place.

— Vous avez ouvert le congélateur ? Retrouvé de la viande de nature indéterminée ?

Jane partit d'un rire horrifié.

— On n'a pas retrouvé de steak de tigre. Qui en voudrait, d'ailleurs ?

— Il existe bel et bien un marché pour les viandes exotiques. Plus c'est rare, mieux c'est. Les gens paient pour goûter à tout et n'importe quoi, du serpent à sonnette jusqu'au gigot d'ours. La question est : d'où venait cet animal ? A-t-il été chassé illégalement ? Et comment diable s'est-il retrouvé étripé dans une maison de Boston ?

— Il était taxidermiste, expliqua Jane en se tournant vers le cadavre de Leon Gott, allongé sur la table voisine.

Maura avait déjà utilisé son scalpel et sa scie à os, et le cerveau de Gott marinait dans un seau rempli de conservateurs.

— Il a probablement éviscéré des centaines, voire des milliers d'animaux. Il n'avait sûrement jamais imaginé connaître le même sort.

— En fait, les taxidermistes procèdent de façon toute différente, déclara Maura. J'ai effectué quelques recherches sur le sujet hier soir et j'ai appris que, pour les animaux de grande taille, les taxidermistes préfèrent ne pas éviscérer avant d'avoir retiré la peau, de peur que les liquides corporels n'abîment la fourrure. La première incision est pratiquée le long de l'épine dorsale, et la peau décollée de la carcasse en un seul morceau. L'éviscération aurait donc eu lieu *après* cette opération.

— Fascinant, commenta Gibbeson. Je l'ignorais.

— C'est ainsi avec le Dr Isles, dit Jane. Elle connaît toujours plein de faits amusants.

Elle désigna le cadavre de Gott.

— À propos de faits, vous connaissez la cause de la mort ?

— Je crois que oui, répondit Maura en retirant ses gants maculés de sang. Les dommages importants au visage et au cou avaient occulté les blessures *ante mortem*, mais les rayons X nous ont fourni quelques réponses.

Elle se dirigea vers l'écran de l'ordinateur et afficha une série d'images radioscopiques.

— Je n'ai pas vu de corps étrangers, rien qui indique l'usage d'une arme à feu, mais j'ai trouvé ceci...

Elle désigna la radio du crâne.

— C'est très subtil, raison pour laquelle je ne l'ai pas détecté à la palpation. Une fracture linéaire du pariétal droit. Son cuir chevelu et ses cheveux ont pu amortir le choc suffisamment pour qu'on ne voie pas la déformation concave, mais la simple présence d'une fracture indique un impact violent.

— Donc, ce n'est pas une chute.

— Une fracture sur le côté de la tête peut difficilement correspondre à une chute parce que le plus souvent, l'épaule touche le sol en premier, ou bien la main qu'on tend pour se rattraper. Non, je pense plutôt que c'est la conséquence d'un coup porté à la tête. Un coup assez violent pour l'étourdir et le faire tomber.

— Et le tuer ?

— Non. Bien qu'on trouve une petite hémorragie sous-durale à l'intérieur du crâne, cela ne lui aurait pas été fatal. Cela nous indique aussi qu'après ce coup le cœur battait toujours. Pendant quelques minutes au moins, il a survécu.

Jane considéra le corps, à présent simple réceptacle dépouillé de sa machinerie interne.

— Seigneur, ne me dis pas qu'il était vivant quand l'assassin a commencé à l'éviscérer...

Sur l'écran les vertèbres cervicales brillaient, vues de face et de profil.

— Il y a plusieurs fractures et des déplacements des cornes supérieures du cartilage thyroïde ainsi que de l'os hyoïde. Le larynx est très endommagé... Sa gorge a été écrasée, très certainement alors qu'il était allongé sur le dos.

Un coup très violent, peut-être asséné par un pied chaussé, en plein sur le cartilage thyroïde. Cela a entraîné l'éclatement du larynx et de l'épiglotte, ainsi que la rupture de gros vaisseaux. Tout cela est apparu clairement quand j'ai disséqué le cou. M. Gott est mort par suffocation, asphyxié par son propre sang. L'absence d'éclaboussure artérielle suggère que l'éviscération a eu lieu *post mortem*.

Jane se taisait, les yeux rivés à l'écran. Il était tellement plus facile de se concentrer sur une radio à la froideur clinique plutôt que d'affronter ce qui gisait sur la table... Les rayons X avaient l'avantage d'éliminer la peau et les chairs, ne laissant qu'une architecture exsangue, les poutres et les piliers du corps humain. Elle songea à la force qu'il fallait mettre dans son talon pour écraser la gorge d'un homme. Et à ce qu'avait pu ressentir l'agresseur quand cette gorge avait craqué sous sa semelle et qu'il avait vu la lueur de la conscience s'éteindre dans le regard de sa victime. Rage ? Sentiment de toute-puissance ? Satisfaction ?

— Encore une chose, ajouta Maura en cliquant sur une nouvelle radio, de la poitrine cette fois.

Compte tenu de tous les autres dommages causés au corps, il était étonnant de constater combien les structures osseuses paraissaient normales, côtes et sternum bien à leur place. Même si la cavité, en l'absence des habituelles ombres nébuleuses du cœur et des poumons, paraissait étrangement vide.

— Ceci..., dit Maura.

Jane se rapprocha.

— Ces légères griffures sur les côtes ?

— Oui. J'avais vu ça hier. Trois lacérations parallèles. Si profondes que l'os a été entaillé. Et maintenant, regardez ça...

Maura cliqua sur une autre radio et les os de la face apparurent, orbites creuses et sinus obscurs.

Jane fronça les sourcils.

— Encore trois griffures.

— Des deux côtés de la face, pénétrant jusqu'à l'os. Trois entailles parallèles. À cause des lésions causées aux tissus mous par les animaux de compagnie, je ne les avais pas vues. Avant d'avoir ces radios.

— Quel genre d’outil ferait cela ?

— Aucune idée. Je n’ai rien vu dans son atelier qui ait pu causer ces marques.

— Hier, tu affirmais que ces blessures étaient *post mortem*.

— Oui.

— Alors à quoi bon ces lacérations si ce n’était ni pour tuer, ni pour faire souffrir ?

Maura réfléchit.

— Rituel ? suggéra-t-elle.

Pendant quelques instants, le silence régna dans la salle. Jane songea à d’autres scènes de crime, d’autres rituels. Elle songea aux cicatrices qu’elle garderait à jamais sur les mains, souvenir d’un assassin qui avait ses propres rituels, et ces douleurs se rappelèrent à elle.

Le grésillement de l’interphone faillit la faire sursauter.

— Docteur Isles ? fit la secrétaire de Maura. Un appel pour vous du Dr Mikovitz. Il dit que vous avez laissé un message ce matin à l’un de ses collègues.

— Oh, bien sûr...

Maura décrocha.

— Docteur Isles.

Jane reporta son attention sur la radio et les trois entailles parallèles sur les pommettes. Elle tâcha d’imaginer ce qui aurait pu imprimer de telles marques. Un outil pareil, ni elle ni Maura n’en avaient jamais rencontré.

Maura se tourna vers le Dr Gibbeson juste après avoir raccroché.

— Vous aviez absolument raison, annonça-t-elle. C’était le Suffolk Zoo. La carcasse de Kovo a été remise à Leon Gott dimanche...

— Attends ! intervint Jane. Qui diable est Kovo ?

Maura désigna le lot d’entrailles mystérieuses sur la table.

— C’est lui. Un léopard des neiges.

— Kovo était une de nos vedettes. On l’a gardé presque dix-huit ans et ç’a été un crève-cœur pour nous tous quand il a fallu l’euthanasier.

Le Dr Mikovitz s’exprimait sur le ton feutré d’un proche en deuil et, à en juger par les nombreuses photos affichées dans son bureau, les animaux du Suffolk Zoo étaient en effet comme une famille pour lui. Avec ses cheveux roux et drus, sa barbiche hirsute, il avait lui-même l’air d’un animal de zoo, peut-être une espèce de singe exotique, qui considérerait à présent Jane et Frost avec des yeux sombres et pensifs, assis derrière son bureau.

— Nous n’avons encore publié aucun communiqué de presse, aussi ai-je été étonné que le Dr Isles nous demande si nous avions récemment perdu l’un de nos félins. Comment l’a-t-elle su ?

— Le Dr Isles a le chic pour dénicher toutes sortes d’infos obscures, dit Jane.

— En tout cas, on peut dire qu’elle nous a surpris. C’est un sujet assez... euh... sensible.

— La mort d’un animal dans un zoo ? Pourquoi ?

— Parce qu’il a fallu l’euthanasier. Cela suscite toujours des réactions négatives. Et Kovo était un animal très rare.

— Ça s’est passé quel jour ?

— Dimanche matin. Le Dr Oberlin, notre vétérinaire, est venu lui administrer l’injection létale. Les reins de Kovo ne fonctionnaient plus depuis un certain temps et il avait perdu beaucoup de poids. Le Dr Rhodes l’avait isolé du public le mois dernier pour lui épargner ce stress. On espérait qu’il surmonterait cette maladie, mais le Dr Oberlin et le Dr Rhodes ont finalement admis qu’il était temps d’en finir. Malgré tout leur chagrin.

— Le Dr Rhodes est vétérinaire, lui aussi ?

— Non. Alan est un spécialiste des grands félins. Il connaissait Kovo mieux que personne. C’est lui qui l’a remis au taxidermiste.

Le Dr Mikovitz leva les yeux au moment où on frappait à la porte.

— Ah, le voici...

À la mention de « spécialiste des grands félins », on imaginait un baroudeur buriné en tenue safari. L'homme qui entra dans le bureau portait en effet un uniforme beige avec un pantalon poussiéreux, des bribes de ronce accrochées à sa veste en polaire comme s'il revenait d'une randonnée, mais il n'y avait rien de particulièrement buriné dans son visage ouvert. Presque la quarantaine, des cheveux bruns et souples, il avait la tête en forme de cube du monstre de Frankenstein, en plus sympathique.

— Excusez mon retard, dit-il en époussetant son pantalon. Un incident à l'enclos des lions...

— Rien de grave, j'espère ? s'inquiéta le Dr Mikovitz.

— Les lions ne sont pas en faute. C'est ces sales gamins... Un jeune a trouvé malin de prouver sa virilité en escaladant l'enceinte extérieure. Il est tombé dans la fosse et j'ai dû aller le tirer de là.

— Oh, mon Dieu ! Notre responsabilité peut-elle être engagée ?

— Ça m'étonnerait. Il n'a jamais été réellement en danger, et je crois qu'il s'est senti si humilié qu'il n'en parlera à personne.

Rhodes adressa un sourire peiné aux visiteurs.

— Encore une journée de plaisir avec ces imbéciles d'humains. Mes lions, au moins, ont un peu de bon sens.

— Voici l'inspecteur Rizzoli et l'inspecteur Frost, annonça Mikovitz.

Rhodes leur tendit une main calleuse.

— Alan Rhodes. Je suis biologiste de la faune, spécialisé dans le comportement des félins. Tous les félins, gros ou petits.

Il jeta un regard à Mikovitz.

— Alors, ils ont retrouvé Kovo ?

— Je l'ignore, Alan. Ils viennent d'arriver et nous n'avons pas encore abordé ce point.

— Eh bien, il faut qu'on sache...

L'homme se tourna de nouveau vers les visiteurs.

— La fourrure d'un animal se détériore très vite après le décès. Si elle n'est pas aussitôt prélevée et traitée, elle perd de sa valeur.

— Quelle est la valeur d'une peau de léopard des neiges ? demanda Frost.

— Étant donné la rareté de ses congénères encore présents dans le monde...

Rhodes secoua la tête.

— C'est inestimable...

— Et c'est pourquoi vous vouliez faire empailler ce spécimen...

— *Empailler* est assez inélégant, protesta Mikovitz. Nous voulions le préserver dans toute sa beauté.

— Et c'est pourquoi vous l'avez apporté à Leon Gott.

— Pour le faire naturaliser. M. Gott est – était – l'un des meilleurs taxidermistes du pays.

— Vous le connaissiez personnellement ? demanda Jane.

— Seulement de réputation.

Elle regarda le spécialiste des grands félins.

— Et vous, docteur Rhodes ?

— Je l'ai rencontré pour la première fois quand Debra et moi avons livré Kovo à son domicile. J'ai été choqué d'apprendre ce matin qu'on l'avait assassiné. Rendez-vous compte : nous l'avons vu vivant dimanche...

— Parlez-moi de ce jour-là. Ce que vous avez vu et entendu chez lui.

Rhodes jeta un coup d'œil à Mikovitz, comme pour se faire confirmer qu'il devait répondre.

— Vas-y, Alan. Il s'agit tout de même d'un meurtre.

— OK.

Rhodes prit une inspiration.

— Dimanche matin, Greg – le Dr Oberlin, notre vétérinaire – a euthanasié Kovo. Selon l'accord, nous devons livrer la carcasse immédiatement au taxidermiste. Kovo pesant plus de cinquante kilos, l'une de nos soigneuses, Debra Lopez, m'a secondé. Le trajet s'est déroulé dans la tristesse. J'avais travaillé avec cette bête pendant douze ans, et nous étions liés, tous les deux. Ce qui peut sembler insensé, car on ne peut pas se fier à un léopard. Même un spécimen présumé dressé est capable de vous tuer, et Kovo était bien assez gros pour terrasser un homme. Mais je ne me suis jamais senti menacé par lui. Je n'ai jamais senti aucune agressivité de sa part. C'est presque comme s'il

avait compris que j'étais son ami.

— À quelle heure êtes-vous arrivés chez M. Gott, dimanche ?

— Aux alentours de 10 heures du matin. Debra et moi l'avons amené directement là-bas, car la carcasse devait être écorchée le plus tôt possible.

— Avez-vous parlé avec M. Gott ?

— On est restés un moment. Il était ravi de travailler sur un léopard des neiges. C'est un animal si rare, il n'en avait jamais manipulé.

— Vous a-t-il paru inquiet ?

— Non, juste enchanté d'avoir cette opportunité. Nous avons transporté Kovo dans son garage, puis il nous a fait entrer dans la maison pour nous montrer les animaux qu'il avait naturalisés au fil des ans... Je sais qu'il était fier de son travail, mais cela m'a attristé. Toutes ces bêtes magnifiques, tuées seulement pour devenir des trophées. Mais je suis biologiste...

— Pas moi, intervint Frost, et pourtant j'ai eu la même réaction.

— C'est leur culture. La plupart des taxidermistes sont aussi des chasseurs, et ils ne comprennent pas qu'on puisse s'opposer à cette pratique. Debra et moi, nous avons tâché d'être polis à ce sujet. On a quitté la maison vers 11 heures, et voilà tout. Je ne vois pas quoi vous dire d'autre.

Son regard navigua entre les deux inspecteurs.

— Alors, cette peau ? J'ai hâte de savoir si vous l'avez trouvée, car elle est extrêmement précieuse pour...

— Alan..., dit Mikovitz.

Les deux hommes échangèrent un regard, et se turent. Pendant quelques secondes d'un silence édifiant, on aurait tout aussi bien pu voir clignoter un signal d'alarme : *Attention, c'est louche. Ils tentent de nous cacher quelque chose.*

— Cette peau est extrêmement précieuse pour qui ? demanda Jane.

Mikovitz répondit, trop facilement :

— Pour tout le monde. Ces spécimens sont très rares.

— Rares à quel point ?

— Kovo était un léopard des neiges, expliqua Rhodes. *Panthera uncia*, originaire des régions montagneuses de l'Asie centrale. Leur fourrure est plus

épaisse et plus claire que celle des léopards d'Afrique, et il subsiste moins de cinq mille individus dans le monde. Ils sont comme des fantômes, solitaires et difficiles à repérer, et leur nombre décroît de jour en jour. L'importation de leurs peaux est illégale, de même qu'en vendre une, récente ou ancienne, dans un autre État. On ne peut ni en acheter ni en vendre officiellement. Voilà pourquoi nous avons hâte de savoir... Vous avez retrouvé celle-ci ?

Au lieu de répondre à la question, Jane en posa une autre :

— Vous avez mentionné quelque chose, docteur Rhodes. À propos d'un accord...

— Quoi ?

— Vous avez affirmé avoir livré Kovo au taxidermiste dans le cadre d'un accord. Lequel ?

Rhodes et Mikovitz fuyaient son regard.

— Messieurs, il s'agit d'un meurtre. De toute façon, on découvrira la vérité tôt ou tard et vous n'avez aucun intérêt à nous contrarier.

— Dis-leur, soupira Rhodes. Ils doivent savoir.

— Si ça se sait, cette publicité nous sera fatale.

— Dis-leur.

— D'accord, d'accord.

Mikovitz adressa à Jane un regard triste.

— Le mois dernier, nous avons reçu une offre, impossible à décliner, de la part d'un donateur potentiel. Il savait que Kovo était malade et serait sûrement euthanasié. En échange de sa carcasse fraîche et intacte, il ferait un don substantiel au zoo.

— A savoir ?

— Cinq millions de dollars.

Jane ouvrit de grands yeux.

— Ça vaut tant que ça, un léopard des neiges ?

— Pour ce mécène, oui. C'était une proposition gagnant-gagnant. De toute façon, Kovo était condamné. Nous, on y gagnait une grosse rentrée d'argent nous permettant de nous maintenir à flot ; lui, une pièce rare pour enrichir sa collection. Sa seule condition était que le secret soit bien gardé. Et

il a désigné Leon Gott comme son taxidermiste, car c'était le meilleur. Je crois qu'ils se connaissaient.

Mikovitz soupira puis reprit :

— Voilà pourquoi je répugnais à le signaler. L'affaire est délicate. L'image de notre institution pourrait en pâtir.

— Parce que vous vendez des animaux rares au plus offrant ?

— Dès le début, j'ai été contre..., intervint Rhodes. Quand je te disais qu'il y aurait un retour de boomerang. Et maintenant, on va avoir un paquet de mauvaise publicité.

— Écoute, à condition de rester discret, on peut sauver la situation. Il me suffit de savoir que la peau est en bon état. Qu'elle a été correctement manipulée et traitée.

— Je suis au regret de vous dire, docteur Mikovitz, qu'on ne l'a pas trouvée, déclara Frost.

— Quoi ?

— Il n'y a pas de peau de léopard chez Leon Gott.

— Vous voulez dire... qu'on l'a *volée* ?

— Nous n'en savons rien. Elle n'est pas là-bas.

Mikovitz se tassa dans son fauteuil, abasourdi.

— Oh, mon Dieu ! Tout est compromis. Il va falloir rendre l'argent.

— Qui est votre donateur ?

— Cette information ne peut être divulguée. Le public ne doit pas être mis au courant.

— Qui est-ce ?

C'est Rhodes qui répondit, avec un mépris non déguisé dans la voix :

— Jerry O'Brien.

Les inspecteurs échangèrent des regards étonnés.

— La célébrité ? Le type de la radio ? dit Frost.

— O'Brien, « la Grande Gueule de Boston ». Que vont penser nos visiteurs amis des bêtes quand ils apprendront qu'on a passé un accord avec le roi de la provoc' ? Le mec qui se vante de ses safaris en Afrique ? Du plaisir

qu'il prend à faire un carton sur des éléphants ? Tout son personnage est une glorification de ce sport sanguinaire.

Rhodes prit un air dégoûté.

— Si seulement ces pauvres bêtes pouvaient riposter...

— Parfois, Alan, il faut savoir pactiser avec le diable.

— Eh bien, le pacte ne tient plus, puisqu'on n'a plus rien à lui proposer.

— C'est une catastrophe, gémit Mikovitz.

— Comme je l'avais prédit.

— C'est facile, pour toi, de rester au-dessus de la mêlée. Tu n'as que tes foutus fauves à gérer. Moi, je suis chargé de la pérennité de cette institution.

— Oui, c'est l'avantage de travailler avec des fauves. Je sais que je ne peux pas avoir confiance en eux. Et ils ne cherchent pas à me convaincre du contraire.

Rhodes regarda son téléphone mobile, qui s'était mis à sonner. Presque au même moment, la porte du bureau s'ouvrit à la volée et la secrétaire fit irruption dans la pièce.

— Docteur Rhodes ! On a besoin de vous !

— Qu'y a-t-il ?

— Un accident dans l'enclos des léopards... Une des soigneuses – ils ont besoin du fusil !

— Non. *Non* !

Bondissant de sa chaise, Rhodes la bouscula et se précipita hors de la pièce.

Jane ne mit qu'un instant à se décider. Sautant sur ses pieds, elle lui emboîta le pas. Au moment où, ayant dévalé l'escalier, elle se retrouva dehors, il était déjà loin, fonçant devant des visiteurs ébahis. Elle dut sprinter pour ne pas être distancée. À un détour du chemin, elle tomba sur un mur compact de badauds plantés devant l'enclos en question.

— Oh, mon Dieu ! lâcha quelqu'un. Elle est morte ?

Jane se fraya un passage à travers la foule, jusqu'au garde-fou. Au début, elle ne vit à travers les barreaux de la cage qu'un décor de verdure et de rochers factices. Puis, presque caché parmi les branches, quelque chose

remua. Une queue, tressaillant au sommet d'une corniche rocheuse.

Elle longea l'enclos pour tenter de mieux voir l'animal et, parvenue à son extrémité, découvrit le sang : un ruban rouge, vif et scintillant, qui ruisselait sur le rocher. Suspendu à la corniche, juste au-dessus, il y avait un bras humain. Un bras de femme. Ramassé sur sa proie, le léopard dévisagea Jane, comme pour la défier de lui dérober son butin.

L'inspectrice leva son arme et marqua un temps d'arrêt, le doigt sur la détente. La victime était-elle dans sa ligne de mire ? Elle ne voyait pas plus loin que le rebord de cette corniche, ignorait si la malheureuse était encore en vie.

— Ne tirez pas ! lui cria le Dr Rhodes depuis l'arrière de la cage. Je vais le faire rentrer dans la fauverie !

— On n'a pas le temps, Rhodes. Il faut la sortir de là !

— Je ne veux pas qu'on le tue.

— Et *elle*, alors ?

Rhodes tapa sur les barreaux.

— Rafiki, viande ! Allons, rentre !

Et puis zut, se dit Jane, et elle leva derechef son arme. L'animal était bien en vue, prêt à être abattu d'une balle dans la tête. Le projectile risquait d'atteindre également sa victime, mais si on ne la récupérait pas très vite, son compte était bon, de toute façon. Tenant son arme à deux mains, Jane appuya lentement sur la détente. Mais alors qu'elle allait tirer, un coup de fusil claqua.

Le léopard s'effondra et dégringola dans les buissons.

Quelques secondes plus tard, un homme blond, vêtu de l'uniforme du zoo, se ruait dans la cage en direction des rochers.

— Debbie ? s'écriait-il. *Debbie* !

Jane chercha du regard une voie d'accès et repéra un petit chemin signalé par un panneau RÉSERVÉ AU PERSONNEL. Il aboutissait à l'arrière de l'enclos, où la porte était entrebâillée.

En entrant, elle vit une flaque de sang figé près d'un seau et d'un râteau tombé à terre. Du sang barbouillait l'allée en ciment, là où le corps avait été traîné, formant une piste sinistre ponctuée d'empreintes de pattes qui menait aux rochers artificiels à l'arrière.

Au pied de ces rochers, Rhodes et l'homme blond étaient penchés au-dessus du corps de la femme, qu'ils avaient descendue de la corniche.

— Respire, Debbie, l'implorait le blond. Je t'en supplie, *respire*.

— Je ne sens pas son pouls, dit Rhodes.

— Où est l'ambulance ?

Le blond regarda autour de lui, paniqué.

— Il faut une ambulance !

— Elle va arriver. Mais, Greg, je ne crois pas qu'on puisse...

Positionnant ses paumes sur la poitrine de la victime, Greg se mit à exercer des compressions vives et désespérées afin de relancer le cœur.

— Aide-moi, Alan. Fais-lui du bouche-à-bouche. Il faut se coordonner !

— Je crois qu'il est trop tard, dit Rhodes.

Il posa la main sur l'épaule de son collègue.

— Greg...

— Barre-toi, Alan ! Je le ferai moi-même !

Appliquant sa bouche contre celle de la femme, le blond insuffla de l'air à travers les lèvres pâles et reprit le massage cardiaque. Déjà les yeux de la victime devenaient vitreux.

Rhodes regarda du côté de Jane et secoua la tête.

La dernière visite au zoo de Maura remontait à un beau week-end estival, avec les sentiers envahis d'enfants au menton dégoulinant de crème glacée et de jeunes parents encombrés de poussettes. Mais en cette fraîche journée de novembre, l'endroit était bizarrement désert. Dans leur enclos, les flamants roses lissaient leur plumage en paix. Des paons se pavanaient sur le chemin sans être poursuivis par des bambins ou des appareils photo. Comme il aurait été agréable de se promener seule ici en s'attardant devant chaque installation – mais aujourd'hui la mort s'était invitée, et ce n'était pas le moment. L'employée du zoo la guidait au pas de course devant des cages de primates et vers les enclos des lycaons. Domaine des carnassiers. C'était une jeune femme prénommée Jen, en uniforme beige, à la queue-de-cheval blonde et au teint hâlé éclatant de santé. Elle aurait été tout à fait à sa place dans un documentaire animalier.

— On a fermé le zoo juste après l'accident, dit-elle. Il a fallu une heure pour évacuer tout le public. Je n'ai pas encore bien réalisé... Nous n'avions jamais vécu un drame pareil.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Presque quatre ans. Quand j'étais enfant, c'était mon rêve. J'ai tenté d'intégrer une école vétérinaire mais je n'avais pas le niveau. Pourtant, j'adore ce que je fais. Et il faut l'aimer, ce boulot, parce qu'on n'est certainement pas motivé par la paie !

— Vous connaissiez la victime ?

— Oui, on forme une équipe très soudée.

Elle hocha la tête.

— Je ne comprends pas comment Debbie a pu commettre cette faute. Le Dr Rhodes nous mettait toujours en garde contre Rafiki. « Ne lui tournez jamais le dos. Ne vous fiez jamais à un léopard. » Et moi qui croyais qu'il exagérerait...

— Ça ne vous inquiète pas, cette proximité quotidienne avec des fauves ?

— Jusqu'à présent, non. Mais tout est changé, désormais.

Au détour du chemin, Jen déclara :

— Voilà l'enclos où c'est arrivé.

Elle aurait pu se dispenser de le signaler ; les visages douloureux de ceux qui se tenaient rassemblés à l'extérieur indiquaient qu'elles étaient bien arrivées à destination. Parmi ce groupe se trouvait Jane, qui vint à leur rencontre.

— C'est le genre d'affaire que tu ne reverras sans doute pas de sitôt, dit-elle.

— Tu enquêtes là-dessus ?

— Non. Je m'apprêtais à partir. À première vue, c'est un accident.

— Que s'est-il passé, au juste ?

— Apparemment la victime nettoyait l'aire d'exposition quand l'animal a attaqué. Elle avait dû oublier de fermer la cage de nuit, et il s'est introduit dans l'enceinte principale. Le temps que j'arrive, c'était terminé depuis longtemps.

Jane hocha la tête.

— Voilà qui nous rappelle précisément la place qui nous revient au sein de la chaîne alimentaire...

— Quelle espèce de félin ?

— Un léopard d'Afrique. Il n'y avait qu'un seul grand mâle dans la cage.

— On l'a maîtrisé ?

— Il est mort. Le Dr Oberlin – le blond qui se tient là-bas – a tenté de l'atteindre avec un fusil hypodermique mais il l'a raté deux fois de suite. Il a été obligé de l'abattre.

— Donc, on peut entrer sans risque ?

— Oui, mais c'est l'horreur. Un vrai bain de sang...

Jane baissa les yeux sur ses chaussures maculées et eut un geste fataliste.

— Je l'aimais bien, cette paire. Enfin, tant pis. Je t'appellerai plus tard.

— Qui va m'accompagner sur place ?

— Alan Rhodes peut s'en charger.

— Qui ?

— Leur spécialiste en félins.

Jane héla l'un des hommes rassemblés près de l'enclos :

— Docteur Rhodes ? Le Dr Isles, le médecin légiste, est arrivée. Elle doit voir le corps...

Le grand brun qui s'avança vers elles paraissait encore en état de choc. Le bas de son uniforme était ensanglanté et son sourire hésitant ne pouvait dissimuler sa tension intérieure. Machinalement, il tendit la main à Maura, avant de s'apercevoir qu'elle était tachée de sang, et il n'insista pas.

— Désolé que vous soyez obligée de voir ça. J'imagine que vous en avez déjà vu de toutes les couleurs, mais là...

— C'est la première fois que j'ai affaire à une agression par un félin.

— Moi aussi. Et j'espère que ce sera la dernière...

Il sortit un trousseau de clés.

— Je vous emmène derrière, dans la zone réservée au personnel. C'est là qu'est la porte.

Ayant pris congé de Jane, Maura le suivit sur le chemin bordé de buissons tracé entre des installations voisines et qui débouchait sur l'arrière de l'une d'entre elles, dissimulée à la vue du public.

Il déverrouilla la porte.

— On va passer par la cage de contention. Il y a une porte intérieure à chaque extrémité. L'une mène à la zone d'exposition au public, l'autre à la loge de nuit.

— Pourquoi ce terme, « cage de contention » ?

— C'est une partie escamotable qui peut servir à contrôler l'animal à des fins vétérinaires. Quand celui-ci l'emprunte, on repousse la paroi, et il se retrouve immobilisé contre les barreaux. Cela permet de le vacciner ou de lui injecter d'autres produits dans l'épaule. Un minimum de stress pour lui, et un maximum de sécurité pour le personnel.

— La victime serait entrée par là ?

— Elle s'appelait Debra Lopez...

— Désolée... C'est par là que Mlle Lopez est entrée ?

— C'est l'un des accès. Il existe aussi une entrée distincte pour la loge de nuit, là où l'animal séjourne quand il n'est pas visible du public.

Ils pénétrèrent dans la cage et Rhodes referma la porte derrière eux, les bouclant dans ce boyau à l'exiguïté angoissante.

— Comme vous pouvez le voir, il y a des portes à chaque extrémité. Avant de pénétrer dans une cage, quelle qu'elle soit, on vérifie que l'animal est bien enfermé dans la partie opposée. C'est la règle numéro 1 : toujours savoir où se trouve le félin. En particulier avec Rafiki.

— Il était particulièrement dangereux ?

— Tout léopard est potentiellement dangereux, spécialement *Panthera pardus*, le léopard d'Afrique. C'est un animal moins gros qu'un lion ou un tigre, mais discret, imprévisible et puissant. Un léopard peut hisser dans un arbre une carcasse bien plus lourde que lui. Celui-ci était dans la fleur de l'âge, et extrêmement agressif. On l'avait placé à l'isolement parce qu'il avait attaqué la femelle qu'on avait tenté d'introduire dans cette cage. Debbie connaissait sa dangerosité. Comme chacun d'entre nous.

— Dans ce cas, comment a-t-elle pu commettre cette erreur ? C'était une novice ?

— Elle travaillait ici depuis au moins sept ans, donc ce n'était certainement pas de l'inexpérience. Cela dit, même les plus scrupuleux des soigneurs sont parfois négligents. Ils ne s'inquiètent pas de situer l'animal, ou oublient de mettre le loquet. Greg m'a dit qu'à son arrivée la porte de la loge de nuit était grande ouverte.

— Greg ?

— Le Dr Greg Oberlin. Notre vétérinaire.

Maura focalisa son attention sur la porte de cette loge.

— Ce loquet n'a pas fonctionné ?

— Je l'ai testé. L'inspecteur Rizzoli aussi. Ça fonctionne.

— Docteur Rhodes, j'ai beaucoup de mal à comprendre comment une soigneuse expérimentée a pu laisser une porte grande ouverte...

— C'est difficile à croire, je sais. Mais je peux vous montrer une liste d'accidents analogues impliquant des félins. Ça se produit dans les zoos du monde entier. Depuis 1990, il y a eu plus de sept cents accidents rien qu'aux USA, et vingt-deux morts. L'an dernier seulement, en Allemagne et au Royaume-Uni, des soigneurs expérimentés ont été tués par des tigres. À chaque fois, ils avaient tout simplement oublié de fermer les portes. Les gens

peuvent se laisser distraire ou commettre des négligences. Ou commencer à croire que les félins sont des amis incapables de leur faire du mal. Je le répète sans cesse au personnel : ne vous fiez *jamais* à un fauve. Ne leur tournez jamais le dos. Ce ne sont pas de gentils minets.

Maura songea au matou qu'elle venait d'adopter, celui dont elle s'efforçait à présent de gagner l'affection à coups de boîtes de sardines hors de prix et de dîmes prélevées sur ses propres repas. Ce n'était qu'un prédateur sournois qui avait fait d'elle son larbin. Eût-il pesé cinquante kilos de plus, il n'aurait sans doute plus vu en elle qu'un steak goûteux. Pouvait-on jamais se fier à un félin ?

Rhodes déverrouilla la porte intérieure qui donnait sur la zone d'exhibition au public.

— C'est par là que Debbie a dû entrer. On a trouvé énormément de sang près du seau et du balai, elle a donc sans doute été attaquée alors qu'elle faisait le ménage du matin.

— À quelle heure ?

— Vers 8, 9 heures. Le zoo ouvre au public à 9 heures. Rafiki était nourri dans la loge de nuit avant d'être lâché dans cet enclos.

— Il n'y a pas de caméra de sécurité ?

— Hélas non, nous n'avons pas d'images de l'accident, ni de ce qui l'a précédé.

— Et la psychologie de la victime... Debbie. Était-elle déprimée ? Avait-elle des soucis ?

— L'inspecteur Rizzoli m'a posé la même question. *Était-ce un suicide déguisé ?*

Il soupira.

— C'était une jeune femme positive, optimiste. Je ne peux pas imaginer un suicide, en dépit de ce qui se passait dans sa vie privée.

— Parce qu'il se passait quelque chose ?

Il s'arrêta, la main encore sur la porte.

— Ce n'est pas toujours le cas ? Je sais qu'elle venait de rompre avec Greg.

— Le Dr Oberlin, le vétérinaire ?

Il acquiesça.

— Debbie et moi, on en avait parlé dimanche, en allant chez le taxidermiste. Elle ne paraissait pas trop contrariée par cette rupture. Plutôt... soulagée. Il me semble que pour Greg, c'était plus dur. D'autant qu'ils travaillaient tous les deux ici et se voyaient au moins une fois par semaine.

— Néanmoins, ils s'entendaient bien ?

— Pour autant que je sache, oui. L'inspecteur Rizzoli a parlé à Greg, qui est anéanti. Et avant que vous ne posiez la question que j'attends, il n'était pas dans le coin au moment des faits. Il a affirmé avoir accouru en entendant les cris.

— Ceux de Debbie ?

Rhodes prit un air peiné.

— Ça m'étonnerait qu'elle ait eu le temps d'émettre la moindre plainte. Non, c'étaient ceux d'une visiteuse. Elle a vu du sang et s'est mise à hurler.

Il poussa la porte.

— Elle est au fond, près des rochers.

Après seulement trois pas à l'intérieur de l'enclos, Maura s'arrêta, émue par le carnage. C'était bien le « bain de sang » dont avait parlé Jane. Les feuillages en étaient éclaboussés, il y en avait des flaques sur l'allée cimentée. Le sang avait giclé dans toutes les directions, au rythme des ultimes pulsations cardiaques de la victime.

Rhodes considéra le seau et le râteau renversés.

— Elle n'a sûrement rien vu venir...

Le corps humain contient cinq litres de sang, et voilà où Debbie Lopez avait répandu le sien. Il était encore frais quand on avait marché dedans ; on voyait de multiples empreintes de pas et autres traces sur le béton.

— S'il l'a attaquée ici, dit-elle, pourquoi la traîner jusqu'à l'arrière de la cage ? Pourquoi ne pas la dévorer sur place ?

— Parce que l'instinct du léopard est de préserver sa proie. Dans la savane, il y aurait des charognards pour la lui disputer. Lions et hyènes. C'est pourquoi ils emportent leur proie en lieu sûr.

Des traînées sanglantes ponctuaient la progression du fauve, qui avait tracté son butin de chair humaine sur l'allée cimentée. Parmi ces barbouillis se détachait une empreinte de patte bien nette, indication saisissante de la taille et du poids de l'agresseur. La piste aboutissait à l'arrière de l'enclos. Au pied d'un gros rocher artificiel gisait le cadavre, sous une couverture vert olive. Le léopard mort était étendu à proximité, la gueule ouverte.

— Il l'avait tirée jusque sur la corniche. On l'a descendue pour tenter de la réanimer.

Maura considéra ce rocher et vit le ruisseau de sang séché qui avait dégouliné depuis cette corniche.

— Il l'a hissée tout là-haut ?

— Oui. Ils ont cette force-là. Ils sont capables de hisser une antilope dans un arbre. Leur instinct est de prendre de la hauteur et de laisser la carcasse suspendue à une branche, où ils pourront s'en repaître tranquillement. C'est ce qu'il allait faire quand Greg l'a abattu. À ce moment-là, Debbie était déjà morte.

Maura enfila des gants et se baissa pour soulever la couverture. Un coup d'œil sur ce qu'il restait de la gorge lui indiqua que l'attaque avait bien été fatale. Dans un silence consterné, elle contempla le larynx écrasé et la trachée apparente, le cou si profondément entaillé que la tête ballottait en arrière, presque détachée du corps.

— Voilà comment ils s'y prennent, déclara Rhodes d'une voix tremblante, en détournant les yeux. Les félins sont conçus comme de parfaites machines à tuer, et ils visent directement la gorge. Ils brisent l'épine dorsale, lacèrent la jugulaire et les carotides. Au moins s'assurent-ils que leur proie est morte avant de commencer à la dévorer. Il paraît que c'est une mort rapide. Par saignée.

Pas assez rapide. Maura se représenta les ultimes instants de Debbie Lopez, le sang jaillissant de ses carotides sectionnées comme d'une lance d'incendie. Il avait dû aussi inonder sa trachée lacérée, envahir ses poumons. Une mort rapide, oui, mais pour cette victime, ces dernières secondes de terreur et de suffocation avaient dû paraître une éternité.

Elle replaça la couverture sur le visage de la morte et reporta son attention sur le léopard. C'était un animal magnifique, avec un poitrail massif et un pelage lustré qui brillait sous le soleil voilé. Contemplant les crocs acérés, elle

songea à la facilité avec laquelle ils pouvaient broyer et déchieter une gorge de femme. Avec un frisson, elle se releva et vit, à travers les barreaux, que les employés de la morgue étaient arrivés.

— Elle adorait cet animal, déclara Rhodes en contemplant Rafiki. À sa naissance, elle l'avait nourri au biberon comme un bébé. Je ne crois pas qu'elle l'ait jamais imaginé capable d'une chose pareille. Et c'est ce qui lui a été fatal, en définitive. Elle avait oublié que c'était un prédateur, et que nous sommes ses proies.

Maura retira ses gants.

— La famille est prévenue ?

— Sa mère vit à Saint Louis. Notre directeur, le Dr Mikovitz, l'a déjà contactée.

— Mon secrétariat aura besoin de ses coordonnées. Pour l'organisation des obsèques après l'autopsie.

— Une autopsie est vraiment nécessaire ?

— La cause du décès paraît évidente, mais il y a toujours des questions en attente de réponses : pourquoi a-t-elle commis cette erreur fatale ? Était-elle affaiblie par des drogues, de l'alcool, ou un état pathologique ?

— Bien sûr. Je n'y pensais pas. Mais je serais étonné qu'on trouve de la drogue dans son organisme. Cela ne ressemblerait pas à la femme que j'ai connue...

La femme que tu croyais connaître, songea Maura en sortant de la cage. Chaque être humain ici-bas avait ses secrets. Elle pensa au sien, si jalousement gardé, et à l'étonnement qu'il pourrait susciter chez ses collègues. Y compris chez Jane, celle qui la connaissait le mieux.

Tandis que les employés de la morgue entraient dans l'enclos avec le chariot brancard, Maura resta dans l'allée à observer par-dessus le garde-fou ce que les visiteurs avaient pu voir. L'endroit où le léopard avait attaqué était hors champ, dissimulé par un mur, et les arbustes auraient caché les déplacements du corps. Mais la corniche où il avait transporté sa proie était bien visible, et d'autant plus maintenant qu'un horrible rideau de sang dégoulinait sur la paroi.

Pas étonnant qu'on ait crié.

Un frisson la parcourut, pareil à l'haleine brûlante d'un carnassier. Elle

pivota sur elle-même et embrassa les alentours du regard. Le Dr Rhodes était en plein conciliabule avec des représentants du zoo, deux soigneurs se réconfortaient mutuellement. Personne ne la regardait ; personne n'avait même l'air de remarquer sa présence. Et pourtant, elle ne pouvait se défaire de la sensation d'être épiée.

Puis elle le repéra, à travers les barreaux d'un enclos tout proche. Sa robe fauve se confondait quasiment avec le rocher couleur sable où il était tapi. Ses muscles puissants étaient prêts à se détendre. Il suivait silencieusement sa proie, les yeux fixés sur elle. Et elle seule.

Elle regarda la pancarte fixée à la barrière. PUMA CONCOLOR. Un puma.

Et elle se dit : Moi non plus, je n'aurais rien vu venir.

— Jerry O'Brien est un provocateur. Du moins c'est le rôle qu'il joue à la radio, déclara Frost tandis que Jane conduisait à travers Middlesex County, au nord-est de Boston. Dans son émission de la semaine dernière, il a comparé les militants de la cause animale à des rongeurs herbivores, en se demandant comment des lapins crétins pouvaient être aussi hargneux...

En riant, il lança la lecture du fichier audio sur son ordinateur portable.

— Je vais te faire écouter un passage, à propos de la chasse.

— À ton avis, il croit vraiment à ses inepties ?

— Va savoir ! Ça lui attire du public, en tout cas. Il fait exploser l'audimat...

Frost pianota sur son clavier.

— Voilà, c'était la semaine dernière. Écoute...

« Vous mangez peut-être du poulet ou appréciez un steak de temps en temps. Vous l'achetez au supermarché, bien emballé dans du plastique. Qu'est-ce qui vous donne cette supériorité morale sur le chasseur qui sort du lit à 4 heures du matin, qui endure le froid et la fatigue pour marcher dans les bois en se coltinant le poids de son fusil ? Qui attend patiemment dans les fourrés, parfois pendant des heures ? Qui a passé sa vie à peaufiner son adresse au tir ? Et croyez-moi, braves gens, c'est tout un art que d'être capable de faire mouche ! De quel droit lui déniez-vous le droit d'exercer une activité ancestrale et honorable qui a permis à des familles de subsister depuis la nuit des temps ? Ces bobos qui n'ont aucun scrupule à manger leur steak-frites dans un resto français ont le culot de nous dire à nous, les chasseurs au sang chaud, que c'est cruel de tuer un chevreuil ! D'où vient-elle, la bidoche, à leur avis ?

« Et ne me lancez pas sur les végétariens illuminés. Hé, les amis des bêtes ! Vous avez un chat ou un chien, non ? Vous leur donnez quoi à manger, à Toutou ou Minou ? De la viande. V.I.A.N.D.E. Vous n'avez qu'à passer votre colère sur eux ! »

Frost mit l'enregistrement sur « pause ».

— À propos, je suis allé chez Gott ce matin. Je n'ai pas revu le chat blanc, mais les croquettes que j'avais laissées hier soir ont disparu. J'ai changé l'eau du bol et sa litière.

— Et l'inspecteur Frost remporte la médaille du mérite pour ses bons soins aux animaux !

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? Tu crois que le Dr Isles voudrait d'un autre chat ?

— Je crois qu'elle regrette déjà d'avoir pris le premier. Pourquoi tu ne l'adoptes pas ?

— Je suis un mec.

— Et alors ?

— Et alors, ce serait bizarre d'avoir un chat.

— Quoi ? Ça entacherait ta virilité ?

— C'est une question d'image, tu sais... Si je ramène une fille à la maison, que va-t-elle penser en voyant que j'ai un chat blanc angora ?

— Effectivement. Ton poisson rouge projette une tout autre image...

Elle désigna l'ordinateur portable.

— Qu'est-ce qu'il a d'autre à dire, cet O'Brien ?

— Écoute ce passage, dit Frost en appuyant sur « lecture ».

« ... mais non, ces rongeurs herbivores, ces lapins hargneux qui se nourrissent de laitue sont plus féroces que n'importe quel carnivore. Et croyez-moi, mes amis, je suis bien placé pour le savoir. Ils menacent de me pendre par les pieds et de m'étriper comme un chevreuil. Ils menacent de me brûler, de me découper en morceaux, de m'étrangler, de me broyer. Et tout ça sort de la bouche de *végétariens* ? Mes amis, prenez garde aux bouffeurs de laitue. Il n'y a pas plus dangereux sur terre que ces soi-disant *amis des bêtes*. »

Jane regarda Frost.

— Ils sont peut-être même plus dangereux qu'il ne le croit.

Avec une émission hebdomadaire reprise par six cents stations de radio et touchant plus de vingt millions d'auditeurs, Jerry O'Brien pouvait s'offrir le meilleur, ce qui crevait les yeux dès qu'on franchissait le portail avec gardien qui marquait l'entrée de sa propriété. À voir ses pâturages vallonnés et ses chevaux au pacage, on aurait pu se croire dans une ferme, quelque part en Virginie ou dans le Kentucky ; à une heure à peine de Boston, ce décor bucolique surprenait. Ils longèrent un étang et grimpèrent une prairie pentue parsemée de moutons blancs jusqu'à la grosse baraque en rondins bâtie sur la colline. Ses vastes vérandas et ses poutres massives la faisaient ressembler davantage à un relais de chasse qu'à une résidence privée.

Ils venaient de s'arrêter devant le pavillon quand ils entendirent les premiers coups de feu.

— C'est quoi, ça ? s'exclama Frost, dégainant son arme en même temps que Jane.

D'autres coups de feu éclatèrent en rafales, puis ce fut le silence. Un trop long silence.

Ils bondissaient sur les marches de la véranda, l'arme au poing, quand la porte d'entrée s'ouvrit brusquement.

Un type joufflu les accueillit avec un sourire tellement large qu'il était forcément factice. Voyant les deux Glock pointés sur sa poitrine, il déclara en riant :

— Ouah là, je me rends ! Vous devez être les inspecteurs Rizzoli et Frost.

Jane n'abaissa pas son arme.

— Nous avons entendu des coups de feu...

— Ce n'est que du tir à la cible. Jerry a un chouette stand de tir, en bas. Je suis son assistant personnel, Rick Dolan. Entrez donc...

Une nouvelle rafale retentit. Après un échange de regards, les visiteurs rengainèrent simultanément leur arme.

— Impressionnante puissance de feu, fit remarquer Jane.

— Je vous invite à le découvrir par vous-mêmes. Jerry adore exhiber son arsenal.

Ils passèrent dans un vestibule à plafond cathédrale, décoré de tapis

amérindiens accrochés sur les murs de pin naturel. Dolan ouvrit un placard et leur lança des protections auditives.

— Jerry l'exige, expliqua-t-il en se coiffant lui-même d'un casque. Il a assisté à trop de concerts rock dans sa jeunesse et, comme il aime à le dire, « quand on est sourd, c'est pour la vie ».

Il poussa une porte capitonnée. Jane et Frost hésitèrent, des pétarades résonnant dans le sous-sol.

— Oh, vous ne risquez rien. Jerry n'a pas lésiné quand il a conçu cet endroit. Les murs sont faits de parpaings remplis de sable, le plafond est en béton précontraint, doublé par dix centimètres d'acier. Il a fait installer des pièges à balles totalement fermés, et un système évacue toutes les fumées et résidus à l'extérieur. Croyez-moi, on ne fait pas mieux !

Les inspecteurs mirent leurs protections auditives et le suivirent dans l'escalier.

Sous la lumière crue des néons, Jerry leur tournait le dos. Son jean et la chemisette hawaïenne aux fleurs criardes qui flottait sur son buste rond comme un tonneau paraissaient incongrus dans le décor. Sans se soucier d'accueillir ses visiteurs, il resta concentré sur la silhouette humaine qui servait de cible, tirant coup sur coup. C'est seulement une fois son chargeur vide qu'il se retourna.

— Ah, la police de Boston...

Il retira ses protections auditives.

— Bienvenue dans mon petit coin de paradis.

Frost étudia la panoplie d'armes de poing et de fusils étalée sur la table.

— Incroyable ! Quelle collection...

— Croyez-moi, tout est légal. Aucun chargeur à plus de dix coups. Je les range dans un local sécurisé, et j'ai un permis de port d'armes de catégorie A. Vous pourrez vérifier auprès du chef de la police...

Prenant une autre arme de poing, il la tendit à Frost.

— Voici mon préféré. Un petit carton, inspecteur ?

— Euh... non merci.

— Même pas curieux ? L'occasion de manier l'un de ces joujoux ne se

représentera sûrement pas de sitôt.

— Nous sommes ici pour parler de Leon Gott, déclara Jane.

O'Brien reporta son attention sur elle.

— Inspecteur Rizzoli, n'est-ce pas ? Et vous, vous êtes branchée armes ?

— Quand c'est nécessaire.

— Vous chassez ?

— Absolument pas.

— Vous avez déjà chassé ?

— Seulement mes contemporains. C'est plus excitant parce qu'ils peuvent répliquer.

O'Brien éclata de rire.

— Une femme selon mon cœur ! Pas comme mes abominables ex !

Il retira le chargeur de son arme, vérifia qu'il ne restait pas de cartouche dans la chambre.

— Eh bien, laissez-moi vous dire une chose à propos de Leon : il ne se serait pas laissé faire sans résister. S'il en avait eu la moindre chance, il aurait logé une balle dans la tête de ce salaud...

Il considéra Jane.

— Alors, l'a-t-il eue, cette chance ?

— Était-il très sourd ?

— Quel rapport... ?

— Il ne portait pas ses prothèses auditives.

— Alors, ça change tout. Sans ces trucs-là, il n'aurait pas entendu un élan monter l'escalier.

— Vous le connaissiez bien, on dirait...

— Assez pour me fier à lui comme chasseur. Je l'ai emmené deux fois au Kenya. L'an dernier, il a abattu un beau buffle, du premier coup. Sans une hésitation, sans un battement de paupière. Quand on chasse avec quelqu'un, on en apprend beaucoup sur lui. On découvre si ce n'est qu'un beau parleur. Si on peut lui tourner le dos. S'il a le cran de faire face à un éléphant qui charge. Leon avait fait ses preuves, et je le respectais. Je n'en dirais pas autant

de bien des gens.

Posant son arme sur la table, O'Brien regarda Jane.

— Et si on allait en discuter là-haut ? J'ai toujours du café au chaud.

Il lança une clé à son assistant personnel.

— Rick, tu me ranges tout ça ? On sera dans mon antre.

O'Brien ouvrit la voie, montant les marches à pas lents et lourds, dans sa chemisette tape-à-l'œil. Arrivé dans le hall, il était hors d'haleine. La pièce qu'il avait qualifiée d'*antre* n'avait rien d'une tanière ; il s'agissait d'une pièce très haute de plafond, avec de grosses poutres en chêne et une cheminée en pierre. Partout où Jane posait les yeux, il y avait des animaux naturalisés, confirmation que leur hôte était bien une fine gâchette. Si elle avait été étonnée par la collection de Leon Gott, celle-ci la laissa bouche bée.

— Vous les avez tous abattus vous-même ? demanda Frost.

— Presque. Il y a ici quelques membres d'espèces protégées, qu'il est par conséquent interdit de chasser, j'ai dû me les procurer selon la bonne vieille méthode : en sortant mon portefeuille. Ce léopard de l'Amour, par exemple...

Il désigna une tête à l'oreille en lambeaux.

— Il a probablement une quarantaine d'années, et on n'en trouvera plus. J'ai dépensé une fortune auprès d'un collectionneur pour acquérir ce spécimen mité.

— Quel intérêt ? demanda Jane.

— Quoi, vous n'avez jamais eu de peluche quand vous étiez petite, inspecteur ? Pas même un nounours ?

— Je n'avais pas eu à trucider le mien.

— Eh bien, ce léopard de l'Amour est ma peluche à moi. Je l'ai voulu parce que c'est un fauve magnifique. Superbe. Fatal. Conçu par mère Nature comme une machine à tuer.

Il désigna le mur de trophées en face, une galerie de têtes hérissées de crocs ou de cornes.

— Il m'arrive encore de tirer un chevreuil de temps en temps – il n'y a pas meilleur que le filet de chevreuil –, mais je préfère de loin les bêtes qui me font peur. J'adorerais pouvoir mettre la main sur un tigre du Bengale. Et ce

léopard des neiges était un autre des spécimens que je convoite. Quel dommage que la peau ait disparu. J'y tenais beaucoup, et apparemment le fumier qui a buté Leon y tenait aussi.

— À votre avis, ce serait le mobile ?

— Bien entendu. Surveillez les mises en vente sur le marché noir et vous trouverez le coupable. Je serai heureux de vous aider. D'abord parce que c'est mon devoir de citoyen, et parce que je dois bien ça à Leon.

— Qui savait qu'il travaillait sur un léopard des neiges ?

— Beaucoup de monde. Très peu de taxidermistes ont l'occasion de manipuler un animal aussi rare, et il s'en vantait sur les forums Internet. Nous sommes tous fascinés par les grands félins. Les animaux capables de nous tuer. Moi, en tout cas.

Il considéra ses trophées.

— C'est ma façon à moi de leur rendre hommage.

— Accrocher leurs têtes aux murs ?

— Ce n'est pas pire que ce qu'ils me feraient si jamais ils en avaient l'occasion. C'est la loi de la jungle, inspecteur, la loi du plus fort. Les plus gros bouffent les plus petits.

Il regarda autour de lui, comme un roi inspecte ses sujets soumis.

— Tuer est dans notre nature, mais certains refusent de l'admettre. Si je dégomme un écureuil à la fronde, les dingues d'écolos qui me servent de voisins se mettent à hurler. La folle d'à côté m'a conseillé de plier bagage et d'aller me faire voir dans le Wyoming.

— Vous pourriez le faire, fit observer Frost.

O'Brien se mit à rire.

— Non, je préfère rester pour les enquiquiner. Et de toute façon, pourquoi je partirais ? J'ai grandi à Lowell, au bout de cette route, dans un quartier pourri près de la minoterie. Je reste ici parce que cela me rappelle le chemin parcouru.

Il alla au bar et déboucha une bouteille de whisky.

— Je peux vous en offrir ?

— Non, merci, dit Frost.

— Ah, oui. Pas pendant le service.

Il s'en versa trois doigts dans un verre.

— Étant mon propre patron, c'est moi qui fixe les règles. Et pour moi, il est permis de boire à partir de 3 heures de l'après-midi.

Frost s'approcha de la collection et examina un léopard entier. Le sujet était présenté sur une branche d'arbre, ramassé sur lui-même et comme prêt à bondir.

— C'est un léopard d'Afrique, celui-là ?

O'Brien se retourna, son verre à la main.

— Oui. Je l'ai abattu il y a quelques années au Zimbabwe. Le léopard est traître. Secret et solitaire. Il attaque par surprise. Il n'est pas très gros pour un félin, mais assez fort pour vous hisser en haut d'un arbre.

Il prit une gorgée tout en admirant l'animal.

— Leon l'a naturalisé pour moi. Admirez le travail. Il a également fait ce lion, et ce grizzli là-bas. Il était très habile, et cher.

Il alla vers un puma.

— C'est le premier qu'il a réalisé pour moi, il y a une quinzaine d'années. Il a l'air si vivant que ça me fiche toujours les jetons quand je le vois dans l'obscurité.

— Ainsi, Leon était votre compagnon de chasse et votre taxidermiste attitré, résuma Jane.

— Pas un taxidermiste lambda. Son travail est réputé.

— Nous avons vu l'article paru sur lui dans *Hub Magazine*. « Le Maître des Trophées ».

O'Brien eut un petit rire.

— Il aimait bien ce papier. Il l'avait encadré et exposé chez lui.

— L'article a reçu de très nombreux commentaires, dont certains très virulents sur le sujet de la chasse.

— C'est inévitable. Moi aussi, j'ai reçu des menaces. Des auditeurs qui appellent pendant l'émission et qui rêvent de m'égorger comme un cochon.

— Oui, j'ai entendu certaines de ces interventions, déclara Frost.

O'Brien redressa la tête, tel un bouledogue captant un sifflet à ultrasons.

— Vous suivez mon émission ?

Il aurait voulu entendre un « Bien entendu ! J'adore votre émission, je suis votre plus grand fan ! ». Un type qui menait ce train de vie, qui semblait se délecter de distribuer les doigts d'honneur à tous ceux qui le méprisaient, était aussi un homme assoiffé de reconnaissance.

— Parlez-nous de ces personnes qui vous menacent, dit Jane.

— Oh, mon émission touche un public varié et certains n'apprécient pas ce que j'ai à dire...

— Y a-t-il des menaces qui vous ont inquiété ? Par exemple, de la part d'opposants à la chasse ?

— Vous avez vu mon arsenal. Qu'ils essaient de me choper...

— Leon Gott possédait un arsenal, lui aussi.

O'Brien marqua une pause, son verre au bord des lèvres. Il le reposa et la considéra.

— Vous croyez que c'est un activiste désaxé qui a fait le coup ?

— Nous envisageons toutes les possibilités. C'est pourquoi nous vous interrogeons sur les menaces qui vous sont adressées.

— Mais lesquelles ? Dès que j'ouvre la bouche, je mets certains auditeurs en colère.

— Personne en particulier qui souhaiterait vous voir pendu à un crochet et étripé ?

— Oh que si ! D'ailleurs, elle a toujours manqué d'originalité.

— « Elle » ?

— Une de mes détractrices de longue date, Suzy quelque chose. Elle appelle tout le temps. *Les bêtes ont une âme ! Les vrais sauvages, ce sont les humains !* Bla-bla-bla.

— Quelqu'un d'autre a-t-il proféré cette menace précise ? Vous pendre à un crochet et vous étripier... ?

— Oui, et presque toujours des femmes. Elles donnent des détails bien sanglants, comme seules les femmes en sont capables.

Il s'interrompt, soudain frappé par ce que sous-entendait la question.

— C'est ce qui est arrivé à Leon ? On l'a étripé ?

— Je vous suggère de garder une trace de ces appels pour nous. La prochaine fois qu'on vous menace de cette façon, donnez-nous la liste des numéros appelants.

O'Brien regarda son assistant personnel, qui venait d'entrer dans la pièce.

— Rick, tu peux t'occuper de leur fournir les noms et les numéros ?

— Bien sûr, Jerry.

— Mais je n'imagine pas une de ces cinglées mettre ses menaces à exécution. C'est du vent, tout ça.

— À votre place, dit Jane, je prendrais toute menace au sérieux.

— Oh, mais je les prends on ne peut plus au sérieux...

Il releva un pan de sa chemise hawaïenne pour montrer un Glock glissé dans son étui, sous sa ceinture.

— À quoi bon posséder un permis de port d'armes si on n'en profite pas, hein ?

— Leon se disait-il menacé ? demanda Frost.

— Rien qui l'ait vraiment inquiété.

— Pas d'ennemis ? Des collègues ou des membres de sa famille à qui sa mort pourrait profiter ?

O'Brien réfléchit, avec une moue de crapaud. Il avait repris son whisky et le contemplait.

— Le seul parent qu'il ait jamais évoqué, c'était son fils.

— Celui qui est décédé...

— Oui. Il avait beaucoup parlé de lui pendant notre dernier voyage au Kenya. Quand on s'assoit autour d'un feu de camp avec une bouteille de whisky, on en vient à parler d'un tas de trucs. Remplir sa gibecière, dîner de viande de brousse, causer sous les étoiles. Pour les hommes, c'est l'essentiel...

Il jeta un regard à son assistant.

— Pas vrai, Rick ?

— Tu l’as dit, Jerry, répondit Dolan en remplissant de nouveau le verre de son patron.

— Il n’y a jamais de femmes dans ces safaris ? demanda Jane.

— Et puis quoi encore ? répondit O’Brien en la regardant comme s’il fallait l’enfermer. Les femmes bousillent toujours tout... sans vouloir vous offenser. J’ai eu quatre épouses, et elles continuent de me saigner à blanc. Leon avait été mal marié, lui aussi. Sa femme s’était barrée avec leur fils unique, et elle l’avait monté contre lui. Même après la mort de cette garce, le fiston se donnait beaucoup de mal pour l’emmerder. De quoi se féliciter de n’avoir pas eu de gosses...

Il sirota son whisky et hocha la tête.

— Merde, il va me manquer... Comment puis-je vous aider à attraper le salopard qui a fait ça ?

— Contentez-vous de répondre à nos questions.

— Je fais partie des suspects ?

— Qu’en pensez-vous ?

— Pas d’entourloupe, d’accord ? Posez-moi vos questions.

— Le zoo affirme que vous alliez faire un don de cinq millions de dollars en échange de la peau du léopard des neiges.

— Absolument. Je leur ai dit que je n’autoriserais qu’un seul taxidermiste à s’en occuper : Leon.

— Quand avez-vous parlé à M. Gott pour la dernière fois ?

— Dimanche, quand il a appelé pour nous prévenir qu’il avait écorché et éviscéré l’animal, et nous demander si on voulait la carcasse.

— À quelle heure ?

— Vers minuit... Allons, vous devez avoir déjà les relevés téléphoniques. Vous le savez bien...

Jane et Frost échangèrent des regards irrités. En dépit de leur assignation, l’opérateur de téléphonie n’avait pas divulgué ces renseignements. Avec presque un millier de demandes quotidiennes des services de police de tout le pays, une compagnie pouvait mettre des jours, voire des semaines à répondre.

— Donc, il vous a contacté au sujet de la carcasse, reprit Frost. Et

ensuite ?

— Ensuite, je suis allé la chercher, déclara l'assistant. Je suis arrivé chez lui vers 14 heures, j'ai chargé la bête dans mon 4 × 4. Je suis rentré directement.

— Pourquoi faire ? On ne mange pas la viande de léopard, si ?

— Je suis prêt à goûter n'importe quelle viande au moins une fois dans ma vie, affirma O'Brien. Je planterais même mes crocs dans un rôti de cul humain bien croustillant si on m'en proposait. Mais non : je ne mangerais jamais d'un animal euthanasié avec des produits toxiques. Ce qui m'intéressait, c'était le squelette. Quand Rick l'a ramené, on a creusé un trou pour l'enterrer. Dans quelques mois, Mère Nature et la vermine auront fait leur œuvre et j'aurai le squelette complet.

Voilà pourquoi on n'avait retrouvé que les organes de l'animal, songea Jane. La carcasse était déjà ici, sur la propriété d'O'Brien, en train de se décomposer sous terre.

— Avez-vous parlé avec M. Gott quand vous étiez chez lui, dimanche ? demanda-t-elle à Dolan.

— À peine. Il parlait au téléphone. J'ai attendu quelques minutes sur place, mais il m'a fait signe de m'en aller. Alors j'ai pris la carcasse et je suis reparti.

— À qui parlait-il ?

— Je n'en sais rien. Il a dit qu'il voulait plus de photos d'Elliot en Afrique. « Tout ce que vous avez », disait-il.

— Elliot ?

Jane regarda O'Brien.

— Son défunt fils. Comme je vous l'ai dit, il en parlait souvent ces derniers temps. C'est arrivé il y a six ans, mais je crois que la culpabilité avait fini par le rattraper.

— Pourquoi se serait-il senti coupable ?

— Parce qu'il n'avait quasiment plus eu de contacts avec Elliot après le divorce. Son ex-femme l'avait élevé toute seule. D'après Leon, elle en avait fait une femmelette. Le fiston sortait avec une militante PETA siphonnée, probablement juste pour l'énervier. Leon a bien essayé de renouer avec lui,

mais il n'était pas très chaud. Quand il est mort, Leon l'a d'autant plus mal vécu. Tout ce qui lui restait de son fils, c'était une photo. Il l'avait exposée chez lui ; c'est l'une des dernières photos d'Elliot.

— Comment est-il mort ? Vous avez dit que c'est arrivé il y a six ans.

— Il s'était mis en tête d'aller en Afrique, voir la faune avant qu'elle ne soit éliminée par des chasseurs comme moi. D'après Interpol, il a rencontré deux filles au Cap et ils se sont envolés tous les trois pour un safari au Botswana.

— Et ensuite... ?

O'Brien vida son verre.

— On ne les a plus jamais revus.

Botswana

Johnny presse la pointe de son couteau sur le ventre de l'impala et tranche à travers la peau et le gras jusqu'à la membrane grasseuse qui enveloppe les organes. Tout à l'heure, il a abattu cette bête d'un seul coup de fusil, et tandis qu'il la vide je vois les yeux devenir opalescents, comme si la mort soufflait une brume glaciale, les recouvrant d'un voile givré. Johnny s'affaire avec la dextérité du chasseur expérimenté. D'une main, il ouvre le ventre ; de l'autre, il repousse les entrailles loin de la lame pour éviter de perforer les organes et de contaminer ainsi la viande. Tâche horrible quoique délicate. Mme Matsunaga se détourne, dégoûtée, mais les autres ne peuvent s'empêcher d'observer. C'est ce que nous sommes venus voir en Afrique : vie et mort dans la brousse. Ce soir, nous nous régalerons de viande d'impala rôtie, et le prix de notre repas aura été le sacrifice de cet animal, à présent étripé et dépecé. L'odeur du sang monte de la carcasse encore chaude, une odeur si prégnante que tout autour de nous des charognards s'animent. J'ai l'impression de les entendre déjà s'approcher dans les herbes.

Au-dessus de nous tournoient les éternels vautours.

— Les tripes sont pleines de bactéries, je les retire pour éviter que la viande ne s'abîme, explique Johnny en maniant son couteau. C'est aussi du poids en moins, ce qui facilite le transport. Rien ne se perd, tout est consommé. Les charognards nettoieront tout ce qu'on pourrait laisser derrière nous. Mieux vaut le faire ici, pour ne pas les attirer vers notre camp.

Il plonge les mains dans le thorax pour arracher le cœur et les poumons. De quelques coups de lame, il sectionne la trachée et les gros vaisseaux, et les organes thoraciques atterrissent entre ses mains comme un nouveau-né, gluants de sang.

— Beurk ! gémit Vivian.

Johnny relève la tête.

— Vous mangez bien de la viande, non ?

— Après avoir vu ça, je me le demande...

— Je crois qu'il est *nécessaire* que nous regardions, déclare Richard. Nous devons savoir d'où vient la viande que nous mangeons.

Johnny opine.

— Tout à fait. C'est notre devoir de carnivore de savoir comment le steak arrive dans notre assiette. La traque, la mise à mort. L'éviscération, le dépeçage. Les humains sont des chasseurs, c'est ce que nous faisons depuis la nuit des temps.

Du bassin de l'animal, il retire la vessie et l'utérus, puis attrape des poignées d'intestins qu'il jette dans l'herbe.

— Les hommes modernes ne savent plus ce que « survivre » veut dire. Ils vont au supermarché et ouvrent leur porte-monnaie pour se payer un steak. Ce n'est pas ce que *viande* signifie.

Il se relève, les bras maculés de sang, et contemple l'impala étripé.

— C'est *ça*...

Nous formons un cercle autour de la carcasse béante d'où s'écoulent les dernières gouttes de sang. Déjà les organes éliminés se dessèchent au soleil et les vautours grossissent les rangs, impatients d'arracher une part de cette charogne bien mûre.

— Ce que la viande signifie, reprend Elliot. Je n'y avais jamais pensé de cette façon.

— La brousse nous enseigne quelle est notre place dans l'univers, dit Johnny. Ici, tout nous rappelle qui on est vraiment.

— Des animaux..., murmure Elliot.

Johnny acquiesce.

— Des animaux.

Et c'est ce que je vois quand mon regard embrasse notre campement, ce soir-là. Une bande d'animaux en train de reprendre des forces, déchirant à belles dents des bouts d'impala rôti. Il nous a suffi d'une journée pour devenir des versions sauvages de nous-mêmes, mangeant avec les mains, le sang dégoulinant du menton, la figure striée du noir de la graisse carbonisée. Au moins, on n'a pas à craindre de mourir de faim dans cette savane où pullule la viande sur pied. Avec son fusil et son coutelas, Johnny veillera à ce que nous

soyons bien nourris.

Il est assis dans l'ombre, à l'écart de notre cercle, à nous regarder nous repaître. J'aimerais pouvoir lire dans ses pensées, mais cette fois son regard m'est fermé. Nous considère-t-il avec mépris, nous, ses clients paumés, aussi désespérés que des oisillons à qui on doit donner la béquie ? Nous tient-il pour responsables, d'une façon ou d'une autre, de la mort de Clarence ? Il ramasse la bouteille de scotch vide que Sylvia vient de balancer pour la glisser dans le sac en toile où nous stockons nos déchets, qu'il faudra remporter. « Ne pas laisser de traces, dit-il ; c'est ainsi qu'on respecte le pays. » Déjà, le sac cliquète, plein de bouteilles vides, mais on ne manquera pas de gnôle de sitôt. Mme Matsunaga est allergique à l'alcool, Elliot ne boit qu'avec modération, et Johnny semble bien décidé à rester totalement à jeun tant que nous n'aurons pas été secourus.

Il revient près du feu et, à ma grande surprise, s'assoit à côté de moi.

Je le regarde, mais ses yeux restent fixés sur les flammes tandis qu'il dit, doucement :

— Vous gérez bien la situation.

— Moi ? Je n'ai pas l'impression... Pas spécialement.

— J'ai apprécié votre aide aujourd'hui. Écorcher l'impala, briser la carcasse. Vous êtes à l'aise dans la brousse.

Cette réflexion me fait rire.

— C'est moi qui ne voulais pas venir, moi qui n'aime que les douches chaudes et les W-C corrects. J'ai fait le voyage parce que je suis une chic fille.

— Pour faire plaisir à Richard ?

— Qui d'autre ?

— J'espère qu'il est impressionné.

Je lance un regard en coulisse à l'intéressé, qui n'est pas en train de me regarder, trop occupé à faire du charme à Vivian dont le T-shirt moulant ne laisse planer aucun doute sur l'absence de soutien-gorge. De nouveau, je me concentre sur le feu.

— Voilà ce que c'est, quand on est une chic fille...

— Richard a dit que vous étiez libraire.

— Oui, je gère une librairie à Londres. Dans la vraie vie.

— Ici, ce n'est pas la vraie vie ?

Je regarde à la dérobée les ombres qui cernent notre bivouac.

— C'est un fantasme, Johnny. Une scène tirée d'un roman d'Hemingway. Je vous garantis que ça se retrouvera tôt ou tard dans un des polars de Richard... Ne soyez pas étonné qu'il fasse de vous le méchant de l'histoire !

— Et quel sera votre rôle ?

Je contemple les flammes et lâche, mélancolique :

— J'étais l'intrigue amoureuse.

— Plus maintenant ?

— Rien n'est immuable, n'est-ce pas ?

Non, aujourd'hui je suis le boulet humain. La petite amie gênante qui devra être liquidée par le méchant pour que le héros puisse s'engager dans une nouvelle relation amoureuse. Oh, je sais bien comment ça se passe dans les livres des mecs parce que j'en vends à des quantités d'hommes falots et mollassons qui sont tous, dans leur tête, James Bond.

Richard sait exploiter leurs fantasmes parce qu'il les partage. En ce moment même, en tendant son briquet d'argent pour allumer la cigarette de M. Matsunaga, il joue au héros distingué. James Bond ne saurait se contenter d'une simple allumette.

Johnny tisonne le feu avec un bâton, repousse un rondin dans les flammes.

— C'est peut-être juste un fantasme pour Richard, dit-il, mais qui pourrait avoir des conséquences graves.

— Vous avez raison. Ce n'est pas un fantasme. C'est un vrai cauchemar.

— Vous comprenez la situation, marmonne-t-il.

— Je comprends que tout est changé. Ce ne sont plus des vacances.

J'ajoute, tout bas :

— Et j'ai peur...

— Il ne faut pas, Millie. Rester vigilante, oui, mais pas apeurée. Dans une ville comme Johannesburg, d'accord, il y a de quoi flipper. Mais ici...

Il hoche la tête et sourit.

— Ici, chacun s'efforce de survivre. Comprenez-le et vous aussi, vous survivrez.

— Facile à dire, pour vous. Vous avez grandi dans cet environnement.

Il acquiesce.

— Mes parents avaient une ferme dans la province du Limpopo. Chaque jour, en allant aux champs, je passais devant des léopards perchés dans les arbres, qui m'observaient. J'ai fini par tous les connaître, et ils me connaissaient.

— Ils n'ont jamais attaqué ?

— J'aime penser qu'on avait un accord, eux et moi. Du respect entre prédateurs. Mais cela ne signifie pas qu'on se faisait confiance.

— Moi, j'aurais eu peur de sortir de chez moi. Ça ne manque pas de façons de mourir, ici. Lions, léopards, serpents...

— Le respect que j'ai pour eux me sauve, car je sais de quoi ils sont capables.

Il sourit vaguement.

— Quand j'avais quatorze ans, j'ai été mordu par une vipère heurtante.

Je le dévisage.

— Et vous en souriez ?

— C'était entièrement ma faute. Enfant, je collectionnais les reptiles. Je les attrapais moi-même, et je les gardais dans divers récipients dans ma chambre. Un jour, j'ai été trop confiant et ma vipère m'a mordu.

— Mon Dieu. Et alors... ?

— Heureusement, c'était une morsure sèche, sans venin. Mais cela m'a enseigné que la négligence a un prix.

Il secoue la tête d'un air plein de remords.

— Le pire, c'est que ma mère m'a obligé à relâcher mes reptiles.

— J'ai peine à croire qu'elle vous ait laissé les collectionner, pour commencer. Ou mettre un pied dehors au milieu des léopards.

— C'est ce que faisaient nos ancêtres, Millie. Nos origines sont là. Une part de vous-même, une mémoire ancestrale gravée dans les replis de votre

cerveau, se sent chez elle sur ce continent. La plupart de nos contemporains ont perdu le contact, mais les instincts sont toujours là.

Délicatement, il me touche le front.

— C'est ainsi qu'on reste en vie, par ici : en cherchant au plus profond de soi ces souvenirs primitifs. Je vous aiderai à y arriver.

Soudain, je sens le regard de Richard peser sur nous. Johnny le sent, lui aussi, et aussitôt son visage s'éclaire d'un grand sourire, comme si on avait appuyé sur un bouton.

— Gibier rôti au feu de bois. Il n'y a rien de tel, n'est-ce pas, vous autres ? lance-t-il.

— C'est bien plus tendre que je ne croyais, remarque Elliot en se léchant les doigts. J'ai l'impression d'entrer en contact avec l'homme des cavernes qui est en moi !

— Et si vous vous chargiez de dépecer la prochaine bête que j'abattraï, Richard et vous ?

Elliot paraît interloqué.

— Vous avez vu comment on fait, ajoute Johnny, puis il lance à Richard : Vous vous sentez de taille ?

— Évidemment, répond Richard en soutenant son regard.

Je suis assise entre ces deux-là, et bien que Richard m'ait ignorée pendant une bonne partie du repas, il passe à présent un bras par-dessus mon épaule comme pour revendiquer sa possession. Comme s'il considérait Johnny comme un rival susceptible de m'enlever.

À cette idée, mon visage s'empourpre.

— En fait, chacun de nous est prêt à donner un coup de main, affirme Richard. On peut commencer dès ce soir, en montant la garde.

Il tend les mains vers le fusil, qui ne quitte jamais Johnny.

— Vous ne pouvez pas veiller toute la nuit...

— Mais tu n'as jamais tiré avec ce modèle, dis-je.

— J'apprendrai.

— Tu ne crois pas que c'est à Johnny d'en décider ?

— Non, Millie, je ne crois pas que ce soit à lui de conserver ce fusil.

Je chuchote :

— Qu'est-ce que tu fabriques, Richard ?

— Je te retourne la question...

Son regard est radioactif. Tout le monde fait silence autour du feu de camp, et on entend au loin les cris des hyènes en train de se repaître des entrailles que nous leur avons offertes.

Johnny dit, très calme :

— J'ai déjà demandé à Isao de prendre le second tour de garde, ce soir.

— Pourquoi lui ? demande Richard, surpris.

— Il sait s'y prendre avec un fusil. Je l'ai testé.

— Je suis le meilleur tireur du club de tir de Tokyo, affirme M. Matsunaga avec un sourire fier. À quelle heure voulez-vous que je monte la garde ?

— Je vous réveillerai à 2 heures du matin, répond Johnny. Je vous conseille de vous coucher de bonne heure.

À l'intérieur de notre tente, la colère a des yeux incandescents, c'est un monstre prêt à attaquer. Je suis dans son viseur, la victime dans laquelle s'enfonceront ses griffes, et je veille à ne pas hausser le ton dans l'espoir qu'elles m'épargneront, que ces yeux ne consumeront qu'eux-mêmes. Mais Richard ne lâche pas l'affaire.

— Qu'est-ce qu'il te disait ? De quoi parliez-vous si tendrement ?

— À ton avis ? De la méthode à suivre pour tenir jusqu'à la fin de la semaine.

— Exclusivement de ça ?

— Oui.

— C'est vrai que Johnny est tellement doué en la matière que nous voilà en rade.

— Tu l'accuses ?

— Il nous a prouvé qu'on ne peut pas lui faire confiance. Mais bien entendu, tu es incapable de t'en apercevoir.

Il a un rire amer.

— Il existe un terme pour ça, tu sais. La « fièvre beige ».

— Quoi ?

— C'est quand une femme se prend de passion pour son guide. Qu'un mec en beige se pointe, et elle lui ouvre ses cuisses.

C'est la plus grossière des insultes qu'il pouvait me lancer, pourtant je parviens à garder mon calme. Plus rien de ce qu'il peut dire ne pourrait me blesser. À présent, je m'en fiche. Ça me fait rire.

— Je viens de réaliser quelque chose à ton sujet : tu es vraiment un salaud !

— Au moins, moi je n'ai pas envie de me taper le guide.

— Qui te dit que ce n'est pas déjà fait ?

Il se flanque brutalement sur le côté, me tournant le dos. Je sais que, tout autant que moi, il aimerait mieux sortir comme un ouragan, mais mettre un pied dehors ne serait pas prudent. Et puis pour aller où ? Je ne peux que m'écarter au maximum et garder le silence. Je ne le reconnais plus. Quelque chose a changé en lui, une transformation s'est opérée à mon insu. C'est la brousse, la fautive. L'Afrique. Richard est devenu un étranger, à moins qu'il ne l'ait toujours été. Jusqu'à quel point connaît-on quelqu'un ? Un jour, j'ai lu l'histoire d'une femme qui n'avait découvert qu'au bout de dix ans que son mari était un tueur en série. Comment pouvait-elle l'ignorer ? me disais-je.

Aujourd'hui, je sais comment. Me voilà couchée auprès d'un homme que je connais depuis des années, que je croyais aimer, et je me sens comme l'épouse de ce tueur en série, une fois la vérité sur son mari exposée au grand jour.

Dehors, un coup sourd retentit, suivi d'un crépitement, et les flammes éclairent plus intensément. Johnny vient d'ajouter des rondins pour éloigner les bêtes. Nous a-t-il entendus ? Sait-il que cette dispute le concerne ? Peut-être a-t-il vu le même phénomène se produire d'innombrables fois au cours d'autres safaris. Des couples qui se déchirent, des accusations qui volent. La *fièvre beige*. Un phénomène si banal qu'on lui a donné un nom.

Je ferme les yeux et une image m'apparaît : Johnny campé dans la savane à l'aube, ses épaules soulignées par le soleil levant. Serais-je contaminée, un tant soit peu, par cette fièvre ? C'est lui qui nous protège, qui nous maintient

en vie. Au moment où il avait repéré l'impala, je me tenais à son côté, si près que j'ai vu ses muscles se tendre quand il l'a mis en joue. Je peux encore sentir le frisson de la détonation, comme si j'avais moi-même pressé la détente, abattu l'animal. Une proie commune, un lien de sang.

Oh oui, l'Afrique m'a changée, moi aussi.

Je retiens mon souffle et la silhouette de Johnny s'attarde devant notre tente. Puis il se déplace et l'ombre s'évanouit. Quand je m'endors, ce n'est pas à Richard que je rêve, mais à lui, sa haute silhouette dressée dans les herbes. À lui qui me fait me sentir en sécurité.

Jusqu'au lendemain matin, quand je me réveille pour découvrir qu'Isao Matsunaga a disparu.

Agenouillée dans l'herbe, Keiko sanglote doucement en se balançant, tel un métronome marquant un rythme désespéré. Nous avons retrouvé le fusil, abandonné juste au-delà du périmètre de sécurité, mais pas encore son mari. Elle sait ce que cela signifie. Nous le savons tous.

Je reste auprès d'elle, caressant inutilement son épaule, faute d'une meilleure idée. Je n'ai jamais été douée pour consoler les gens. À la mort de mon père, pendant que ma mère pleurait à l'hôpital, je n'étais pas fichue de faire autre chose que masser, masser, masser son bras, jusqu'au moment où elle a fini par s'écrier : « Arrête donc, Millie ! C'est agaçant ! » Je crois que Keiko est trop bouleversée pour remarquer ce contact. De ma hauteur, je distingue des fils blancs dans sa chevelure noire. Avec sa peau pâle et lisse, elle avait l'air tellement plus jeune que son mari, mais aujourd'hui je m'aperçois que ce n'était qu'une illusion. Quelques mois dans ce pays révéleraient son âge véritable, ses cheveux noirs qui grisonnent, sa peau qui fonce et se ride au soleil. Déjà, elle semble rapetisser sous mes yeux.

— Je vais chercher du côté de la rivière, déclare Johnny en ramassant son fusil. Restez tous ici. Ou mieux encore, attendez dans la Jeep.

— La Jeep ? s'exclame Richard. Vous voulez dire ce tas de boue qu'on n'arrive même pas à démarrer ?

— Si vous restez à bord, il ne vous arrivera rien. Je ne peux pas partir à la recherche d'Isao et vous protéger en même temps.

— Minute, dis-je. Johnny, ce n'est pas risqué d'aller là-bas tout seul ?

— C'est lui qui a ce fichu fusil, Millie, rétorque Richard. Nous, on n'a rien...

— Pendant qu'il recherche des traces, quelqu'un doit surveiller ses arrières.

Johnny acquiesce.

— OK, vous serez mon guetteur, Millie. Restez tout près de moi.

Quand j'enjambe le périmètre de sécurité, ma botte heurte le câble et le grelot tinte. Un tintement délicat, pareil à un carillon éolien dans la brise, mais qui signifie ici une intrusion ennemie. Mon cœur s'emballe par réflexe. Je

respire à fond avant de suivre Johnny dans la savane.

J'avais raison de l'accompagner. Son attention est concentrée sur le sol pour y rechercher des indices, et il pourrait très bien ne pas remarquer le tressaillement d'une queue de lion dans les broussailles. Tandis que nous avançons, je scrute les parages en permanence. Les herbes hautes m'arrivent à la taille, et je pense aux vipères heurtantes, au fait qu'on pourrait très bien marcher sur un de ces reptiles sans s'en apercevoir.

— Ici, annonce Johnny tout bas.

L'herbe a été aplatie et je distingue un carré de terre nue, la trace d'un corps qu'on a tiré. Déjà Johnny s'est remis à avancer, suivant cette piste.

— Les hyènes ?

— Non. Pas cette fois.

— Comment le savez-vous ?

Il ne répond pas, continue à se diriger vers un bouquet d'arbres que je suis désormais capable d'identifier comme des sycomores et des ébéniers. Si la rivière est invisible, je perçois sa rumeur toute proche, et je songe aux crocodiles. Partout où le regard se pose, dans les arbres, la rivière, les herbes, des crocs n'attendent que l'occasion de mordre, et Johnny compte sur moi pour les repérer. La peur aiguise mes sens et je prends conscience de détails que je n'avais encore jamais remarqués. Le baiser de la brise rafraîchie par la rivière sur ma joue. L'odeur d'oignon des herbes récemment piétinées. Je regarde, j'écoute, je hume. Nous formons une équipe, Johnny et moi, et je ne lui ferai pas défaut.

Soudain, je sens un changement en lui. Sa stupeur, sa brusque immobilité. Il n'est plus penché au-dessus du sol, mais debout de toute sa hauteur, les épaules bien centrées.

Au début, je ne vois rien. Puis je suis la direction de son regard jusqu'à l'arbre qui se dresse devant nous. C'est un sycomore gigantesque, un majestueux spécimen aux branches largement étalées et au feuillage dense, le genre d'arbre dans lequel on percherait volontiers une cabane.

— Te voilà, chuchote Johnny. Tu es superbe...

C'est alors seulement que je le repère, langoureusement couché sur une branche haute. Le léopard est presque invisible tant son pelage se confond avec l'ombre pommelée du feuillage. Depuis le début il nous observe,

attendant patiemment qu'on se rapproche, et à présent il nous guette avec une intelligence aiguë, calculant sa prochaine action, tout comme Johnny calcule la sienne. Il balance sa queue paresseusement, mais Johnny reste parfaitement immobile. Il fait exactement ce qu'il nous a conseillé de faire. *Montrez-lui votre visage. Montrez que vos yeux sont orientés vers l'avant, que vous aussi, vous êtes un prédateur.*

Un moment s'écoule, et jamais je ne me suis sentie aussi effrayée ni aussi vivante. Chaque battement de cœur envoie dans mon cou un brusque afflux de sang, qui bruisse comme le vent dans mes tympanes. Le regard du léopard reste fixé sur Johnny. Ce dernier tient toujours le fusil devant lui. Pourquoi n'épaule-t-il pas ? Pourquoi ne tire-t-il pas ?

— Reculons, murmure-t-il. On ne peut plus rien pour Isao.

— Vous croyez que cet animal l'a tué ?

— Je sais qu'il l'a tué.

Il lève à peine la tête.

— Branche supérieure. À gauche.

Il était suspendu là-haut depuis le début, mais je ne l'avais pas remarqué. Tout comme je n'avais pas remarqué immédiatement le léopard. Le bras pendille comme le fruit étrange d'un kigelia, la main rongée réduite à l'état de moignon. Le feuillage masque le reste du corps d'Isao, mais à travers les feuilles je discerne la forme de son torse, coincé dans la fourche d'une branche, comme s'il était tombé du ciel et avait atterri là telle une poupée démantibulée.

— Oh mon Dieu, dis-je à mi-voix. Comment va-t-on le récupérer ?

— *Pas-un-geste.*

Le léopard s'est accroupi, l'arrière-train tendu, prêt à bondir. C'est sur *moi* qu'il fixe les yeux. En un éclair, Johnny épaule et le met en joue, mais il ne presse pas la détente.

— Qu'est-ce que vous attendez ? dis-je tout bas.

— Reculons. Ensemble.

Nous faisons un pas en arrière. Un autre. Le léopard se rallonge sur la branche, fouettant l'air de sa queue.

— Il protège seulement son repas. C'est ce que font les léopards :

emporter leur proie dans un arbre, hors d'atteinte des autres charognards. Regardez les muscles de ses épaules. Son cou. Toute sa puissance est là. Elle lui permet de tracter un cadavre plus lourd que lui jusqu'à cette hauteur.

— Pour l'amour du ciel, Johnny. Il faut le ramener...

— Il est déjà mort.

— On ne peut pas le laisser là-haut.

— Si on se rapproche encore, il se jettera sur nous. Et je ne tuerai pas un léopard juste pour récupérer un cadavre.

Je me rappelle qu'il nous avait dit qu'il ne tuerait jamais de grand félin. Pour lui, ces bêtes sont sacrées, trop rares pour être sacrifiées sous quelque prétexte que ce soit, même pas pour sauver sa propre vie. Et il reste fidèle à sa parole, alors même que le cadavre d'Isao est suspendu au-dessus de nous et que le léopard le veille. Soudain Johnny m'apparaît comme la plus étrange des créatures qu'il m'ait été donné de rencontrer dans cette nature sauvage, un homme dont le respect pour cette terre est aussi profondément ancré que les racines de ces arbres. Je pense à Richard, avec sa BMW bleu métallisé, son blouson de cuir et ses lunettes aviateur, toutes choses qui le rendaient si viril à mes yeux quand je l'ai rencontré. Mais ce n'étaient que des accessoires ornant un mannequin. C'est le sens de ce mot, n'est-ce pas ? Un modèle du corps humain, artificiel. Jusqu'à aujourd'hui, il me semble que je n'ai connu que des mannequins qui ressemblent à des hommes, qui prétendent en être, mais qui ne sont qu'en toc. Jamais je ne trouverai un homme comme Johnny, ni à Londres ni ailleurs, et cette idée me brise le cœur. J'aurai beau chercher jusqu'à la fin de mes jours, je serai éternellement ramenée à ce moment où j'ai su précisément quel était mon genre d'homme.

Et que je ne l'aurai jamais.

Je tends la main vers lui et chuchote :

— Johnny...

Le recul du coup de feu est si violent que je titube en avant, comme si on m'avait frappée. Johnny reste figé comme une statue, le fusil toujours pointé sur sa cible. Avec un gros soupir, il abaisse son arme. Il penche la tête comme pour demander pardon, ici, dans cet Eden où la vie et la mort sont les deux faces d'une même entité.

— Oh, mon Dieu...

Je contemple le léopard tombé raide mort à deux pas de moi, foudroyé en plein saut, ses griffes à un cheveu de se planter dans ma chair. Je ne distingue pas sa blessure, mais son sang dégouline dans l'herbe, imbibant la terre brûlante. Son pelage a des reflets chatoyants qui pourraient séduire les pouffes des magnats de Knightsbridge, et l'envie de le caresser me prend, mais je sens que ce serait déplacé, comme si la mort en avait fait un chaton inoffensif. Il y a un instant, il aurait pu me tuer, et il mérite mon respect.

— On va le laisser ici, dit calmement Johnny.

— Les hyènes s'occuperont de lui.

— Comme toujours.

Il pousse un gros soupir et contemple le sycomore, mais son regard se perd plus loin, au-delà de cet arbre, et peut-être même au-delà de cette journée.

— Je peux descendre le corps, à présent.

— Vous aviez dit que vous ne tueriez jamais un léopard. Pas même pour sauver votre propre vie.

— C'est exact.

— Mais vous avez tué celui-ci !

— Ce n'était pas pour ma vie...

Il me regarde.

— ... mais pour la vôtre.

Cette nuit-là, je dors sous la tente de Mme Matsunaga afin qu'elle ne soit pas seule. Elle a passé toute la journée dans un état quasi catatonique, recroquevillée sur elle-même, gémissant en japonais. Les deux blondes ont tenté de la convaincre de s'alimenter, mais elle n'a rien avalé d'autre qu'un peu de thé. Elle s'est retirée dans une grotte intérieure, inaccessible, et cela nous rassure un peu de la voir calme et contrôlable. Nous ne lui avons pas permis de voir le corps de son mari, récupéré et inhumé hâtivement par Johnny.

Mais moi, je l'ai vu. Je sais comment il est mort.

« Un félin tue en vous broyant la gorge », m'a appris Johnny en creusant la sépulture.

Il pelletait avec constance, la bêche fendant la terre cuite au soleil. Les insectes avaient beau nous harceler, il ne les chassait pas, appliqué qu'il était à préparer la dernière demeure d'Isao.

« Il vise directement le cou et referme ses mâchoires autour de votre trachée, déchirant veines et artères. On meurt par asphyxie, noyé dans son propre sang. »

C'est bien ce que montre le corps d'Isao, même si le léopard avait commencé à lacérer son abdomen et sa poitrine : sa gorge béante laisse imaginer ce qu'ont été ses derniers instants, ses derniers efforts pour trouver de l'air tandis que le sang s'engouffrait dans ses poumons.

Keiko ignore tout de ces détails. Elle sait seulement que son mari est mort et enterré.

Je l'entends soupirer dans son sommeil, un petit geignement de désespoir, puis le silence revient. Allongée sur le dos sans bouger, elle m'évoque une momie enveloppée de linge blanc. La tente des Matsunaga dégage une odeur particulière, agréablement exotique, comme un parfum d'herbes aromatiques d'Asie qui imprégnerait leurs vêtements. Tout est propre et bien ordonné. Les chemises d'Isao, qu'il n'aura plus jamais l'occasion de porter, ont été soigneusement rangées dans sa valise, avec la montre en or que nous avons récupérée sur son cadavre. Chaque chose est à sa place, en harmonie. Tout le contraire de la tente que je partage avec Richard.

Je me sens soulagée d'être loin de lui, et c'est pourquoi je me suis portée volontaire pour tenir compagnie à Keiko. Notre tente, où l'hostilité forme un écran aussi épais qu'un brouillard sulfureux, est bien le dernier endroit où je voudrais dormir cette nuit. C'est à peine si Richard m'a adressé deux mots de toute la journée. Il est toujours fourré avec Elliot et les deux blondes. Tous les quatre semblent faire équipe à présent, comme si on était dans un jeu du style *Survivre au Botswana*, et que c'était sa tribu contre la mienne.

Sauf qu'il n'y a personne dans ma tribu, à moins de compter la pauvre Keiko – et Johnny. Mais Johnny fait toujours cavalier seul, au fond ; il est son propre maître et la mort du léopard l'a plongé dans une confusion morose. Depuis, il ne m'a quasiment plus adressé la parole.

Me voici donc, la femme à qui personne ne parle, allongée sous une tente auprès d'une femme qui ne parle à personne. Au-dehors, la symphonie nocturne a commencé, avec les insectes au piccolo et les hippopotames au

basson. J'en suis venue à aimer ces sons, et j'en rêverai sûrement une fois rentrée chez moi.

Le lendemain matin, je suis réveillée par le chant des oiseaux. Pour une fois, il n'y a pas de clameurs, pas de cris d'alarme, rien que les douces mélodies de l'aube. Les quatre membres de « l'équipe Richard » sont blottis les uns contre les autres autour du feu de camp, à siroter du café. Johnny est assis tout seul sous un arbre. La fatigue semble peser sur ses épaules, il lutte contre le sommeil mais pique parfois du nez. Je voudrais m'approcher de lui, chasser sa lassitude par un massage, mais les autres m'observent. Alors je rejoins leur cercle.

— Comment va Keiko ? me demande Elliot.

— Elle dort encore. Elle a passé une nuit calme.

Je me sers du café.

— Je suis heureuse de constater que nous sommes tous en vie ce matin.

Ma boutade est de mauvais goût, je la regrette aussitôt.

— Je me demande s'il s'en réjouit, *lui*, marmonne Richard en coulant un regard vers Johnny.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je trouve pour le moins étrange cette succession de catastrophes. D'abord Clarence, ensuite Isao, et la Jeep... Comment diable une Jeep peut-elle tomber en rade aussi subitement ?

— Tu accuses Johnny ?

Richard regarde les trois autres, et soudain je comprends qu'il n'est pas le seul à le croire fautif. Est-ce pour cela qu'ils font bande à part ? Pour échanger des hypothèses, entretenir leur paranoïa ?

Je secoue la tête.

— C'est ridicule !

— Évidemment, c'était couru, grommelle Vivian. Qu'est-ce que je vous disais !

— Quoi ?

— Ça crève les yeux que tu es son chouchou. J'étais certaine que tu le défendrais.

— Il n'a pas besoin d'être défendu. C'est grâce à lui qu'on est encore en vie.

— Vraiment ?

Elle jette un regard méfiant à Johnny. Il est trop loin pour nous entendre, mais elle baisse tout de même la voix.

— Tu en es sûre ?

Tout ceci est absurde. Je scrute leurs visages en me demandant qui a lancé cette campagne de diffamation.

— Vous allez m'expliquer que c'est Johnny qui a tué Isao et l'a hissé en haut de cet arbre ? À moins qu'il ne se soit contenté de le livrer au léopard pour qu'il se charge du reste ?

— Que sait-on de lui, en définitive, Millie ? intervient Elliot.

— Oh, non ! Pas toi...

— Je dois admettre que ce qu'ils disent...

Il n'élève pas la voix, mais sa fébrilité est palpable.

— Réfléchissez, dit Richard. Comment s'est-on retrouvés dans ce safari ?

Je le fusille du regard.

— Si je suis ici, c'est seulement à cause de toi ! C'est toi qui la voulais, ton aventure africaine... Eh bien, voilà ! Tu n'es pas satisfait ? Ou est-ce trop même pour *toi* ?

Sylvia prend la parole pour la première fois :

— On l'a trouvé sur Internet.

Je note que ses mains tremblent au point qu'elle doit poser son gobelet de café pour ne pas en renverser.

— Vivian et moi, on avait envie d'une excursion en brousse, mais on n'avait pas un gros budget. On est tombées sur son site web : « Perdu au Botswana ».

Elle part d'un rire à moitié hystérique.

— Nous voilà servies !

— Moi, je les ai suivies, explique Elliot. On a fait connaissance dans un bar du Cap et elles m'ont parlé de ce *fabuleux* safari auquel elles allaient

participer...

— Je suis désolée, Elliot, dit Sylvia. Je regrette que tu nous aies rencontrées dans ce bar. Je regrette qu'on t'ait convaincu de venir...

Elle prend une faible inspiration et sa voix se brise.

— Seigneur, comme je voudrais être à la maison...

— Les Matsunaga ont réservé sur le site web, eux aussi, déclare Vivian. Isao m'a raconté qu'il cherchait une authentique expérience africaine. Pas un lodge à touristes, mais l'occasion d'explorer réellement la brousse.

— C'est aussi notre cas, dit Richard. Ce même foutu site, « Perdu au Botswana ».

Je me rappelle la nuit où Richard me l'a montré sur son ordinateur. Pendant des jours, il avait surfé sur le web, s'extasiant sur des vues de « safari lodges », de villages de tentes et de festins dressés sur des tables éclairées aux chandelles. En revanche, je ne sais plus pourquoi il a finalement opté pour « Perdu au Botswana ». Peut-être à cause de la promesse d'authenticité. Une véritable communion avec la nature, comme Hemingway l'aurait célébrée, même si Hemingway n'était sûrement qu'un mythomane très convaincant. Je n'ai pris aucune part à la préparation de ce voyage ; c'était son choix, son rêve. Devenu un cauchemar.

— Est-ce que vous insinuez que ce site web était une sorte de leurre pour nous attirer ici ? Vous vous rendez compte de ce que vous dites ?

— On vient des quatre coins de la planète pour chasser le gros gibier, déclare Richard. Et si, cette fois, le gibier, c'était *nous* ?

S'il cherchait une réaction, il n'a pas raté son coup : Elliot semble sur le point de vomir. Sylvia plaque la main sur sa bouche comme pour étouffer un sanglot.

Mais moi, je réponds par un ricanement moqueur.

— Vous vous imaginez que Johnny Posthumus veut nous tuer ? Par pitié, Richard, on n'est pas dans un de tes polars...

— C'est lui qui a le fusil. Il détient tout le pouvoir. Si on n'est pas solidaires, *tous autant que nous sommes*, alors on est foutus.

Ah, nous y voilà. C'est perceptible dans sa voix amère. Visible dans les regards méfiants qui se posent sur moi. Je suis la traîtresse du groupe, celle

qui va s'empresse d'aller tout raconter à Johnny. C'est si ridicule que je devrais en rire, mais ma colère est trop forte. En me remettant sur mes pieds, j'ai du mal à m'exprimer calmement :

— Quand ce sera terminé, quand on sera tous dans cet avion qui nous ramènera à Maun, la semaine prochaine, je vous rappellerai vos propos. Et vous vous trouverez bien bêtes...

— J'espère que tu as raison, chuchote Vivian. J'espère que nous sommes des idiots. J'espère qu'on sera dans cet avion, et pas juste un tas d'os dans le...

Elle s'interrompt à l'instant où une ombre surgit soudain au-dessus d'elle.

Johnny s'est approché si discrètement que personne ne l'a entendu. Il se tient à présent juste derrière Vivian et laisse planer son regard sur le groupe.

— On a besoin d'eau et de bois pour le feu. Richard, Elliot, à la rivière avec moi...

Comme ils se lèvent, je note la peur dans le regard d'Elliot. La même qui habite les yeux des blondes. Tranquillement, Johnny place son fusil en bandoulière, la position du tireur au repos, mais la seule présence de cette arme entre ses mains infléchit le rapport de force en sa faveur.

— Et... les filles ? demande Elliot, leur jetant un regard nerveux. Je ne devrais pas... euh... rester là pour veiller sur elles ?

— Elles n'ont qu'à attendre dans la Jeep. Pour le moment, j'ai besoin de muscles.

— Si vous me donnez le fusil, on pourra aller chercher de l'eau et du bois, Elliot et moi, suggère Richard.

— Personne ne quitte le camp sans moi. Et je ne quitte pas le périmètre sans ce fusil.

Le visage de Johnny est lugubre.

— Si voulez rester en vie, il faut me faire confiance.

Boston

Le steak de Gabriel était cuit à point, comme il le demandait toujours quand ils dînaient ensemble au restaurant Matteo's. Mais ce soir-là, alors qu'ils étaient installés à leur table préférée, Jane avait du mal à supporter la vue du sang qui suintait dans l'assiette de son mari. Cela lui rappelait trop celui de Debra Lopez ruisselant sur le rocher. Ou le cadavre de Gott, pendu comme un quartier de bœuf. *Bœuf ou être humain, nous sommes tous de la viande fraîche.*

Remarquant qu'elle touchait à peine à ses côtes de porc, Gabriel lui adressa un regard inquisiteur.

— Tu y penses encore, n'est-ce pas ?

— C'est plus fort que moi. Ça ne t'arrive jamais ? Des images que tu ne peux pas t'ôter de la tête, malgré tous tes efforts ?

— Essaie encore, Jane.

Il tendit le bras au-dessus de la table et lui pressa la main.

— Il y a longtemps qu'on n'avait pas dîné ensemble.

— Je fais de mon mieux, mais cette affaire...

Elle considéra le steak de son mari et frissonna.

— Il y a de quoi devenir végétarienne...

— À ce point-là ?

— On en a vu, des horreurs, toi et moi. On a passé trop de temps en salle d'autopsie. Mais cette fois, ça m'a secouée plus profondément. Étripé, pendu... bouffé par ses propres animaux de compagnie.

— Voilà pourquoi on ne prendra jamais de chiot.

— Gabriel, ce n'est pas drôle.

— J'essaie seulement de détendre l'atmosphère, dit-il en prenant son verre de vin. Les soirées en tête à tête ne sont pas si fréquentes, et celle-ci est en train de se changer en réunion de travail. Comme d'habitude.

— C’est notre travail à tous deux. De quoi est-on censé parler, sinon ?

— De notre fille, peut-être ? De notre prochain voyage ?

Il reposa son verre.

— Il n’y a pas que les meurtres dans la vie.

— C’est ce qui nous a réunis.

— Pas seulement.

Non, songea-t-elle tandis qu’il reprenait son couteau, le maniant avec la précision froide et naturelle d’un chirurgien. Le jour où ils s’étaient rencontrés, sur une scène de crime dans la réserve de Stony Brook, elle avait trouvé son flegme intimidant. Dans le chaos de cet après-midi-là, tandis que flics et techniciens se rassemblaient autour du cadavre décomposé, Gabriel avait été une présence calme et imposante, l’observateur distant à qui rien n’échappe. Elle n’avait pas été étonnée d’apprendre qu’il appartenait au FBI ; elle avait deviné au premier coup d’œil qu’il venait de l’extérieur, pour défier son autorité. Mais c’était la même chose qui les avait opposés d’abord et rapprochés ensuite. Attraction et répulsion, l’attirance des contraires. Aujourd’hui encore, devant son impassibilité qui la faisait enrager, elle savait exactement pourquoi elle s’était éprise de lui.

Il la regarda et poussa un soupir résigné.

— Entendu, que ça me plaise ou pas, j’ai l’impression qu’on va parler meurtre. Bon...

Il reposa ses couverts.

— Tu crois vraiment que cet O’Brien est la clé de tout ?

— Les appels malveillants pendant son émission ressemblent tellement aux commentaires du portrait de Leon Gott paru dans la presse... On le menaçait de le pendre et de l’éventrer.

— L’image n’a rien de particulièrement original. C’est tout bonnement ce que font les chasseurs. Je l’ai fait moi-même après avoir abattu un chevreuil.

— Cette Suzy qui appelle régulièrement se présente comme un membre du Front de libération vegan. Selon leur site web, ils comptent cinquante membres dans le Massachusetts.

— Connais pas. Je ne me souviens pas d’avoir vu ce nom apparaître sur une liste de surveillance fédérale.

— Dans les fichiers de la police de Boston non plus. Mais ils sont peut-être assez malins pour ne pas se faire remarquer. Ne pas revendiquer leurs actes.

— Pendre et étripier des chasseurs, ça correspond à la philosophie vegan, selon toi ?

— Pense au Front de Libération de la Terre. Ils posent bien des bombes incendiaires...

— Mais ils prennent soin de ne tuer personne.

— La symbolique est évidente. Leon Gott était chasseur de gros gibier et taxidermiste. *Hub Magazine* a publié un article sur lui intitulé « Le Maître des Trophées ». Quelques mois plus tard, on le retrouve pendu par les chevilles, tailladé de part en part et éviscéré. Suspendu juste à la bonne hauteur pour être grignoté par ses animaux de compagnie. Quel meilleur sort réserver au cadavre d'un chasseur que de le faire boulotter par Médor et Minou ?

Elle se tut, soudain consciente que le restaurant était devenu silencieux. Tournant la tête, elle s'aperçut que le couple à la table voisine la dévisageait.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment, Jane, dit Gabriel.

Elle baissa les yeux sur sa côte de porc.

— On a du beau temps, en ce moment...

Une fois que le brouhaha des conversations eut repris autour d'eux, elle déclara, plus bas :

— Sur le plan symbolique, c'est très fort.

— À moins que le meurtre n'ait aucun rapport avec ses activités de chasseur. Le vol pourrait être le mobile.

— Dans ce cas, il a été très sélectif : son portefeuille et ses espèces se trouvaient toujours dans sa chambre, intacts. À notre connaissance, seule la peau du léopard des neiges a disparu.

— Et tu m'as dit qu'elle avait une grande valeur.

— Mais une pièce aussi rare sera très difficile à fourguer. Seul un collectionneur privé pourrait s'y intéresser. Et si le vol était l'unique mobile, pourquoi ce rituel sanglant d'éviscération ?

— Il me semble que tu as deux éléments symboliques bien particuliers,

ici. Primo, le vol de cette précieuse fourrure. Secundo, la façon dont le corps de la victime a été mis en scène.

Gabriel réfléchit, fixant la bougie sur la table en fronçant les sourcils. Il s'était finalement laissé prendre par l'énigme et s'attachait à la résoudre. Elle regarda la flamme de la bougie danser sur son visage alors qu'il passait les faits au crible. Quelle chance de pouvoir en discuter avec lui. Elle s'imagina dans la même situation avec un conjoint qui ne serait pas dans la police, mourant d'envie de parler de ce qui la rongait sans pouvoir rien dire. Non seulement ils avaient un foyer et un enfant en commun, mais ils connaissaient tous les deux l'extrême fragilité de la vie humaine.

— Je verrai ce qu'on a sur ce Front de libération vegan, dit-il. Mais je pense qu'il faut se concentrer sur la fourrure de l'animal, puisque c'est le seul objet de valeur dont on sait qu'il a été volé. Qu'est-ce que tu penses de Jerry O'Brien ?

— À part que c'est un con et un misogyne ?

— En tant que suspect. Un mobile quelconque pour tuer Gott ?

— Ils chassaient ensemble. Il aurait facilement pu le tuer dans les bois et prétexter un accident. Mais oui, j'ai pensé à lui. Et à son assistant personnel. Gott était si solitaire que nous n'avons pas tellement de suspects. En tout cas, à notre connaissance.

Mais à fouiller assez profondément dans la vie de quelqu'un, on avait toujours des surprises. Elle repensa à d'autres victimes, d'autres enquêtes qui avaient révélé des amants secrets ou des comptes en banque cachés, ou encore d'innombrables désirs illicites seulement mis au jour par une fin de vie brutale.

Et elle pensa à son propre père, qui avait eu ses propres secrets, en particulier sa liaison avec une autre femme qui avait brisé son mariage. Même l'homme qu'elle croyait si bien connaître, celui avec qui elle avait fêté chaque Noël, chaque anniversaire, s'était révélé être un étranger.

Plus tard ce soir-là, elle fut forcée d'affronter ce même étranger quand Gabriel et elle s'arrêtèrent devant la maison d'Angela pour récupérer leur fille. Jane reconnut aussitôt la voiture garée dans l'allée.

— Qu'est-ce que papa fait ici ?

— C'est sa maison.

— *C'était...*

Elle mit pied à terre et examina la Chevy, garée à sa place, comme si elle ne l'avait jamais quittée. Comme si Frank Rizzoli pouvait réintégrer son ancienne vie sans que rien n'ait changé. Il y avait une nouvelle bosse sur l'aile gauche ; elle se demanda si c'était l'œuvre de sa bimbo, et s'il l'avait engueulée comme il engueulait autrefois Angela quand elle rayait la portière. N'importe quel nouvel amoureux finit par révéler ses défauts, à condition de le fréquenter assez longtemps. Quand ladite bimbo avait-elle remarqué qu'il avait des touffes de poils dans les narines et mauvaise haleine le matin, comme n'importe quel mec ?

— On prend Regina et on rentre, chuchota Gabriel en montant les marches avec elle.

— Qu'est-ce que je vais faire, d'après toi ?

— Pas t'impliquer dans le drame familial habituel, j'espère...

— Une famille sans drame, dit-elle en sonnante, ne serait pas la mienne...

Sa mère ouvrit la porte. Du moins la version terne, aux allures de zombie et au sourire triste.

— Elle dort à poings fermés, on n'a eu aucun problème. Vous avez passé un bon moment ?

— Oui. Qu'est-ce que papa fait ici ?

La voix de l'intéressé lança :

— Je me repose dans ma propre maison, voilà ce que je fais ! C'est quoi, cette question ?

Jane s'avança dans le living et vit son père vissé dans son vieux relax – le roi vagabond venu réclamer son trône. Ses cheveux avaient l'air d'être couverts de cirage noir – depuis quand les teignait-il ? Et il y avait d'autres nouveautés : la chemise en soie portée sans cravate, la montre de luxe, une version Las Vegas de Frank Rizzoli. Avait-elle passé la mauvaise porte, pénétré dans une autre dimension où sa mère était un robot et son père le roi du disco ?

— Je vais chercher Regina, déclara Gabriel, qui fila discrètement dans le couloir.

Lâche.

— Ta mère et moi, nous sommes enfin parvenus à un accord, annonça Frank.

— C'est-à-dire ?

— On va arranger les choses. Reprendre la vie commune.

— Avec ou sans Blondie ?

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu cherches à tout gâcher ?

— Tu y parviens très bien tout seul.

— Angela ! Dis-lui...

Jane se tourna vers sa mère, qui fixait ses pieds.

— C'est ce que tu souhaites, maman ?

— Tout ira bien, Janie, répondit-elle doucement. Ça va aller.

— La voix de l'enthousiasme... !

— J'aime ta mère, dit Frank. Nous sommes une famille, nous avons fondé un foyer et nous restons ensemble. C'est l'essentiel.

Jane regarda ses parents tout à tour. Son père la fusillait du regard, le teint rougeaud et l'air belliqueux. Sa mère l'évitait. Elle aurait voulu s'exprimer – il y avait tant à dire –, mais il était tard et Gabriel se tenait déjà devant la porte, leur petite fille endormie dans les bras.

— Merci de l'avoir gardée, maman, dit-elle seulement. Je t'appelle...

Ils sortirent de la maison et rejoignirent la voiture. Au moment où Gabriel finissait d'attacher Regina dans son siège auto, la porte d'entrée se rouvrit et Angela sortit pour leur apporter une girafe en peluche.

— On l'entendrait hurler à des kilomètres si on oubliait Benny !

— Ça va, maman ?

Angela croisa les bras et jeta un coup d'œil vers la maison, comme si elle attendait qu'on réponde à sa place.

— Maman ?

Elle soupira.

— C'est mieux pour tout le monde. Frankie le souhaite. Mike aussi.

— Mes frères n'ont rien à dire. C'est toi qui es concernée.

— Il n’a jamais signé les papiers du divorce, Jane. Nous sommes toujours mariés, et ça compte. Ça signifie qu’il ne nous a jamais vraiment abandonnés.

— Ça signifie qu’il voulait jouer sur les deux tableaux.

— C’est ton père.

— Oui, et je l’aime. Mais je t’aime, toi aussi, et tu n’as pas l’air heureuse.

Dans la pénombre de l’allée, sa mère s’efforça de sourire bravement.

— Nous formons une famille. Je ferai en sorte que ça marche.

— Et Vince ?

À la simple mention de ce prénom, le sourire de sa mère se décomposa. Elle pressa sa main contre sa bouche et se détourna.

— Mon Dieu, mon Dieu...

Comme elle fondait en larmes, Jane la prit dans ses bras.

— Il me manque. Tous les jours. Il ne mérite pas ça.

— Tu l’aimes ?

— Oui !

— Tu aimes papa ?

Angela hésita.

— Bien sûr que je l’aime.

Mais la véritable réponse était dans cette pause, ces quelques secondes de silence avant qu’elle contredise son cri du cœur. Elle s’écarta de Jane, prit une profonde inspiration, et se redressa.

— Ne t’en fais pas pour moi. Tout s’arrangera. Et maintenant, va vite coucher cette petite fille, d’accord ?

Jane la regarda rentrer. Par la fenêtre, elle la vit s’installer sur le divan du living en face de son mari. Comme au bon vieux temps, se dit-elle. Maman dans son coin. Papa dans le sien.

Maura s'arrêta dans l'allée et leva les yeux. Des dizaines de corbeaux croassaient, disséminés dans un arbre tels des fruits inquiétants, leurs ailes noires se détachant dans le ciel tout gris. Ils cadraient parfaitement avec le froid de cet après-midi, les nuages orageux qui approchaient, et la tâche sinistre qui l'attendait. On avait barré le passage menant au jardin avec du ruban jaune. Elle passa par-dessous et s'avança sur la terre fraîchement retournée, en sentant peser sur elle le regard des corbeaux qui commentaient bruyamment cette nouvelle intrusion dans leur royaume. Les inspecteurs Darren Crowe et Johnny Tam se tenaient près d'une pelleuse à l'arrêt et un monticule de terre humide. Tam lui fit signe de sa main gantée de violet. C'était un jeune inspecteur sérieux et dénué d'humour, récemment intégré au département des homicides après avoir été simple flic de quartier dans le quartier chinois de Boston. Hélas pour lui, on l'avait associé à Crowe, qui avait poussé son ancien coéquipier, Thomas Moore, vers une retraite bien méritée. « Le mariage de la carpe et du lapin », avait pronostiqué Jane, et dans le service on avait pris des paris sur le temps qu'il faudrait au susceptible Tam pour craquer et se jeter sur lui. Ce serait mauvais pour sa carrière, certes, mais de l'avis général le spectacle en vaudrait la peine.

Même ici, dans ce jardin très boisé, sans caméras de télévision en vue, Crowe était à son avantage avec sa coiffure de star et son costume bien coupé pour ses larges épaules. Il avait l'habitude d'accaparer l'attention générale et il aurait été facile d'oublier le bien plus discret Tam. Mais Maura se focalisa sur ce dernier car elle savait pouvoir compter sur lui pour présenter les faits de façon claire et exhaustive.

Avant qu'il puisse parler, Crowe déclara avec un petit rire :

— Les propriétaires ne devaient pas s'attendre à trouver *ça* dans leur future piscine.

Maura contempla le crâne et la cage thoracique barbouillés de terre, posés sur une bâche en plastique bleu. Un simple coup d'œil lui apprit que les os étaient humains.

Elle enfila des gants.

— Qu'est-ce qu'on sait ?

— Les propriétaires voulaient une piscine. Ils ont acheté la maison il y a trois ans, et embauché Lorenzo Construction pour l'excavation. À soixante centimètres de profondeur, ils ont trouvé *ça*. Le conducteur de la pelleteuse a ouvert la bâche, flippé, et appelé les urgences. Heureusement, il n'a pas l'air d'avoir causé trop de dégâts avec son matériel.

Maura ne distingua ni vêtements ni bijoux, mais elle n'en avait pas besoin pour déterminer le sexe. Elle s'accroupit pour examiner les délicates crêtes supraorbitales, puis souleva la bâche pour découvrir un bassin aux ailes iliaques très évasées. L'aspect du fémur indiquait que la défunte n'était pas grande, un mètre soixante environ.

— Elle est là depuis un certain temps, déclara Tam.

Il avait compris tout seul qu'il s'agissait d'une femme.

— Combien de temps, à votre avis ? ajouta-t-il.

— La squelettisation est complète. La colonne vertébrale n'est plus articulée. Les attaches ligamentaires sont déjà décomposées.

— Des mois ? Des années ? demanda Crowe.

— Oui.

Il poussa un grognement d'impatience.

— Vous ne pouvez pas être plus précise ?

— J'ai déjà rencontré une squelettisation complète, dans une sépulture peu profonde, au bout de seulement trois mois, alors je ne peux pas vous donner de réponse plus précise. Six mois minimum, c'est ma meilleure estimation de la date du décès. Le fait qu'elle soit nue et enterrée peu profondément a pu accélérer la décomposition, mais la couche de terre était assez épaisse pour la protéger des charognards.

Comme pour lui répondre, de puissants croassements retentirent au-dessus de sa tête, et elle aperçut trois corbeaux perchés sur des arbres, occupés à les observer. Elle avait déjà vu quels dommages ils pouvaient infliger à un corps humain, comment ces becs pouvaient déchiqueter des ligaments et arracher des yeux de leurs orbites. À l'unisson, ils s'élevèrent dans une rafale d'ailes acérées.

— À vous glacer les sangs, ces bestioles. De vrais petits vautours, dit Tam en les regardant s'éloigner.

— Et incroyablement intelligents. Si seulement ils pouvaient parler...

Elle le regarda.

— On connaît l'historique de cette propriété ?

— Elle a appartenu à une vieille dame pendant une quarantaine d'années. Après sa mort, il y a quinze ans, le règlement de la succession a traîné et la maison est tombée en décrépitude. Il y avait bien des locataires de temps en temps, mais elle est restée vacante la plupart du temps. Jusqu'au jour où ce couple l'a achetée, il y a environ trois ans.

Maura considéra le terrain.

— Pas de clôture, et adjacent à un bois.

— Oui, on jouxte la réserve de Stony Brook. Facile d'accès pour qui cherche un endroit où enterrer un cadavre.

— Et les propriétaires actuels ?

— C'est un jeune couple sympa. Ils ont retapé la maison petit à petit, rénové la cuisine et la salle de bains. Cette année, ils avaient décidé de s'offrir une piscine. Avant le début des travaux, il paraît que cette partie du jardin était envahie de mauvaises herbes.

— L'inhumation a donc sans doute précédé leur acquisition.

— Alors, cette nana ? intervint Crowe. Vous avez une idée de la cause du décès ?

— Un peu de patience, inspecteur. Je n'ai pas encore fini de la déballer...

Ce qui restait de bâche bleue contenait tibias et péronés, métatarses et...

Maura se figea, les yeux fixés sur de la corde en nylon orange, toujours enroulée autour des os des chevilles. Une image surgit aussitôt dans son esprit. Une autre scène de crime. Corde en nylon orange. Un corps suspendu par les pieds, éviscéré.

Sans un mot, elle revint à la cage thoracique, s'agenouilla plus près et examina l'appendice xiphoïde, là où les côtes se rejoignaient pour se rattacher au sternum. Même par cette journée nuageuse, dans la pénombre de la forêt, elle pouvait distinguer l'entaille très nette sur l'os. Elle imagina le corps suspendu par les pieds. Une lame fendant le ventre de haut en bas, du pubis au sternum. L'entaille se trouvait juste à l'endroit où la lame aurait atterri.

Soudain, ses mains se glacèrent à l'intérieur de ses gants.

— Docteur Isles ? appela Tam.

Elle l'ignora et se concentra sur le crâne. Sur l'os frontal, là où le front descendait en pente douce jusqu'aux sourcils, apparaissaient trois éraflures parallèles.

Elle bascula sur ses talons, ahurie.

— Il faut appeler Rizzoli.

En avant pour le feu d'artifice ! songea Jane en se glissant sous la bande jaune vif. Ce n'était pas sa scène de crime, pas son territoire, et Darren Crowe veillerait à ce que ce soit bien clair dès le début. Elle repensa à Leon Gott en train de crier « Dégage de ma pelouse ! » au fils de la voisine, imagina Crowe avec trente ans de plus, vieillard hurlant « Dégage de ma scène de crime ! ».

Mais ce fut Johnny Tam qui l'accueillit près de la maison.

— Ah, Rizzoli...

— Quelle est l'humeur du jour ?

— Comme d'habitude. Toute de chaleur humaine et de gaieté.

— À ce point ?

— Il n'est pas très content du Dr Isles pour le moment.

— Moi non plus, je ne suis pas très contente.

— Elle tenait à t'appeler. Et quand elle parle, j'écoute...

Jane observa Tam, mais échoua comme d'habitude à décrypter son expression – elle n'en avait jamais été capable. Bien que récemment affecté au département des homicides, il s'était déjà forgé la réputation d'un homme qui accomplit son devoir avec une opiniâtreté humble et discrète. Contrairement à Crowe, ce n'était pas un fanfaron.

— Tu penses comme elle qu'il y a un lien entre ces deux affaires ?

— Je sais que le Dr Isles n'est pas du genre à se fier à des intuitions. J'ai donc été un peu surpris quand elle a voulu te faire venir. Étant donné le prévisible retour de manivelle...

Ils n'avaient pas besoin de prononcer son nom pour savoir qu'ils parlaient tous deux de Crowe.

— C'est donc si pénible de travailler avec lui ? demanda-t-elle en l'accompagnant sur le chemin dallé jusqu'à l'arrière de la maison.

— J'ai déjà crevé trois punching-balls en salle de gym.

— Crois-moi, ça ne s'arrangera pas. Bosser avec lui, c'est comme un supplice chi...

Elle s'interrompit.

— Tu vois ce que je veux dire.

Son collègue rigola.

— Nous, les Chinois, nous l'avons peut-être inventé, mais Crowe l'a perfectionné !

Ils arrivèrent dans le jardin et elle vit l'objet de leurs moqueries en compagnie de Maura. Tout dans l'attitude de Crowe hurlait « Ras le bol ! », depuis sa nuque rigide jusqu'à ses gesticulations.

— Avant de transformer tout ça en cirque, disait-il à Maura, si vous nous donniez une date plus précise pour le décès ?

— Je ne peux pas être plus précise, répliquait Maura. Le reste vous regarde. C'est *votre* boulot.

Voyant Jane s'approcher, Crowe lança :

— Je suis sûr que l'omnisciente Rizzoli va nous éclairer.

— Je suis ici à la demande du Dr Isles, rétorqua Jane. Je vais juste jeter un coup d'œil et débarrasser ton plancher.

— Oui. C'est ça...

— Par ici, Jane, dit Maura tout bas.

Jane la suivit à travers le jardin, jusqu'à la pelleteuse. Les restes étaient posés sur une bâche bleue au bord d'un trou fraîchement creusé.

— Une femme adulte, précisa Maura. Environ un mètre soixante. Pas d'altérations arthritiques à la colonne vertébrale, les épiphyses sont fermées. Âge : entre vingt et trente-cinq...

— Dans quoi m'as-tu embarquée ? marmonna Jane.

— Pardon ?

— Je suis déjà sur sa liste noire.

— Moi aussi, et ça ne m’empêche pas de faire mon travail...

Maura observa un silence.

— À supposer que je le garde.

La chose était devenue douteuse depuis que son témoignage au tribunal avait envoyé en prison un flic apprécié. À cause de sa froideur – certains auraient parlé de bizarrerie –, Maura n’avait jamais été très populaire auprès des membres de la police de Boston, et désormais ils la regardaient comme un traître à la cause.

— Pour être honnête, déclara Jane, rien de ce que tu m’as dit au téléphone ne m’a paru très convaincant.

Elle regarda les restes, réduits par la décomposition à l’état d’ossements.

— Pour commencer, il s’agit d’une femme.

— Ses chevilles étaient liées par de la corde de nylon orange. La même qu’on a trouvée autour des chevilles de Gott.

— Ce type de corde est assez banal, c’est une femme et on s’est donné la peine de l’enterrer, à la différence de Gott.

— Il y a une entaille à la base de son sternum, comme pour lui. Et elle a probablement été éviscérée.

— Probablement ?

— Sans tissu mou ni organe, je ne peux pas le prouver, mais cette entaille sternale a été faite par une lame. Le genre d’entaille qu’on ferait en tranchant l’abdomen. Et ce n’est pas tout...

Maura s’agenouilla pour désigner le crâne.

— Regarde...

— Les trois petites griffures ?

— Tu te rappelles les trois éraflures linéaires sur la radio du crâne de Gott que je t’ai montrée ? Comme des traces de griffes sur l’os.

— Celles-ci ne sont pas droites, et elles sont minuscules.

— Elles sont précisément espacées. Elles ont pu être faites par le même instrument.

— Ou par un animal. Ou cette pelleteuse.

Plusieurs voix se firent entendre. La police technique et scientifique venait d'arriver, et Crowe guidait un trio de techniciens vers les ossements.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses, Rizzoli ? lui lança-t-il. Tu veux prendre la tête du peloton ?

— Je ne suis pas venue revendiquer un pouce de ton territoire, seulement relever certaines analogies.

— Ta victime était... quoi ? Un mec de soixante-quatre ans ?

— Oui.

— Et nous avons là une jeune femme. Tu vois une similitude ?

— Non, admit Jane, qui sentait peser sur elle le regard de Maura.

— Qu'est-ce qu'a donné l'autopsie de cet homme ? Vous avez établi la cause du décès ?

— Il avait une fracture du crâne, ainsi que des lésions par écrasement du cartilage thyroïde, intervint Maura.

— Pas de fractures apparentes sur le crâne de la mienne.

La mienne. Comme si cette victime anonyme lui appartenait en propre.

— Cette femme était plus petite et plus facile à maîtriser qu'un homme, fit remarquer Maura. Il n'était pas nécessaire de l'assommer d'abord.

— Et ça fait encore une différence. Encore un détail qui ne cadre pas avec l'autre affaire.

— Inspecteur Crowe, c'est la méthode générale qui m'intéresse dans ces deux affaires. Le tableau d'ensemble.

— Que vous semblez être la seule à voir. L'une des victimes est un homme âgé, l'autre une jeune femme. L'une a une fracture au crâne, l'autre non. L'une a été tuée et exhibée dans son propre garage, l'autre enterrée dans un jardin.

— Toutes deux étaient nues, les chevilles ligotées par de la corde, et probablement éviscérées. À la façon dont un chasseur...

— Maura, l'interrompit Jane, et si on allait faire un tour dans la propriété ?

— J'ai déjà fait un tour.

— Pas moi. Viens...

À contrecœur, Maura l'accompagna jusqu'au fond du jardin, dans l'ombre des arbres qui accentuait encore la morosité de cet après-midi de grisaille.

— Tu es d'accord avec lui, n'est-ce pas ? demanda Maura, la voix teintée d'amertume.

— Tu sais que je respecte toujours ton opinion, Maura.

— Mais en l'occurrence, tu ne la partages pas...

— Tu dois reconnaître qu'il y a des différences entre ces deux victimes.

— Les entailles. La corde en nylon. Même les nœuds sont similaires, et...

— Un double nœud plat, ce n'est pas rare. Si j'étais un assassin, c'est sans doute ainsi que je ligoterais ma victime.

— Et l'éviscération ? Dans combien d'affaires récentes as-tu rencontré cela ?

— Tu n'as trouvé qu'une simple entaille au sternum. Ce n'est pas concluant. Ces victimes ne pourraient pas être plus dissemblables : âge, sexe, emplacement.

— Tant que je n'aurai pas établi l'identité de cette femme, tu ne peux pas affirmer qu'il n'y a pas de lien avec Gott.

— OK, admit Jane avec un soupir. C'est vrai.

— Pourquoi est-ce qu'on se dispute ? J'ai toujours accepté tes critiques. À condition que tu fasses ton boulot.

Jane se raidit.

— Quand est-ce que je ne l'ai pas fait ?

Cette réplique chargée de tension réduisit Maura au silence. L'humidité ambiante avait changé ses cheveux noirs habituellement lisses et brillants en une masse de frisottis criblée de brins d'herbe. Sous le couvert des arbres, avec ses revers de pantalon couverts de boue et son chemisier fripé, elle ressemblait à une version sauvage d'elle-même, une inconnue dont les yeux brillaient trop intensément. Fiévreusement.

— Quel est le problème, au juste ? demanda doucement Jane.

Maura détourna les yeux. Une soudaine dérobade, comme si la réponse était trop douloureuse pour être exprimée. Depuis des années, elles se

confiaient leurs malheurs et leurs erreurs. Chacune savait ce qu'il y avait de pire chez l'autre. Pourquoi Maura refusait-elle tout à coup de répondre à une simple question ?

— Maura ? sonda Jane. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai reçu une lettre, répondit Maura avec un soupir.

Elles s'installèrent dans un box du J.P. Doyle's, un des repaires favoris de la police de Boston. Dans quelques heures, une demi-douzaine de flics seraient accoudés au bar, à se raconter leurs guerres ; mais il n'était que 15 heures, l'heure creuse, et seules deux autres tables étaient occupées. Si Jane venait déjeuner ici très souvent, c'était une première pour Maura, autre rappel qu'en dépit de leurs longues années de fréquentation comme collègues et amies, un gouffre les séparait encore. Flic contre médecin, études courtes contre fac prestigieuse, bière Adams contre sauvignon blanc. Tandis que la serveuse attendait, Maura parcourut la carte avec l'air de se demander ce qui serait le moins mauvais...

— Le fish-and-chips n'est pas mal, suggéra Jane.

— Je prendrai la salade César. Vinaigrette à part.

La serveuse s'éclipsa, et elles restèrent un moment dans un silence tendu. À l'autre table se trouvait un couple qui n'arrêtait pas de se peloter. Un homme d'âge mûr et une jeunette. Relation adultère, pensa Jane, forcément clandestine. Elle songea à son père, Frank, et à la liaison qui avait brisé son ménage et poussé la malheureuse Angela dans les bras de Vince Korsak. L'envie la démangeait de crier : *Hep, monsieur, rentrez au bercail, et vite, avant de gâcher la vie de tout le monde !*

Comme si un homme ivre de testostérone écoutait jamais la voix de la raison.

Maura leur jeta un coup d'œil elle aussi.

— Quel endroit charmant ! Ils louent des chambres à l'heure ?

— La cuisine est correcte et les portions copieuses, c'est une bonne cantine quand on vit d'un salaire de flic. Désolée si on est loin de tes standards...

Maura sourcilla.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne suis pas bien lunée, aujourd'hui.

— Tu m'as dit avoir reçu une lettre. De qui ?

— Amalthea Lank.

Un souffle glacé parcourut la peau de Jane, lui hérissa l'échine. *La mère de Maura*. Une mère qui l'avait abandonnée peu après sa naissance. Une mère actuellement incarcérée dans la prison pour femmes de Framingham, condamnée à la réclusion à perpétuité pour meurtres.

Pas une mère. Un monstre.

— Comment se fait-il qu'elle t'écrive ? Je croyais que tu avais coupé les ponts.

— C'est le cas. J'ai demandé à la prison de ne plus me transmettre ses courriers et je ne réponds pas à ses appels téléphoniques.

— Dans ce cas, comment a-t-elle fait ?

— Je ne sais pas. Elle a peut-être soudoyé un gardien. Ou bénéficié de la complicité d'une autre détenue. Mais j'ai trouvé ça dans mon courrier, hier soir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? Je m'en serais occupée. Une visite à la prison, et je me serais assurée qu'elle ne t'embête plus jamais.

— Je n'ai pas pu. J'avais besoin de réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

Jane se pencha en avant.

— Elle cherche à te déstabiliser, une fois de plus. C'est sa passion, la manipulation psychologique.

— Je sais bien...

— Entrebâille la porte et elle va te pourrir la vie. Dieu merci, elle ne t'a pas élevée. Tu ne lui dois rien. Pas un mot, pas une pensée.

— Elle m'a transmis ses gènes. Quand je la regarde, c'est moi que je vois.

— La génétique, c'est très surfait.

— Les gènes déterminent qui nous sommes.

— Je dois comprendre que tu vas te mettre à massacrer des gens au scalpel, comme elle ?

— Bien sûr que non, mais dernièrement...

Maura s'interrompt et contempla ses mains.

— Partout où je regarde, il me semble voir des ombres. Je vois la noirceur

des choses.

— Tu m'étonnes ! Vu où tu bosses...

— Quand j'entre dans une salle pleine de monde, je me demande automatiquement de qui je dois me méfier. Qui surveiller.

— On appelle cela « conscience situationnelle ». C'est signe d'intelligence.

— C'est davantage. Comme si je pouvais sentir cette noirceur de l'intérieur. Je ne sais pas si ça vient du monde qui m'entoure ou si c'est déjà en moi.

Elle contemplait toujours ses mains, comme si les réponses y étaient inscrites.

— Je m'aperçois que je suis toujours en train de chercher des profils inquiétants, des rapports. Quand j'ai vu ce squelette aujourd'hui, et que je me suis rappelé le cadavre de Leon Gott, j'ai vu un profil. La signature du tueur.

— Cela ne signifie pas que tu es en train de perdre les pédales. Seulement que tu fais ton boulot de médecin légiste. Toujours chercher le tableau d'ensemble, comme tu dis.

— Pourquoi toi tu n'as pas vu de signature ?

— Parce que tu es plus futée que moi ?

— Ne réponds pas par une boutade, Jane. D'ailleurs, c'est archi-faux.

— Bon, d'accord. Alors laisse mon *brillant* cerveau de flic te faire remarquer que tu as eu une année difficile. Tu as rompu avec Daniel, et tu en souffres encore. Je me trompe ?

— Bien sûr qu'il me manque... Et je suis certaine que c'est pareil pour lui, ajouta-t-elle doucement.

— Ensuite, il y a ton témoignage contre Wayne Graff. La police de Boston t'a mené la vie dure pour avoir envoyé un flic en prison. J'ai lu des choses à propos des facteurs de stress, comment ils peuvent nous rendre malades. Une déception sentimentale, un conflit au boulot – d'après moi, ton niveau de stress est si élevé que tu devrais avoir chopé un cancer, à l'heure actuelle.

— Merci pour l'inquiétude supplémentaire...

— Et maintenant, cette lettre. Cette fichue lettre de ta mère...

Elles se turent au moment où la serveuse revenait avec leurs commandes, un club sandwich pour Jane, la salade César – vinaigrette à part – pour Maura. Lorsqu'elle fut repartie, Maura demanda tout bas :

— As-tu jamais reçu des lettres de *lui* ?

Elle n'avait pas besoin de prononcer son nom ; toutes deux savaient de qui elle parlait. Machinalement, Jane dissimula les cicatrices sur ses paumes, là où Warren Hoyt avait plongé ses scalpels. Elle n'avait pas posé les yeux sur lui depuis quatre ans, et pourtant elle se rappelait chaque trait de son visage, un visage si quelconque qu'il pouvait se fondre dans n'importe quelle foule. L'incarcération et la maladie avaient dû le vieillir, mais ces changements ne lui inspiraient pas la moindre curiosité. Elle tirait bien assez de satisfaction de savoir qu'elle avait fait justice d'une simple balle logée dans sa colonne vertébrale, et que son châtiment durerait toute sa vie.

— Il m'écrit depuis le centre de rééducation, en dictant ses lettres aux visiteurs qui me les envoient ensuite. Tout part direct à la poubelle...

— Tu ne les lis jamais ?

— Pourquoi faire ? C'est sa façon d'essayer de rester dans ma vie. De me faire savoir qu'il pense toujours à moi.

— Celle qui lui a échappé...

— Non seulement je lui ai échappé, mais c'est moi qui l'ai abattu.

Jane éclata de rire et prit son sandwich.

— Il fait une fixation sur moi, mais je ne perdrai pas une seconde de mon temps à penser à lui.

— Vraiment, tu n'y penses jamais ?

La question, posée si doucement, resta en suspens pendant un instant. Jane se concentra sur son sandwich, tâchant de se convaincre qu'elle avait dit la vérité. Mais comment aurait-ce été possible ? Bien que pris au piège de son corps paralysé, Warren Hoyt exerçait toujours un certain pouvoir sur elle. Il l'avait vue sans défense et terrifiée ; il l'avait vue vaincue.

— Je ne lui ferai pas ce plaisir, déclara-t-elle. Je refuse de penser à lui. Et tu devrais suivre mon exemple.

— Même s'il s'agit de ma mère ?

— Ce terme est inapproprié. C'est une donneuse d'ADN, voilà tout.

— C'est déjà beaucoup. Elle est présente dans chaque cellule de mon corps.

— Je croyais que tu avais pris ta décision, Maura. Que tu l'avais rejetée en jurant de ne jamais regarder en arrière. Pourquoi changer d'avis ?

Maura considéra son assiette intacte.

— Parce que j'ai lu sa lettre.

— Et j'imagine qu'elle a tiré sur la corde sensible. *Je suis ta seule parente. Nous avons des liens indissolubles.* Je me trompe ?

— Non, admit Maura.

— C'est une psychopathe et tu ne lui dois rien. Déchire cette lettre et oublie-la.

— Elle est condamnée, Jane.

— Quoi ?

— Elle n'en a plus que pour six mois, un an au maximum, expliqua Maura, l'air bouleversée.

— N'importe quoi. Elle te fait marcher.

— J'ai téléphoné à l'infirmière de la prison, juste après avoir lu cette lettre. Amalthea avait déjà signé le formulaire de décharge et on a donc pu me communiquer son dossier médical.

— Elle ne rate pas une occasion, pas vrai ? Elle savait exactement comment tu réagirais quand elle t'a tendu ce piège.

— L'infirmière l'a confirmé. C'est un cancer du pancréas.

— Ça ne pourrait pas être plus mérité.

— C'est ma seule parente par le sang, et elle est mourante. Elle veut que je lui pardonne. Elle m'implore.

— Elle y compte vraiment ?

Jane essuya ses doigts tachés de mayonnaise d'un coup de serviette rageur.

— Et tous ceux qu'elle a massacrés ? Qui va lui pardonner pour ça ? Pas toi. Tu n'as pas le droit.

— Mais je peux lui pardonner de m'avoir abandonnée.

— C'est la seule bonne chose qu'elle ait faite dans sa vie. Au lieu d'être élevée par une psychotique, tu as eu la chance de mener une vie normale. Crois-moi, elle ne l'a pas fait parce que c'était *bien*.

— Mais je suis là, Jane. Saine et solide. J'ai été privilégiée, entourée par des parents affectueux, je n'ai aucune raison d'être amère. Pourquoi refuser un peu de réconfort à une mourante ?

— Dans ce cas, écris-lui. Dis-lui que tu as pardonné et tourne la page.

— Il lui reste six mois. Elle veut me voir.

Jane jeta sa serviette sur la table.

— N'oublie pas qui elle est vraiment. Un jour, tu m'as dit que tu ressentais un grand froid quand tu la regardais dans les yeux, parce que tu n'y voyais aucune parcelle d'humanité. Tu as parlé d'un vide sidéral, d'une créature sans âme. C'est toi qui l'as traitée de monstre.

Maura soupira.

— Oui, c'est vrai.

— Ne te jette pas dans la gueule du loup.

Soudain, des larmes brillèrent dans les yeux de Maura.

— Et dans six mois, quand elle sera morte, comment je vais me débrouiller avec ma culpabilité si je refuse d'exaucer son dernier vœu ? Il sera trop tard pour changer d'avis. C'est ce qui m'inquiète le plus : me sentir coupable jusqu'à la fin de ma vie. Et je n'aurai jamais eu la chance de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Pourquoi je suis ce que je suis.

Jane scruta le visage brouillé de son amie.

— C'est-à-dire ? Brillante ? Logique ? Trop honnête pour ton propre bien ?

— Hantée, murmura Maura. Par la noirceur.

Le téléphone portable de Jane sonna. Tout en l'attrapant dans son sac, elle déclara :

— C'est à cause du métier et de tout ce qu'on voit. Toi et moi, on a choisi ce milieu parce qu'on n'est pas du genre bisounours.

Elle pressa la touche du téléphone.

— Inspecteur Rizzoli...

— L'opérateur a enfin divulgué les relevés téléphoniques de Leon Gott, annonça Frost.

— Un truc intéressant ?

— *Très* intéressant. Le jour de sa mort, il a passé plusieurs appels. L'un à Jerry O'Brien, ce que nous savions déjà...

— À propos de la carcasse de Kovo.

— Oui. Il a aussi appelé Interpol, à Johannesburg, Afrique du Sud.

— Interpol ? À quel sujet ?

— La disparition de son fils au Botswana. L'enquêteur n'étant pas dans son bureau, Gott a laissé un message disant qu'il rappellerait. Il ne l'a jamais fait.

— Son fils avait disparu depuis six ans. Pourquoi appeler maintenant ?

— Aucune idée. Mais voici le truc *très* intéressant dans son relevé. À 14 h 30, il a contacté un numéro de portable attribué à Jodi Underwood, à Brookline. L'échange a duré six minutes. Ce soir-là, à 21 h 46, Jodi Underwood l'a rappelé. Cet appel n'a duré que dix-sept secondes, elle s'est peut-être contentée de laisser un message sur le répondeur.

— Il n'y avait pas de message sur le répondeur datant de cette nuit-là.

— En effet. Et à 21 h 46, Gott était très probablement déjà mort. La voisine d'à côté a vu les lumières s'éteindre entre 21 heures et 22 h 30.

— Dans ce cas, qui a effacé ce message ? Frost, c'est bizarre...

— Attends, ce n'est pas tout. J'ai appelé Jodi Underwood par deux fois sur son portable et je suis tombé directement sur la messagerie. Puis j'ai réalisé brusquement que son nom m'était familier. Tu te souviens ?

— Un indice, s'il te plaît !

— Les infos de la semaine dernière. Brookline.

Le poulx de Jane s'emballa.

— Un meurtre a été commis là-bas...

— Jodi Underwood a été assassinée chez elle dimanche soir. La même

nuit que Leon Gott.

— Je suis allé consulter son profil Facebook, expliqua Frost tandis qu'ils roulaient vers Brookline.

Pour une fois, c'était lui qui tenait le volant. Jane consultait l'iPad de son collègue, parcourant les pages web qu'il avait sélectionnées. Elle s'arrêta sur la page Facebook et la photo d'une jolie rousse. À en croire son profil, elle avait trente-sept ans, était célibataire et bibliothécaire dans une école secondaire. Elle avait une sœur prénommée Sarah. Elle était végétarienne et relayait les posts de défense de la cause animale et de médecines douces.

— Pas précisément le genre de Leon Gott, nota Jane. Pourquoi cette femme qui devait mépriser tout ce qu'il représentait lui aurait-elle parlé au téléphone ?

— Aucune idée. On n'a pas trouvé d'autre appel entre eux sur les quatre dernières semaines, juste ces deux-là, le dimanche. Il l'a contactée à 14 h 30, elle l'a rappelé à 21 h 46. Alors qu'il était sans doute mort.

Jane se repassa le scénario qu'elle imaginait. L'assassin est dans la maison, peut-être en train d'éviscérer le cadavre suspendu de Gott. Le téléphone sonne, le répondeur se déclenche et Jodi Underwood laisse son message. Que comporte-t-il qui contraint l'assassin à l'effacer en laissant une trace de sang sur le répondeur ? Qu'est-ce qui pourrait le faire rouler jusqu'à Brookline pour commettre le deuxième meurtre de la soirée ?

— On n'a pas retrouvé de carnet d'adresses chez Gott, dit-elle.

— Non. On a bien fouillé, rien...

Elle imagina le tueur planté devant le téléphone, voyant s'afficher le numéro de Jodi, un numéro que Gott avait composé plus tôt ce jour-là. Un numéro qu'il avait dû noter dans son répertoire personnel, avec l'adresse de Jodi.

Jane fit défiler la page Facebook de cette dernière. Elle avait posté assez régulièrement, tous les deux ou trois jours au moins. La dernière entrée datait du samedi, la veille de sa mort.

Une recette de Pad Thai végétarien testée et approuvée hier soir ! Ma sœur et son mari n'ont même pas remarqué qu'il n'y avait pas de

viande. C'est sain, savoureux, et bon pour la planète !

Pouvait-elle imaginer que cette assiette de nouilles au tofu serait l'un de ses derniers repas ? Que ses efforts pour s'alimenter sainement n'auraient bientôt plus aucune importance ?

Jane revint sur les entrées précédentes, qui concernaient des livres et des films que Jodi avait appréciés, des mariages ou des anniversaires d'amis, une lugubre journée d'octobre où elle s'était interrogée sur le sens de la vie. Quelques semaines plus tôt, en septembre, une nouvelle année scolaire avait commencé et Jodi était alors pleine de gaieté :

Quel plaisir de voir des visages familiers de retour à la bibliothèque !

Au tout début de septembre, elle avait posté la photo d'un jeune homme brun, souriant, avec cette légende mélancolique :

Il y a six ans, j'ai perdu l'amour de ma vie. Tu me manqueras à jamais, Elliot.

— Le fils, murmura Jane.

— Quoi ?

— Sur Facebook, elle a écrit à propos d'un certain Elliot : *Il y a six ans, j'ai perdu l'amour de ma vie.*

— Six ans ? reprit Frost en écarquillant les yeux. C'est à ce moment-là qu'Elliot Gott a disparu !

En novembre, quand les pendules repassent à l'heure d'hiver, la nuit tombe tôt en Nouvelle-Angleterre. À 16 h 30 déjà, par cet après-midi maussade, le crépuscule semblait déjà là. Il avait menacé de pleuvoir toute la journée, et un fin crachin embuait le pare-brise quand Jane et Frost arrivèrent au domicile de Jodi Underwood. Une Ford Fusion grise était garée devant la maison, le profil d'une femme apparaissant à la place du conducteur. Avant que Jane ait eu le temps de déboucler sa ceinture de sécurité, la portière de la Ford s'ouvrit et la femme en descendit. Elle était sculpturale, les cheveux élégamment striés de gris, et elle portait une tenue chic mais pratique : tailleur-pantalon gris, imperméable marron, ballerines robustes et confortables. Une panoplie qui aurait pu sortir du placard de Jane, ce qui n'avait rien d'étonnant puisque cette femme était dans la police, elle aussi.

— Inspecteur Andrea Pearson, se présenta-t-elle. Police de Brookline.

— Jane Rizzoli, Barry Frost, répondit Jane. Merci de nous accueillir.

Ils se serrèrent la main mais ne s’attardèrent pas sous la bruine – Pearson les précéda aussitôt sur les marches de la maison. C’était une demeure modeste avec un jardinet en façade dominé par deux forsythias aux branches dépouillées. Un fragment de rubalise subsistait sur la rambarde de la véranda, tel un signal annonçant « Attention : tragédie ».

— Je dois dire que j’ai été surprise par votre coup de fil, déclara l’inspectrice en sortant la clé de la maison. L’opérateur téléphonique de Jodi Underwood ne nous a pas encore transmis ses relevés et son mobile a disparu. Nous ignorions donc que M. Gott et elle avaient échangé des appels.

— Vous dites que son téléphone a disparu. Il a été volé ? s’enquit Jane.

— Entre autres choses...

L’inspectrice ouvrit la porte.

— Du moins, c’est ce qu’on suppose.

Ils entrèrent et Pearson alluma. Jane vit un parquet en bois, un séjour meublé dans l’esprit minimaliste scandinave, mais pas de sang. Seules quelques traces de poudre dactyloscopique pouvaient indiquer qu’un crime avait été commis ici.

— Le corps était étendu ici même, près de la porte d’entrée. C’est la direction de l’école où elle travaille qui s’est inquiétée de son absence le lundi matin et a contacté sa sœur Sarah. Elle s’est empressée de venir. On a découvert son corps aux alentours de 10 heures du matin, en pyjama et peignoir. La cause du décès était évidente : il y avait des traces de ligature au cou. Le légiste a confirmé qu’il s’agissait d’une strangulation. À noter aussi un hématome à la tempe droite, peut-être dû à un coup destiné à l’étourdir. Rien n’indique une agression sexuelle. Ç’a été une attaque éclair, qui l’a probablement tuée dès qu’elle a ouvert la porte.

— Vous dites qu’elle portait un pyjama et un peignoir ? intervint Frost.

L’inspectrice acquiesça.

— D’après le légiste, elle est morte entre 20 heures et 2 heures du matin. Si elle a passé cet appel à Gott à 21 h 46, cela réduit notre plage horaire.

— En supposant que cet appel provenait bien d’elle, et non d’un individu se servant de son téléphone.

— C'est une possibilité, puisqu'on n'a pas retrouvé l'appareil. Tous les appels qui lui ont été adressés le lundi matin ont abouti directement à la messagerie vocale, son portable devait être éteint.

— Vous avez dit que le vol semblait être le mobile. À part son téléphone, qu'a-t-on dérobé ?

— Selon sa sœur Sarah, son ordinateur portable, un MacBook Air, son appareil photo, son téléphone et son sac à main. Il y a eu d'autres cambriolages dans le quartier, mais toujours en l'absence des occupants. On a volé le même genre d'objets, de l'électronique surtout.

— C'est le même malfaiteur, à votre avis ?

L'inspectrice ne répondit pas tout de suite, absorbée dans la contemplation du parquet, comme si elle pouvait encore y voir le cadavre de la victime. Une boucle argentée glissa sur sa joue et elle la ramena en arrière avant de reporter son attention sur Jane.

— Ce n'est pas sûr. Les autres cambriolages étaient l'œuvre d'amateurs : on a retrouvé des empreintes digitales. Mais ici, aucun indice. Ni empreintes, ni trace d'outil ou de pas. Un travail parfaitement propre, efficace, presque...

— Professionnel ?

Elle acquiesça.

— Voilà pourquoi je suis intriguée par cet appel à Leon Gott. Est-ce que la scène de crime suggère un assassinat ciblé, là-bas ?

— « Ciblé », je l'ignore. Pas « propre et efficace » comme celui-ci en tout cas.

— C'est-à-dire ?

— Je vous enverrai des photos. Je suis sûre que vous conviendrez que le meurtre de Leon Gott était bien plus... brouillon. Et monstrueux.

— Il n'y a donc peut-être aucun rapport entre ces affaires... Connaissez-vous le motif des appels ? Comment avaient-ils fait connaissance ?

— J'ai une intuition, mais j'ai besoin que la sœur de la victime confirme – ou pas... Sarah, c'est bien ça ?

— Elle habite à deux kilomètres d'ici. Je vais lui téléphoner pour lui annoncer votre visite. Vous me suivez en voiture ?

— Ma sœur détestait tout ce que Leon Gott défendait. La chasse au gros gibier, ses opinions politiques... et par-dessus tout, sa façon de traiter son fils, déclara Sarah. J'ignore pourquoi il a pu l'appeler. Et réciproquement.

Ils s'étaient installés dans le séjour soigné de Sarah, meublé de verre et de bois blond. Visiblement, les deux sœurs avaient eu les mêmes goûts – jusqu'à cette préférence pour le chic scandinave. Et elles se ressemblaient, avec leurs cheveux roux frisés et leur cou gracile. Mais si Jodi Underwood souriait sur sa page Facebook, Sarah était l'image même de l'abattement. Elle avait servi du thé et des biscuits à ses visiteurs, mais n'avait pas touché à sa tasse, qui refroidissait sur le plateau. Elle paraissait plus âgée que ses trente-huit ans dans la lumière grisâtre, comme si le chagrin exerçait sa propre force de gravité sur son visage aux traits tirés.

Comme l'inspecteur Pearson et Sarah se connaissaient déjà, Jane et Frost laissèrent leur collègue engager la conversation.

— Ces appels n'ont pas forcément de rapport avec le meurtre de Jodi, commença Pearson, mais la coïncidence est troublante. Avait-elle évoqué Leon Gott ces derniers temps ?

— Non. Pas depuis des mois, et même des années. Depuis la mort d'Elliot, elle n'avait plus aucune raison de parler de son père.

— Que disait-elle de lui ?

— Que c'était le plus odieux des pères. Elliot et elle ont vécu ensemble pendant environ deux ans, alors elle avait beaucoup entendu parler de Leon. De son amour pour les armes à feu qui surpassait celui qu'il vouait à sa propre famille. Un jour, il avait emmené Elliot à la chasse. Le petit n'avait que douze ans et, quand il avait refusé d'obéir à son père qui voulait lui faire éventrer un chevreuil, Leon l'avait traité de « pédé ».

— Sympathique...

— C'est là que sa femme l'a quitté en emmenant le petit. Elle ne pouvait pas mieux faire. Dommage qu'elle n'ait pas réagi avant.

— Elliot était-il en contact avec lui ?

— Sporadiquement. D'après Jodi, le dernier appel de Leon datait de l'anniversaire d'Elliot, mais la conversation avait tourné court. Elliot s'était efforcé de rester poli, mais il avait raccroché quand son père s'était mis à dénigrer sa défunte mère. Un mois plus tard, il partait pour l'Afrique. C'était

un vieux rêve. Dieu merci, Jodi n'avait pas pu obtenir de congés pour l'accompagner, sinon...

— Après la disparition d'Elliot, Jodi a-t-elle eu des contacts avec Leon ?

— Par intermittence. Il lui a fallu perdre son fils pour réaliser à quel point il avait été un père exécrable. Ma sœur avait bon cœur et elle avait pitié de lui. Même s'ils ne s'étaient jamais appréciés, elle lui a envoyé une petite carte après la cérémonie d'hommage à Elliot. Elle a même fait tirer et encadrer pour lui la toute dernière photo prise d'Elliot, en Afrique, et à sa grande surprise il lui a adressé un petit mot de remerciement. C'est tout. Pour autant que je sache, ils n'ont plus été en contact par la suite.

Jusqu'alors, Jane avait laissé l'inspecteur Pearson mener l'entretien. À présent, elle ne pouvait s'empêcher d'intervenir :

— Votre sœur avait-elle d'autres photos d'Elliot en Afrique ?

Sarah lui jeta un regard perplexe.

— Quelques-unes. Il les avait envoyées avec son mobile pendant le voyage. L'appareil photo d'Elliot n'ayant jamais été retrouvé, ce sont les seules qu'elle possédait de ce voyage.

— Vous les avez vues ?

— Oui. C'étaient des images banales, des vues de l'avion, quelques lieux touristiques au Cap. Rien de bien remarquable.

Elle eut un rire triste.

— Elliot n'était pas spécialement bon photographe.

— Pourquoi cette question ? voulut savoir l'inspecteur Pearson.

— Nous avons un témoin qui se trouvait au domicile de Gott vers 14 h 30, ce dimanche-là. Il l'a entendu parler à quelqu'un au téléphone, il disait qu'il voulait toutes les photos d'Elliot en Afrique. Compte tenu de la chronologie, son correspondant devait être Jodi.

Puis Jane demanda à Sarah :

— Pourquoi voulait-il ces photos ?

— Aucune idée. Sentiment de culpabilité ?

— À quel sujet ?

— Au sujet de ses défaillances en tant que père. Toutes les erreurs qu'il a

commises, tous les gens qu'il a blessés. Peut-être pensait-il enfin au fils qu'il avait ignoré pendant toutes ces années ?

C'est ce que Jerry O'Brien avait affirmé, lui aussi : Leon Gott avait été hanté sur le tard par la disparition de son fils. Avec la vieillesse viennent les regrets, mais Leon n'avait pas eu la chance de régler son désaccord avec Elliot. Seul dans cette maison, avec un chien et deux chats pour toute compagnie, avait-il soudain réalisé quels piètres substituts c'étaient à l'amour d'un fils ?

— Voilà tout ce que je puis vous dire sur Leon Gott, conclut Sarah. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, à la cérémonie d'hommage à Elliot, il y a six ans, et je ne l'ai jamais revu.

La dernière lueur du crépuscule avait pâli et la nuit était tombée. Dans l'éclat chaleureux d'une lampe, le visage de Sarah semblait s'être délesté de quelques années et elle paraissait plus vivante. Peut-être parce qu'elle était sortie du rôle de la sœur éplorée pour chercher elle aussi à résoudre le mystère des dernières heures de sa sœur, et du rôle qu'y jouait Leon.

— Vous avez dit qu'il a appelé Jodi à 14 h 30, dit-elle avant de regarder l'inspecteur Pearson. Elle devait être encore à Plymouth. À la conférence.

L'inspectrice précisa pour Jane et Frost :

— Nous avons essayé de reconstituer la dernière journée de Jodi. Nous savons qu'elle assistait à une conférence le dimanche, qui s'est achevée à 17 heures. Elle n'a pas dû rentrer chez elle avant 20 heures, raison pour laquelle elle aurait rappelé Gott aussi tard, à 21 h 46.

— Nous savons que l'appel de Leon concernait les photos, reprit Jane. Il est donc possible qu'elle l'ait rappelé parce qu'elle les avait trouvées... Où votre sœur rangeait-elle ces photos d'Elliot en Afrique ? demanda-t-elle à Sarah.

— C'était des fichiers numériques, donc elle devait les conserver dans son ordinateur portable.

— Celui qui a disparu, dit Jane en échangeant un regard entendu avec Pearson.

Dehors, les trois enquêteurs frissonnaient dans la fraîcheur humide tout en s'entretenant à voix basse près de leurs véhicules.

— Nous vous enverrons nos rapports, et nous vous serions reconnaissants de faire de même, déclara Jane.

— Certainement. Quoique je ne voie toujours pas clairement ce qu'on cherche...

— Moi non plus, mais il semble qu'on tient quelque chose. Quelque chose qui a un rapport avec les photos d'Elliot en Afrique.

— Vous avez entendu Sarah : c'était des photos classiques de touristes, rien de particulier.

— Pour elle, en tout cas...

— Et vieilles de six ans. Pourquoi quelqu'un s'y intéresserait-il aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien. Je me fonde sur une...

— ... intuition ?

Jane repensa aussitôt à sa conversation avec Maura, un peu plus tôt dans la journée. Elle avait balayé d'un geste les pressentiments de son amie à propos du squelette exhumé. En matière d'intuitions, réalisa-t-elle, chacun ne se fie jamais qu'aux siennes. Même si ce n'est pas pour autant qu'on les défend le mieux.

L'inspecteur Pearson chassa une mèche de cheveux gris et soupira.

— Eh bien, ça ne peut pas faire de mal de partager nos infos. Ça me changera. D'habitude, les gars veulent bien utiliser mes notes, mais pas partager les leurs.

Elle considéra Frost.

— Sans vouloir généraliser...

Jane éclata de rire.

— Lui, c'est différent. Il partage tout, sauf ses chips.

— Que tu me piques quand même..., protesta Frost.

— Je vous enverrai un mail dès mon retour. Vous pourrez obtenir le rapport d'autopsie directement auprès du médecin légiste.

— De qui s'agit-il ?

— Je ne connais pas très bien tous les pathologistes là-bas. Un type

imposant. Grosse voix.

— Le Dr Bristol ? suggéra Frost.

— Oui, c'est ça. C'est lui qui a pratiqué l'autopsie mardi dernier.

Elle sortit ses clés de voiture.

— Il n'y a pas eu de surprise.

Mais telle est la nature des surprises : on ne sait jamais quand en surgira une qui pourrait changer le cours d'une enquête.

Jane consacra son après-midi à en chercher une parmi les fichiers qu'Andrea Pearson lui avait envoyés. Installée devant son ordinateur, les reliefs de son en-cas éparpillés sur le bureau, elle fit défiler des pages et des pages de témoignages et de notes. Jodi Underwood avait hérité de la maison de Brookline à la mort de ses parents et elle y avait vécu pendant huit ans. Ses voisins la disaient calme et affable. Pas d'ennemis ni de compagnon connus. La nuit du meurtre, personne ne se rappelait avoir entendu des cris ou des bruits suspects, rien pour indiquer qu'un être humain luttait contre la mort.

Attaque éclair, d'après Pearson. Une agression si rapide que la victime n'avait pas eu la moindre chance de riposter. Les photos prises sur place étayaient cette hypothèse. Le cadavre avait été trouvé dans le vestibule, allongé sur le dos, un bras tendu vers la porte d'entrée comme pour se traîner au-dehors, par-delà le seuil ; il était vêtu d'un pyjama à rayures et d'un peignoir bleu foncé. Un chausson était resté accroché au pied gauche ; l'autre se trouvait quelques centimètres plus loin. Jane avait justement les mêmes pantoufles, en cuir naturel doublé de fourrure de mouton, commandées chez L.L.Bean. Elle ne pourrait plus jamais les porter sans revoir cette photo.

Elle passa au rapport d'autopsie dicté par le collègue de Maura, le Dr Bristol. Abe Bristol était un personnage charismatique doté d'un rire tonitruant, d'un gros appétit et de pratiques alimentaires incongrues, mais dans son travail il s'avérait tout aussi méticuleux que Maura. Même si la ligature n'avait pas été retrouvée sur place, les hématomes au cou indiquaient qu'on s'était servi d'une corde et non d'un fil de fer. Le décès s'était produit entre 20 heures et 2 heures du matin.

Jane parcourut les descriptions des organes internes (tous sains) et l'examen génital (aucun signe de traumatisme ou d'activité sexuelle récente). Pas encore de surprises.

Elle se pencha sur la liste des vêtements : pyjama de femme rayé, haut et bas, 100 % coton, taille S. Peignoir, velours bleu foncé, taille S. Pantoufles de femme en mouton retourné, pointure 37, marque L.L.Bean.

Elle afficha la page suivante, survola la liste des indices transmis au labo,

les habituels rognures d'ongles, poils pubiens et prélèvements dans les orifices naturels. Puis elle se focalisa sur les éléments tout au bas de la page.

Trois poils, gris-blanc, probablement d'origine animale, de 3 à 4 centimètres de longueur. Recueillis sur le peignoir de la victime, près de l'ourlet.

Probablement d'origine animale.

Elle se remémora le parquet de Jodi et son mobilier scandinave, s'efforçant de se rappeler s'il y avait trace de la présence d'un animal de compagnie. Un chat, par exemple, qui se serait frotté contre ce peignoir de velours bleu. Elle décida d'appeler la sœur de Jodi.

— Elle adorait les animaux mais n'en possédait pas, expliqua Sarah, à part ce poisson rouge qui est mort il y a quelques mois.

— Ni chien ni chat ?

— Impossible. Elle était si allergique que la simple vue d'un chat la faisait éternuer.

La jeune femme eut un rire sans joie.

— Adolescente, elle rêvait de devenir vétérinaire et elle s'était portée volontaire pour travailler dans un refuge. C'est là qu'elle a eu sa première crise d'asthme.

— Avait-elle un manteau de fourrure ? Un vêtement avec du lapin ou du vison ?

— Aucun risque : elle était membre de PETA.

Jane raccrocha et contempla fixement les mots inscrits sur son écran d'ordinateur. *Trois poils, probablement d'origine animale.*

Leon Gott avait eu des chats.

— Ces trois poils présentent une énigme intéressante, déclara Erin Volchko.

Technicienne expérimentée de la police de Boston, spécialisée dans les fibres et cheveux, Erin avait formé des dizaines d'enquêteurs au fil des ans, les guidant à travers des analyses complexes de fibres de tapis et de mèches de cheveux, indiquant les différences entre laine et coton, synthétique et naturel, poil arraché ou coupé. Si Jane avait souvent regardé à travers un microscope,

elle était bien incapable de distinguer un cheveu d'un autre : pour elle, tous les poils clairs se ressemblaient.

— J'en ai un sous le microscope, justement, ajouta Erin. Asseyez-vous, que je vous montre mon problème.

Jane s'installa sur le tabouret de laboratoire et colla son œil au microscope à deux têtes. Par l'oculaire, elle vit un brin qui s'étirait en diagonale.

— Voici l'échantillon numéro 1, recueilli sur le peignoir de Mlle Underwood, annonça Erin, qui regardait par l'autre oculaire. Couleur : blanc. Courbure : raide. Longueur : trois centimètres. On voit très clairement la cuticule, le cortex et la moelle. Pour commencer, concentrez-vous sur la couleur. Vous voyez qu'elle n'est pas tout à fait uniforme ? Elle semble s'éclaircir vers la pointe, une caractéristique appelée « gradation ». Les poils d'un être humain ont tendance à présenter une pigmentation constante sur toute leur longueur, ceci est donc le premier indice qu'on n'a pas affaire à un humain. Et maintenant, regardez la moelle, la colonne centrale : celle-ci est également trop large pour appartenir à un être humain.

— Alors, d'où vient ce poil ?

— La couche externe de la cuticule nous en donne une assez bonne idée. J'ai pris des micrographies. Je vous montre...

Erin pivota en direction de l'ordinateur posé sur son bureau et pianota sur le clavier. Une image agrandie du poil apparut à l'écran. La surface était couverte de fines écailles triangulaires, structurées comme une armure.

— Je décrirais ces écailles comme « épineuses ». Elles se soulèvent légèrement, comme si elles étaient sur le point de se détacher, comme de petits pétales. J'adore voir se révéler toute cette complexité sous le microscope. C'est tout un autre univers qui reste inaccessible à l'œil nu.

Erin souriait, comme devant les images d'une ville étrangère qu'elle aurait aimé visiter. Cloîtrée toute la journée dans cette pièce sans fenêtre, elle n'évoluait que dans ces paysages microscopiques de kératine et de protéines.

— Ma première impression, selon laquelle il ne s'agit pas d'une fibre humaine, en est confirmée. Quant à l'espèce, cette forme en écaille est caractéristique du vison, du phoque et du chat domestique.

— N'allons pas chercher midi à 14 heures : je suppose que c'est un poil de chat ?

La spécialiste acquiesça.

— Ce n'est pas sûr à cent pour cent, mais plus que probable. Un chat perd des centaines de milliers de poils en une seule année.

— Seigneur ! Ça en fait, des heures d'aspirateur.

— Et quand il y en a plusieurs, ou des dizaines comme certaines « mères à chats », imaginez le total...

— J'aime mieux pas.

— J'ai lu dans une revue scientifique qu'il est impossible d'entrer dans une maison où vit un chat sans ramasser quelques poils. La plupart des ménages américains possède au moins un chat ou un chien, alors qui sait comment ce poil s'est retrouvé sur le peignoir de la victime ? Si elle n'avait pas de chat elle-même, elle a pu être en contact avec celui d'un ami.

— Sa sœur prétend qu'elle était extrêmement allergique et évitait les animaux. Je me demande si ça ne proviendrait pas d'une source secondaire. Du tueur...

— Qui les aurait ramassés chez Leon Gott ?

— Gott vivait avec deux chats et un chien, sa maison n'en manquait pas. En sortant de chez lui, j'étais couverte de poils de chats. Le tueur a dû en ramasser, lui aussi. Si je prélève quelques poils là-bas, vous pourrez comparer les ADN ?

Erin soupira et remonta ses lunettes sur sa tête.

— J'ai bien peur que ça ne pose problème : les trois poils recueillis sur le peignoir de Jodi Underwood sont tombés durant la phase télogène, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de follicule, et par conséquent pas d'ADN nucléaire.

— Et une comparaison visuelle au microscope ?

— Cela nous indiquerait seulement qu'on a des poils blancs qui *pourraient* provenir du même chat. Pas assez probant devant un tribunal.

— Y a-t-il un moyen quelconque de prouver que ces poils proviennent de la maison de Gott ?

— Éventuellement. Si vous fréquentez des chats, vous avez remarqué qu'ils sont très propres. Ils sont toujours en train de se toiletter et, chaque fois qu'ils se lèchent, des cellules épithéliales se déposent. On pourrait obtenir des marqueurs d'ADN à partir de ces brins. Malheureusement, il faudra des

semaines pour connaître les résultats.

— Mais ce serait une preuve incontestable ?

— Absolument.

— Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à recueillir des poils de chat.

— Directement sur l'animal, pour qu'on ait des follicules.

Jane poussa un gémissement.

— Ça promet, avec celui des deux qui ne se laisse pas approcher ! Il est toujours quelque part dans la maison de la victime, à circuler en toute liberté.

— Oh là là ! J'espère qu'on le nourrit.

— Devinez qui va là-bas tous les jours pour lui laisser de l'eau et de la nourriture, et changer sa litière ?

Erin éclata de rire.

— Pas possible... L'inspecteur Frost ?

— À l'entendre, il ne supporte pas les chats, mais je vous parie qu'il se précipiterait dans un immeuble en flammes pour sauver un minou.

— Vous savez, j'ai toujours apprécié l'inspecteur Frost. C'est un ange.

Jane fit la moue.

— Ouais. En comparaison, j'ai l'air d'une vraie garce.

— Ce qu'il lui faudrait, c'est une nouvelle femme, déclara Erin en retirant la lame de verre. Je l'aurais bien branché avec une de mes copines, mais elle refuse de sortir avec des flics. Elle les trouve trop directifs...

Elle plaça une nouvelle lamelle sous le microscope.

— Maintenant, je vais vous montrer un autre poil prélevé sur le même peignoir. Celui-ci m'a laissée totalement perplexe.

Jane reprit sa place sur le tabouret et colla son œil au microscope.

— Ça ressemble au premier... Où est la différence ?

— De prime abord, il est effectivement analogue. Blanc, raide, cinq centimètres environ. Même léger dégradé pigmentaire indiquant sans doute une origine animale. Au début, j'ai cru à un autre poil de chat, mais quand on grossit mille cinq cents fois, on voit que l'origine est tout autre...

Se tournant de nouveau vers son ordinateur, elle ouvrit une seconde fenêtre sur l'écran et plaça les deux photomicrographies côte à côte.

Jane fronça les sourcils.

— Le second ne ressemble pas du tout à un poil de chat.

— Les écailles cuticulaires diffèrent énormément. On dirait de petits sommets montagneux au sommet plat. Pas du tout comme les écailles épineuses d'un chat.

— À quel animal appartient celui-là ?

— Je l'ai comparé en vain à tous les poils d'animaux présents dans ma base de données. Des comme ça, je n'en avais encore jamais rencontré.

Un animal mystère. Jane songea au domicile de Leon Gott et à son mur de trophées, puis à l'atelier où il grattait, séchait et étirait régulièrement des peaux venues du monde entier.

— Ce poil pourrait-il provenir d'un léopard des neiges ?

— Voilà qui est très précis. Pourquoi un léopard des neiges ?

— Parce que Gott travaillait sur la peau d'un animal de cette espèce, et elle a disparu.

— Ce sont des bêtes extrêmement rares, j'ignore où je pourrais me procurer un échantillon pour comparaison, mais il existe un moyen pour déterminer une espèce. Vous vous rappelez comment on avait identifié ce poil bizarre, dans l'affaire du meurtre à Chinatown ? Le brin qui était en fait un poil de singe ?

— Vous l'aviez envoyé dans l'Oregon.

— Au laboratoire de la faune sauvage. Leur base de données contient les modèles de kératine de toutes les espèces du monde. Grâce à l'électrophorèse, on peut analyser la protéine qui compose une fibre et la comparer à un modèle de kératine connu.

— Faisons-le. Si ce poil appartient à un léopard des neiges, alors c'est qu'il provient presque à coup sûr de la maison de Gott.

— En attendant, procurez-moi ces poils de chat. Si les ADN concordent, vous aurez la preuve que ces deux meurtres sont bien liés.

— Avec toi, j’ai fait une grosse bêtise ! lâcha Maura. Je n’aurais jamais dû te ramener à la maison.

Le chat l’ignora et se lécha la patte, se débarbouillant méticuleusement après avoir dévoré une boîte de ventrêche de thon à l’huile d’olive. Une folie à dix dollars la portion, mais il refusait de toucher aux croquettes et Maura avait oublié d’acheter des boîtes de pâtée premier choix en rentrant chez elle, cet après-midi-là. Une inspection du garde-manger avait permis de dénicher cette précieuse boîte de thon, prévue pour agrémenter une bonne salade niçoise avec haricots verts croquants et pommes de terre violettes. Mais son vorace petit invité n’en avait pas laissé une miette, et voilà qu’il quittait tranquillement la cuisine, lui signifiant clairement qu’il n’avait plus besoin de ses services.

Tu parles d’un animal de compagnie. Je ne suis que la bonniche, pensa-t-elle. Elle plongea le bol dans l’eau chaude savonneuse, puis le rangea dans le lave-vaisselle pour une désinfection approfondie. Pouvait-on attraper la toxoplasmose après seulement une semaine de cohabitation avec un chat ? Depuis qu’elle avait lu que la toxoplasmose était à l’origine de certaines schizophrénies, c’était devenu une obsession. Les mères à chats étaient folles *à cause* de leurs animaux. C’est comme ça que ces créatures malignes nous dominent, se dit-elle. Elles nous contaminent avec un parasite qui nous fait leur servir du thon à dix dollars la boîte.

On sonna à la porte.

Elle se leva, s’essuya les mains en pensant : Mort aux microbes ! et gagna le vestibule.

Jane Rizzoli se tenait sur le seuil.

— Je viens pour le poil de chat, dit-elle en sortant une pince à épiler et un sac à scellés. À toi l’honneur !

— Pourquoi pas toi ?

— C’est ton chat.

Avec un soupir, Maura s’empara de la pince et se rendit dans le séjour. À présent juché sur la table basse, l’animal la contemplait fixement, une lueur

soupçonneuse dans ses yeux verts. Il vivait chez elle depuis une semaine et elle n'avait pas encore établi le contact. Pouvait-on communiquer avec un félin ? Chez Gott, il s'était répandu en marques d'affection, miaulant et se frottant à elle tant et si bien qu'elle l'avait adopté, séduite. Mais depuis qu'elle l'avait ramené chez elle, et malgré le thon et les sardines, il se montrait parfaitement indifférent. Il m'a charmée, courtisée, et aujourd'hui je suis sa bonne, se dit-elle. La complainte des femmes délaissées...

Elle s'agenouilla près de l'animal, qui bondit aussitôt de la table basse pour aller flâner vers la cuisine avec un élégant dédain.

— Il faut l'arracher sur lui, dit Jane.

— Je sais, je sais...

Maura le suivit jusque dans le couloir en marmonnant :

— Pourquoi est-ce que je me sens complètement ridicule ?

Elle le trouva assis à la place du bol qu'elle venait d'enlever, fixant sur elle un regard accusateur.

— Il a peut-être faim ? suggéra Jane.

— Je viens de lui donner à manger !

— Eh bien, recommence...

Jane sortit un pot de crème fraîche du frigo.

— J'en ai besoin pour une recette ! protesta Maura.

— Et moi, j'ai besoin d'un de ses poils.

Jane versa un peu de crème dans un bol et le posa par terre. Aussitôt, le chat se jeta dessus. Il ne s'aperçut même pas que Jane lui arrachait trois poils sur le dos.

— Quand rien d'autre ne marche, « graisser la patte », dit-elle en glissant les poils dans le sac à scellés. Et maintenant, il ne reste plus qu'à obtenir un échantillon de l'autre chat.

— On ne peut pas l'attraper...

— Je me demande comment on va faire. Frost est passé là-bas tous les jours de la semaine et il ne l'a même pas repéré.

— Tu es sûre qu'il est toujours à l'intérieur ? Il ne s'est pas enfui ?

— Quelqu'un boulotte les croquettes et l'endroit est plein de cachettes. Je peux peut-être le piéger. Tu n'as pas un vieux carton ?

— Il te faut aussi des gants. Tu n'imagines pas combien de vilaines infections on peut attraper à cause d'un simple coup de griffes !

Maura alla prendre une paire de gants de cuir brun dans le placard du couloir.

— Essaie-les.

— Oh, quel luxe ! Je tâcherai de ne pas les abîmer.

Jane se tourna vers la porte d'entrée.

— Pas si vite ! J'ai besoin d'une paire, moi aussi. Je sais que j'en ai d'autres, là-dedans...

— Tu m'accompagnes ?

— Puisque ce chat ne veut pas se laisser attraper...

Maura trouva une autre paire de gants dans la poche d'un manteau.

— ... on ne sera pas trop de deux !

Dans la maison, l'odeur de la mort persistait. Même si le cadavre et les entrailles avaient été emportés quelques jours plus tôt, la décomposition répandait sa signature chimique dans l'atmosphère, fétide bouquet de senteurs qui s'infiltrait dans tous les placards, le mobilier, les tapis et les rideaux. Comme la fumée après un incendie, cette puanteur ne cédait pas facilement la place, et elle s'accrochait obstinément à la maison, comme le fantôme de Gott lui-même. Personne n'étant venu nettoyer, des empreintes de pattes rouge-brun punctuaient encore le sol. Une semaine plus tôt, Maura s'était trouvée là au milieu d'inspecteurs et de techniciens dont les voix retentissaient à travers les pièces. Aujourd'hui, elle entendait le silence d'une demeure abandonnée, un silence seulement rompu par le ronron d'une mouche qui tournoyait dans la salle de séjour.

Jane posa le carton par terre.

— Une pièce après l'autre. Commençons par le rez-de-chaussée.

— Je ne sais pas pourquoi mais je pense à cette pauvre soigneuse du zoo.

— On cherche un chat, pas un léopard.

— Les gentils matous sont aussi des fauves, c'est inscrit dans leur ADN, dit Maura en enfilant ses gants. Une étude estime à quatre milliards le nombre d'oiseaux tués chaque année par des chats.

— Quatre milliards ? C'est vrai ?

— La nature les a faits ainsi. Silencieux, lestes et rapides...

— Autrement dit, difficiles à attraper, soupira Jane.

— Hélas...

Maura prit la serviette de toilette qu'elle avait ajoutée dans le carton. Son plan consistait à la jeter sur le fugitif puis à flanquer celui-ci dans la boîte sans se faire griffer.

— De toute façon, on n'a pas le choix. Ce pauvre Frost ne peut pas passer le restant de sa vie à livrer des croquettes et de la litière. Tu crois qu'il voudra l'adopter quand on l'aura ?

— Si on l'emmenait à la fourrière, il ne nous adresserait plus jamais la parole. Crois-moi, quand je le déposerai chez lui, il n'en partira plus.

Elles commencèrent à déambuler, sous le regard fixe des trophées. Jane se mit à quatre pattes pour regarder sous le divan et les fauteuils. Maura fouilla placards et casiers, là où le chat pouvait s'être planqué. Tapant dans ses mains pour en chasser la poussière, elle se redressa et se concentra soudain sur la tête de lion ; ses yeux de verre étaient si vivants qu'elle s'attendait presque à voir l'animal sauter du mur.

— Le voilà ! s'exclama Jane.

Maura pivota sur elle-même et vit un truc blanc foncer à travers la salle de séjour et s'élancer dans l'escalier. Elle attrapa le carton et suivit Jane au premier étage.

— La chambre ! hurla Jane.

Elles s'enfermèrent à l'intérieur.

— Bon, il est piégé. On sait qu'il est là, alors où se cache-t-il ?

Maura balaya le mobilier du regard : un grand lit, deux tables de chevet et une volumineuse commode. Un miroir mural réfléchissait leurs visages écarlates et contrariés.

Jane s'agenouilla pour regarder sous le lit.

— Rien ici...

Maura se tourna vers la penderie, dont la porte était entrebâillée. C'était la seule autre cachette. Elles se regardèrent et inspirèrent à fond en même temps.

— À la une, à la deux, à la trois..., murmura Jane, qui alluma le spot intégré.

Elles examinèrent des vestons, des pulls et une quantité affolante de chemises à carreaux. Jane écarta une lourde parka pour mieux scruter l'intérieur... et recula vivement quand le chat jaillit en miaulant.

— Et merde !

La manche de son bras droit venait d'être lacérée.

— C'est désormais officiel : je suis *chatophobe*. Où est-il passé ?

— Il a filé sous le lit.

Jane s'approcha de son ennemi.

— « Tolérance Zéro ». Tu ne m'échapperas pas...

— Jane, tu saignes. J'ai des tampons imbibés d'alcool dans mon sac, en bas.

— D'abord, on l'attrape. Fais le tour du lit et effraie-le, qu'il vienne de mon côté.

À son tour, Maura s'agenouilla. Deux yeux ambre lui retournèrent un regard torve et un grondement farouche lui donna la chair de poule. Ce n'était pas un gentil petit minou. C'était « Félix le Démoniaque ».

— La serviette est prête, dit Jane. Chasse-le de mon côté...

Maura agita timidement la main en direction de l'animal.

— Ouste !

Le chat découvrit ses crocs et feula.

— *Ouste* ? répéta Jane en riant. Sans vouloir te commander, Maura, tu ne peux pas faire mieux ?

— D'accord. Tire-toi, le chat !

Elle agita le bras et la bête recula. Puis elle le menaça avec une de ses chaussures.

— Du balai !

L'animal sortit de sa cachette comme une fusée. Maura ne vit rien de la lutte qui s'ensuivit, mais elle entendit le concert de miaulements, feulements et jurons. Quand elle se releva, « Félix le Démoniaque » avait été solidement emballé dans la serviette-éponge. Jane flanqua l'animal en furie dans le carton et en referma les rabats. La boîte était secouée par sept kilos de nerfs en colère.

— Tu crois qu'il me faut une piqûre antirabique ? demanda Jane, examinant son bras griffé.

— Commence par du savon et du désinfectant. Nettoie la plaie, je descends chercher mes compresses.

Maura avait adopté la vieille devise des scouts, « toujours prêt », et elle gardait en permanence dans son sac des gants en caoutchouc, des compresses imbibées d'alcool, des pinces, des surchaussures et des sacs à scellés. Au rez-de-chaussée, elle retrouva son sac à main sur la table basse, là où elle l'avait laissé. Elle en sortit les compresses et s'apprêtait à regagner l'étage quand ses yeux se posèrent sur un espace vide sur le mur, où était planté un clou nu. Tout autour, ce mur était couvert de photos encadrées, souvenirs des parties de chasse de Leon Gott, qu'on voyait posant avec son fusil et ses trophées : chevreuil, buffle, sanglier, lion. Il y avait aussi l'article du *Hub Magazine*, « Le Maître des Trophées : une interview du meilleur taxidermiste de Boston ».

Jane débarqua dans la salle de séjour.

— Alors, je m'inquiète pour la rage, oui ou non ?

Maura lui montra le clou.

— On a retiré quelque chose, ici ?

— Je risque de perdre mon bras, et tu t'intéresses à un clou... ?

— Quelque chose a disparu, Jane. C'était comme ça la semaine dernière ?

— Oui, justement. Je l'avais remarqué. Les bandes vidéo peuvent le confirmer.

Jane s'interrompit, plissa le front.

— Je me demande...

— Quoi ?

— Gott avait contacté Jodi Underwood pour avoir les photos d'Elliot en

Afrique.

Elle désigna l'espace vide au mur.

— Tu crois qu'il y a un rapport ?

Maura secoua la tête, perplexe.

— Le même jour, il a également contacté Interpol, en Afrique du Sud. Là encore au sujet d'Elliot.

— Pourquoi cet intérêt tardif pour son fils ? Il n'avait pas disparu depuis plusieurs années ?

— Six ans.

Jane fixa l'emplacement vide sur le mur.

— Au Botswana.

Botswana

Combien de temps un homme peut-il rester éveillé ? C'est la question que je me pose en voyant Johnny piquer du nez près du feu, les yeux mi-clos. Son torse s'affaisse en avant comme un arbre sur le point de s'abattre. Pourtant, ses doigts sont toujours refermés sur le fusil posé dans son giron, comme si l'arme faisait partie de lui, qu'elle était le prolongement d'un membre. Tout au long de la soirée, les autres ne l'ont pas quitté des yeux et je sais que Richard est tenté de lui arracher le fusil, mais même à moitié endormi Johnny reste un adversaire trop redoutable pour qu'il s'y frotte. Depuis la mort d'Isao, Johnny n'a fait que s'assoupir quelques instants dans la journée, et il est bien décidé à rester éveillé jusqu'à demain matin. S'il continue ainsi, dans quelques jours il aura sombré dans un état catatonique ou la démence.

Mais c'est lui qui tiendra le fusil.

J'observe les visages autour du feu. Sylvie et Vivian se blottissent l'une contre l'autre, leurs cheveux blonds pareillement emmêlés, leurs traits pareillement tendus par l'inquiétude. C'est étrange, ce que la brousse fait aux femmes, même très belles. Elle les dépouille de tout vernis superficiel, ternit leurs cheveux, efface le maquillage, les érode pour ne laisser que la chair et les os. C'est ainsi qu'elles m'apparaissent présent : deux femmes lentement réduites à l'essentiel. La même chose s'est produite pour Mme Matsunaga, qui n'est plus qu'une âme fragile, brisée. Elle ne s'alimente toujours pas. L'assiette que je lui avais servie est restée à ses pieds, intacte. Pour lui faire avaler quelque chose de nutritif j'ai mis deux cuillerées de sucre dans son thé, qu'elle a aussitôt recraché, et désormais elle me regarde avec méfiance, comme si j'avais tenté de l'empoisonner.

En fait, tous me regardent désormais avec méfiance, parce que je n'ai pas intégré leur équipe « anti-Johnny ». Ils pensent que je me suis alliée aux forces obscures, et que je suis son espionne, alors que je ne me soucie que de rester en vie. Je sais que Richard n'est pas un homme d'action – quoi qu'il en pense. Le maladroit et peureux Elliot ne s'est pas rasé depuis des jours, ses yeux sont injectés de sang et je m'attends à tout instant à l'entendre marmonner tout seul comme un dément. Le seul qui tienne encore bon, et qui

sait ce qu'il fait, c'est Johnny. Je mise sur lui.

Et c'est la raison pour laquelle les autres m'ignorent. Leurs regards me frôlent ou me transpercent, ils se jettent des coups d'œil furtifs comme s'ils avaient mis au point un code entre eux. On se croirait dans un épisode de *Survivor*, l'émission de télé, et il est clair qu'on a voté mon expulsion.

Les deux blondes partent se coucher les premières, serrées l'une contre l'autre et échangeant des messes basses. Puis Elliot et Keiko regagnent leurs tentes respectives. Pendant un moment, il n'y a plus que Richard et moi près du feu, trop méfiants l'un envers l'autre pour dire quoi que ce soit. L'idée que j'aie un jour aimé cet homme est presque inconcevable. Si ces derniers jours ont ajouté une séduisante touche rebelle à son physique avantageux, je perçois maintenant la vanité mesquine derrière le masque. La vraie raison de son aversion pour Johnny, c'est qu'il ne fait pas le poids. Richard se doit d'être toujours le héros de sa propre histoire.

Il semble sur le point de dire quelque chose quand on réalise tous les deux que Johnny est bien réveillé, et que ses yeux miroitent dans la pénombre. Sans un mot, Richard se lève. Je le regarde s'éloigner avec raideur puis se glisser dans la tente, et je sens peser sur moi le regard de Johnny – et mes joues s'embraser.

— Vous l'avez rencontré où ? lance-t-il.

Il se tient si immobile, adossé à l'arbre, qu'il semble faire corps avec le tronc, comme une longue racine sinueuse.

— À la librairie, bien entendu. Il était venu dédicacer son dernier livre, *Kill Option*.

— De quoi ça parle ?

— Oh, c'est toujours un peu pareil... Un héros sur une île perdue, cerné de terroristes. Il exploite ses aptitudes à survivre en milieu hostile pour les éliminer l'un après l'autre. La clientèle masculine adore, et il y avait foule à cette signature. Nous sommes sortis tous ensemble dans un pub après ça. J'étais persuadée que ma collègue, Sadie, lui avait tapé dans l'œil, et puis non, c'est avec moi qu'il est rentré.

— Vous avez été surprise ?

— Vous n'avez jamais vu Sadie !

— C'était il y a longtemps ?

— Presque quatre ans.

Assez longtemps pour que Richard se lasse. Assez longtemps pour que douleurs et griefs se soient accumulés au point que monsieur songe à trouver mieux.

— Dans ce cas, vous devez bien vous connaître, dit Johnny.

— On devrait...

— Vous n'en êtes pas sûre ?

— Peut-on jamais l'être ?

Il regarde vers ma tente.

— Pas avec certains individus. C'est comme avec certains animaux. On peut dresser un lion ou un éléphant, voire apprendre à leur faire confiance. Mais on ne pourra jamais se fier à un léopard.

— Quel genre d'animal est-il, d'après vous ? dis-je, à moitié sérieuse.

Il reste impassible.

— À vous de me le dire.

Sa réponse, prononcée si doucement, me force à considérer ces dernières années passées avec Richard. Quatre années à partager le même lit, les mêmes repas, avec pourtant toujours une distance entre nous. C'est lui qui temporisait, lui qui méprisait l'idée du mariage, comme si nous étions au-dessus de ça, mais je crois que j'ai toujours su pourquoi il ne m'épousait pas — je refusais seulement de m'avouer qu'il attendait la femme *idéale*. Et ce n'était pas moi.

— Vous avez confiance en lui ? demande Johnny.

— Pourquoi cette question ?

— Au bout de quatre ans, savez-vous vraiment qui il est ? De quoi il est capable ?

— Vous ne croyez pas que c'est *lui* qui...

— Et vous ?

— C'est ce que les autres disent de vous, justement. Qu'on ne doit pas se fier à vous. Que vous nous avez plantés ici exprès.

— C'est ce que vous croyez ?

— Je crois que si vous aviez voulu nous tuer, ce serait déjà fait.

Il me regarde fixement et je suis très consciente de la présence du fusil. Tant qu'il contrôle cette arme, il nous contrôle, nous. À présent je me demande si je n'ai pas fait une erreur funeste en plaçant ma confiance dans la mauvaise personne.

— Que disent-ils d'autre ? Qu'est-ce qu'ils projettent ?

— Rien du tout. Ils ont tout simplement la trouille. On a tous la trouille.

— Il n'y a pas de raison, du moment que personne ne fait rien d'irréfléchi. Du moment que vous avez confiance en moi. Et en moi seul.

Même pas en Richard, voilà ce qu'il insinue. Le croit-il vraiment coupable ou cela fait-il partie d'une stratégie, diviser pour mieux régner ?

Déjà les germes de la suspicion prennent racine.

Plus tard, couchée près de Keiko, je repense à toutes les soirées où Richard est rentré si tard. Il prenait un verre avec son agent littéraire, disait-il. Ou dînait avec son éditeur. Ce que je craignais le plus, c'était qu'il ait une aventure avec une autre femme. Aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas manqué d'imagination et si ses raisons n'étaient pas plus sombres, plus horribles qu'une simple infidélité.

Dehors, le chœur nocturne des insectes chante tandis que des prédateurs encerclent notre camp, seulement tenus à distance par le feu. Et un homme seul avec son fusil.

Johnny veut que je lui fasse confiance. Johnny promet de nous protéger.

Voilà à quoi je me raccroche quand enfin je m'endors. Johnny affirme qu'on s'en sortira et je le crois.

Jusqu'au petit jour, où tout va changer.

Cette fois, c'est la voix d'Elliot. Ses cris de panique – *Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !* – m'arrachent au sommeil et me projettent dans le cauchemar de la réalité. Keiko n'est plus avec moi sous la tente. Je ne me donne même pas la peine d'enfiler mon pantalon et sors en vitesse, en T-shirt et culotte, glissant mes pieds nus dans mes rangers.

Tout le camp est réveillé et fonce vers la tente d'Elliot. Les blondes se cramponnent l'une à l'autre, leurs cheveux gras en bataille, les jambes nues

dans le froid de l'aube. Comme moi, elles se sont précipitées dehors en petite tenue. Keiko est toujours en pyjama, et ses pieds minuscules sont chaussés de sandales japonaises. Seul Richard est complètement habillé. Il est en train d'agripper les épaules d'Elliot, s'efforçant de le calmer, mais ce dernier continue à secouer la tête en pleurant comme un veau.

— Il est parti, dit Richard. Il n'est plus là.

— Il est peut-être caché dans mes vêtements ! Ou les couvertures...

— Je vais regarder de nouveau, d'accord ? Mais je ne l'ai pas vu.

— Et s'il y en avait un autre ?

— Un autre quoi ? dis-je.

Ils se retournent tous vers moi. La défiance n'a pas quitté leurs regards, ils me méprisent parce que j'ai pris le parti de l'ennemi.

— Un serpent, répond Sylvia, qui croise les bras sur sa poitrine en frissonnant. Il s'est glissé Dieu sait comment dans sa tente.

Je regarde par terre, m'attendant presque à voir un reptile glisser vers mes rangers. Dans ce pays où pullulent araignées et insectes nuisibles, j'ai appris à ne jamais marcher pieds nus.

— Il sifflait sur moi, explique Elliot. C'est ce qui m'a réveillé. J'ai ouvert les yeux et il était *juste là*, lové sur mes jambes. J'ai bien cru...

Il passe une main tremblante sur son visage.

— Oh, mon Dieu. On ne va pas tenir une autre semaine !

— Elliot, arrête ! ordonne Richard.

— Comment je vais pouvoir dormir dans ces conditions ? Comment vous allez pouvoir dormir, *vous autres* ?

— C'était une vipère heurtante, déclare Johnny. À mon avis.

Une fois de plus, il a réussi à me surprendre avec son pas feutré. Je me retourne pour le voir jeter du bois dans le feu mourant.

— Vous l'avez vue ? dis-je.

— Non, mais Elliot a dit qu'elle avait sifflé sur lui.

Il s'approche de nous, fusil à l'épaule.

— Corps brun-jaune, moucheté, une tête triangulaire ? demande-t-il à

Elliot.

— C'était un serpent, c'est tout ce que je sais ! Vous croyez que j'ai pensé à lui demander son nom ?

— Cette espèce est assez répandue en Afrique. On en verra sans doute d'autres.

— Elles sont très venimeuses ? demande Richard.

— Sans traitement, le venin peut être fatal. Mais si ça peut vous rassurer, leurs morsures sont souvent sèches, c'est-à-dire qu'aucun venin n'est injecté. Elle a dû se glisser dans son lit pour se réchauffer. C'est l'habitude des reptiles.

Il embrasse notre groupe du regard.

— Voilà pourquoi je vous avais demandé de bien fermer votre tente.

— Elle était fermée, proteste Elliot.

— Alors comment est-elle entrée ?

— Vous savez bien que je crains la malaria par-dessus tout. Je ferme toujours pour que les moustiques restent dehors, alors si j'avais imaginé qu'un fichu serpent pourrait s'y faufiler... !

— Il a pu entrer pendant la journée, dis-je. Quand la tente était vide.

— Je le répète : je ne la laisse *jamaïs* ouverte. Même dans la journée.

Sans un mot, Johnny contourne la tente. Cherche-t-il le serpent ? Croit-il qu'il rôde encore, tapi sous la toile, guettant une autre chance de s'introduire à l'intérieur ? Soudain, il s'agenouille et disparaît de notre vue. Le silence est insoutenable.

D'une voix chancelante, Sylvia lance :

— Le serpent est encore là ?

Johnny ne répond pas. Il se relève et quand je vois son expression, mes mains se glacent.

— Quoi ? fait Sylvia. *Qu'est-ce qu'il y a ?*

— Venez voir par vous-mêmes...

Presque cachée par des broussailles, une fente court le long du bord inférieur de la tente. Ce n'est pas une déchirure, mais une découpe droite et

nette dans la toile, et sa signification s'impose aussitôt à nous tous.

Elliot nous regarde, incrédule.

— Qui a fait ça ? Qui a tailladé ma tente ?

— Vous avez tous des couteaux, fait remarquer Johnny. N'importe qui pouvait le faire.

— Pas n'importe qui, objecte Richard. *Nous*, on dormait. C'est *vous* qui avez passé la nuit dehors, à « faire le guet », comme vous dites.

— Je me suis absenté aux premières lueurs du jour pour aller chercher du bois.

Johnny toise Richard.

— Et *vous*, depuis combien de temps êtes-vous habillé ?

— Vous comprenez son manège, hein ?

Richard nous prend à témoins.

— N'oubliez pas qui tient le fusil. Qui était aux commandes, quand tout a dérapé.

— Pourquoi *ma* tente ?

La voix d'Elliot est devenue stridente et sa panique se propage à nous tous.

— Pourquoi *moi* ?

— Les hommes, dit Sylvia doucement. Il élimine les hommes en premier. D'abord Clarence. Puis Isao. Et aujourd'hui, c'était Elliot...

Richard fait un pas vers Johnny et aussitôt le fusil se redresse, canon pointé sur sa poitrine.

— En arrière, ordonne Johnny.

— Ah, c'est comme ça ! dit Richard. Il va m'abattre et puis il tuera Elliot. Et les femmes, Johnny ? Vous avez peut-être Millie de votre côté, mais vous ne pourrez pas abattre tout le monde à la fois. Pas si on vous résiste.

— C'est vous, dit Johnny. Vous, le responsable.

Richard avance d'un autre pas.

— Je vais vous mettre hors d'état de nuire.

— Richard, dis-je d’une voix suppliante. Ne fais pas ça !

— Il est temps de choisir son camp, Millie.

— Il n’y a pas de camps ! Il faut discuter de tout ça. Rester rationnels.

Encore un pas. C’est un défi, une guerre des nerfs. La brousse a dépouillé Richard de sa raison et il agit désormais sous l’empire d’une fureur primaire, contre Johnny, son rival. Contre moi, la traîtresse. Le temps semble ralentir et j’enregistre le moindre détail avec une douloureuse clarté. La sueur sur le front de Johnny. Le craquement d’une brindille sous la botte de Richard quand il se penche en avant. La main de Johnny, aux muscles contractés, prête à tirer.

Et je vois Keiko – la petite, la frêle Keiko – se glisser en silence derrière lui. Je la vois lever les bras. Je vois la pierre s’abattre sur le crâne de Johnny.

Il est encore en vie.

Quelques minutes après le choc, ses yeux papillotent et se rouvrent. La pierre a entamé son cuir chevelu et il a perdu une belle quantité de sang, mais le regard qu’il nous adresse est plein de lucidité.

— Vous faites tous une grosse erreur. Vous devez m’écouter...

— Comptez là-dessus ! rétorque Richard.

Son ombre recouvre Johnny et il soutient son regard. C’est lui qui tient l’arme à présent, lui le maître.

En gémissant, Johnny tente de se lever, mais il arrive tout juste à s’asseoir, au prix d’un effort considérable.

— Sans moi, vous ne vous en sortirez pas.

Richard considère les autres, qui font cercle autour du prisonnier.

— On vote ?

— Je n’ai pas confiance en lui, déclare aussitôt Vivian en secouant la tête.

— Qu’est-ce qu’on fait de lui ? demande Elliot.

— On le ligote. Voilà ce qu’on fait.

Richard se tourne vers les blondes.

— Trouvez-moi une corde.

— Non ! *Non*.

Johnny se relève en chancelant. Même vacillant, il est toujours trop intimidant pour qu'on s'attaque à lui.

— Abattez-moi si vous voulez, Richard. Ici, maintenant. Mais ne me ligotez pas. Ne me laissez pas sans défense. Pas ici.

— Allez, ligotez-le ! lance Richard aux deux filles, mais elles sont comme pétrifiées sur place.

— Elliot, vas-y !

— Essaie seulement..., gronde Johnny.

Elliot blêmit et recule.

Se tournant vers Richard, Johnny dit :

— C'est vous qui tenez le fusil maintenant. Vous avez prouvé que vous êtes le mâle dominant. C'était bien le but du jeu ?

Elliot hoche la tête.

— Quel jeu ? Nous, on essaie seulement de rester *vivants*.

— Dans ce cas, ne lui faites pas confiance, dit Johnny.

Les mains de Richard se crispent sur l'arme. Oh mon Dieu ! Il va tirer. Il va tuer de sang-froid un homme désarmé. Je me jette sur le canon pour détourner le coup de feu.

La gifle de Richard me fait tomber par terre.

— Tu veux qu'on se fasse tuer, Millie ? hurle-t-il. C'est ça que tu cherches ?

Je touche ma joue brûlante. C'est la première fois qu'il me frappe ; si on était n'importe où ailleurs, je serais déjà en ligne avec la police, mais ici il n'y a pas d'échappatoire, pas d'autorités à appeler. Les autres n'affichent aucune compassion. Les blondes, Keiko, Elliot – ils font tous cause commune avec lui.

— C'est bon, dit Johnny. Vous avez le fusil, Richard. Vous pouvez l'utiliser à tout moment. Mais si vous avez l'intention de m'abattre, il faudra me tirer dans le dos.

Tournant les talons, il commence à s'éloigner.

— Si jamais vous revenez, je vous tue ! hurle Richard.

Johnny lance par-dessus son épaule :

— Je préfère tenter ma chance dans la brousse.

— On sera vigilants ! Si jamais vous revenez...

— Pas question. Je préfère la compagnie des fauves...

Il s'arrête, se retourne et me regarde.

— Viens, Millie. Je t'en prie, viens.

Mon regard fait la navette entre Richard et Johnny.

— Non, reste avec nous, dit Vivian. L'avion va venir nous chercher très bientôt.

— Quand l'avion sera de retour, vous serez tous morts, dit Johnny en me tendant la main. Je prendrai soin de toi, juré. J'empêcherai qu'il t'arrive quelque chose. Je te *supplie* de me faire confiance, Millie.

— Sois raisonnable, me dit Elliot. Tu ne peux pas le croire.

Je repense à tout ce qui a mal tourné : Clarence et Isao, dévorés par des fauves. La Jeep qui tombe subitement en panne sans qu'on y comprenne rien. La vipère dans la tente d'Elliot. Je me rappelle que Johnny m'a confié, il y a quelques jours seulement, qu'il collectionnait les serpents dans son enfance. Qui d'autre ici saurait attraper et manipuler une vipère ? Rien de tout cela n'est le fruit du hasard : non, on a *voulu* notre mort, et seul Johnny pouvait exécuter un tel programme.

Il peut lire ma décision dans mes yeux, et y réagit avec une expression de souffrance, comme si je lui avais infligé un coup mortel. Pendant un moment il reste les épaules basses, vaincu, un masque de tristesse sur le visage.

— J'aurais fait n'importe quoi pour toi, dit-il.

Puis il tourne les talons et s'éloigne à grandes enjambées.

Nous le regardons s'évanouir dans la nature.

— Vous croyez qu'il reviendra ? s'interroge Vivian.

Richard tapote le fusil posé à côté de lui, qu'il ne laisse jamais hors de portée.

— S'il essaie, je suis prêt à le recevoir.

Nous sommes rassemblés autour du feu de camp qu'Elliot a ranimé et qui crache des flammes infernales sur fond de ténèbres. Les flammes sont trop hautes et trop brûlantes pour nous réconforter, c'est un stupide gaspillage de bois, mais je comprends pourquoi il se sent obligé de les entretenir avec tant d'excès. Elles tiennent à distance les prédateurs qui sont en train de nous épier. Nous n'avons repéré aucun autre feu au loin. Où Johnny peut-il bien être dans cette nuit noire, si noire ? Quels sont les trucs qui lui permettent de rester en vie alors que le danger est partout ?

— Nous allons monter la garde deux par deux, décrète Richard. Personne ne doit rester seul. Elliot et Vivian prendront le premier quart. Sylvia et moi, le second. Cela nous permettra de tenir jusqu'à l'aube. Continuons ainsi, restons vigilants, et il ne nous arrivera rien jusqu'au retour de l'avion.

Mon exclusion est une douloureuse évidence. Je comprends qu'on ne demande rien à Keiko : depuis la surprenante agression de Johnny, elle s'est de nouveau retranchée dans le silence. Enfin, elle a mangé un peu, quelques cuillerées de haricots en boîte et une poignée de biscuits salés. Mais à moi qui suis valide et pleine de bonne volonté, personne n'a rien demandé.

— Et moi ? intervins-je. Qu'est-ce que je peux faire ?

— On s'occupe de tout, Millie. Tu n'as rien à faire.

Le ton est sans réplique. Sans un mot, je quitte le bivouac et me glisse dans notre tente. Ce soir, je dois réintégrer celle que je partage avec Richard, car Keiko ne me veut plus dans la sienne. Je suis la paria, la traîtresse qui pourrait les poignarder dans leur sommeil.

Une heure plus tard, Richard se faufile à côté de moi. Je suis encore réveillée.

— C'est fini entre nous, dis-je.

Il ne proteste même pas pour la forme.

— Oui, c'est clair.

— Alors, laquelle vas-tu choisir ? Vivian ou Sylvia ?

— C'est important ?

— Non, je ne crois pas. Qu'importe son prénom, l'essentiel, c'est de coucher avec une nouvelle.

— Et toi et Johnny alors ? Reconnais-le, tu étais prête à me quitter pour le

rejoindre, *lui*.

Je me tourne de son côté mais ne vois que sa silhouette, cernée par la lueur des flammes à travers la toile.

— Je suis restée, non ?

— Seulement parce que le fusil est à nous.

— Et ça fait de toi le vainqueur ? Le roi de la brousse ?

— Je lutte pour notre survie. Les autres le comprennent. Pourquoi pas toi ?

Mon souffle s'échappe en un long et triste soupir.

— Je comprends, Richard. Je sais que tu crois bien faire. Même si tu ne sais pas du tout comment t'y prendre.

— Quels que soient nos problèmes, Millie, il faut qu'on se serre les coudes ou c'est fichu. On a l'arme et les vivres, la supériorité numérique. Mais je ne peux pas prévoir ce que fera Johnny. S'il va s'enfuir dans la brousse ou revenir pour essayer de nous liquider... Après tout, nous sommes des témoins.

— Témoins de quoi ? On ne l'a jamais vu tuer personne. On ne peut pas prouver qu'il ait fait quoi que ce soit.

— Eh bien, laissons ça à la police. Une fois qu'on sera tirés d'affaire.

Nous gardons le silence pendant un moment. J'entends Elliot et Vivian parler près du feu où ils montent la garde, les crissements stridents des insectes, les glapissements lointains des hyènes, et je me demande si Johnny est toujours vivant quelque part, ou si son cadavre se fait déchiqueter en ce moment même.

La main de Richard effleure la mienne. Lentement, timidement, ses doigts s'entrelacent aux miens.

— Les gens évoluent, Millie. Cela ne signifie pas que ces trois années ont été perdues.

— Quatre. Quatre années.

— Nous ne sommes plus les mêmes que lorsqu'on s'est rencontrés. Ainsi va la vie, et nous devons le prendre comme des adultes. Se mettre d'accord pour partager nos affaires, annoncer la nouvelle à nos amis. Tout ça sans

drame.

Facile à dire pour lui. J'ai peut-être été la première à dire que c'était terminé entre nous, il n'empêche que c'est lui qui m'a quittée. Je m'aperçois aujourd'hui qu'il avait engagé le processus depuis très, très longtemps. C'est l'Afrique qui a précipité le dénouement, l'Afrique qui nous a montré à quel point nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

J'ai pu l'aimer autrefois, mais je crois aujourd'hui qu'il ne m'a jamais réellement plu. Et d'autant moins maintenant, quand je l'écoute parler avec un tel détachement des termes de notre rupture. Je vais devoir me trouver un appartement dès notre retour à Londres. Ma sœur m'hébergera-t-elle en attendant ? Et toutes ces choses que nous avons achetées ensemble... La batterie de cuisine, je peux la garder, les CDs et l'électronique, ce sera pour lui – c'est équitable ? Heureusement, nous n'avons ni chat ni chien à nous disputer. Qu'il est loin le temps où nous nous blottissions sur le canapé en préparant ce safari au Botswana. J'avais imaginé des ciels étoilés et des cocktails autour du feu de camp, pas la froideur de cette rupture.

Je roule sur le côté pour me détourner de lui.

— Entendu. Nous en reparlerons plus tard. Entre gens civilisés.

— C'est ça, dis-je entre mes dents. Civilisés.

— Et maintenant, il faut que je dorme. Je prends mon tour de garde dans quatre heures.

Ce sont les derniers mots que j'ai entendus de sa bouche.

Je me réveille dans l'obscurité, et sur le moment je ne sais plus dans quelle tente je me trouve. Puis tout me revient en force, avec une douleur physique. Ma rupture avec Richard. Ces journées de solitude qui m'attendent. Il fait si noir sous la tente que je ne sais pas s'il est encore couché à côté de moi. Je tends la main de son côté mais ne rencontre que du vide. Voilà mon avenir ; je vais devoir m'habituer à dormir seule.

Des brindilles craquent, quelqu'un – ou quelque chose – passe devant ma tente.

J'essaie de voir à travers la toile, mais il fait si sombre que je ne distingue même pas la lueur du feu de camp. Qui l'a laissé mourir ? Il faut ajouter du bois avant qu'il ne s'éteigne tout à fait. J'enfile mon pantalon et cherche mes

rangers à tâtons. Après toutes ces palabres sur la nécessité de rester vigilant, ces crétins n'ont même pas été fichus de préserver notre ultime protection.

Comme j'ouvre la tente, un coup de feu éclate.

Une femme hurle. Sylvia ? Vivian ? Impossible à dire ; tout ce que je perçois, c'est sa panique :

— Il a le fusil ! Oh, mon Dieu, il a le...

Je furete à la recherche de mon sac à dos où est rangée ma lampe torche. Ma main se referme sur la sangle au moment où un deuxième coup de feu claque.

Je sors en vitesse de la tente, mais ne vois qu'un ballet d'ombres. Quelque chose passe devant les braises mourantes. *Johnny. Il est revenu pour se venger.*

Une troisième détonation retentit et je m'élance dans les ténèbres ; j'ai presque atteint la limite du campement quand je trébuche sur quelque chose et tombe à genoux. Chair tiède, longue chevelure emmêlée. Et puis du sang. *L'une des blondes.*

Je me relève aussitôt et reprends ma course en aveugle. J'entends les grelots tinter quand mon pied accroche le fil qui cerne le camp.

La balle suivante passe si près que je l'entends siffler à mon oreille.

Mais je suis dans le noir à présent, cible que Johnny ne peut pas voir. Derrière moi, encore des cris de terreur et un ultime et fracassant coup de feu.

Je n'ai pas le choix ; je plonge seule au cœur des ténèbres.

Boston

— Monsieur veut toujours prouver qu'il est génial, mais tu crois qu'il pourrait faire l'effort de se pointer à l'heure..., bougonna Crowe en consultant sa montre. Il a vingt minutes de retard.

— Je suis sûre que l'inspecteur Tam a une bonne raison..., déclara Maura.

Comme elle posait le fémur droit de l'inconnue dans sa position anatomique exacte, la table en inox émit un *clang* inquiétant. L'éclairage froid et clinique de la morgue créait une impression d'artificialité, comme si ces os étaient en plastique. C'était tout ce qui restait d'une jeune femme une fois que la peau et la chair avaient disparu, rien qu'un treillis osseux. Les squelettes qui arrivaient à la morgue étaient souvent incomplets, les petits os des mains ou des pieds étant faciles à emporter par les charognards. Mais cette malheureuse avait été enveloppée dans une bâche et placée sous une couche de terre juste assez épaisse pour la protéger des griffes, crocs ou becs. À la place, c'était les insectes et les bactéries qui avaient consommé chairs et viscères. Maura disposa les ossements sur sa table avec la précision d'un grand stratège qui se prépare à une partie d'échecs.

— Tout le monde le prend pour une flèche parce qu'il est asiatique, reprit Crowe. Eh bien, il n'est pas aussi futé qu'il le pense.

Maura n'avait aucune envie de s'engager dans cette conversation – ni d'ailleurs dans aucune autre avec l'inspecteur Crowe. Ses habituelles diatribes sur l'incompétence d'autrui finissaient en général par cibler les juges et les avocats. L'entendre s'emporter contre son propre coéquipier la mettait particulièrement mal à l'aise.

— Ce mec est sournois. Vous n'avez pas remarqué ? Il trafique dans mon dos. J'ai aperçu un document sur son ordinateur portable, hier, et quand je lui ai demandé de quoi il s'agissait, il s'est empressé de fermer son fichier. Il a prétendu que c'était « personnel »...

Maura associa le péroné gauche au tibia adéquat et les posa côte à côte, tels des rails de chemin de fer.

— J'ai bien vu que c'était un dossier VICAP, et je n'ai demandé aucune

recherche de ce genre. Alors qu'est-ce qu'il essaie de me cacher ? À quoi joue-t-il ?

— Ce n'est pas illégal de lancer une recherche VICAP, répliqua Maura sans lever les yeux.

— Sans en parler à son coéquipier ? Je vous le dis : c'est louche. Et ça le détourne de notre affaire.

— C'est peut-être en lien avec elle...

— Dans ce cas, pourquoi ces cachotteries ? Pour pouvoir sortir une info juste au bon moment et épater la galerie ? Surprise ! Le génial inspecteur Tam a résolu l'énigme ! Ouais, il adorerait m'humilier.

— Je n'ai pas eu l'impression que c'était son genre.

— Vous ne l'avez pas encore cerné, docteur...

Mais toi, je t'ai bien cerné, songea Maura. Le coup de gueule de Crowe était un exemple classique de projection. Si quelqu'un voulait attirer l'attention, c'était bien lui, celui que ses collègues surnommaient le « flic de Hollywood ». Dès qu'une équipe de télévision se trouvait dans les parages, il y était aussi, avec son bronzage parfait et son beau costume. Maura plaçait le dernier os sur la table quand il ressortit son téléphone pour laisser à Tam un nouveau message ulcéré. Le silence de la mort était tellement plus facile à supporter... Alors que l'inconnue patientait sagement sur la table, Crowe faisait les cent pas, dégageant un nuage d'hostilité toxique.

— Voulez-vous que je vous parle des restes de notre inconnue, inspecteur, ou préférez-vous attendre mon rapport écrit ? demanda-t-elle, dans l'espoir qu'il choisirait la seconde option et lui ficherait la paix.

Il fourra son mobile dans sa poche.

— Oui, allez-y. Faites-moi un topo.

— Par chance, nous avons un squelette complet, ce qui nous dispense d'extrapoler. Il s'agit d'une femme âgée de dix-huit à trente-cinq ans. La longueur du fémur me fait dire qu'elle devait mesurer entre un mètre soixante et un mètre soixante quatre. La modélisation faciale nous donnera une idée de son apparence, mais selon un premier examen du crâne...

Maura le prit, considéra les os du nez et, le retournant, les dents du haut.

— Nous avons des fosses nasales étroites, une racine nasale assez haute,

des incisives maxillaires lisses. Tout cela correspond au type caucasien.

— Une Blanche.

— Oui, nantie d'une belle dentition. Les quatre dents de sagesse ont été extraites et elle n'avait pas de caries. Ses dents sont parfaitement alignées.

— Une Blanche friquée. Pas originaire d'Angleterre.

— Oh, croyez-moi, les Anglais ont découvert l'orthodontie...

Tâchant d'ignorer ses commentaires agaçants, elle reporta son attention sur la cage thoracique. Une fois de plus, son regard se fixa sur l'entaille visible au niveau de l'appendice xiphoïde. Elle avait beau faire travailler son imagination, elle ne voyait pas quel autre instrument qu'un couteau pouvait avoir entaillé le plexus. Lors d'une éventration pratiquée de bas en haut, c'était là que la lame viendrait buter, contre ce barrage osseux qui protégeait le cœur et les poumons.

— C'est peut-être un coup de couteau, déclara Crowe. S'il visait le cœur.

— C'est possible, je suppose.

— Vous pensez toujours qu'elle a été étripée. Comme Leon Gott.

— Je pense que toutes les hypothèses sont à étudier.

— Pouvez-vous dater le décès avec exactitude ?

— Avec exactitude, non. Mais je peux affiner.

— Faites...

— Comme je vous l'ai dit sur place, une squelettisation complète peut prendre des mois ou des années, selon la profondeur de l'inhumation. Je ne peux qu'estimer, mais cette désarticulation significative, ici, m'indique que...

Elle s'interrompit, remarquant soudain sur l'une des côtes un détail qu'elle n'avait pas noté lors de l'exhumation. Même à présent, sous l'éclairage cru, les marques étaient à peine visibles. Trois entailles équidistantes, à l'arrière de la côte. Identiques à celles du crâne. *Faites par le même objet.*

La porte s'ouvrit à la volée sur l'inspecteur Tam.

— Quarante minutes de retard ! aboya Crowe. Faut pas te gêner...

Tam lui accorda à peine un regard : son attention était fixée sur Maura.

— J’ai votre réponse, docteur Isles, dit-il en lui tendant un dossier.

— Quoi, tu bosses pour les médecins légistes, maintenant ?

— Le Dr Isles m’a demandé un service.

— Marrant que tu n’aies pas daigné m’en parler.

Maura ouvrit le dossier et parcourut la première page, puis la suivante, et poursuivit sa lecture.

— J’aime pas les cachotteries, Tam, insista Crowe. Et j’apprécie vraiment pas qu’un coéquipier me cache des trucs...

— Vous avez parlé de ça à l’inspecteur Rizzoli ? lança soudain Maura.

— Pas encore, répondit Tam.

— Vous feriez mieux de l’appeler tout de suite.

— Appeler Rizzoli pourquoi ? pesta Crowe.

— Parce que l’inspecteur Rizzoli et vous, vous allez bosser ensemble sur cette affaire.

Pour un flic qui n’avait qu’un mois d’ancienneté au département des homicides, Johnny Tam naviguait déjà avec une rapidité fulgurante sur le programme VICAP réservé aux crimes violents. En quelques secondes, il avait ouvert une session dans le portail du FBI et accédait à la banque de données qui répertoriait plus de cent cinquante mille affaires criminelles.

— Ces rapports sont pénibles à remplir, expliqua-t-il. Deux cents questions et une vraie dissertation à rédiger pour alimenter la banque de données, ce n’est une partie de plaisir pour personne. Cette liste n’est donc sûrement pas exhaustive, mais ce qui apparaît ici est déjà assez troublant.

Il tourna son ordinateur portable pour que toutes les personnes réunies autour de la table de conférence puissent le voir.

— Voici le résultat de ma recherche préliminaire, fondée sur mon ensemble initial de critères. Toutes ces affaires datent des dix dernières années. Vous en trouverez une synthèse dans les dossiers que je vous ai donnés.

Assise en bout de table, Maura regarda Jane, Frost et Crowe feuilleter les liasses que Tam avait distribuées. Elle entendait des rires dans le couloir et le

signal sonore de l'ascenseur, mais ici, dans cette salle, il n'y avait que le bruit des pages qu'on tourne et quelques toussotements sceptiques. Elle ne participait que rarement aux réunions entre policiers, mais ce matin-là Tam lui avait demandé de faire office de consultante. Sa place était à la morgue, là où on ne discutait pas, et elle se sentait mal à l'aise au milieu de ces flics qui guettaient la moindre occasion de la contredire.

Crowe abattit un feuillet sur le sommet de sa pile.

— Tu penses donc que toutes ces victimes à travers le pays sont l'œuvre du même criminel ? Et tu comptes le retrouver sans lever le cul de ton siège, en faisant joujou avec VICAP ?

— La première liste n'était qu'un point de départ, répliqua Tam. Cela m'a fourni une base de données préalable pour les recherches.

— Tu nous sors des meurtres dans huit États ! Trois femmes, huit hommes. Neuf Blancs, un Hispanique, un Noir. De tous âges, de vingt à soixante-quatre ans. Tu trouves que ça fait un profil criminel, ça ?

— Vous savez combien je déteste donner raison à Crowe, déclara Jane, mais j'avoue que je suis d'accord avec lui. Ces affaires présentent trop de différences. Si on a affaire à un seul meurtrier, pourquoi a-t-il choisi ces victimes ? Elles n'ont rien en commun, pour autant qu'on le sache.

— Le facteur commun qui nous a servi de point de départ, c'est la corde en nylon orange autour des chevilles, le détail relevé par le Dr Isles qui lui a permis de faire un rapprochement entre l'inconnue et Gott.

— Elle et moi en avons déjà discuté, expliqua Jane. Ce point ne m'a pas paru suffisant.

Maura nota que Jane ne la regardait pas. Parce qu'elle m'en veut ? se demanda-t-elle. Elle trouve que je ne devrais pas jouer au flic, que ma place est à la morgue, à tenir le scalpel ?

— C'est tout ce que vous avez pour relier tous ces homicides – *de la corde* ? s'exclama Crowe.

— Pour nos deux victimes, on a utilisé de la corde en nylon orange tressée de 4,76 mm, précisa Tam.

— En vente dans toutes les bonnes quincailleries, persifla Crowe. D'ailleurs, je dois en avoir une dans mon garage...

— La corde en nylon n'est qu'un des critères. Ces victimes ont toutes été

retrouvées pendues la tête en bas, tantôt à des arbres, tantôt à des poutres.

— Ça ne suffit toujours pas à en faire la signature du tueur.

— Laissez-le finir, inspecteur, intervint Maura.

Jusque-là, elle avait à peine dit un mot, mais elle ne pouvait pas tenir sa langue plus longtemps.

— Vous verrez peut-être alors où nous voulons en venir. Il se pourrait bien qu'il y ait un rapport entre nos deux affaires et les autres.

Prenant une poignée de feuillets, Crowe les étala sur la table.

— D'accord, voyons vos résultats. Victime numéro 1 : un avocat blanc de cinquante ans à Sacramento, retrouvé pendu par les pieds dans son garage, il y a six ans, mains et chevilles liées, égorgé... Victime numéro 2 : un routier hispanique de vingt-deux ans retrouvé pendu par les pieds à Phœnix, Arizona. Pieds et mains liés, brûlures et coupures sur tout le torse. Parties génitales sectionnées. Hum... Sympa. Laissez-moi deviner : cartel de la drogue... Victime numéro 3 : homme blanc de trente-deux ans, passé de petit délinquant, retrouvé pendu par les pieds à un arbre, éventré, ses organes internes dévorés par des charognards... Oups, pour celui-ci on connaît déjà le coupable. Un mandat d'arrêt a été lancé contre son ancien pote. On peut le rayer de la liste.

Il releva la tête.

— Dois-je continuer, docteur Isles ?

— Il n'y a pas que les chevilles liées et la corde.

— Oui, je sais. Il y a ces trois entailles, peut-être faites par un couteau – ou pas. Ce n'est pas pertinent. Ça fait peut-être plaisir à Tam de s'amuser avec vous, mais moi, j'ai une enquête à mener. Et vous n'êtes toujours pas fichue de me dire quand l'inconnue est morte.

— Je vous ai donné une estimation.

— Ouais, entre deux... et vingt ans, grosso modo. *Très, très* précis.

— Inspecteur, votre coéquipier a consacré des heures à cette analyse. La moindre des choses serait de l'écouter jusqu'au bout.

— OK... Vas-y, Tam, dit Crowe en lâchant son stylo. Dis-nous comment les morts de cette liste ont tous un rapport avec notre inconnue.

— Pas tous...

Malgré la tension ambiante, Tam paraissait toujours aussi imperturbable.

— La première liste que vous avez vue regroupe les homicides signalés pour lesquels la victime a été retrouvée pendue par les pieds et avec le même type de corde. J'ai pu affiner la recherche par la suite avec le mot-clé « éviscération ». On sait que Gott a été étripé et le Dr Isles soupçonne que c'est aussi le cas de notre inconnue, si l'on en croit l'entaille au sternum. VICAP nous a fourni quelques noms supplémentaires, ceux de victimes qui ont été simplement éviscérées, mais non pendues par une corde.

— « Simplement éviscérées », on n'entend pas ça tous les jours, lança Jane.

— Parmi ces cas, un en particulier a retenu mon attention, une affaire vieille de quatre ans. La victime était une randonneuse de trente-cinq ans qui campait avec des amis dans le Nevada. Il y avait deux femmes et deux hommes dans ce groupe, mais on n'a retrouvé qu'un seul cadavre. Les autres sont toujours portés disparus. D'après les analyses, elle était morte depuis trois ou quatre jours. Le corps n'était pas encore trop abîmé et le médecin légiste a pu conclure qu'on l'avait éviscéré.

— Trois ou quatre jours en plein air, dans la nature, et il restait de quoi constater cela ? s'étonna Crowe.

— Oui, parce qu'on ne l'avait pas laissée par terre. Le corps a été retrouvé en haut d'un arbre, déposé sur une branche. Éviscération *et* élévation. Je me suis demandé si la clé pourrait être cette combinaison. Suspendre le gibier et l'étripier, c'est une pratique de chasseur, ce qui m'a ramené à Leon Gott. Je suis retourné sur la banque de données VICAP et j'ai tout repris de zéro. Cette fois, j'ai recherché des affaires non résolues de meurtres commis en pleine nature. Des victimes présentant des entailles au sternum ou quoi que ce soit d'autre compatible avec l'éviscération. Et j'ai trouvé un truc intéressant : pas une victime isolée, mais un autre groupe qui a disparu, exactement comme les quatre randonneurs du Nevada. Il y a trois ans, dans le Montana, trois chasseurs de wapitis se sont évanouis dans la nature. Trois hommes. L'un d'eux a été retrouvé plus tard dans un état de squelettisation partiel, coincé en haut d'un arbre. La mâchoire d'un autre a fait surface quelques mois plus tard près de la tanière d'un puma. Le légiste a d'abord pensé qu'un ours ou un puma les avait attaqués, mais comme un ours n'aurait jamais hissé un corps dans un arbre, il a conclu que ce devait être un puma. Cependant je ne suis pas

certain que les pumas emportent leurs proies dans un arbre.

— Tu as dit que c'étaient des chasseurs, ils devaient donc être armés, fit remarquer Frost. Comment un seul tueur s'y prend-il pour abattre trois hommes armés de fusils ?

— Bonne question. L'un des fusils n'a jamais été retrouvé. Les autres étaient toujours dans les tentes. Les victimes ont dû être surprises.

Jusque-là, Jane avait paru sceptique. À présent, penchée en avant, elle accordait toute son attention à Tam.

— Dis-m'en plus sur cette randonneuse du Nevada. Comment est-elle morte, d'après le médecin légiste ?

— Pour elle aussi, on a envisagé une attaque de puma, mais les circonstances du décès sont restées « indéterminées ». Et ils étaient *quatre* randonneurs au total, dont deux hommes.

— Un puma pourrait venir à bout de quatre adultes à lui tout seul ?

— Je n'en sais rien. Il faudrait consulter un spécialiste des félins. De toute façon, un détail a troublé le médecin légiste et c'est pourquoi cette victime a été ajoutée à la base de données.

— Une marque au sternum ?

— Oui. Et trois douilles. Elles ont été retrouvées tout près, par terre. Les randonneurs n'étaient pas armés mais quelqu'un d'autre dans le secteur l'était.

Tam regarda les trois inspecteurs autour de la table.

— Je suis parti de la corde en nylon pour finalement aboutir à un ensemble bien différent de dénominateurs communs : l'éviscération, la suspension, des lieux fréquentés par des chasseurs.

— Et ce petit délinquant dans le Maine ? demanda Frost. Celui qu'on a retrouvé éventré et pendu à un arbre. Tu as dit qu'on avait identifié un suspect dans cette affaire.

Tam acquiesça.

— Le nom du suspect est Nick Thibodeau, soi-disant copain de la victime. Blanc, un mètre quatre-vingt huit, cent kilos. Déjà condamné pour vol avec effraction, coups et blessures volontaires.

— Des antécédents de violence.

— Tout à fait. Et tenez-vous bien : c'est un passionné de chasse au chevreuil.

Tam fit pivoter son ordinateur pour leur montrer un jeune homme aux cheveux ras et au regard direct, posant à côté d'un chevreuil mâle partiellement dépouillé, pendu à un arbre par les pattes arrière. Parfaitement équipé, le gars était manifestement tout en muscles, le cou épais et les mains puissantes.

— Cette photo date d'il y a six ans, donc il faut l'imaginer un peu plus vieux. Il a grandi dans le Maine, connaît bien la nature et sait se servir d'un fusil. À en croire cette photo, il sait aussi dépecer un chevreuil.

— Et peut-être d'autres gros gibiers, ajouta Maura. Nous avons un fil rouge : la chasse. Peut-être qu'il s'est lassé des chevreuils, et que tuer un homme l'a tellement excité qu'il a décidé de passer à des proies plus difficiles. Considérez la chronologie. Il y a cinq ans, le copain de Thibodeau est tué, pendu et étripé. Thibodeau se volatilise dans la nature. Un an plus tard, quatre randonneurs désarmés sont attaqués dans le Nevada. Un an après, ce sont trois chasseurs armés dans le Montana. Ce tueur fait monter les enchères, rendant le challenge plus excitant. Et peut-être les risques aussi.

— Leon Gott aurait fait une cible ambitieuse, renchérit Frost. Il était armé jusqu'aux dents et bien connu dans le milieu de la chasse. Le tueur avait dû entendre parler de lui.

— Mais pourquoi s'en prendre à notre inconnue ? objecta Crowe. Une femme. Où est le défi ?

— Bien entendu, nous sommes de si faibles créatures, ironisa Jane. Qu'est-ce qui te dit qu'elle ne chassait pas elle aussi ?

— N'oubliez pas Jodi Underwood, rappela Frost. Sa mort semble reliée à celle de Gott.

— Je crois que nous devrions nous concentrer sur l'inconnue, déclara Tam. Si elle a été tuée il y a plus de six ans, c'est peut-être l'une des toutes premières victimes. Son identité pourrait être la clé de l'énigme.

Jane le considéra en refermant son dossier.

— Maura et toi, vous semblez former un duo de choc. Ça a commencé quand ?

— Quand elle m'a demandé de chercher dans VICAP des affaires

semblables. C'est parti de là.

— Tu aurais pu faire appel à moi..., dit Jane à Maura.

— J'aurais pu, mais je n'avais qu'une intuition. Je ne voulais pas te faire perdre ton temps.

Quelques minutes plus tard, Jane se faufila dans l'ascenseur juste avant que les portes se referment sur Maura.

— Dis-moi pourquoi tu t'es adressée à Tam, exigea-t-elle.

— Parce qu'il avait envie de m'aider.

— Et pas moi ?

— Tu n'étais pas d'accord avec moi sur les similitudes.

— Est-ce que tu m'as *expressément* demandé de faire une recherche sur la base de données pour toi ?

— Il se trouve que Tam devait y entrer un rapport pour notre inconnue. Il est nouveau dans la brigade et désireux de faire ses preuves. Et il était ouvert à ma théorie.

— Tandis que je ne suis qu'une cynique blasée...

— Tu es sceptique, Jane. Il aurait fallu te convaincre, et c'était trop d'efforts.

— Trop d'efforts ? Entre amies ?

— Même entre amies, lâcha Maura en sortant de l'ascenseur.

Mais Jane n'avait pas l'intention de se laisser semer.

— Tu es encore contrariée par notre dispute, dit-elle en lui emboîtant le pas.

— Non.

— Oh que si ! Sinon, c'est à moi que tu l'aurais demandé.

— Tu as refusé de voir les parallèles entre Gott et l'inconnue, et pourtant ils existent. Je le sens.

— Tu le *sens* ? Depuis quand te fies-tu plus à tes intuitions qu'aux indices ?

— C'est toi qui parles toujours de l'instinct...

— Mais toi, jamais ! Tu t'appuies toujours sur les faits et le raisonnement logique, alors qu'est-ce qui a changé ?

Elles étaient arrivées devant la voiture de Maura. Plantée près de la portière, celle-ci contemplait son reflet dans la vitre.

— Elle m'a écrit de nouveau, dit-elle. Ma mère.

Il y eut un long silence.

— Et tu n'as pas jeté la lettre ?

— Je n'en ai pas été capable. Il y a des choses que je dois savoir avant qu'elle meure. Pourquoi elle m'a abandonnée. Qui je suis vraiment.

— Tu sais bien qui tu es, et ça n'a aucun rapport avec elle.

— Qu'en sais-tu ?

Elle fit un pas vers Jane.

— Tu ne vois peut-être que ce que je te laisse voir. J'ai peut-être caché la vérité.

— Tu serais une espèce de monstre, comme elle ?

Maura la toisait, mais Jane se contenta de rire.

— Tu es la personne la moins *inquiétante* que je connaisse... après Frost ! Amalthea est un monstre, mais tu ne tiens pas ça d'elle.

— Je tiens d'elle la vision de la noirceur. Quand tout le monde voit le soleil, nous remarquons ce qui se trouve dans l'ombre. L'enfant aux hématomes, l'épouse trop effrayée pour parler. La maison aux rideaux toujours tirés. Amalthea parlait du *don* d'identifier le mal.

Maura sortit de son sac une enveloppe qu'elle lui tendit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des coupures de journaux. Elle garde tous les articles qui me concernent et suit chacune de mes affaires.

— Y compris celles de Gott et de l'inconnue...

— Bien entendu.

— Je comprends mieux maintenant. Elle t'a dit qu'il y avait un lien, et tu l'as crue... Je t'avais dit de faire attention ! Elle se moque de toi.

— Elle voit des choses que personne ne voit. Elle sait repérer les indices significatifs, perdus parmi la foule de détails.

— Comment fait-elle ? Elle n'a pas accès aux détails.

— Même en prison, elle entend des choses. Les gens lui parlent, lui écrivent ou lui envoient des coupures de presse. Elle voit des rapports, et elle avait raison sur celui-ci.

— C'est ça. La meurtrière qui a loupé sa vocation de profileuse !

— Et pourquoi pas ? Après tout, c'est ma mère...

Jane leva les mains en signe de conciliation.

— OK. Si tu veux lui attribuer ce pouvoir, je ne peux pas t'en empêcher. Mais je sais reconnaître une erreur quand j'en vois une.

— Et tu es toujours si contente de me le signaler.

— C'est ce que font les amies, Maura : t'empêcher de foutre une fois de plus ta vie en l'air...

Une fois de plus. Faute de pouvoir répliquer, Maura la fusilla du regard, piquée au vif. Elle songea à toutes les fois où Jane avait tenté de l'empêcher de commettre l'erreur qui la hantait depuis des mois. Jane l'avait avertie que sa passion pour le père Daniel Brophy ne pouvait que mal tourner et la blesser. Mais Maura avait ignoré la voix de la raison.

— Je t'en prie, murmura Jane, je ne veux pas que tu souffres.

Elle lui prit le bras avec la fermeté d'une véritable amie.

— Tu es si intelligente...

— Sauf quand il s'agit des relations humaines.

Jane eut un petit rire.

— L'enfer, c'est les autres, hein ?

— Je devrais peut-être m'en tenir aux chats, conclut Maura en ouvrant sa portière. Avec eux, au moins, on sait à quoi s'en tenir.

Homard, origanal et myrtilles sauvages – voilà ce qui venait à l'esprit de la plupart des gens quand ils pensaient à l'État du Maine, mais les idées de Jane étaient bien plus moroses. Elle voyait des forêts obscures et des marais fangeux, et tous ces coins perdus où un être humain pouvait disparaître. Elle songea à la dernière fois où elle avait pris cette route vers le nord avec Frost, à peine cinq mois plus tôt, par une nuit qui s'était terminée dans des brumes de sang. Pour Jane, le Maine n'était pas une destination touristique ; c'était un lieu où pouvaient se commettre des atrocités.

Et c'était une atrocité qui avait été commise sur la personne d'un petit délinquant du nom de Brandon Tyrone, cinq ans plus tôt.

La pluie fit place à une averse de grêle quand ils empruntèrent la route côtière, Frost au volant. En dépit du chauffage, Jane avait les pieds glacés et elle regrettait de ne pas avoir choisi des bottes ce matin, plutôt que ses ballerines. Même si elle détestait l'idée que l'été était bel et bien terminé, il suffisait d'un coup d'œil aux arbres dénudés et au ciel plombé pour confirmer que la plus sombre des saisons arrivait. Ils semblaient s'enfoncer au cœur de l'hiver lui-même.

Frost ralentit en dépassant deux chasseurs en gilet orange fluo, occupés à charger une biche éventrée dans un pick-up. Il secoua tristement la tête.

— La maman de Bambi...

— Novembre. C'est la saison.

— Avec ces mecs qui tirent dans tous les coins, c'est flippant d'entrer dans cet État. *Bang ! J'ai dégommé un bobo !*

— Tu as déjà chassé ?

— Jamais eu envie.

— À cause de la maman de Bambi ?

— Je ne suis pas spécialement contre la chasse. C'est seulement que je ne vois pas l'intérêt de se geler les miches dans les bois en trimballant un fusil. Et puis... étripier un chevreuil ? ajouta-t-il en frissonnant, arrachant un éclat de rire à Jane.

— Non, franchement, je te vois pas faire ça.

— Toi, tu pourrais ?

— S'il le fallait. La viande, c'est ça à l'origine.

— Non, la viande, c'est ce que tu trouves au supermarché dans une barquette en plastique. Sans tripes.

Avec la pluie glacée qui dégouttait des branches nues et les nuages noirs qui stagnaient à l'horizon, c'était une journée épouvantable pour aller crapahuter dans les bois, et elle ne fut pas surprise de trouver le parking désert au départ des sentiers, deux heures plus tard. Ils attendirent là un moment, devant la forêt lugubre et les tables de pique-nique jonchées de feuilles.

— Où est-il ? fit-elle.

— Il n'a que dix minutes de retard...

Frost sortit son téléphone portable.

— Pas de réseau. Impossible de le joindre...

Jane ouvrit sa portière.

— En ce qui me concerne, je ne peux plus attendre. Je vais faire un tour dans la forêt.

— Tu es sûre ? En pleine saison de chasse ?

Elle lui indiqua la pancarte clouée à un arbre : CHASSE INTERDITE.

— La zone est protégée. Je ne risque rien.

— Je crois qu'on devrait l'attendre dans la voiture.

— Impossible. Il faut que j'aille pisser.

Elle descendit et se dirigea vers les bois. La bise transperçait le tissu trop fin de son pantalon, et sa vessie était sur le point d'éclater. Elle parcourut quelques mètres sous les arbres, mais le mois de novembre les avait dépouillés de leurs feuilles et elle distinguait toujours la voiture à travers les branches. Elle continua à avancer ; dans le silence de la forêt le moindre craquement de brindille claquait comme un pétard. Elle se glissa sous un massif de jeunes conifères, ouvrit sa braguette et s'accroupit, en espérant qu'aucun promeneur n'allait la surprendre les fesses à l'air.

Un coup de feu éclata.

Avant qu'elle puisse se relever, elle entendit Frost l'appeler, puis des bruits de pas qui venaient vers elle à travers les taillis. Une seconde plus tard,

il était là, et pas seul. Le type costaud qui arrivait derrière lui la regarda se reculotter in extremis avec un air amusé.

— On a entendu un coup de feu, dit Frost en détournant les yeux, rouge de confusion. Excuse-moi, je ne voulais pas...

— T'inquiète..., dit Jane en parvenant enfin à refermer sa braguette. Qui peut bien tirer dans une zone protégée ?

— C'est peut-être juste un écho, déclara l'homme. Et vous, vous ne devriez pas vous balader dans la forêt sans gilet orange.

On ne pouvait assurément pas rater le gilet fluo que lui-même portait par-dessus sa parka.

— Vous devez être Rizzoli...

Il regarda à l'endroit où elle s'était accroupie et s'abstint de lui tendre la main.

— Je te présente l'inspecteur Barber, de la police du Maine, dit Frost.

Barber lui adressa un bref signe de tête.

— Votre appel d'hier m'a surpris. Je n'aurais jamais cru que Nick Thibodeau se retrouverait à Boston.

— On n'a pas dit ça, précisa Jane. On voudrait seulement le cerner un peu mieux. Comprendre sa personnalité, et déterminer s'il peut être celui que nous cherchons.

— Bon, vous vouliez voir où nous avons retrouvé le cadavre de Tyrone il y a cinq ans. Je vous y emmène...

Il ouvrit la voie, s'enfonçant dans le sous-bois. Au bout de quelques pas, Jane accrocha son pantalon à une ronce de mûrier et dut s'arrêter pour se dégager. Quand elle releva la tête, le gilet orange fluo de Barber était déjà loin, oscillant au-delà d'un enchevêtrement de branches nues.

Un autre coup de feu claqua au loin. *Et moi qui porte du noir et du brun, tout comme un ours.* Elle courut vers la tache orange et se retrouva bientôt sur un sentier dégagé.

— C'est un couple de campeurs originaires de Virginie qui a trouvé le cadavre, disait-il, sans se donner la peine de vérifier qu'elle les avait bien suivis. Leur chien les y a menés tout droit.

— Ouais, c'est toujours un chien qui trouve, déclara Frost, parlant soudain comme un spécialiste ès macchabées retrouvés dans la nature.

— C'était à la fin de l'été, les arbres étaient touffus et le dissimulaient. Ils l'auraient peut-être repéré eux-mêmes à l'odeur si le vent avait soufflé dans la bonne direction. De toute façon, dans les bois, on peut toujours s'attendre à tomber sur une charogne. Ce à quoi on ne s'attend pas, c'est à un bonhomme pendu la tête en bas, le bide ouvert...

Il désigna le reste du chemin d'un coup de menton.

— On arrive...

— Comment le savez-vous ? s'étonna Jane. Pour moi, ces arbres se ressemblent tous.

— Grâce à ça...

Il désigna un écriteau CHASSE INTERDITE placardé au bord du sentier.

— C'est à quelques dizaines de mètres après cette pancarte.

— Vous pensez que cet emplacement signifie quelque chose ? Que ce serait une sorte de message ?

— Oui, un bon gros « allez-vous faire f... » aux autorités.

— À moins que le message ne soit tout bonnement CHASSE INTERDITE. Une de nos victimes à Boston était un chasseur et on se demande si le tueur n'aurait pas un message politique...

— Dans ce cas, vous faites fausse route. Nick Thibodeau n'était pas un cinglé de la cause animale. Il adorait la chasse.

Barber quitta le sentier pour s'engager dans la forêt.

— Je vais vous montrer l'arbre.

À chaque pas, le froid semblait plus intense. Les chaussures de Jane étaient trempées et ses pieds commençaient à geler. Elle s'enfonçait dans les feuilles mortes jusqu'aux chevilles, risquant à chaque instant de tomber dans la boue ou de se fouler la cheville à cause d'une racine. Cinq ans plus tôt, par une belle journée d'août, la promenade du tueur avait dû être bien plus agréable, même en dépit des moustiques. La victime marchait-elle tranquillement à côté de lui, confiante, ou Brandon Tyrone était-il déjà mort, chargé sur l'épaule du tueur comme un chevreuil ?

— Nous y voilà, annonça Barber. Il était pendu à cette branche-là, tête en bas.

Quelques feuilles brunes s’y accrochaient encore, frémissantes. Jane ne vit rien qui puisse distinguer ce chêne d’un autre, rien qui puisse suggérer qu’un corps s’était balancé à cette branche cinq ans plus tôt. C’était juste un arbre, sans le moindre mystère.

— Quand on l’a trouvé, Tyrone était mort depuis deux jours selon le médecin légiste. À cette hauteur, seuls les oiseaux et les insectes pouvaient l’atteindre, raison pour laquelle il est resté entier... à l’exception des entrailles. Les charognards ont dû s’en occuper avant.

Il considéra la branche à son tour, comme s’il pouvait encore voir Brandon Tyrone suspendu là-haut, dans l’ombre du feuillage.

— Nous n’avons jamais retrouvé ses papiers ni ses vêtements. On a dû s’en débarrasser pour compliquer l’identification.

— Ou les emporter comme trophée. Comme les chasseurs gardent la peau d’un animal en souvenir de leurs sensations...

— Je serais étonné qu’il s’agisse d’un quelconque rituel. Nicko a fait preuve de son sens pratique habituel.

— Vous connaissez le suspect ? s’étonna Jane.

— Eh oui ! On a grandi dans la même ville, alors vous pensez si je les connais, lui et son frère Eddie.

— Jusqu’à quel point ?

— Assez pour savoir qu’ils ont toujours posé problème. À douze ans, Nicko faisait déjà les poches de ses camarades. À quatorze ans, il cambriolait des voitures. À seize, c’était des maisons. Même chose pour la victime, Brandon Tyrone. Ils venaient ici tous les deux pour voler des affaires dans les tentes ou les véhicules des campeurs. Après le meurtre, on a retrouvé un plein sac d’objets volés dans le garage de Tyrone. C’est peut-être pour ça qu’ils se sont fâchés. Il y avait quelques trucs pas mal là-dedans : appareils photo, briquet en argent, portefeuilles pleins de cartes de crédit. D’après moi, ils n’étaient pas d’accord sur le partage et Tyrone a perdu. Cette petite ordure...

— Et à votre avis, où se trouve Nick Thibodeau ?

— Je le croyais barré dans l’Ouest, en Californie par exemple. Ça m’étonne qu’il ne soit pas allé plus loin que Boston, mais peut-être qu’il ne

voulait pas trop s'éloigner de son frère Eddie.

— Où habite-t-il, cet Eddie ?

— À une dizaine de kilomètres d'ici. Croyez-moi, on l'a bien cuisiné, mais jusqu'à présent il refuse de nous dire où est son frère.

— Le sait-il ?

— Il jure que non. Mais dans la tête de ces mecs-là, c'est eux contre le monde entier. N'oubliez pas qu'on est à l'extrême nord des Appalaches : dans certaines familles, la loyauté passe au-dessus de tout. On défend ses frères, quoi qu'il arrive. Je crois que c'est précisément ce qu'a fait Eddie. Il a élaboré un plan pour aider Nick à disparaître.

— Depuis cinq ans ?

— Ce n'est pas si compliqué quand on a de l'aide. Voilà pourquoi je surveille Eddie. Je sais où il va, qui il appelle. Et il sait que je ne le lâcherai pas.

— Nous devons lui parler, dit Jane.

— Il ne vous dira pas la vérité.

— On essaiera tout de même.

Barber consulta sa montre.

— Bon, j'ai encore une heure devant moi... On peut aller chez lui.

Frost et Jane échangèrent un regard.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'on y aille seuls, dit Frost.

— Vous ne voulez pas de moi ?

— Vous vous connaissez bien, tous les deux, expliqua Jane. Trop bien. Si vous venez, il sera sur ses gardes.

— Oh, j'ai compris ! Je suis le méchant flic et vous voulez jouer les gentils. Logique...

Il pointa l'arme fixée à la hanche de Jane.

— Et je vois que vous êtes armés. Très bien.

— Pourquoi ? demanda Frost.

— Eddie est imprévisible. Pensez à ce que Nick a fait à Tyrone, et restez vigilants. Ces mecs-là sont capables de tout...

Un beau cerf éventré pendait la tête en bas dans le garage d'Eddie Thibodeau. Encombré d'outils et de vieux pneus, de poubelles et d'attirail de pêche, l'endroit ressemblait à n'importe quel garage de banlieue, à ceci près qu'il y avait cet animal en train de se vider de son sang sur le sol en ciment.

— Je ne sais pas quoi vous dire d'autre sur mon frère. J'ai déjà tout raconté à la police...

Levant son couteau, il s'attaqua à la patte postérieure, incisant tout autour de l'articulation de la cheville, puis fendant la peau jusqu'à l'aine. Avec l'efficacité d'un chasseur émérite, il attrapa la peau à deux mains et l'arracha avec un grognement, dénudant les muscles violacés et les fibres argentées des tendons. Il faisait froid dans ce garage grand ouvert, et son haleine formait des nuages de vapeur. Comme Nick, Eddie avait les épaules larges et les yeux bruns, une expression glaciale, mais c'était une version débraillée de son frère, avec sa salopette maculée de sang, son bonnet et sa barbe de deux jours, déjà poivre et sel alors qu'il n'avait que trente-neuf ans.

— Quand on a trouvé Tyrone pendu à cet arbre, les flics du coin se sont acharnés sur moi, avec toujours les mêmes fichues questions : où irait se planquer Nick ? Qui le cachait ? Je n'arrêtais pas de leur dire qu'ils se trompaient, qu'il avait dû lui arriver malheur à lui aussi. Nick ne serait jamais parti en cavale sans son sac d'évacuation.

— Son quoi ? fit Frost.

Eddie les considéra d'un air dubitatif, entre les pattes écartées du cerf.

— Un nécessaire de survie, pour quand le système implosera. En cas de catastrophe, par exemple une bombe chimique ou une attaque terroriste, ce sera la panique dans les villes. Plus de courant, des gens qui s'affolent... D'où l'utilité d'un sac de survie.

Eddie reprit sa tâche et l'odeur de viande crue et faisandée fit reculer Frost.

Eddie lui lança un regard ironique.

— Pas fan de gibier ?

L'autre contempla fixement la chair luisante, veinée de gras.

— J'ai essayé, un jour...

— C'était mauvais ?

— Assez, oui.

— C'est que l'animal n'avait pas été correctement préparé. Ou correctement tué. Pour que la viande ait bon goût, la bête doit mourir vite. Une seule balle et pas de lutte. Une bête blessée qu'on a dû traquer prend le goût de la peur.

Frost observa les muscles exposés qui avaient autrefois propulsé ce cerf parmi les champs et les bois.

— Et quel goût ça a... la peur ?

— Un goût de terre brûlée. La panique libère toutes sortes d'hormones. Ça gâte la saveur.

Il trancha proprement un morceau de viande dans le cuissot, gros comme le poing, et le jeta dans un bol en inox.

— Celui-ci a été tué comme il faut. Instantanément. Ça fera un bon civet.

— Vous chassiez avec votre frère ? l'interrogea Jane.

— Depuis qu'on est petits...

Il trancha un autre morceau.

— Ça me manque.

— Il était bon tireur ?

— Meilleur que moi. Très calme, patient.

— Donc, il aurait pu survivre par ici, dans la forêt...

Eddie la regarda d'un œil froid.

— C'était il y a cinq ans ! Vous croyez vraiment qu'il est toujours dans les parages, à vivre comme un trappeur ?

— D'après *vous*, où est-il ?

Eddie lâcha son couteau dans un seau, et l'eau rougie éclaboussa le ciment.

— Vous cherchez la mauvaise personne.

— Qui est la bonne personne ?

— Pas lui. Nick n'est pas un assassin.

— Quand on a retrouvé son copain Tyrone, il pendait à un arbre sans ses tripes, exactement comme ce cerf.

— Et alors ?

— Nick était chasseur.

— Moi aussi, et je n'ai jamais tué personne. Je me contente de nourrir ma famille, un truc qui vous échappe tellement, à vous autres, que vous n'avez sûrement jamais utilisé de couteau à désosser.

Il sortit son couteau du seau et le tendit à Jane.

— À vous de jouer, inspecteur. Allez, prenez-le et voyez ce que ça fait de se tailler un steak. À moins que vous n'ayez peur d'avoir un peu de sang sur les mains ?

Il ne cherchait pas à dissimuler son mépris, certain qu'une fille de la ville refuserait de se salir les mains. Pour lui il n'y avait qu'un homme pour piéger, chasser et charcuter, tout ça pour qu'elle trouve un steak dans son assiette. Elle méprisait peut-être les gens de son espèce, mais il en avait autant à son service.

Elle s'empara du couteau, s'approcha du cerf et trancha profondément, jusqu'à l'os. Les chairs refroidies libérèrent une odeur d'herbe fraîche, de glands et de mousse en même temps que celle du sang, sauvage et cuivrée. La viande se détacha de l'os et Jane jeta le morceau dense et violacé dans le récipient prévu. Elle s'attaqua au morceau suivant sans regarder Eddie et demanda :

— Si ce n'est pas votre frère qui a tué son copain Tyrone, alors qui, à votre avis ?

— Je n'en sais rien.

— Nick avait des antécédents de violence...

— Ce n'était pas un ange. Il a été mêlé à quelques bagarres.

— S'est-il jamais battu avec Tyrone ?

— Une fois.

— À votre connaissance...

Eddie prit un autre couteau et fouilla profondément dans la carcasse pour en extraire un filet. Sa lame s'agitait trop près d'elle, mais elle taillait

calmement un autre morceau dans la patte.

— Tyrone n'était pas un ange, lui non plus, et ils aimaient bien boire.

Eddie retira le filet sanguinolent, glissant comme une anguille, le jeta dans le récipient puis rinça sa lame dans le seau d'eau glacée.

— Ça arrive de perdre son sang-froid, ça ne fait pas de vous un monstre.

— Nick a peut-être fait plus que « perdre son sang-froid ». Peut-être qu'une dispute a tourné à bien pire qu'une bagarre.

Eddie la regarda dans les yeux.

— Pourquoi l'aurait-il laissé pendu à un arbre, bien en évidence, là où n'importe qui pouvait le trouver ? Nick n'est pas idiot. Il sait brouiller les pistes. S'il l'avait tué, il l'aurait traîné dans les bois et enterré. Ou il aurait éparpillé les morceaux pour que les bêtes s'en chargent. Ce qu'on a fait à Tyrone, c'est tout autre chose, un truc pervers. Ce *n'était pas* mon frère.

Il mit en route sa machine à aiguiser et il devint impossible de s'entendre. Dans le grand récipient en inox, dix kilos de viande au bas mot s'entassaient, et une bonne moitié du cerf était encore intacte. À l'extérieur, il tombait un crachin glacial. Le long de cette route de campagne où les habitations étaient rares, ils n'avaient vu passer personne au cours de la dernière demi-heure. Et ils étaient là, au milieu de nulle part, à regarder un homme en colère affûter son couteau.

— Votre frère allait-il à Boston ? lança-t-elle par-dessus le bruit assourdissant.

— Parfois. Pas souvent.

— A-t-il jamais parlé d'un certain Leon Gott ?

Eddie lui jeta un regard.

— Alors, c'est ça... Vous êtes ici à cause du meurtre de Leon Gott ?

— Vous le connaissiez ?

— Pas personnellement, mais de réputation, bien entendu. Comme la plupart des chasseurs. Beaucoup trop cher pour moi, mais pour faire naturaliser une bête, c'était l'homme de la situation... Vous suspectez Nick ?

— Nous souhaitons seulement savoir s'ils se connaissaient.

— On lisait des articles sur lui dans *Trophy Hunter* et on a vu quelques-

unes de ses réalisations dans des foires, mais à ma connaissance Nick ne l'a jamais rencontré.

— Il est déjà allé dans le Montana ?

— Il y a quelques années. On était ensemble, pour voir le Yellowstone.

— Combien d'années ?

— C'est important ?

— Oui, ça l'est.

Eddie reposa le couteau qu'il était en train d'aiguiser.

— Pourquoi cette question sur le Montana ? demanda-t-il calmement.

— D'autres personnes ont été tuées, monsieur Thibodeau.

— De la même façon que Tyrone ?

— Il y a des similitudes.

— Qui sont ces autres personnes ?

— Des chasseurs du Montana. Ça s'est passé il y a trois ans.

Eddie secoua la tête.

— Mon frère a disparu il y a cinq ans.

— Mais il connaît le Montana.

— Parce qu'il est allé une fois dans le Yellowstone ?

— Et le Nevada ? dit Frost. Il est allé dans le Nevada ?

— Non. Pourquoi ? Il est censé avoir tué quelqu'un là-bas aussi ?

Le regard d'Eddie navigua entre ses visiteurs et il eut un rire suffisant.

— Pas d'autres meurtres à lui coller sur le dos ? Puisqu'il ne peut pas se défendre, autant le charger avec toutes vos affaires non résolues !

— Où est-il, Eddie ?

— Si je le savais !

Sous le coup de la frustration, il envoya valser un récipient vide qui vint rebondir sur le sol en ciment avec fracas.

— Si seulement vous faisiez votre boulot et trouviez des réponses au lieu de me harceler ! Je ne l'ai ni vu, ni entendu depuis cinq ans. La dernière fois

que j'ai vu Nick, il était devant la maison en train de boire un coup avec Tyrone. Ils marchandaient des conneries qu'ils avaient récupérées au camping.

— « Récupérées » ? répéta Jane. Vous voulez dire « volées » ?

— Peu importe. Mais ce n'était pas une bagarre, compris ? C'était... une négociation animée, voilà tout. Ensuite ils sont partis pour aller chez Tyrone, point barre. C'est la dernière fois que je les ai vus. Quelques jours plus tard, la police a débarqué ici. Ils avaient trouvé le pick-up de Nick garé sur le parking dans la forêt. Et retrouvé Tyrone. Mais jamais la moindre trace de Nick.

Comme s'il était soudain trop fatigué pour rester debout plus longtemps, Eddie s'effondra sur un banc avec un gros soupir.

— C'est tout ce que je sais.

— Vous avez dit que son véhicule était garé sur le parking ?

— Oui. La police a supposé qu'il s'était évanoui dans la nature et qu'il devait survivre comme Rambo, en chassant sa nourriture.

— À votre avis, que s'est-il passé ?

Pendant quelques instants, Eddie garda le silence, les yeux fixés sur ses mains calleuses, ses ongles incrustés de sang.

— Je crois que mon frère est mort, dit-il doucement. Je crois que ses os sont éparpillés quelque part, et qu'on ne l'a pas encore retrouvé. Ou qu'il est pendu à un arbre, comme Tyrone.

— Vous croyez qu'il a été assassiné.

L'homme leva les yeux et la regarda.

— Je crois qu'ils ont fait une mauvaise rencontre, là-bas, dans les bois.

Botswana

Lorsque le soleil se lève, je suis perdue dans la brousse, après des heures à tituber dans le noir, et j'ignore à quelle distance du campement je me trouve. Je sais seulement que j'ai longé le lit de la rivière, car toute la nuit j'ai entendu la rumeur des flots sur ma gauche. Le ciel passe du rose au doré et j'ai tellement soif que je m'agenouille au bord de l'eau pour boire comme un animal. Hier encore, j'aurais insisté pour faire bouillir l'eau, ou ajouté un comprimé d'iode. J'aurais frissonné à l'idée de la dose de bactéries et de parasites que j'ingérais avec chaque gorgée. À présent, tout ça n'a plus d'importance, puisque je vais mourir de toute façon. Les mains en coupe, je bois si avidement que l'eau éclabousse mon visage, ruisselle sur mon menton.

Quand enfin j'ai mon content, je me renverse sur mes talons et regarde, par-delà un bosquet de papyrus, en direction des arbres et des herbes qui ondulent sur la rive opposée. Pour la faune qui hante cette planète verte et inconnue, je ne suis que de la viande fraîche, et où que je regarde j'imagine des crocs tout prêts à me dévorer. Avec l'aube sont venues les bruyantes vocalises des oiseaux, quelques vautours tournoient paresseusement au-dessus de moi. M'ont-ils déjà inscrite à leur menu ? En amont de la rivière, en direction du bivouac, j'ai laissé des traces bien visibles le long de la berge. Je me rappelle avec quelle facilité Johnny repérait les plus petites empreintes de pattes. Pour lui, ma piste sera d'une évidence aussi aveuglante qu'un néon. Il va venir maintenant qu'il fait jour. Il ne peut pas se permettre de me laisser vivre, parce que je suis la seule à savoir ce qui s'est passé.

Je me relève pour reprendre ma fuite le long de la rivière.

Je ne m'autorise pas à penser à Richard ou aux autres. La priorité absolue, c'est survivre. La peur qui me maintient en mouvement, elle me pousse en avant sans que je sache où va cette rivière. Je me souviens avoir lu dans le guide que les rivières et cours d'eau du delta de l'Okavango sont alimentés par les précipitations des hauts plateaux de l'Angola. Toute cette eau, qui inonde annuellement les lagunes et les marais d'où jaillit comme par magie toute la vie sauvage, finira par se perdre dans l'aride désert du Kalahari. Je lève la tête pour déterminer la position du soleil, qui dépasse tout juste la cime

des arbres. Je me dirige vers le sud.

Et je suis affamée.

Dans mon sac à dos, il y a six barres énergétiques de deux cent quarante calories chacune. Je me rappelle les avoir fourrées dans ma valise à Londres, juste au cas où je n'aurais pas supporté la nourriture dans la brousse. Richard s'était moqué de mon palais délicat. J'en dévore une, m'obligeant à garder les cinq autres pour plus tard. Si je reste à proximité de la rivière, j'aurai au moins de l'eau en quantité, même si elle charrie sûrement une foule de maladies aux noms imprononçables. Mais la berge est aussi un terrain privilégié de rencontre entre prédateurs et proies, un point de convergence entre la vie et la mort. Je dépasse un crâne blanchi par le soleil, une sorte de cervidé mort ici, au bord de l'eau. Un friselis trouble la surface, et je vois apparaître les yeux globuleux d'un crocodile. Mieux vaut ne pas s'attarder. Je choisis de marcher dans les herbes hautes et découvre qu'un sentier a déjà été foulé par ici. Les traces de piétinement signalent le passage d'un troupeau d'éléphants.

Quand on a peur, tout ressort avec netteté. On en voit trop, on en entend trop, et je suis submergée par un rapide défilé d'images et de sons, dont chacun pourrait être le seul signe avant-coureur d'un péril mortel. Tout doit être analysé immédiatement. Des herbes qui ondulent ? Seulement le vent. Un tourbillon d'ailes qui pique au-dessus des roseaux ? Un aigle pêcheur. Ce bruissement dans les broussailles, c'est un phacochère en maraude. Des impalas au pelage fauve et les silhouettes plus sombres des buffles du Cap se déplacent sur la ligne d'horizon. Partout il y a de la vie, qui vole, qui jacasse, qui nage, qui se nourrit. Magnifique, avide et dangereuse. Et à présent, il faut compter avec les moustiques. Mes précieuses pilules étant restées dans ma tente, je peux ajouter la malaria à la liste des différentes morts qui m'attendent : déchiquetée par un lion, piétinée par un buffle, happée par un crocodile ou écrasée par un hippopotame.

Avec la chaleur qui monte, les moustiques se font impitoyables. J'agite les mains comme une démente tout en marchant, mais ils s'agglutinent pour former un nuage vorace qui m'enveloppe. En désespoir de cause, je reviens vers la berge, où je ramasse des poignées de boue pour m'enduire la figure, le cou et les bras. À cause des végétaux qui y pourrissent, la vase est gluante et son odeur dégoûtante, mais j'étales des couches de plus en plus épaisses jusqu'à en être enrobée. Quand je me relève, je me sens comme une créature

primitive née de la tourbe. Comme Adam.

Je reprends la piste des éléphants et repère d'autres traces qui m'indiquent que cette route est empruntée par une multitude d'espèces différentes. Une véritable autoroute. Si les impalas et les antilopes l'empruntent, alors les lions aussi, sûrement.

Je compte sur les herbes hautes pour me cacher un peu, et de toute façon je n'ai pas l'énergie d'ouvrir un autre chemin à travers les broussailles. Je n'ai pas de temps à perdre : quelque part derrière moi il y a Johnny, le plus implacable des prédateurs. Pourquoi ai-je refusé de le voir ? Tandis que les autres disparaissaient un à un, leurs dépouilles livrées à cette terre insatiable, je n'ai rien vu de son manège. Chacun de ses regards, chaque mot gentil n'était qu'un prélude à un meurtre.

Au moment où le soleil atteint son zénith, je me traîne toujours sur la piste des éléphants. La boue a séché sur moi, formant une croûte épaisse ; elle s'effrite dans ma bouche quand je grignote ma deuxième barre énergétique, mais je dévore le tout, terre comprise. Il faudrait garder des réserves, je le sais, mais la faim me tenaille et le comble de la tragédie serait de tomber raide morte, avec des vivres dans mon sac à dos. La piste rejoint le bord de l'eau, et j'arrive devant une lagune noire et étale où le ciel se reflète à la perfection. La chaleur de midi a réduit la brousse au silence ; même les oiseaux se taisent. Un peu plus loin se dresse un arbre où pendent plusieurs dizaines d'étranges outres gonflées, comme des boules de Noël. Étourdie de chaleur, je m'imagine une colonie de cocons extraterrestres en train d'incuber dans le plus grand secret. Puis un oiseau passe dans un claquement d'ailes et disparaît à l'intérieur d'une de ces outres. Ce sont des nids de tisserins du Cap.

L'eau de la lagune se trouble, comme si quelque chose venait de se réveiller. Je recule devant la présence diabolique prête à piéger l'imprudent. Je sens sa froideur glacée dans mon dos tandis que je gagne de nouveau les herbes hautes.

Ce soir-là, je manque de foncer tout droit au milieu du troupeau des éléphants. Dans une brousse aussi épaisse, même une énorme chose peut vous surprendre... Je trébuche en sortant d'un bosquet plein d'épines quand tout à coup elle est là devant moi. Elle a l'air tout aussi surprise que moi et pousse un barrissement si puissant que j'ai l'impression qu'il éclate carrément en moi. Trop choquée pour courir, je reste figée, les acacias dans mon dos, face à

l'éléphante, elle aussi immobile. Tandis qu'on se dévisage, je vois des formes grises évoluer tout autour de moi. Tout un troupeau secoue les branches, les écrase. Ils interrompent leur repas pour jeter un œil méfiant sur l'intruse couverte de boue. Il suffirait d'un coup de trompe, une patte gigantesque sur ma poitrine pour se débarrasser de la menace. J'ai l'impression qu'ils examinent mon cas. Puis l'un d'eux lève la trompe, casse une branche et l'enfourne dans sa gueule. L'un après l'autre, ils reprennent leur occupation. J'ai été graciée.

Doucement, je me retire vers un arbre majestueux qui domine les acacias. J'escalade l'énorme tronc, jusqu'à être hors de portée du troupeau, et je m'installe au creux d'une branche. Au loin, les hyènes et les lions s'envoient des avertissements pour les combats à venir à la tombée de la nuit. Depuis mon perchoir, j'assiste au coucher du soleil. Dans la pénombre sous mon arbre, les éléphants continuent à manger, traînant les pattes et froissant les feuilles.

La nuit entière s'anime de cris et de hurlements. Les étoiles clignent, d'une luminosité cristalline dans le ciel noir. À travers les branches recourbées je cherche la constellation du Scorpion, que Johnny m'a montrée le premier soir. Une de ses nombreuses leçons sur la survie en brousse, que je ne m'explique pas. Voulait-il me donner une chance, faire de moi une proie plus intéressante ?

Le destin a voulu que je vive plus longtemps que les autres. Je pense à Clarence et Elliot, aux Matsunaga et aux filles. Par-dessus tout, je pense à Richard et au couple que nous formions. Je me rappelle les promesses échangées, les nuits où l'on s'endormait enlacés. Je pleure sur lui et notre bonheur passé, ajoutant mes sanglots au chœur nocturne. Je pleure jusqu'à l'épuisement. Puis je m'endors comme mes ancêtres le faisaient il y a un million d'années, dans un arbre, sous les étoiles.

À l'aube du quatrième jour, je déballe la dernière barre énergétique. Je mâche lentement chaque bouchée comme une action de grâce pour la nourriture sacrée, savourant le moindre flocon d'avoine, repensant à des dîners de fête qui jamais n'avaient eu cette intensité. Je lèche les dernières miettes sur le papier, puis descends de l'arbre et gagne le bord de la rivière, où je m'agenouille comme en prière, pour me désaltérer.

Je ne parviens pas à me rappeler quand l'avion est attendu sur la piste

d'atterrissage, mais ça n'a plus grande importance à présent. Johnny racontera au pilote qu'une terrible catastrophe a eu lieu, qu'il n'y a pas de survivant à chercher. Personne ne viendra jamais à mon secours. Je suis déjà morte pour le monde.

J'étale une nouvelle couche de boue sur mon visage et mes bras, le soleil me brûle déjà la nuque et les moustiques montent des roseaux par essaims. La journée vient à peine de commencer, et déjà je suis exténuée.

Je me force à me relever, et reprends la direction du sud.

L'après-midi du lendemain, la faim me plie en deux. Je bois à la rivière, dans l'espoir que l'eau apaisera mes crampes, mais j'en avale trop, trop vite, et tout empire. À genoux dans la vase, vomissant et pleurant, je me sens prête à mourir, à retourner à cette terre dont nous sommes tous issus.

Quelque chose clapote dans l'eau, deux oreilles remuent à la surface. C'est un hippopotame, assez près pour charger, mais je suis au-delà de la peur, au-delà du souci de vivre ou de mourir. Il n'a pas l'air gêné par ma présence et continue à s'ébattre. L'eau trouble grouille de petits poissons et d'insectes, des grues plongent depuis le ciel. Ce lieu où je suis en train de mourir fourmille de vie. J'observe le vol d'une libellule en direction d'un massif de papyrus et je me dis qu'à cet instant j'ai assez faim pour la manger. Mais je ne suis pas assez rapide, je n'attrape qu'une poignée de roseaux, épais et fibreux. Je ne sais pas si ça m'empoisonnera ; je m'en fiche. Je veux seulement me remplir l'estomac et apaiser ces crampes.

Je taillade les roseaux grâce au canif pris dans mon sac à dos et mords dans les tiges. L'écorce est tendre, la chair riche en amidon. Je mastique jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un paquet de fibres, dur, que je recrache. Après un instant, les crampes diminuent. Je coupe une autre poignée de roseaux et les ronge, comme un animal. Comme cet hippopotame qui broute tranquillement à proximité. Tailler et mâcher, tailler et mâcher. À chaque bouchée, j'incorpore la brousse en moi, je fusionne avec elle.

La Millie Jacobson que j'étais touche au terme de son voyage. Agenouillée au bord de la rivière, je rends mon âme à Dieu.

Boston

Maura ne pouvait pas le voir, mais elle savait qu'il l'observait.

— Là, sur la corniche, indiqua le Dr Alan Rhodes, spécialiste des grands félins du zoo. Juste derrière cette touffe d'herbes. Il est difficile à distinguer parce qu'il se confond parfaitement avec les rochers.

C'est alors seulement que Maura repéra les yeux ambre. Ils étaient fixés sur elle et elle seule, avec l'extrême et glaçante concentration d'un prédateur.

— Je ne l'aurais jamais vu, murmura-t-elle.

Le regard implacable du puma s'ajoutait au vent froid pour lui donner des frissons.

— Tandis que lui ne vous quitte probablement pas des yeux depuis que vous avez passé ce tournant.

— Vous dites qu'il m'a repérée, moi. Pas vous ?

— Pour un prédateur, l'important est d'identifier la proie la plus accessible, la plus vulnérable. Avant d'attaquer un homme adulte, un puma choisira un enfant ou une femme. Vous voyez cette famille qui vient dans notre direction ? Observez bien le puma.

Sur sa corniche, le fauve s'était détourné de Maura et ramassé sur lui-même, les muscles saillants. Son regard aussi précis qu'un laser avait choisi pour nouvelle cible l'enfant qui gambadait vers son enclos.

— Il est attiré à la fois par le mouvement et par la taille. Quand un gamin longe son enclos en courant, c'est comme si on déclenchait un signal dans sa tête. L'instinct prend le relais...

Rhodes se tourna vers elle.

— J'aimerais bien savoir ce qui motive cet intérêt soudain pour les pumas... Non pas que vos questions me dérangent, ajouta-t-il vivement. En fait, je serais heureux de vous en dire plus lors d'un dîner, un de ces jours, si vous êtes d'accord...

— Les grands fauves sont fascinants, mais en réalité je suis là à cause

d'une enquête en cours.

— C'est donc pour le boulot...

Était-ce de la déception qu'elle percevait dans sa voix ? Elle ne pouvait voir son visage parce qu'il s'était retourné vers l'enclos, accoudé à la rambarde, à regarder le puma. Elle se demanda à quoi ressemblerait un tête-à-tête avec lui. Conversation intéressante avec un homme manifestement passionné par son métier. Elle voyait de l'intelligence dans ses yeux, et même s'il n'était pas particulièrement grand, la vie au grand air lui permettait de rester bronzé et en forme. C'était le genre d'homme solide, responsable, dont elle aurait dû tomber amoureuse, mais l'étincelle n'était pas là. Poursuivre cette étincelle ne lui avait apporté que chagrin ; pourquoi ne s'allumait-elle pas avec un homme qui pourrait la rendre heureuse ?

— Quel rapport peut-il y avoir entre le comportement d'un puma et une enquête de police ? demanda-t-il.

— Je souhaite en savoir plus sur leurs habitudes de chasse. Leur façon de tuer.

Il prit un air perplexe.

— Il y aurait eu une attaque de puma dans la région ? Cela corroborerait les rumeurs actuelles...

— Quelles rumeurs ?

— On dit qu'il y aurait des pumas dans le Massachusetts. On en aurait aperçu à travers toute la Nouvelle-Angleterre, mais pour le moment ce sont plutôt des fantômes : on en voit, oui, mais ce n'est jamais confirmé. À part celui qui a été tué dans le Connecticut il y a quelques années.

— Le Connecticut ? C'était un animal échappé d'un zoo ?

— Non, il s'agissait bel et bien d'un animal sauvage. Il a été écrasé par un 4 × 4 sur une autoroute à Milford. Selon l'analyse ADN, il venait d'un groupe présent dans le Dakota du Sud. Ces félins ont donc bien migré sur la côte Est. Ils ont très bien pu venir jusqu'ici, dans le Massachusetts.

— Pour ma part, je trouve l'idée effrayante. Mais vous avez l'air de vous en réjouir...

Il eut un rire penaud.

— Les spécialistes des requins adorent les requins. Les spécialistes des

dinosaures sont dingues des tyrannosaures. Non qu'ils rêvent d'en croiser un, mais nous partageons tous le même émerveillement vis-à-vis des grands prédateurs. Vous savez, les pumas étaient chez eux sur ce continent, d'un bout à l'autre du pays, avant qu'on ne les expulse. Je trouve l'idée de leur retour assez excitante.

La famille à l'enfant s'éloignait pour poursuivre sa promenade et le puma fixa de nouveau son attention sur Maura.

— S'ils sont présents dans la région, dit-elle, on ne pourra plus se balader tranquillement dans la forêt.

— Je ne m'en ferais pas trop, à votre place. Voyez le nombre de pumas en Californie... Les caméras de surveillance en filment régulièrement la nuit, dans le Griffith Park de Los Angeles, et il est très rare d'entendre parler d'un accident, même s'il y a eu quelques attaques sur des joggers ou des cyclistes. Par instinct, ils pourchassent les proies qui s'enfuient, c'est le mouvement qu'ils repèrent.

— Par conséquent il faut éviter de bouger et leur faire face ? Riposter ?

— À dire vrai, on s'aperçoit généralement de leur présence trop tard. À ce moment-là, ils ont déjà planté leurs crocs dans votre nuque !

— Comme pour Debbie Lopez...

Il marqua une pause.

— Oui, pauvre Debbie..., dit-il après un silence, avant de demander : Il y a donc bien eu une attaque de puma par ici ?

— Dans le Nevada. Les Sierras.

— La présence de pumas y est attestée. Quelles étaient les circonstances ?

— La victime était une randonneuse. Son cadavre avait été mutilé par les oiseaux quand on l'a retrouvé, mais plusieurs éléments ont fait penser à une attaque de puma. Primo, la victime avait été éviscérée.

— C'est assez habituel avec les grands félins.

— L'autre détail qui a intrigué le médecin légiste, c'est l'endroit où le corps a été découvert. En haut d'un arbre.

— Dans un arbre ? répéta-t-il, les yeux ronds.

— Étendu sur une branche, à environ trois mètres du sol. La question est :

comment s'est-il retrouvé là ? Un puma a-t-il pu le hisser ?

Il réfléchit pendant quelques instants.

— Ce n'est pas dans les habitudes des pumas.

— Après que le léopard a tué Debbie Lopez, il l'a emportée sur la corniche. Vous avez dit qu'il avait agi par instinct, pour protéger sa proie...

— Oui, ce comportement est typique du léopard africain. Dans la brousse, ils sont confrontés à la concurrence d'autres grands carnassiers – lions, hyènes, crocodiles. Hisser une proie en haut d'un arbre est le meilleur moyen de la soustraire aux charognards. En Afrique, quand on voit un impala mort en haut d'un arbre, c'est à coup sûr qu'il y a été emporté par un léopard.

— Les pumas font-ils la même chose ?

— Le puma d'Amérique du Nord n'a pas affaire à la même compétition que les carnassiers en Afrique. Un puma peut traîner sa proie dans d'épais taillis ou une grotte avant de la dévorer... mais un arbre ?

Il secoua la tête.

— Ce serait atypique.

De nouveau, elle se tourna vers l'enclos. Les yeux du fauve étaient toujours sur elle, comme si elle seule pouvait assouvir sa faim.

— Parlez-moi encore du léopard, dit-elle.

— Je doute fort qu'un spécimen se promène dans le Nevada, à moins qu'il ne se soit échappé d'un zoo.

— J'aimerais quand même en savoir plus sur eux. Leurs habitudes. Leur mode de chasse.

— Eh bien, je connais surtout *Panthera pardus*, le léopard africain. Il existe un certain nombre de sous-espèces – *Panthera orientalis*, *Panthera fusca*, *Panthera pardus japonensis* – mais elles n'ont pas été aussi bien étudiées. Avant qu'on ne les chasse au point de mettre en péril la survie de l'espèce, on en trouvait dans toute l'Asie, l'Afrique, et jusqu'en Angleterre. C'est triste de constater qu'il en reste si peu dans le monde, d'autant qu'ils ont joué un rôle important dans l'évolution de l'espèce humaine.

— Comment cela ?

— Une théorie prétend que les premiers hominidés en Afrique subsistaient

non pas grâce à la chasse, mais en volant la viande stockée par les léopards dans les arbres. Une sorte d'équivalent de la restauration rapide. Plutôt que de chasser l'impala, on attend que le léopard l'ait tué et hissé dans un arbre. Quand il aura l'estomac plein, il s'absentera pour quelques heures et alors, on pourra lui piquer le reste de la carcasse. Cette source de protéines toute prête pourrait avoir stimulé l'intelligence de nos ancêtres.

— Sans que le léopard réagisse ?

— La surveillance par collier radio confirme que ces animaux ne restent pas auprès de leur proie dans la journée. Ils se gavent, s'éclipsent, puis reviennent se nourrir quelques heures plus tard. Comme les carcasses sont souvent éviscérées, la viande reste consommable pendant quelques jours. Cela nous donnait, à nous les hominidés, une chance de voler un repas. Mais vous avez raison : c'était risqué. On a retrouvé beaucoup d'ossements humains dans d'anciens repaires de léopards. On leur volait leur pitance, mais on devenait aussi parfois la leur...

Elle songea au chat qu'elle avait ramené chez elle, et qui la scrutait parfois avec autant d'intensité que ce puma. Le rapport entre félins et humains était complexe : un chat domestique pouvait se lover sur vos genoux et vous manger dans la main, mais il n'en conservait pas moins les instincts du chasseur.

Et *nous* aussi.

— Ce sont des animaux solitaires ?

— Oui, comme la plupart des félidés à l'exception des lions. Les léopards sont spécialement individualistes. Les femelles délaissent leurs petits pendant des périodes qui peuvent aller jusqu'à une semaine, parce qu'elles préfèrent chasser seules. À l'âge d'un an et demi, les petits quittent leur mère et s'attachent à délimiter leur propre territoire. C'est chacun pour soi, sauf quand ils se reproduisent. Ils sont très secrets, furtifs, très difficiles à localiser, et ils chassent la nuit, d'où la place privilégiée qu'ils occupent dans la mythologie. Les ténèbres devaient être terrifiantes pour l'homme de la préhistoire, avec cette menace constante...

Maura songea à la terreur que Debra Lopez avait dû ressentir juste avant de mourir. Depuis, une cloison provisoire avait été dressée pour dissimuler l'enclos du léopard, mais deux visiteurs étaient quand même en train de prendre des photos avec leurs portables. La mort ne manquait jamais d'attirer

du public.

— Vous avez dit que les grands félins étripent leurs proies, reprit Maura.

— Cela résulte de leur mode alimentaire. Les léopards éventrent la cavité abdominale par l'arrière et consomment les entrailles dans les vingt-quatre heures. Ainsi la viande reste mangeable plus longtemps...

Son portable sonna et il s'interrompit pour répondre avec un regard d'excuse.

— Oh, pardon, Marcy, j'avais complètement oublié. J'arrive tout de suite.

Il raccrocha avec un soupir.

— Désolé, mais on m'attend en salle de réunion. L'éternelle chasse aux financements...

— Merci pour vos éclaircissements, vous m'avez été d'un grand secours.

— À votre service.

Il s'éloigna sur le sentier, puis se retourna pour lui lancer :

— Et si jamais vous êtes tentée par une visite privée, en dehors des heures d'ouverture, faites-moi signe !

Elle le regarda disparaître, frissonnant dans le vent.

Dans l'enclos vide des léopards, elle aperçut la blondeur fauve d'une crinière léonine et des épaules larges, sanglées dans une veste polaire marron. C'était le vétérinaire du zoo, le Dr Oberlin. L'espace d'un instant, ils s'examinèrent telles deux créatures méfiantes soudain placées face à face dans la brousse. Puis il lui adressa un brusque signe de tête, un salut de la main, et s'évanouit de nouveau parmi les arbustes.

Aussi invisible qu'un puma, se dit-elle. Je ne me doutais même pas de sa présence.

— Si ces agressions dans différents États sont bien liées, alors nous avons affaire à un ensemble de rituels extrêmement complexe, déclara le Dr Lawrence Zucker, un psycho-criminologue qui œuvrait comme consultant pour la police de Boston.

Au sein du département des homicides, son visage pâle était familier. Depuis l'autre bout de la table, il examinait Maura et les quatre inspecteurs réunis dans la salle de conférence ce matin-là. Il y avait quelque chose de désagréablement reptilien en lui, et comme son regard glissait sur elle, Maura eut l'impression qu'un lézard agitait sa langue glacée devant son visage.

— N'anticipons pas, déclara Crowe. Le lien entre les agressions n'a pas encore été établi. C'est le Dr Isles qui a fait cette hypothèse, pas nous.

— Et on creuse encore la question, dit Jane. Frost et moi sommes allés dans le Maine hier afin d'examiner cette affaire vieille de cinq ans. La victime, Brandon Tyrone, a été retrouvée éviscérée et pendue à un arbre.

— Quelles sont vos conclusions ? demanda Zucker.

— Je ne peux pas dire qu'on y voie plus clair. La police du Maine s'est concentrée sur un seul suspect, un certain Nick Thibodeau. La victime et lui se connaissaient. Une dispute est peut-être à l'origine du meurtre.

— J'ai contacté le Montana et le Nevada hier, ajouta Crowe. Les enquêteurs estiment que des pumas pourraient être impliqués dans les deux cas. Je ne vois pas comment ces affaires peuvent se raccorder aux nôtres, ou à l'homicide dans le Maine.

— C'est le *symbolisme* qui les relie toutes, affirma Maura, incapable de garder le silence.

Ni flic ni psychologue, elle se faisait encore une fois l'effet d'une intruse dans cette réunion où Zucker l'avait conviée. Tous les regards braqués sur elle, elle affrontait un mur de scepticisme. Un mur qu'il lui faudrait abattre. Crowe était clairement retranché derrière, et même si Jane et Frost s'efforçaient d'avoir l'air ouverts, leur méfiance restait palpable. Johnny Tam, toujours aussi impassible, gardait ses opinions pour lui.

— Les informations données par le Dr Rhodes sur les mœurs des léopards

m'ont convaincue que c'était notre point commun. La façon dont le léopard chasse, dont il se nourrit, dont il place ses proies en hauteur. On retrouve ça pour toutes les victimes.

— Alors, qu'est-ce qu'on cherche ? ricana Crowe. L'homme-léopard ?

— Vous vous moquez, inspecteur Crowe, intervint Zucker, mais n'écartez pas d'emblée cette hypothèse. Quand le Dr Isles m'a contacté hier à ce propos, j'avais moi aussi des doutes. Puis je me suis penché sur les homicides des autres juridictions.

— Dans le Nevada et le Montana, il ne s'agit pas forcément d'homicides, fit remarquer Crowe. J'insiste : le légiste affirme qu'il pourrait s'agir d'attaques de pumas.

— Le Dr Rhodes explique que les pumas, en principe, ne hissent pas leurs proies dans les arbres, dit Maura. Et que sont devenus les autres membres de ces groupes ? Sur les quatre randonneurs du Nevada, on n'en a retrouvé qu'un seul, et deux sur les trois chasseurs du Montana. Les pumas n'ont pas pu les éliminer tous.

— Peut-être une famille de pumas...

— Ce n'était pas un puma.

— Docteur Isles, j'ai un peu de mal à suivre vos théories changeantes...

Le regard de Crowe fit le tour de la table.

— On est partis d'un tueur qui ciblait les chasseurs pour défendre ses convictions, et voilà qu'on arrive à un dingue qui se prend pour un léopard ?

— Il n'est pas nécessairement fou.

— N'empêche que si je commençais à me prendre pour un léopard, vous appelleriez les mecs en blouse blanche !

— Veuillez écouter ce que le Dr Isles a à dire, lâcha Zucker, qui se tourna vers Maura. Décrivez-nous une fois de plus l'état du corps de M. Gott.

— Nous avons tous lu le rapport d'autopsie, protesta Crowe.

— Quand bien même...

— J'ai relevé une fracture déprimée de l'os pariétal droit, commença Maura, ce qui est compatible avec un coup administré par un objet contondant. Il y avait aussi de multiples lacérations parallèles sur le thorax,

sans doute infligées post mortem. Les lésions d'écrasement du cartilage thyroïde indiquent une asphyxie. L'incision allant de l'appendice xiphoïde du sternum jusqu'au pubis a été pratiquée d'un seul coup de lame, et les viscères des cavités thoracique et abdominale ont été retirés... Vous voulez que je continue ?

— Disons que le tableau est suffisant, répondit Zucker en chaussant ses lunettes. À présent laissez-moi vous lire la description du légiste pour une autre scène de crime : « La victime est une femme d'environ dix-huit ans, retrouvée morte dans sa cabane au petit matin. Sa gorge est écrasée, son visage et son cou lacérés par ce qui ressemble à des griffes, la chair si horriblement mutilée qu'elle paraît avoir été en partie dévorée. Les intestins et le foie ont disparu, mais ici – détail curieux – une extrémité de l'intestin a été incisée franchement. Un examen plus approfondi montre que l'abdomen a reçu une incision singulièrement droite et nette – une blessure qu'aucun animal sauvage à ma connaissance n'aurait pu infliger. Ainsi, en dépit de ma première impression attribuant cette agression à un léopard ou un lion, je dois conclure que le coupable est sans conteste un humain. »

Il reposa le feuillet.

— Vous conviendrez certainement que ce rapport présente une ressemblance troublante avec celui du Dr Isles ?

— De quelle affaire s'agit-il ?

— L'auteur de ce rapport est un médecin missionnaire allemand, actif en Sierra Leone... en 1948.

Un silence de mort tomba sur la salle. Frost et Tam avaient l'air ahuris, Crowe doutait. *Et qu'en pense Jane ? Que j'ai fini par perdre la raison et que je chasse des fantômes ?*

— Que je comprenne bien..., dit Crowe. Vous pensez qu'on a affaire à un tueur qui agissait déjà en 1948 ? Ce qui lui ferait dans les quatre-vingt-cinq ans aujourd'hui ?

— Pas du tout, rétorqua Maura.

— Alors, quelle est votre nouvelle théorie, docteur Isles ?

— L'important, c'est qu'il existe un précédent historique à ces meurtres rituels. Ce que nous voyons aujourd'hui – entailles parallèles, éviscération – fait écho à des pratiques ancestrales.

— Est-on en train de parler d'une secte ? De fantômes ? Ou bien on en revient à l'homme-léopard ?

— Pour l'amour du ciel, laisse-la parler, Crowe ! s'écria Jane. Maura, j'espère seulement que tu as autre chose que ces croyances farfelues...

— Ce ne sont pas des croyances farfelues. Il faut commencer par une petite leçon d'histoire et revenir presque cent ans en arrière... Docteur Zucker, voulez-vous leur dépeindre le contexte ?

— Bien volontiers, car c'est une histoire fascinante. Au début du siècle dernier, en Afrique de l'Ouest, on a commencé à signaler bon nombre de décès mystérieux. Les victimes étaient des hommes, des femmes, des enfants. On les retrouvait avec ce qui ressemblait à des marques de griffes sur le corps, égorgées, éviscérées. Certains corps partiellement dévorés. Tous les indices pointaient en direction des fauves. Quand un témoin déclara avoir vu ce qu'il croyait être un léopard s'enfuir dans la jungle, on a pensé qu'un fauve monstrueux rôdait, s'introduisait dans les villages et s'attaquait aux individus endormis.

« Mais les autorités locales ont bientôt mis les léopards hors de cause. Les assassins, des hommes, appartenaient à une secte pluriséculaire. Une société secrète qui s'identifiait aux fauves, dont les membres partageaient la croyance que boire le sang et manger la chair de leurs victimes les transformait en leur animal totémique. Ils portaient d'ailleurs des peaux de léopard pour tuer, et lacéraient leurs victimes avec des griffes métalliques.

— Des peaux de *léopard* ? releva Jane.

Zucker acquiesça.

— Le vol de cette peau de léopard des neiges en prend une nouvelle signification, n'est-ce pas ?

— Cette secte existe toujours en Afrique ? demanda Tam.

— Selon certaines rumeurs. Dans les années 1940, des dizaines de meurtres au Nigeria ont été attribués aux hommes-léopards, dont quelques-uns commis en plein jour. Les autorités ont considérablement augmenté leurs effectifs et fini par arrêter et exécuter un certain nombre de suspects. Les meurtres ont cessé, mais on ignore si la secte a été éradiquée ou si elle a fait profil bas... avant de faire des adeptes ailleurs...

— À Boston ?

— Eh bien, vous vous souvenez de cette affaire de vaudou et de satanistes, fit remarquer Tam. Pourquoi pas des hommes-léopards ?

— Quels étaient les mobiles de ces meurtres en Afrique ? demanda Frost.

— Il a pu y avoir des règlements de comptes personnels à l'origine de certains, répondit Zucker mais cela n'explique pas les meurtres apparemment gratuits de femmes et d'enfants. Il devait y avoir autre chose, la même chose qui a toujours inspiré les sectes pratiquant les sacrifices rituels. Qu'on tue pour terrifier ses ennemis ou apaiser une divinité, l'objectif est toujours le même : le pouvoir.

« Ajoutez les particularités de ces meurtres et le fil rouge apparaît : la chasse comme affirmation du pouvoir. Il se peut que l'assassin mène une vie parfaitement banale, où il ne trouve ni l'émotion ni le sentiment de puissance que tuer lui procure. Alors il va chercher une proie quelque part, car il a les moyens et la liberté pour cela. Dans combien d'autres cas a-t-on conclu à tort à un accident ? Combien de randonneurs ou de campeurs portés disparus ont en fait été ses victimes ?

— Leon Gott n'était ni un marcheur ni un campeur, objecta Crowe. Il a été tué dans son propre garage.

— L'objectif était peut-être de voler la peau de léopard, symbole totémique du tueur.

— Nous savons qu'il s'était vanté de l'avoir sur des forums en ligne, ajouta Frost. N'importe quel amateur de chasse un tant soit peu informé savait qu'elle se trouvait chez lui.

— Ce qui nous ramène à l'idée que le coupable est un chasseur. C'est logique, tant sur le plan symbolique que pratique. Le tueur s'identifie au léopard, le plus accompli des chasseurs de tout le règne animal. Il est à l'aise dans les espaces naturels. Ce qui le différencie des autres, c'est qu'il choisit des humains pour gibier. Et il a une préférence pour les régions sauvages. Montagnes du Nevada. Forêts du Maine. Montana.

— Botswana, murmura Jane.

Zucker la considéra avec un froncement de sourcils.

— Pardon ?

— Le fils de Leon Gott a disparu au Botswana au cours d'un safari en brousse, comme le reste de son groupe.

À la mention d'Elliot Gott, Maura sentit son pouls s'emballer.

Le profil. Se concentrer sur le profil...

— Si Elliot Gott compte parmi ses victimes, dit-elle, cela signifie que le tueur sévissait déjà il y a six ans.

— En Afrique, renchérit Jane.

Le dossier d'une centaine de pages qui rassemblait les rapports de la police locale de Maun, de la police sud-africaine et de la branche d'Interpol à Johannesburg se trouvait dans l'ordinateur portable de Jane depuis des jours. Lorsque le bureau national d'Interpol au Botswana le lui avait adressé, elle n'avait fait que le survoler car le lien avec le meurtre de Leon Gott ne lui paraissait pas probant. Mais les parallèles possibles entre les disparitions du Nevada et du Montana et le safari maudit d'Elliot Gott l'avaient troublée. Elle s'installa à son bureau et entreprit de lire le dossier plus attentivement.

Le rapport d'Interpol contenait un compte rendu concis des faits et de l'enquête. Six ans plus tôt, le 20 août, sept touristes de quatre nationalités différentes étaient montés à bord d'un petit avion à Maun, Botswana, à destination du delta de l'Okavango. Ils avaient été déposés sur une piste d'atterrissage isolée où les attendaient un guide et son pisteur, tous deux sud-africains. Le safari devait les mener en Jeep au cœur du delta, avec des bivouacs différents chaque soir. Le site web du guide promettait « une authentique aventure dans l'un des derniers paradis terrestres ».

Pour six de ces sept malheureux touristes, l'aventure avait été un voyage en enfer.

Jane passa à la page suivante, la liste des victimes.

Sylvia Van Ofwegen (Afrique du Sud). Portée disparue, présumée morte. Corps non retrouvé.

Vivian Kruiswyk (Afrique du Sud). Décédée. Restes partiels retrouvés, identification ADN.

Elliot Gott (USA). Porté disparu, présumé mort. Corps non retrouvé.

Isao Matsunaga (Japon). Décédé, restes retrouvés enterrés au camp, identification ADN.

Keiko Matsunaga (Japon). Portée disparue, présumée morte. Corps non retrouvé.

Richard Renwick (UK). Porté disparu, présumé mort. Corps non retrouvé.

Clarence Nghobo (Afrique du Sud). Décédé. Restes partiels retrouvés, identification ADN.

Elle était sur le point de faire défiler la page suivante quand un nom en particulier l'arrêta. Un nom qui ravivait un vague souvenir. Pourquoi lui semblait-il familier ? Elle fouilla sa mémoire jusqu'à tomber sur l'image mentale d'une autre liste, où figurait ce même nom.

Elle pivota vers Frost, qui mordait à pleines dents dans son habituel sandwich à la dinde.

— Tu as lu le dossier Brandon Tyrone, du Maine ?

— Ouais. Je n'ai pas relevé grand-chose de plus que ce que Barber nous a raconté.

— Il y avait une liste des objets volés retrouvés dans le garage de Tyrone. Je peux la revoir ?

Frost posa son sandwich.

— Je ne me rappelle rien de spécial, dit-il en fouillant dans les dossiers entassés sur son bureau. Des appareils photos, des cartes de crédit, un iPod...

— Il n'y avait pas un briquet en argent ?

— Si.

Il dénicha la bonne chemise et la lui tendit.

— Et alors ?

Jane feuilleta le dossier et finit par tomber sur la liste de ce que Brandon Tyron et Nick Thibodeau avaient volé. Elle ne fut pas longue à trouver : *Briquet, argent massif. Gravé au nom de R. Renwick.*

— Incroyable..., marmonna-t-elle en tendant la main vers son téléphone.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Peut-être rien. Peut-être tout.

Elle composa un numéro et, au bout de trois sonneries, une voix répondit :

— Inspecteur Barber.

— Bonjour, Jane Rizzoli, police de Boston. Dites-moi, vous avez retrouvé tous les propriétaires des objets volés au camping et entreposés dans le garage de Brandon Tyrone ?

— La plupart. Pour les cartes de crédit et tous les objets marqués, il n'a pas été difficile d'appeler les propriétaires, et d'autres se sont manifestés d'eux-mêmes.

— Un objet m'intéresse tout particulièrement. Un briquet en argent massif, avec un nom gravé.

Barber répondit sans une hésitation :

— On n'a jamais retrouvé le propriétaire.

— Vous êtes sûr que personne ne l'a réclamé ?

— Certain. J'ai interrogé tous ceux qui venaient réclamer un objet, et personne n'est jamais venu pour ce briquet. Ça m'a beaucoup surpris parce qu'il est en argent massif. Il doit valoir une fortune.

— Avez-vous essayé de retrouver la trace de la personne dont le nom est gravé ? R. Renwick ?

— Demandez à Google ! s'exclama Barber en riant. Vous vous retrouverez avec environ vingt mille résultats. Tout ce qu'on a pu faire, c'est lancer un appel dans la presse, dans l'espoir qu'il nous contacterait. Il n'a peut-être pas été informé. Ou il ne s'est pas aperçu qu'il avait perdu son briquet... Pourquoi ces questions ?

— Le nom de R. Renwick est sorti dans une autre affaire. C'est celui d'une victime, Richard Renwick.

— Quelle affaire ?

— Meurtres multiples, il y a six ans. Au Botswana.

— En *Afrique* ? C'est pas la porte à côté ! Vous ne croyez pas que ce n'est qu'une coïncidence ?

Peut-être, songea Jane en raccrochant. Ou peut-être était-ce l'unique élément qui reliait toutes les affaires entre elles. Six ans plus tôt, Richard Renwick avait été assassiné en Afrique. Un an après, un briquet gravé à son nom apparaissait dans le Maine. Était-il arrivé aux USA dans la poche du tueur ?

— Tu veux bien m'expliquer ce qui se passe ? s'impativa Frost au moment où elle composait un autre numéro.

— Il faut que je retrouve la trace de quelqu'un.

Par-dessus l'épaule de sa collègue, il regarda la page affichée sur l'écran de l'ordinateur.

— Le dossier du Botswana. Quel rapport avec...

Elle leva la main pour le faire taire quand son mari répondit :

— Gabriel Dean.

— Hé, monsieur l'agent spécial ! Tu peux me rendre un service ?

— Attends que je devine..., dit-il avec un petit rire. On n'a plus de lait ?

— Non, j'ai besoin que tu mettes ta casquette du FBI. Il faut que je contacte une personne mais je ne sais pas du tout où elle se trouve. Tu as bien un pote à Interpol, en Afrique du Sud ? Henk quelque chose...

— Henk Andriessen.

— Il peut peut-être m'aider.

— C'est une affaire à caractère international ?

— Meurtres multiples au Botswana. Je t'en ai parlé. Ces touristes qui ont disparu au cours d'un safari. Le problème, c'est que six ans ont passé et je ne sais pas où vit la personne en question. Je suppose qu'elle est retournée à Londres.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Millie Jacobson. C'est l'unique rescapée.

Afrique du Sud

Tous les matins depuis quelques jours, un guêpier carmin vient se poser sur l'arbuste rince-bouteille. Même quand je sors dans mon jardin avec une tasse de café, il reste là, parure rouge vif perchée dans le joyeux écheveau de broussailles et de fleurs. J'ai travaillé dur à ce jardin, à creuser, répandre du compost, désherber, arroser, pour faire de cette parcelle en jachère mon petit coin à moi. Pourtant, par cette belle journée de novembre, je remarque à peine les fleurs ou le petit oiseau en visite. L'appel d'hier soir m'a trop ébranlée pour que je songe à rien d'autre.

Christopher me rejoint et tire une chaise en fer forgé pour s'installer avec son café à la table du jardin.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? demande-t-il.

Je hume le parfum des fleurs et me concentre sur la treille, envahie par les plantes grimpantes.

— Je n'ai pas envie d'y aller.

— Donc, tu as décidé...

— Oui.

Je soupire.

— Non.

— Je peux m'en charger. Je leur dirai de te foutre la paix. Tu as répondu à toutes leurs questions, qu'est-ce qu'ils attendent de toi ?

— Peut-être un peu de courage..., dis-je dans un murmure.

— Bon sang, Millie, je ne connais pas de femme plus courageuse que toi.

Sa remarque me fait rire, car je ne me sens pas courageuse pour un sou. Je ne suis qu'une petite souris effarouchée qui craint de quitter cette maison où je me sens tellement en sécurité. Je n'ai pas envie de partir parce que je sais ce qui m'attend à l'extérieur. Je sais *qui* est là, et mes mains tremblent à la simple idée de le revoir. Voilà ce qu'elle attend de moi, cette femme de la police de Boston. « Vous connaissez son visage. Vous connaissez sa façon de

penser. Sa façon de chasser. Nous avons besoin que vous nous aidiez à l'attraper. »

Avant qu'il ne recommence.

Christopher me prend les mains et sa chaleur me fait réaliser que je suis glacée.

— Tu as refait le même cauchemar cette nuit, n'est-ce pas ?

— Tu t'en es aperçu...

— Ce n'est pas difficile, en dormant à côté de toi...

— Ça ne m'était pas arrivé depuis des mois. Je croyais avoir surmonté ça.

— Maudit coup de téléphone, bougonne-t-il. Tu sais qu'ils n'ont rien de concret, seulement une théorie. Il s'agit peut-être d'un tout autre individu.

— Ils ont retrouvé le briquet de Richard.

— Tu ne peux pas être certaine qu'il s'agit du sien.

— Un autre R. Renwick ?

— C'est un nom assez répandu. De toute façon, s'il s'agit bien du même briquet, cela signifie que le tueur est loin de toi. Sur un autre continent.

Raison pour laquelle je veux rester ici, là où Johnny ne pourra pas me retrouver. Je serais folle d'aller à la rencontre d'un monstre. Finissant mon café, je me lève et la chaise grince sur les pavés. À quoi pensais-je quand j'ai acheté ce mobilier de jardin en fonte ? Peut-être à la pérennité, l'impression que je pourrais toujours compter dessus, mais ces chaises sont lourdes et encombrantes. Comme j'entre dans la maison, j'ai l'impression de traîner un autre fardeau, aussi lourd que mes chaises, une boule de peur qui me fige sur place. Je m'efforce de laver tasses et soucoupes dans l'évier, puis nettoie un plan de travail déjà impeccable.

Vous connaissez sa façon de penser. Sa façon de chasser.

Soudain, les traits de Johnny Posthumus surgissent dans mon esprit, aussi réels que si son visage s'encadrait dans la fenêtre de la cuisine. Je tressaille et une cuillère tombe par terre. Il est toujours là, à me hanter dès que ma pensée vagabonde. Depuis que j'ai quitté le Botswana, j'ai toujours eu la certitude qu'il retrouverait ma trace un jour. Je suis la seule à lui avoir échappé, le seul témoin encore en vie. C'est certainement un défi pour lui. Mais les mois sont devenus des années et comme je n'avais pas de nouvelles de la police, je me

suis mise à espérer qu'il était mort, ses restes éparpillés quelque part dans la brousse, comme ceux de Richard. Comme ceux des autres. Seule l'idée de sa mort pouvait me rassurer.

L'appel de Boston a tout changé.

J'entends un bruit de pas léger dans l'escalier et notre fille Violette déboule dans la cuisine en dansant. À quatre ans, elle est toujours aussi intrépide, parce que nous lui avons menti. Nous lui avons dit que le monde était paisible et lumineux, elle ignore que les monstres sont bien réels. Christopher la soulève dans ses bras, fait l'avion avec elle puis l'emmène, hilare, dans le séjour pour la séance rituelle de dessins animés du samedi matin. La vaisselle est faite, le pot à café lavé, et chaque chose est à sa place, mais je continue d'arpenter la cuisine à la recherche d'une tâche quelconque, n'importe quoi pour me distraire.

Je m'installe devant l'ordinateur. De nombreux mails se sont accumulés dans ma boîte depuis hier soir, venant de ma sœur à Londres, de mamans de camarades de Violette, de Nigériens prêts à virer une fortune sur mon compte en banque à condition que je leur communique mon numéro.

Et il y en a un de l'inspecteur Jane Rizzoli à Boston. Il a été envoyé hier soir, à peine une heure après notre conversation téléphonique.

J'hésite à l'ouvrir, sentant déjà que c'est un point de non-retour. Une fois franchie la ligne rouge, je ne pourrai plus me retrancher derrière mon mur de déni. Dans la pièce à côté, Christopher et Violette rient devant la sympathique pagaille semée par les personnages du dessin animé, tandis que je reste là, le cœur battant, les mains gelées.

Je clique sur la souris comme si j'allumais la mèche d'un bâton de dynamite. Et en effet, l'image qui apparaît à l'écran me touche comme une explosion. C'est la photo du briquet en argent trouvé par la police dans un sac d'objets volés, dans le Maine. Le nom de Richard dans ces caractères élégants qui lui plaisaient tant. Et la petite éraflure. Quoique vague, elle est bien visible, biffant le haut du R. Je repense au moment où c'est arrivé, quand le briquet est tombé de sa poche pour heurter un trottoir londonien. Je pense à ses yeux brillants quand il a ouvert le paquet le jour de son anniversaire, à toutes les fois où je l'ai vu s'en servir. C'est lui qui avait réclamé cet objet narcissique et prétentieux, car tel était Richard, toujours désireux de marquer son territoire, même si ce territoire était un petit morceau d'argent massif. Je le revois allumer sa gauloise près du feu de camp, j'entends le petit « clic » du

clapet.

Je ne doute pas un instant qu'il s'agit du sien. D'une façon ou d'une autre, ce briquet a quitté le delta de l'Okavango dans la poche du tueur pour traverser l'océan et parvenir jusqu'en Amérique. Et maintenant, on veut que je me lance à ses trousses.

Je lis le message que l'inspecteur Rizzoli m'a envoyé avec la photo. *Est-ce le même briquet ? Si oui, nous devons en discuter de toute urgence. Viendrez-vous à Boston ?*

Le soleil entre à flots par la fenêtre de ma cuisine, le jardin est encore merveilleusement fleuri, et je pense à Boston où l'hiver doit être froid et gris, plus gris encore qu'à Londres. Cette femme ne mesure pas du tout ce qu'elle me demande. Elle affirme connaître les faits, mais les faits sont des choses dures, désincarnées, des fragments de métal soudés les uns aux autres pour former une statue, mais auxquels manque une âme. Elle ne peut absolument pas comprendre ce que j'ai subi dans le delta.

Je prends une profonde inspiration et tape ma réponse. *Désolée, impossible de me rendre à Boston.*

Chez les Marines, Gabriel avait appris un certain nombre de techniques de survie, et Jane enviait par-dessus tout sa facilité à s'endormir dans n'importe quelles conditions. Quelques minutes à peine après que le steward eut tamisé les lumières dans la cabine, il inclina son fauteuil, ferma les yeux et sombra. De son côté, Jane restait bien droite et réveillée, comptant les heures jusqu'à l'atterrissage, tout en songeant à Millie Jacobson.

La seule rescapée du safari n'était pas retournée vivre à Londres, comme elle l'avait supposé, mais habitait désormais une petite ville de la Hex River Valley, en Afrique du Sud. Après deux semaines cauchemardesques dans la brousse à lutter pour sa survie, couverte de boue et se nourrissant d'herbe et de roseaux, la libraire londonienne avait choisi de refaire sa vie sur ce même continent qui avait failli lui être fatal.

Les photos prises après sa réapparition montraient clairement dans quel état de déliquescence elle était sortie de l'épreuve. Sur son passeport anglais apparaissait une jeune femme brune aux yeux bleus et au visage en cœur, agréablement banal, ni belle ni laide. La femme qui avait passé sa convalescence à l'hôpital n'avait plus rien de commun. Quelque part dans la savane, comme un serpent mue, Millie Jacobson s'était changée en créature squelettique, brûlée par le soleil, au regard halluciné.

Alors que tous les autres passagers semblaient dormir, Jane examina une fois de plus le dossier relatif au safari. À l'époque, l'affaire avait ému tout le Royaume-Uni, où Richard Renwick était célèbre. Ce n'était pas le cas outre-Atlantique. Jane n'avait jamais lu aucun de ses romans, décrits dans le *London Times* comme « rythmés » et « dopés à la testostérone ». L'article se concentrait presque exclusivement sur lui, ne consacrant que deux paragraphes à sa compagne. C'est pourtant sur elle que Jane se focalisa. Interpol avait fourni au journal une photo de Millie Jacobson prise peu après son épreuve, et sur ce visage Jane se voyait elle-même, dans un passé pas si lointain. Toutes deux avaient été touchées par les mains glacées d'un tueur, et elles avaient survécu. Ce contact ne pouvait pas s'oublier.

Gabriel et elle avaient quitté Boston par une journée venteuse, sous le grésil et la pluie, et leur brève escale à Londres avait été tout aussi morne et glaciale. Ce fut donc un choc, à la descente de l'avion quelques heures plus

tard, de se retrouver dans la chaleur estivale du Cap. Jane détonnait avec son col roulé en laine au milieu des gens en shorts et robes à bretelles, et elle suffoquait en attendant leurs bagages.

Elle tirait son pull par-dessus sa tête quand elle entendit une voix masculine lancer :

— Dean « la Machine » en Afrique ! Enfin !

— Henk ! Merci d’être venu nous chercher, répondit Gabriel.

Enfin libérée du col roulé, Jane trouva son mari dans les bras d’un grand gaillard blond.

— Le voyage a été long, hein ? Mais maintenant vous allez pouvoir profiter du beau temps.

Il porta sur Jane un regard qui la fit se sentir quasi nue dans son fin débardeur. Ses yeux semblaient d’une pâleur surnaturelle dans un visage brûlé par le soleil, la même nuance de bleu argenté qu’elle avait vue un jour dans les yeux d’un loup.

— Et voici Jane ! dit-il en tendant une grosse main moite. Henk Andriessen. Content de rencontrer enfin celle qui a décroché « la Machine ». Je ne croyais pas que c’était possible.

Gabriel partit d’un éclat de rire.

— Jane n’est pas une femme comme les autres.

En lui serrant la main, elle sentit que Henk la jugeait. Elle se demanda s’il avait imaginé Dean « la Machine » avec une fille plus jolie, une fille qui n’aurait pas eu l’air d’une serpillière essorée.

— De mon côté, j’ai entendu parler de vous, répondit-elle. Quelque chose à propos d’une soirée bien arrosée à La Haye, il y a une douzaine d’années.

Henk jeta un regard à Gabriel.

— J’espère que tu lui as raconté la version expurgée...

— Y aurait-il plus à dire que *deux mecs entrent dans un bar* ?

Henk s’esclaffa.

— Vous n’avez pas besoin d’en savoir plus... Je vous conduis à ma voiture, ajouta-t-il en lui prenant son bagage.

Au sortir du terminal, Jane resta un peu en retrait pour leur permettre

d'échanger quelques nouvelles. Ayant dormi pendant presque tout le vol, Gabriel avait la démarche dynamique d'un homme pressé d'attaquer sa journée. Elle savait que Henk avait une bonne dizaine d'années de plus que lui, qu'il avait divorcé trois fois, était originaire de Bruxelles et travaillait pour Interpol en Afrique du Sud depuis dix ans. Elle connaissait également sa réputation de gros buveur et d'homme à femmes, et elle se demanda dans quel genre d'ennuis il avait entraîné Gabriel lors de cette fameuse nuit à La Haye. Rien qu'à les regarder maintenant, on devinait lequel possédait une certaine discipline. Gabriel avait le physique longiligne d'un coureur et la démarche bien assurée, tandis que le tour de taille de Henk signalait des appétits incontrôlables. Pourtant, ils avaient noué une solide amitié en travaillant au Kosovo sur des enquêtes criminelles.

Henk s'arrêta devant une BMW gris métallisé, le moyen de transport préféré du dragueur, et il désigna le siège passager.

— Jane, vous montez devant ?

— Non, je laisse cet honneur à Gabriel. Vous avez un tas de bêtises à vous raconter.

— À l'arrière, la vue n'est pas aussi bonne, dit-il tandis qu'ils bouclaient leurs ceintures de sécurité, mais je vous garantis que vous allez apprécier la suivante.

— Où est-ce ?

— Mountain Table. Vous n'avez pas beaucoup de temps devant vous et c'est un site à ne pas manquer. Votre chambre d'hôtel ne doit pas être encore prête, de toute façon, alors pourquoi ne pas aller directement dans la montagne ?

Gabriel se tourna vers elle.

— Tu te sens d'attaque, Jane ?

Elle aspirait surtout à une douche et à un bon lit. Le soleil aveuglant lui donnait la migraine et elle avait l'impression d'avoir du goudron dans la bouche, mais si Gabriel pouvait se lancer dans une balade touristique, elle ferait son possible pour se montrer à la hauteur.

Une heure et demie plus tard, ils arrivèrent sur le parking de la station inférieure du téléphérique de Table Mountain. En descendant de voiture, elle considéra les câbles aériens qui s'élançaient vers le versant de la montagne.

Elle n'était pas précisément sujette au vertige, mais l'idée de s'embarquer vers ce sommet vertigineux lui nouait l'estomac. Soudain, elle ne pensait plus à sa fatigue, mais à des câbles cassant net et au plongeon mortel de six cents mètres.

— Tout là-haut, il y a la vue que je vous ai promise, dit Henk.

— Seigneur ! Il y a des gens accrochés au flanc de cette falaise ! s'exclama-t-elle.

— Table Mountain est un paradis pour les grimpeurs.

— Ils sont givrés ?

— Il y a des accidents chaque année et après une chute de cette hauteur, il ne reste rien à sauver, seulement un corps à récupérer.

— Et c'est là que nous allons ?

— Vous avez le vertige ?

Les yeux pâles la regardaient avec ironie.

— Crois-moi, Henk, dit Gabriel en riant, même si c'était le cas, elle ne l'avouerait jamais !

Et un jour ou l'autre, mon orgueil me sera fatal, se dit-elle au moment où ils se pressaient dans la cabine du téléphérique avec des dizaines d'autres touristes. Elle se demanda quand le système avait été inspecté pour la dernière fois, scruta les employés, cherchant à repérer un homme ivre, défoncé, ou fou. Elle compta les têtes pour s'assurer qu'ils n'avaient pas dépassé la jauge autorisée, et espéra que les ingénieurs de la sécurité avaient calculé en prévoyant les poids lourds comme Henk.

Puis la cabine s'envola dans le ciel, et il ne lui resta plus qu'à se concentrer sur la vue.

— Votre première vision de l'Afrique, lui souffla Henk à l'oreille. Surprise ?

Elle ravala sa salive.

— Ce n'est pas ce que j'avais imaginé.

— Qu'est-ce que vous imaginiez ? Des lions et des zèbres gambadant un peu partout ?

— Eh bien, oui...

— C'est l'image que se font la plupart des Américains. Ils voient trop d'émissions sur la nature et quand ils descendent de l'avion, en tenue safari, ils n'en reviennent pas de trouver une ville moderne comme Le Cap. Pas un zèbre en vue, sauf au zoo.

— J'espérais un peu voir un zèbre...

— Pour ça, il faudrait prendre quelques jours de plus et survoler la brousse.

— Si seulement c'était possible..., dit-elle avec un soupir. Mais nos employeurs nous serrent la vis. Pas le temps de s'amuser.

La cabine s'immobilisa en douceur et les portes s'écartèrent.

— Dans ce cas, mettons-nous au boulot. On peut toujours apprécier la vue en même temps.

Au bord du plateau de Table Mountain, Jane contempla avec émerveillement les symboles du Cap que lui désignait Henk : les pitons rocheux de Devil's Peak et Signal Hill, Table Bay, et au nord Robben Island, où Nelson Mandela avait été emprisonné pendant presque trente ans.

Henk lança bientôt la conversation sur les meurtres au Botswana et Jane voulut vérifier qu'il avait bien participé à l'enquête.

— Pas l'enquête initiale, qui a eu lieu sur place, répondit-il. Interpol n'a été impliqué qu'après que la police du Botswana a confirmé que le tueur avait franchi la frontière. Il s'est servi des cartes de crédit de deux de ses victimes dans des villes frontalières, chez des commerçants où il suffisait d'une signature pour autoriser le paiement. La Jeep du safari a été abandonnée aux abords de Johannesburg. Les crimes ont été commis au Botswana, mais Johnny Posthumus est citoyen sud-africain et l'affaire implique plusieurs pays, d'où l'intervention d'Interpol. On a lancé un mandat d'arrêt prioritaire pour Posthumus, mais on ignore toujours où il est passé.

— L'enquête n'a rien donné ?

— Rien de significatif. Mais il faut que vous compreniez le contexte. Dans ce pays, on dénombre environ cinquante meurtres par jour – six fois plus qu'aux USA. Beaucoup d'affaires restent non élucidées, la police est débordée, les labos sous-financés. La coordination avec d'autres pays, en l'occurrence le Botswana, représente une difficulté supplémentaire.

— Mais vous êtes certains que Johnny Posthumus est bien votre homme ?

demanda Gabriel.

Andriessen s'interrompit, et ces quelques secondes de silence furent plus éloquentes que n'importe quelle parole.

— J'ai des... réserves.

— Pourquoi ?

— J'ai fouillé minutieusement dans son passé. Il est né en Afrique du Sud, dans une famille de fermiers. À l'âge de dix-huit ans, il est parti travailler dans une réserve privée, à Sabi Sands. Il s'est ensuite rendu au Mozambique et au Botswana et il s'est établi comme guide indépendant. Personne ne s'est jamais plaint de lui. Au fil des ans, il s'est forgé une réputation d'homme fiable. Si l'on excepte une bagarre d'ivrognes, il n'avait ni casier judiciaire ni antécédents de violence.

— À votre connaissance...

— C'est vrai, des faits nous ont peut-être échappé, des corps aussi, surtout dans la brousse. Ce qui me chiffonne, c'est qu'il n'y a eu aucun signal d'alerte. Rien dans son comportement pour indiquer qu'un jour il déciderait d'emmener huit personnes au fin fond du delta pour les massacrer.

— D'après la seule survivante, c'est pourtant bien ce qui s'est passé, releva Jane.

— C'est ce qu'elle a dit.

— Vous doutez d'elle ?

— Elle a identifié Posthumus sur une photo d'identité prise deux ans plus tôt, que lui avait présentée la police du Botswana. Nous ne disposons que de très peu de photos de lui, la plupart ayant brûlé dans l'incendie de la ferme de ses parents, il y a sept ans. Rappelez-vous que Mlle Jacobson a émergé de la brousse plus morte que vive. Après une telle épreuve, et avec une seule photo d'identité sous les yeux, était-elle capable de donner une réponse parfaitement fiable ?

— Si ce n'était pas Johnny Posthumus, alors qui ?

— Nous savons que l'assassin a volé les cartes de crédit de ses victimes ainsi que leurs passeports. Le temps qu'on signale leur disparition, il a très bien pu endosser leur identité. Il pouvait être n'importe qui, aller presque n'importe où dans le monde – y compris en Amérique.

— Johnny Posthumus serait mort, d'après vous ?

— Ce n'est qu'une hypothèse.

— Mais existe-t-il des preuves pour l'étayer ? Un corps ? Des restes ?

— Oh, nous avons des milliers de restes humains non identifiés partout dans le pays. Ce qui nous manque, ce sont les fonds pour les traiter. À cause des retards des labos dans l'analyse ADN, identifier une victime peut prendre des mois, voire des années. Posthumus est peut-être parmi elles.

— Ou il pourrait être en vie et vivre à Boston, dit Jane. S'il n'a pas de casier judiciaire, c'est peut-être qu'il n'avait commis aucune erreur avant le Botswana.

— Vous parlez de Millie Jacobson ?

— Il l'a laissée s'échapper...

Henk garda le silence pendant quelques instants, son regard pointé vers Table Bay.

— Je suppose qu'à l'époque il ne voyait pas cela comme un problème.

— La seule femme capable de l'identifier ?

— Elle était pour ainsi dire morte. Larguez un touriste dans le delta, homme ou femme, il ne survivra pas deux jours, encore moins deux semaines. Elle aurait dû mourir.

— Pourquoi n'est-ce pas arrivé ?

— Le cran... La chance...

Il haussa les épaules.

— Un miracle...

— Tu as rencontré cette femme, intervint Gabriel. Qu'en as-tu pensé ?

— Ça remonte à quelques années. Son nom n'était plus Jacobson, mais DeBruin. Son mari est sud-africain. Elle m'a fait l'impression d'une personne... tout à fait banale. Pour être franc, j'en ai été surpris. J'avais lu sa déposition et je savais à quoi elle était censée avoir réchappé. Je m'attendais à Superwoman.

Jane fronça les sourcils.

— Vous pensez qu'elle a menti dans sa déposition ?

— Est-ce que je crois qu'elle a marché au milieu d'éléphants sauvages ? Erré pendant deux semaines dans la savane sans arme ni vivres ? Subsisté en se nourrissant seulement d'herbe et de tiges de papyrus ?

Il secoua la tête.

— Rien d'étonnant à ce que la police du Botswana ait d'abord douté de son récit. Puis il a été confirmé que sept étrangers n'avaient pas embarqué sur leur vol de retour dans leurs pays respectifs. On a demandé au pilote qui les avait déposés dans la brousse pourquoi il n'avait pas signalé leur disparition. Il a parlé d'un appel qui l'avait averti que le groupe rentrerait à Maun par la route. Il a fallu quelques jours encore pour que la police du Botswana réalise qu'elle disait la vérité.

— Pourtant, vous semblez dubitatif.

— Quand je l'ai rencontrée, elle m'a semblé un tantinet... perturbée.

— C'est-à-dire ?

— Solitaire. Pas très communicative. Elle vit à la campagne, dans la ferme que son mari exploite. Elle ne quitte presque jamais le district. Elle a refusé de venir au Cap pour l'interrogatoire. J'ai dû me déplacer à Touws River pour la rencontrer.

— On y va demain, déclara Gabriel. Elle n'a accepté de nous voir qu'à cette condition.

— C'est une magnifique balade, avec montagnes, fermes et vignobles, mais vous en avez pour un moment. Son mari est un Afrikaner sévère qui tient tout le monde à distance. Il se montre très protecteur, il refuse très clairement que la police contrarie sa femme. C'est d'abord lui qu'il faudra convaincre que vous répondre ne la mettra pas en danger, c'est tout ce qui l'intéresse.

— Il ne pense pas aux autres victimes potentielles de Johnny Posthumus ?

— Il protège celle qu'il connaît, et vous devrez gagner sa confiance.

— Tu crois que Millie collaborera avec nous ? demanda Gabriel.

— Jusqu'à un certain point seulement, et comment lui en vouloir ? Pense à ce qu'elle a dû surmonter pour sortir du delta vivante. Une épreuve pareille vous change pour de bon.

— Certains en sortiraient plus forts, observa Jane.

— D'autres sont anéantis.

Henk secoua la tête.

— J'ai bien peur que Millie soit plutôt du côté des fantômes.

En dépit de tout ce que Millie avait enduré dans la brousse, elle n'avait pas voulu retrouver son confort familial à Londres mais s'était installée dans une petite bourgade de la Hex River Valley, région de la province du Cap occidental. Jane se disait qu'elle aurait sûrement choisi de retrouver son chez-elle, son lit, son quartier et ses habitudes, si elle avait dû supporter deux semaines cauchemardesques dans la nature hostile, à échapper aux lions et aux crocodiles, couverte de boue séchée. Mais Millie Jacobson, après toute une vie passée à Londres, avait renoncé à tout ce qu'elle connaissait, tout ce qu'elle était, pour s'enterrer dans la bourgade isolée de Touws River.

Par la fenêtre de sa portière, Jane contemplait les charmes de cet arrière-pays, son décor de montagnes, de rivières et de terres agricoles, aux couleurs éclatantes de l'été. Tout ici semblait décalé, depuis les saisons inversées jusqu'au soleil au nord à midi, et, dans la courbe d'un virage, elle se sentit soudain étourdie, comme si le monde avait basculé cul par-dessus tête. Elle ferma les yeux, attendant que le vertige passe.

— C'est un coin superbe, déclara Gabriel. À vous donner envie de ne pas rentrer à la maison.

— On est loin de Boston, murmura-t-elle.

— Et de Londres. Mais je comprends qu'elle n'ait pas eu envie d'y retourner.

Jane rouvrit les yeux et loucha sur d'innombrables rangs de vignes, dont les grappes mûrissaient au soleil.

— Et c'est ici que son mari a toujours vécu, fit-elle remarquer. L'amour fait faire des folies.

— Comme tout plaquer pour venir vivre à Boston ?

Elle lui lança un regard.

— Tu regrettes parfois d'avoir quitté Washington pour vivre avec moi ?

— Laisse-moi réfléchir...

— Gabriel !

— Devrais-je regretter de m'être marié et d'avoir la plus adorable des

gosses ? dit-il en riant. Qu'en penses-tu ?

— J'en pense que bien des hommes n'auraient pas fait ce sacrifice.

— Continue de le penser. Il n'y a pas de mal à avoir une épouse reconnaissante.

De nouveau, elle regarda défiler les vignobles.

— À propos de gratitude, on va être redevables à maman de tout ce baby-sitting. Et si on lui expédiait une caisse de vin sud-africain ? Vince et elle adorent...

Elle s'interrompit. Il n'y avait plus de Vince Korsak dans la vie d'Angela, à présent que son père était de retour. Elle soupira.

— Je n'aurais jamais cru dire ça, mais Korsak me manque.

— Manifestement, il manque aussi à ta mère.

— Est-ce être une mauvaise fille de souhaiter que mon père retourne à sa pétasse et nous fiche la paix ?

— Tu es une bonne fille. Pour ta mère.

— Qui ne m'écoute pas. Elle s'efforce de faire le bonheur de tout le monde, sauf le sien.

— C'est son choix, Jane. Tu dois le respecter, même si tu ne le comprends pas.

Tout comme elle ne comprenait pas le choix de Millie Jacobson de se retirer dans ce coin reculé, si loin de tout ce qu'elle avait jamais connu. Au téléphone, Millie avait été très claire : elle n'irait pas à Boston pour aider les enquêteurs. Sa fille de quatre ans et son mari avaient besoin d'elle, prétextes acceptables pour une femme qui voulait cacher la vraie raison de son refus : sa terreur du monde extérieur. Henk Andriessen l'avait qualifiée de fantôme et les avait prévenus qu'ils auraient beaucoup de mal à la convaincre. De même que son mari.

C'est lui qui les accueillit à leur arrivée à la ferme, et Jane comprit en le voyant que la partie n'était pas gagnée. Christopher DeBruin était aussi costaud et intimidant que Henk l'avait décrit. Il avait une dizaine d'années de plus que sa femme, des cheveux blonds déjà grisonnants. Fermement campé sur la galerie de la maison, les bras croisés, inébranlable muraille de muscles repoussant les envahisseurs, il laissa les visiteurs indésirables venir jusqu'à

lui.

— Monsieur DeBruin ? dit Gabriel.

Un coup de menton, rien de plus.

— Agent Gabriel Dean, du FBI. Et voici l'inspecteur Jane Rizzoli, police de Boston.

— Vous êtes bien loin de chez vous, hein ?

— Notre enquête se déroule dans plusieurs États et plusieurs pays, un certain nombre d'agences sont concernées.

— Et vous pensez que tout conduit à ma femme ?

— Nous pensons qu'elle est la clé de l'affaire.

— En quoi ceci me concerne-t-il ?

Deux mecs et beaucoup trop de testostérone, songea Jane. Elle s'avança et DeBruin prit un air perplexe, comme s'il hésitait à rabrouer une femme.

— Nous avons fait une longue route, monsieur DeBruin, dit-elle doucement. Pouvons-nous parler à Millie ?

Il l'examina pendant quelques instants.

— Elle est allée chercher notre fille.

— Quand sera-t-elle de retour ?

— Dans un moment, répondit-il vaguement, avant de se décider à leur ouvrir sa porte : Vous n'avez qu'à entrer. Il y a des choses dont on doit parler d'abord.

Ils le suivirent dans la maison aux planchers rustiques et poutres apparentes. Elle était chargée d'histoire, depuis la rampe d'escalier taillée à la main jusqu'aux antiques carreaux de Delft dans l'âtre. DeBruin ne leur offrit ni thé ni café, se contentant de leur indiquer sèchement le divan. Il s'installa dans le fauteuil en face.

— Ici, Millie se sent à l'abri, dit-il. Nous menons une vie paisible ensemble, dans cette ferme, avec notre fille de quatre ans. Et vous, vous voulez tout bouleverser.

— Millie pourrait être décisive pour notre enquête.

— Vous ne savez pas ce que vous lui demandez. Depuis votre premier

coup de fil, elle ne dort plus. Elle se réveille en hurlant. Elle ne veut même plus quitter cette vallée, et vous lui demandez d'aller jusqu'à Boston ?

— La police veillera sur elle, je vous le promets. Elle sera protégée.

— Protégée ? Avez-vous une idée de la difficulté qu'elle éprouve à se sentir en sécurité ici même ?

Il prit un air méprisant.

— Non, bien sûr ! Vous ignorez ce qu'elle a subi dans la brousse.

— Nous avons lu sa déposition.

— Ah oui ? Comme si quelques feuillets dactylographiés pouvaient tout dire... Moi, j'étais là-bas le jour où elle s'en est sortie. J'étais en vacances dans un village-hôtel, pour observer les éléphants. Tous les après-midi, on nous servait le thé sur une galerie, d'où nous pouvions voir les animaux s'abreuver à la rivière. Ce jour-là, j'ai vu une créature étrange sortir du bois. Si maigre qu'on aurait dit un petit fagot enrobé de boue séchée. Sous nos yeux ébahis, cette chose a traversé la pelouse pour gravir les marches. Nous étions là, avec nos tasses en porcelaine, nos petits gâteaux bien décorés... et cette créature s'approche de moi, plante ses yeux dans les miens et me demande : « Vous êtes réel ? Ou suis-je au paradis ? » Je lui ai répondu que si on était au paradis, on m'avait mal aiguillé. Et là, elle est tombée à genoux et s'est mise à pleurer. Parce qu'elle avait compris que son cauchemar était terminé. Qu'elle était sauvée.

L'homme posa sur Jane un regard dur et pénétrant.

— Je lui ai juré de la protéger. Contre vents et marées.

— La police de Boston en fera autant, assura Jane. Si nous pouvons vous persuader de la...

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre. C'est elle.

Il jeta un coup d'œil dans l'allée où une voiture venait de s'engager.

— La voici.

Ils attendirent en silence que la porte se soit ouverte, puis une fillette déboula dans la salle de séjour. Comme son père, elle était blonde et robuste, avec les joues roses d'un enfant qui passe sa vie au soleil. Lançant à peine un regard aux visiteurs, elle alla se jeter tout droit dans ses bras.

— Te voilà, Violette ! dit-il en la hissant sur ses genoux. Et cette leçon de

poney ?

— Il m’a mordue !

— Le poney ?

— Je lui ai donné une pomme et il m’a mordu le doigt.

— Je suis sûr qu’il ne l’a pas fait exprès. C’est pour ça que je te disais de garder la main bien ouverte.

— J’lui donnerai plus de pommes !

— Ouais, ça lui apprendra, hein ?

Il releva la tête, les traits détendus, puis se tut en voyant sa femme campée sur le seuil.

À la différence de son mari et de sa fille, Millie avait les cheveux bruns et sa queue-de-cheval accentuait ses traits minces et osseux, ses joues creusées, des cernes assombrissant ses yeux bleus. Elle leur adressa un sourire, qui ne pouvait cependant masquer son appréhension.

— Millie, ce sont les gens de Boston, annonça DeBruin.

Jane et Gabriel se levèrent. Serrer la main de Millie, c’était comme saisir des glaçons, tant ses doigts étaient raides et froids.

— Merci de nous recevoir, dit Jane alors que tout le monde s’installait de nouveau.

— Vous êtes déjà venus en Afrique ? demanda Millie.

— C’est la première fois pour nous deux. La région est magnifique. Votre maison aussi.

— Cette ferme appartient à la famille de Chris depuis des générations. Il devrait vous faire faire le tour du propriétaire plus tard...

Elle s’interrompit, comme si cet effort pour soutenir ne fût-ce qu’une conversation anodine l’exténuaient. Son regard tomba sur la table basse et elle sourcilla.

— Tu ne leur as pas offert de thé, Chris ?

Aussitôt, celui-ci bondit sur ses pieds.

— Oh, désolé. J’ai complètement oublié...

Il prit sa fille par la main.

— Violette, viens aider ton stupide papa.

En silence, Millie regarda son mari et sa fille quitter la pièce. C'est seulement quand elle entendit le vague tintement de la bouilloire et le bruit de l'eau qu'elle dit :

— Je n'ai pas changé d'avis, pour Boston. Chris vous l'a dit, je suppose ?

— Très clairement.

— Vous perdez votre temps, j'en ai peur. Faire tout ce chemin seulement pour m'entendre vous répéter ce que je vous ai dit au téléphone...

— Nous avons besoin de vous rencontrer.

— Pour vous assurer par vous-mêmes que je ne suis pas folle ? Que tout ce que j'ai raconté à la police il y a six ans a bien eu lieu ?

— Nous n'en avons jamais douté, répondit Jane.

Millie contempla ses mains croisées sur son giron et reprit doucement :

— Il y a six ans, la police ne m'a pas crue. Pas tout de suite. Quand je leur ai raconté mon histoire, sur mon lit d'hôpital, j'ai bien vu qu'ils doutaient. Une pauvre citadine, survivre pendant deux semaines dans la brousse ? Ils croyaient plutôt que je n'avais pas retrouvé le chemin d'un quelconque village-hôtel et que la chaleur me faisait délirer. Ils disaient que les antipaludiques avaient pu me rendre psychotique, provoquer une confusion mentale, que ça arrivait chez les touristes. Et que mon histoire sonnait faux parce que n'importe qui dans cette situation serait mort de faim, dévoré par des lions ou des hyènes, piétiné par des éléphants. Seuls les indigènes savaient survivre en consommant des tiges de papyrus. Ils ne pouvaient pas imaginer que j'avais simplement eu de la chance. Et pourtant, c'est la vérité. Seul le hasard m'a fait suivre le cours de la rivière, ce qui m'a menée jusqu'à ce lodge. Le hasard encore qui m'a fait manger le plus nourrissant des roseaux plutôt que de m'empoisonner avec des baies sauvages ou des écorces. C'est par hasard que, au bout de deux semaines, j'en suis sortie vivante. La police affirmait que ce n'était pas possible...

Elle reprit sa respiration.

— Et pourtant, je l'ai fait...

— Vous vous trompez, Millie. Ce n'était pas le hasard, c'était *vous*. Nous avons lu votre récit des événements. Comment vous dormiez dans les arbres. Comment vous suiviez la rivière et continuiez à marcher malgré votre

épuisement. Vous avez trouvé la volonté de survivre alors que la plupart des gens auraient renoncé.

— Non, dit-elle à mi-voix. C'est la brousse qui a choisi de m'épargner...

Par la fenêtre, la pauvre femme regarda un arbre majestueux dont la ramure s'ouvrait tels des bras protecteurs tout autour de lui.

— La terre est vivante, elle respire. Elle décide de votre sort. La nuit, dans le noir, j'entendais battre son cœur, comme un bébé entend battre le cœur de sa mère. Et tous les matins, je me réveillais en me demandant si la terre me laisserait vivre jusqu'au soir. Voilà comment j'ai pu survivre. Parce qu'elle l'a bien voulu. Qu'elle m'a protégée...

Millie regarda Jane.

— ... de lui.

— Johnny Posthumus.

Elle acquiesça.

— Quand ils se sont enfin lancés à sa recherche, c'était déjà trop tard. Il avait eu tout le temps de se volatiliser. Quelques semaines plus tard, la Jeep a été retrouvée sur un parking à Johannesburg.

— La Jeep qui ne voulait plus démarrer...

— Oui. Un mécanicien m'a expliqué comment on pouvait provoquer une panne temporaire qui paraît insoluble. Je crois qu'il a parlé de la boîte à fusibles et du circuit électrique.

Jane considéra Gabriel, qui hocha la tête.

— On débranche le démarreur ou le relais de la pompe à carburant, expliqua-t-il. Pas facile à détecter. Et réversible.

— Il nous a fait croire qu'on était en rade. C'est lui qui nous a coincés là-bas, pour pouvoir nous tuer l'un après l'autre. D'abord Clarence. Puis Isao. Elliot devait être le prochain. Il gardait les femmes pour la fin. On pensait participer à un safari, mais en fait c'était la partie de chasse de Johnny. Et nous étions le gibier.

Millie prit une inspiration qui s'acheva en frisson.

— La nuit où il a tué les autres, j'ai couru sans savoir où j'allais. Nous étions à des kilomètres de la route la plus proche, de la piste d'atterrissage. Il

savait que je n'avais aucune chance de m'en tirer, alors il a levé le camp et abandonné les corps aux bêtes. Tout le reste, il l'a emporté. Portefeuilles, appareils photo, passeports. D'après la police, il s'est servi de la carte de crédit de Richard pour acheter de l'essence à Maun, et de celle d'Elliot pour s'approvisionner à Gaborone. Puis il a passé la frontière avec l'Afrique du Sud, où il a disparu. Qui sait où il est allé ensuite. Avec nos passeports et nos cartes de crédit, il n'avait qu'à se teindre les cheveux et se faire passer pour Richard, par exemple. Prendre un vol pour Londres sans craindre de contrôle.

Elle croisa les bras.

— Il aurait pu se présenter à ma porte.

— Aucun document n'atteste le retour d'un Richard Renwick au Royaume-Uni, précisa Gabriel.

— Et s'il en avait tué d'autres, pris d'autres identités ? Il pouvait aller n'importe où, devenir n'importe qui.

— Êtes-vous certaine que votre guide était bien Johnny Posthumus ?

— La police m'a montré la photo de son passeport, prise deux ans plus tôt. C'était le même homme.

— Il existe peu de photos de lui. Vous n'avez vu que celle-ci...

— Vous insinuez que je me suis trompée ?

— Vous savez combien une personne peut paraître différente, parfois radicalement, d'une photo à l'autre.

— Si ce n'était pas Johnny, alors qui ?

— Un imposteur.

Elle contempla fixement Gabriel, interloquée par cette éventualité.

Un cliquetis de porcelaine se fit entendre et son mari entra, chargé d'un plateau. Remarquant le silence qui régnait dans la pièce, il le déposa délicatement sur la table basse et interrogea sa femme du regard.

— Je peux servir le thé, maman ? supplia Violette. J'en renverse pas, promis !

— Non, chérie. Maman s'en charge, cette fois. Et si tu allais regarder la télévision avec papa ? suggéra-t-elle avec des yeux implorants.

DeBruin prit la fillette par la main et quelques instants plus tard, des voix

criardes et une musique joyeuse se firent entendre dans la pièce voisine. Millie ne s'occupa pas de servir le thé, restant les bras croisés, figée par cette nouvelle incertitude.

— Henk Andriessen, d'Interpol, nous a indiqué que vous étiez toujours à l'hôpital quand la police vous a montré cette photo. Vous étiez encore faible, et des semaines s'étaient écoulées depuis la dernière fois que vous aviez vu le tueur.

— Vous pensez que je me suis trompée...

— Il est fréquent qu'un témoin se trompe sur les points de détail, ou bien oublie un visage, assura Gabriel.

Jane songea à tous les témoins oculaires bien intentionnés qui avaient en toute confiance désigné les mauvais suspects, ou donné des signalements qui s'étaient révélés inexacts. L'esprit humain s'y entendait pour reconstruire les détails manquants et les transformer en faits, même si ces faits n'étaient que le fruit de son imagination.

— Vous essayez de me faire douter de moi-même, dit Millie, mais c'est bien la photo de Johnny qu'on m'a montrée. Je me rappelle chaque trait de son visage.

Son regard alla de l'un à l'autre.

— Aujourd'hui, il a peut-être changé d'identité. Mais où qu'il se trouve, quel que soit son nom, je sais qu'il ne m'a pas oubliée non plus.

Ils entendirent Violette rire aux éclats tandis que la télévision débitait sa musique implacablement gaie. Au salon, même le soleil de l'après-midi qui entrait à flots par la fenêtre échouait à réchauffer l'atmosphère.

— C'est pour cela que vous n'êtes pas retournée à Londres, dit Jane.

— Johnny savait où je vivais, où je travaillais. Il savait comment me trouver. Je ne pouvais pas revenir... Et il y avait Christopher...

— Il nous a raconté votre rencontre.

— Quand je suis revenue à la civilisation, c'est lui qui est resté auprès de moi. Il a veillé à mon chevet jour après jour. Il m'a rassurée. Lui seul. Pourquoi serais-je retournée à Londres ?

— Votre sœur y vit toujours...

— Chez moi, c'est ici à présent. Je suis à ma place.

Par la fenêtre, elle regarda l'arbre aux branches hospitalières.

— L'Afrique m'a changée. Dans la brousse, j'ai perdu des bribes de moi-même. C'est comme une meule qui vous broie, vous dépouille de tout le superflu. On est forcé d'affronter qui on est vraiment. Quand je suis arrivée là-bas, je n'étais qu'une idiote. Je me préoccupais de chaussures, de sacs à main et de produits de beauté. J'avais perdu des années à attendre que Richard m'épouse. Je croyais qu'il ne me manquait qu'une alliance pour être heureuse. C'est seulement quand j'ai cru mourir que je me suis trouvée. Véritablement. J'ai laissé l'ancienne Millie là-bas et je ne la regrette pas. Ma vie est ici, à Touws River.

— Où vous faites encore des cauchemars...

Millie battit des paupières.

— C'est Chris qui vous l'a dit ?

— Il nous a dit que vous vous réveilliez en hurlant.

— À cause de votre appel. Voilà pourquoi tout a recommencé. À cause de *vous*.

— Cela signifie que c'est toujours là, Millie. Vous n'avez pas tourné la page.

— J'allais bien...

— Ah oui ?

Jane regarda les livres bien rangés dans la bibliothèque, le bouquet de fleurs bien centré sur le manteau de la cheminée.

— N'est-ce pas juste un bon endroit pour vous cacher ?

— Vous ne vous cacheriez pas à ma place ?

— Je voudrais me sentir de nouveau en sécurité. La seule façon d'y parvenir, c'est de trouver ce type et de le mettre à l'ombre.

— C'est votre boulot, inspecteur, pas le mien. Je vous aiderai dans la mesure du possible. J'examinerai les photos que vous avez apportées et je répondrai à vos questions. Mais je n'irai pas à Boston. Je ne quitterai pas mon foyer.

— Il n'y a aucune chance de vous faire changer d'avis ?

Millie la regarda dans les yeux.

—Aucune.

Cette nuit, ils dormiront dans notre chambre d'amis. La présence d'une policière et d'un agent du FBI sous mon toit devrait me rassurer, et pourtant, une fois de plus, je ne parviens pas à m'endormir. Couché à mon côté, Chris respire profondément, masse tiède et rassurante dans l'obscurité. Un bon sommeil, profond et réparateur, sans bataille pour se tirer du dédale des cauchemars, c'est un vrai luxe.

Chris ne remue pas quand je sors du lit, attrape ma robe de chambre et me glisse hors de notre chambre.

Dans le couloir, je passe devant celle que l'inspecteur Rizzoli et son mari occupent. Étrange que je n'aie compris qu'à la fin de l'après-midi qu'ils étaient mari et femme. J'ai examiné des tonnes de photos d'éventuels suspects sur l'ordinateur portable. Tous ces visages, tous ces hommes. À l'heure du dîner, tout se mélangeait. J'ai frotté mes yeux fatigués et quand je les ai rouverts, j'ai vu la main de l'agent Dean posée sur l'épaule de l'inspecteur Rizzoli. Ce n'était pas qu'un geste innocent, mais la caresse d'un homme qui se soucie de sa moitié. C'est alors que les autres détails m'ont sauté aux yeux : les alliances assorties, leur façon d'achever les phrases de l'autre, le fait qu'il lui sucre son thé d'autorité avant de lui tendre la tasse.

Au début, ils sont restés strictement professionnels, en particulier le froid et distant Gabriel Dean. Mais au cours du repas, après quelques verres de vin, ils se sont mis à parler de leur mariage, de leur fille et de la vie qu'ils mènent à Boston. Une vie compliquée, je suppose, avec ces emplois accaparants, ceux-là mêmes qui les ont conduits jusqu'à mon coin perdu du Cap occidental.

À pas de loup, je vais me servir un bon verre de scotch dans la cuisine. Juste de quoi m'étourdir, sans me soûler. Je sais d'expérience qu'une petite dose m'aidera à dormir, tandis que si j'abuse je me réveillerai après quelques heures en plein cauchemar. Attablée dans la cuisine, je sirote lentement mon scotch au son du tic-tac de la pendule. Si Chris était debout, on emporterait nos verres au jardin pour profiter ensemble du clair de lune et du parfum du jasmin. Je ne sors jamais dans le noir toute seule. Chris a beau dire qu'il ne connaît pas de femme plus courageuse que moi, ce n'est pas le courage qui m'a maintenue en vie au Botswana. Même la plus humble des créatures lutte

pour survivre ; sous cet angle, je ne suis pas plus courageuse qu'un vulgaire lapin ou un moineau.

Un bruit me fait sursauter. C'est l'inspecteur Rizzoli, qui entre pieds nus dans la cuisine. Ses cheveux en bataille lui font comme une couronne d'épines et elle porte un T-shirt trop grand sur un boxer d'homme.

— Désolée de vous avoir surprise, dit-elle. Je venais seulement boire un verre d'eau.

— Je peux vous offrir plus corsé, si vous voulez.

Elle lorgne mon verre de scotch.

— Eh bien, je m'en voudrais de vous laisser boire toute seule...

Elle se sert un verre, ajoute une part égale d'eau et s'installe en face de moi.

— Alors, vous faites ça souvent ?

— Quoi ?

— Boire seule.

— Ça m'aide à m'endormir.

— Insomnies ?

— Vous le savez bien.

Je prends une autre gorgée, mais cela ne m'aide pas à me détendre car elle m'observe de ses yeux sombres, scrutateurs.

— Et *vous*, pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Décalage horaire. Il est 18 heures à Boston et mon organisme le sait très bien...

Elle prend une gorgée, apparemment indifférente à la morsure de l'alcool.

— Encore merci pour votre hospitalité.

— On ne pouvait pas vous laisser reprendre la route pour Le Cap ce soir, après tout le temps que vous avez passé avec moi. J'espère que vous n'êtes pas obligés de repartir aux États-Unis tout de suite. Ce serait dommage de ne pas voir un peu de pays.

— Demain, nous passerons notre dernière nuit au Cap.

— Déjà ?

— Ça n'a pas été facile de convaincre mon chef d'autoriser ce déplacement, ils sont obsédés par les économies en ce moment, alors prendre du bon temps aux frais de la princesse...

Je contemple mon scotch, qui brille comme de l'ambre liquide.

— Vous aimez votre métier ?

— C'est ce que j'ai toujours voulu faire.

— Arrêter des assassins... Je ne crois pas que je serais capable d'encaisser... Affronter tous les jours des horreurs...

— Vous l'avez vécu.

— Et je ne veux plus jamais le revivre.

J'avale d'un trait la dernière gorgée de mon scotch, mais ce n'est pas assez pour me calmer les nerfs. Je vais me resservir.

— Moi aussi, j'ai été sujette aux cauchemars, dit-elle.

— Pas étonnant, avec votre métier.

— Je les ai surmontés. Vous aussi, vous le pourriez.

— Comment ?

— Comme moi, en tuant le monstre. En le mettant hors d'état de nuire.

Je ris en rebouchant la bouteille.

— Est-ce que j'ai l'air d'une policière ?

— Vous avez l'air d'une femme terrorisée à l'idée de s'endormir.

— Vous n'avez pas traversé la même chose que moi. C'est vous qui traquez des assassins, pas l'inverse.

— Détrompez-vous, Millie. Je sais exactement ce que c'est. Parce que moi aussi, j'ai été traquée.

Elle fixe sur moi un regard décidé tandis que je reprends ma place.

— Comment ça ?

— C'était il y a quelques années, à l'époque où j'ai rencontré mon mari. Je recherchais un individu qui avait tué plusieurs femmes. Étant donné ce qu'il leur faisait subir, je ne suis pas certaine de pouvoir dire que c'était un homme. Plutôt une créature qui se délectait de la peur et de la souffrance d'autrui, qui prenait plaisir à terroriser. Plus vous aviez peur et plus il vous

désirait.

Elle porte le verre à ses lèvres, prend une bonne gorgée.

— Et il savait que j'avais peur.

L'aveu me surprend de la part d'une femme en apparence si intrépide. Pendant le dîner, elle nous a raconté les portes défoncées à coups de pied, les courses poursuivies sur des toits ou dans des ruelles sombres. À présent, en T-shirt et boxer, avec sa tignasse brune emmêlée, elle ressemble à n'importe quelle femme. Petite, vulnérable. Fragile.

— Vous étiez sa cible ? dis-je.

— Oui. Sacré coup de chance.

— Pourquoi vous ?

— Parce qu'il m'avait déjà coincée une fois.

Elle lève les mains pour que je voie les cicatrices sur ses paumes.

— C'est lui qui m'a fait ça. Avec des scalpels.

Un peu plus tôt, j'avais noté ces cicatrices bizarrement placées, comme des marques de crucifixion. Je les contemple avec horreur maintenant que je sais d'où elles viennent.

— Même quand il a été derrière les barreaux, même quand j'ai su qu'il ne pouvait plus m'atteindre, j'ai continué à faire des cauchemars... Comment oublier, alors que ma chair portait le rappel constant de son existence ? Et puis les mauvais rêves ont commencé à s'estomper, jusqu'à disparaître au bout d'un an. L'affaire aurait dû en rester là, mais ça n'a pas été le cas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'est évadé.

Elle croise mon regard, et je vois ma propre peur se refléter dans ses yeux. Je vois une femme qui sait ce que c'est, d'être dans la ligne de mire d'un tueur sans jamais savoir quand il appuiera sur la détente.

— C'est là que mes cauchemars ont repris.

Je me lève pour aller chercher la bouteille de scotch et la dépose sur la table, entre nous.

— Contre les cauchemars..., dis-je.

— Vous ne les chasserez pas avec ça, Millie. Peu importe combien de bouteilles vous sifflez.

— Qu'est-ce que je devrais faire ?

— Traquer le monstre qui vous poursuit dans vos rêves. Taillez-le en pièces et enterrez-le. Après cela seulement, vous dormirez sur vos deux oreilles.

— Vous y arrivez ?

— Oui. Mais c'est parce que j'ai choisi de ne plus me cacher. Je savais que tant qu'il rôderait quelque part, dehors, je n'aurais pas l'esprit tranquille. Alors j'ai pris l'initiative. Quand il a vu que je prenais ce risque, Gabriel a voulu m'éloigner de l'affaire, mais il fallait que je m'implique. Pour mon équilibre mental, je devais m'engager dans la bagarre, pas rester planquée derrière une porte, à attendre qu'on m'agresse.

— Et votre mari n'a pas essayé de vous arrêter ?

— Oh, nous n'étions pas encore mariés, alors il n'a rien pu faire ! rit-elle avant d'ajouter : Aujourd'hui non plus, d'ailleurs. Même s'il fait de son mieux pour me tenir la bride.

Je songe à Chris, qui ronfle paisiblement dans notre lit. Au jour où il m'a emmitouflée pour m'emmener ici et me mettre à l'abri.

— C'est ce que mon mari essaie de faire avec moi.

— Vous garder sous clé ?

— Me protéger.

— Pourtant, vous ne vous sentez pas en sécurité. Même six ans après.

— J'allais bien jusqu'à présent. Jusqu'à votre intervention...

— Je ne fais que mon boulot, Millie. Ne m'en voulez pas. Ce n'est pas moi qui ai mis ces cauchemars dans votre tête. Ce n'est pas moi qui vous retiens prisonnière.

— Mais je ne suis pas prisonnière !

— Ah non ?

Nous nous dévisageons de part et d'autre de la table. Elle a des yeux à la fois sombres et lumineux. Des yeux dangereux qui voient à travers mon crâne, jusque dans les replis les plus profonds de mon cerveau, là où se cachent mes

terreurs secrètes. Elle a raison : oui, je suis bien prisonnière. Je ne me contente pas d'éviter le monde extérieur – je le fuis.

— Ce n'est pas une fatalité, dit-elle.

Je ne réponds pas tout de suite. Au lieu de cela, je regarde ce verre que je tiens à deux mains. J'ai envie d'une autre gorgée, mais je sais que cela n'apaisera ma peur que pour un temps. Comme pour l'anesthésie, l'effet finit par s'estomper.

— Racontez-moi comment vous avez fait. Comment vous avez contre-attaqué.

Elle hausse les épaules.

— Je n'ai pas eu le choix, au final.

— Vous avez choisi de vous battre.

— Non, je veux dire que je n'ai *vraiment* pas eu le choix. Quand il s'est évadé de prison, malgré les efforts de Gabriel et de mes collègues de la police de Boston pour me tenir à l'écart, je ne pouvais pas rester sur la touche. Je le connaissais mieux que n'importe qui. Je l'avais regardé dans les yeux, et j'avais vu la bête féroce. Je le comprenais – ce qui l'excitait, ce qu'il désirait, comment il traquait ses proies. La seule façon de retrouver le sommeil, c'était de le pourchasser. Mais il en avait après moi lui aussi. Nous étions deux adversaires engagés dans un combat mortel, et l'un de nous devait rester sur le carreau...

Elle s'interrompt, prend une gorgée de scotch.

— Il a frappé le premier.

— Que s'est-il passé ?

— Je me suis retrouvée acculée au moment où je m'y attendais le moins. Dans un endroit où personne ne pourrait jamais me retrouver. Le pire, c'est qu'il n'était pas seul. Il avait un complice...

Sa voix est si faible qu'il me faut me pencher pour l'entendre. Dans le jardin, les insectes chantent, mais ici, dans ma cuisine, tout est calme, si calme. J'essaie d'imaginer mon angoisse multipliée par deux. Deux Johnny à mes trousses. Je ne comprends pas comment elle peut rester assise calmement, à me raconter son histoire.

— Ils m'avaient emmenée là où personne ne viendrait me secourir, où

personne ne pourrait intervenir. C'était moi contre eux.

Elle reprend sa respiration et se redresse sur son siège.

— Et j'ai gagné. Tout comme vous pouvez gagner, Millie. Vous pouvez tuer ce monstre.

— C'est ce que vous avez fait ?

— Je l'ai laissé pour mort. Ma balle a sectionné sa moelle épinière et, aujourd'hui, il est enfermé dans un endroit dont il ne pourra jamais s'échapper : son propre corps. Paralysé de la tête aux pieds. Et son pote pourrit dans sa tombe.

Son sourire contraste bizarrement avec son récit, mais quand on a triomphé d'un monstre, on a bien droit à un petit sourire victorieux.

— Cette nuit-là, j'ai dormi comme un bébé...

Je fais le dos rond, muette. Bien entendu, je sais pourquoi elle m'a raconté son histoire, mais ça ne prend pas. On ne peut pas demander à quelqu'un de faire preuve de courage s'il n'en possède pas déjà. Moi, je ne dois la vie qu'à ma peur de mourir, ce qui fait de moi une poltronne, en réalité. Je ne suis qu'une femme qui n'a pas cessé de marcher, marcher inlassablement, qui avait une paire de jambes solides et une chance phénoménale.

Elle bâille et se lève.

— Je crois que je vais retourner me coucher. J'espère que nous pourrons reparler de tout cela demain.

— Je ne changerai pas d'avis. Je n'irai pas à Boston.

— Vous pourriez faire la différence. Vous connaissez ce criminel comme personne.

— Et il me connaît aussi. La rescapée, celle qu'il recherche. Il n'abandonnera pas avant de m'avoir éliminée.

— Nous vous protégerons, c'est promis.

— Il y a six ans, dans la brousse, j'ai fait l'expérience de la mort... Ne me demandez pas de recommencer...

En dépit de tout le scotch que j'ai ingéré, ou peut-être à cause de cela, je rêve de Johnny.

Il se tient devant moi, les mains tendues, me suppliant de m'enfuir avec lui. Nous sommes cernés par un groupe de lions. Je dois me décider. Je voudrais lui faire confiance de nouveau, parce que je n'ai jamais vraiment cru qu'il était un assassin. À présent il se tient devant moi, avec ses épaules larges et ses cheveux blonds. *Viens avec moi, Millie. Je te protégerai.* Je me précipite alors vers lui, joyeuse, avide de ses caresses. Mais dès que ses bras se referment autour de moi, sa bouche se transforme en une gueule béante aux crocs sanglants.

Je me réveille en sursaut, en hurlant.

Je m'assois au bord du lit, la tête entre les mains. Chris me masse le dos, tâchant de me calmer. La sueur refroidit et me glace, mon cœur tambourine encore dans ma poitrine. Il murmure, « Tout va bien, Millie, tu ne risques rien », mais je sais que ce n'est pas vrai. Je me sens comme une poupée de porcelaine fêlée qui tombera en poussière au moindre choc. Ces six années ne m'ont pas guérie et il devient clair pour moi que je ne le serai jamais. Pas tant que Johnny ne sera pas en prison – ou mort.

— Je ne peux pas continuer comme ça, dis-je à Chris. *On ne peut pas.*

— Je sais, me répond-il avec un profond soupir.

— Même si je n'en ai aucune envie, je dois aller à Boston.

— Alors, on t'accompagnera. Tu ne seras pas seule.

— Non ! Je ne veux pas faire courir le moindre risque à Violette. Je préfère qu'elle reste ici, où je la sais en sécurité. Et tu es le seul à qui je me fie pour veiller sur elle.

— Mais toi... qui prendra soin de toi ?

— Eux. Tu les as entendus : ils empêcheront qu'il m'arrive quoi que ce soit.

— Et tu les crois ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu n'es qu'un outil pour eux, un moyen d'arriver à leurs fins. Ils ne se soucient pas de toi. Ils veulent seulement l'arrêter, *lui*.

— C'est ce que je veux, moi aussi. Je peux les aider à y arriver.

— En servant d'appât ? Et s'ils ne réussissent pas à le capturer ? Et s'il renversait les rôles et te suivait jusqu'ici ?

Voilà une éventualité à laquelle je n'avais pas réfléchi. Je repense au cauchemar que je viens de faire. Johnny m'appelant, me promettant sa protection avant d'ouvrir tout grand sa gueule. Mon subconscient me conseille de rester à distance. Mais dans ce cas rien ne changera, rien ne guérira. Je resterai une poupée fêlée pour toujours.

— Je n'ai pas le choix, dis-je. Je dois leur faire confiance.

— Tu peux choisir de ne pas y aller.

Je cherche sa main. Sa main de fermier, grande et calleuse, assez forte pour terrasser un mouton et assez douce pour démêler les cheveux d'une fillette.

— Je dois en finir, chéri. J'irai à Boston.

Christopher a listé ses exigences, qu'il présente à l'inspecteur Rizzoli et à l'agent Dean avec un regard furieux.

— Vous me contacterez tous les jours pour me donner de ses nouvelles. Je veux savoir si elle est saine et sauve. Je veux savoir si elle a le mal du pays. Je veux savoir si elle éternue...

— S'il te plaît, Chris...

Je soupire.

— Je ne pars pas pour la Lune.

— Ce serait peut-être moins risqué...

— Je vous donne ma parole que nous veillerons sur elle, monsieur DeBruin, promet l'inspecteur Rizzoli. Elle ne va pas se retrouver armée dans le feu d'une action. Nous lui demanderons juste d'aiguiller notre équipe d'enquêteurs et notre psychologue médico-légal. Elle sera absente une semaine, deux tout au plus.

— Je refuse qu'elle reste seule dans une chambre d'hôtel. Je veux qu'elle habite chez quelqu'un, un vrai foyer, où elle ne se sentira pas seule.

L'inspecteur Rizzoli lance un regard à son mari.

— Je suis certaine que nous trouverons une solution.

— C'est-à-dire ?

— Il faut que je passe un coup de fil pour confirmer que le domicile

auquel je pense peut convenir.

— Le domicile de qui ?

— Une personne de toute confiance. Une amie.

— Vous allez devoir régler ça avant que Millie ne monte dans l'avion.

— Tout sera au point avant notre départ du Cap.

Christ examine leurs visages pendant quelques instants, cherchant des raisons de ne pas les croire. Mon mari est soupçonneux de nature, sûrement parce qu'il a grandi auprès d'un père irresponsable et d'une mère qui l'a abandonné quand il avait sept ans. Il craint toujours de perdre les êtres qu'il aime, et aujourd'hui il a peur pour moi.

— Tout ira bien, mon chéri, dis-je avec une assurance que je suis loin de ressentir. Ils savent exactement ce qu'ils font.

Boston

Maura plaça un vase rempli de roses jaunes sur la commode et jeta un dernier coup d'œil à sa chambre d'amis. L'édredon blanc sortait du pressing, le kilim avait été soigneusement aspiré, et la salle de bains approvisionnée en serviettes blanches. La dernière fois que cette chambre avait servi, c'était en août, quand le jeune Julian Perkins, dix-sept ans, était venu pendant ses vacances. Depuis, elle y était rarement entrée. Un dernier coup d'œil critique confirma que tout était prêt pour son invitée. La fenêtre donnait sur le jardin, à l'arrière de la maison, mais par cet après-midi de la fin novembre, on ne voyait qu'un morne décor de vivaces nues et d'herbe brune. Une nature morte représentant de somptueuses pivoines roses, accrochée au-dessus du lit, et le bouquet de roses jaunes formaient au moins une lumineuse touche printanière. Un accueil chaleureux pour une invitée chargée d'une triste mission.

Jane lui avait expliqué la situation par mail et comme Maura avait parcouru le dossier de Millie, elle savait donc à quoi s'attendre. Mais quand on sonna à la porte et qu'elle posa les yeux sur cette femme pour la première fois, elle fut décontenancée par son air hagard. Certes, le voyage avait été long depuis Le Cap et Jane avait l'air débraillée elle aussi, mais Millie paraissait si fragile, avec ses yeux enfoncés dans leurs orbites, son corps maigre presque perdu dans son pull trop grand.

— Bienvenue à Boston ! lança Maura quand elles entrèrent, Jane portant la valise de l'invitée. Toutes mes excuses pour le mauvais temps...

Millie esquissa un pâle sourire.

— Je ne m'attendais pas à un tel froid.

Elle désigna son pull immense d'un air penaud.

— J'ai acheté ça à l'aéroport, mais je crois qu'on pourrait en mettre dedans deux comme moi.

— Vous devez être épuisée. Que diriez-vous d'une tasse de thé ?

— Avec plaisir, mais je voudrais d'abord me rafraîchir.

— Votre chambre est au fond du couloir, à droite, et vous avez votre

propre salle de bains. Prenez votre temps pour vous installer. Le thé peut attendre...

— Merci. J'en ai pour quelques minutes, dit-elle en emportant sa valise.

Lorsqu'elles eurent entendu la porte de la chambre d'amis se refermer, Jane demanda :

— Tu es sûre que ça ira ? J'ai bien cherché une autre solution, mais notre appartement est trop petit.

— Pas de problème, Jane. Tu as dit que c'était seulement pour une semaine, et tu ne pouvais pas larguer cette pauvre femme dans un hôtel.

— C'est vraiment gentil. La seule alternative était la maison de ma mère, mais on se croirait dans un asile ces temps-ci, avec papa qui la rend maboul...

— À propos, comment va-t-elle ?

— En dehors de sa dépression sévère ? J'attends qu'elle trouve le courage de le foutre à la porte. À force de vouloir faire le bonheur de tout le monde, elle ne pense plus du tout à elle-même.

Jane soupira.

— Ma mère, cette « sainte femme »...

Ce que la mienne ne sera jamais, songea Maura. Le souvenir de sa visite en prison lui revint. Elle se rappelait le regard sans scrupules, calculateur, d'Amalthea, alors même que la tumeur couvait en elle, force maléfique au sein d'une autre force maléfique, telle une matriochka toxique. À présent que le cancer la rongait, connaissait-elle le remords ? Pour une telle créature, la rédemption était-elle seulement envisageable ? Dans quelques mois, six tout au plus, ces yeux se fermentaient à jamais. *Et je resterai avec mes questions.*

Jane consulta sa montre.

— Je dois me sauver. Dis à Millie que je passerai la prendre demain matin à 10 heures pour la réunion de l'équipe. J'ai demandé à la police de Brookline d'envoyer une patrouille chez toi de temps en temps, histoire de surveiller les parages...

— Est-ce indispensable ? Personne ne sait qu'elle est ici.

— C'est surtout pour la rassurer. Ça n'a pas été facile de la faire venir. Pour elle, on l'a conduite droit dans la gueule du loup.

— C'est peut-être le cas.

— Mais nous avons besoin d'elle. Il faut qu'elle se sente bien, qu'elle n'ait pas envie de prendre le premier avion pour rentrer.

— Je m'occupe bien de mes invités, assura Maura.

C'est l'instant que choisit le chat pour bondir sur la table basse.

— Même si je me passerais volontiers de celui-ci, ajouta-t-elle en le flanquant par terre.

— Vous n'avez toujours pas sympathisé, vous deux ?

— Oh, bien sûr qu'il a sympathisé... avec mon ouvre-boîte.

D'un air dégoûté, Maura essuya ses mains pleines de poils.

— Alors, qu'est-ce que tu penses d'elle ?

— Elle a peur, répondit Jane tout bas, et je ne peux pas le lui reprocher. C'est la seule à s'en être sortie, la seule à pouvoir l'identifier dans un tribunal. Six ans ont passé, et pourtant elle fait toujours des cauchemars.

— Ce n'est pas difficile à comprendre. On a été à sa place, toi et moi.

Elle n'avait pas besoin de développer ; toutes les deux savaient ce que c'était d'attendre le sommeil, en guettant le bruit d'une vitre fracassée, d'une poignée de porte qu'on tourne.

— Demain, elle va devoir affronter un tas de questions, revivre des souvenirs pénibles, dit Jane. Veille à ce qu'elle ait une bonne nuit de sommeil.

Comme elle sortait de la maison, son téléphone sonna et elle s'arrêta sur le seuil pour répondre.

— Salut, Tam. Je pars juste de...

Elle se figea.

— Quoi ? Tu es sûr ?

Maura la vit raccrocher et regarder fixement son portable comme s'il venait de la trahir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On a un problème, annonça Jane. Tu te rappelles le corps féminin non identifié ?

— Le squelette dans le jardin ?

— Tu m'avais convaincue qu'elle avait été tuée par l'homme-léopard.

— J'y crois toujours. Les marques de griffes au crâne, les indices d'éviscération, la corde en nylon. Tout concorde.

— On a une identité, confirmée par l'analyse ADN. Il s'agit de Natalie Toombs, vingt ans, étudiante à Curry College. Blanche, un mètre soixante et un.

— Cela cadre avec les ossements que j'ai examinés. Où est le problème ?

— Natalie a disparu il y a quatorze ans.

Maura ouvrit de grands yeux.

— Quatorze ans ! On sait où se trouvait Johnny Posthumus à l'époque ?

— Il travaillait dans un lodge en Afrique du Sud... Il n'a pas pu la tuer.

— Ta théorie de l'homme-léopard part en fumée, déclara Darren Crowe. Il y a quatorze ans, quand Natalie Toombs a disparu à Boston, ce type bossait à Sabi Sands, en Afrique du Sud. Tout est là, dans le rapport d'Interpol : sa fiche administrative, ses plannings, ses bulletins de paie. Manifestement, il n'a pas tué Natalie. Ce qui signifie que tu nous as ramené ce témoin pour rien.

Toujours dans le cirage après sa nuit blanche, Jane s'efforçait de se concentrer sur son ordinateur. Ce matin-là, elle s'était réveillée désorientée, avait avalé deux tasses de café pour mettre son cerveau en branle avant la réunion, mais cette avalanche de nouvelles la laissait sans voix. Elle sentait le regard des trois autres enquêteurs peser sur elle tandis qu'elle cliquait sur des pages qui confirmaient ce que Tam lui avait dit la veille, au téléphone. Âgée de vingt ans, Natalie Toombs étudiait la littérature à Curry College, à trois kilomètres à peine de l'endroit où ses restes avaient été retrouvés. Elle partageait un appartement en dehors du campus avec deux colocataires qui la décrivaient comme extravertie, athlétique, amoureuse de la nature. On l'avait aperçue pour la dernière fois un samedi après-midi, son sac à dos bourré de livres, partant préparer un examen avec un certain Ted, que les colocataires n'avaient jamais rencontré.

Le lendemain, ces dernières signalaient sa disparition.

Pendant quatorze ans, son dossier avait stagné dans la base de données des personnes portées disparues, avec des milliers d'autres. Sa mère, décédée depuis, avait fourni au FBI un échantillon d'ADN, au cas où la dépouille de sa

filles seraient retrouvées. C'était cet échantillon qui avait permis de confirmer que les ossements déterrés sur le chantier derrière la maison étaient bien ceux de Natalie.

— Les faits sont difficilement contestables, dit Frost, l'air navré.

Donner raison à Crowe était toujours un crève-cœur.

— Tu as fait un joli trou dans notre budget en allant chercher ce témoin, insista Crowe. Bravo, Rizzoli !

— Mais nous avons le briquet de Richard Renwick, la preuve matérielle qui relie au moins un meurtre à ceux du Botswana, protesta-t-elle. Comment a-t-il pu arriver dans le Maine depuis l'Afrique, si ce n'est avec le tueur ?

— Qui sait par combien de mains il a transité au cours de ces six dernières années ? Il a pu se retrouver dans la poche d'un innocent touriste qui l'aura ramassé Dieu sait où. Quel que soit le point de vue qu'on adopte, il est clair que Natalie Toombs n'a pas été tuée par Johnny Posthumus. Sa mort précède toutes les autres de presque une décennie. Ce qui sonne la fin de notre enquête conjointe. Continue à chercher ton homme-léopard, Rizzoli, et nous on cherchera notre coupable. Parce que je ne crois pas qu'il y ait le moindre rapport entre ces deux affaires.

Crowe se tourna vers son coéquipier.

— Allez, Tam...

— Millie DeBruin vient de loin, dit Jane. Elle attend dans le bureau du Dr Zucker en ce moment. Entendez-la, au moins.

— Pourquoi faire ?

— Et s'il n'y avait qu'un seul tueur, qui passait les frontières en endossant diverses identités ?

— C'est une nouvelle théorie ? ricana Crowe. Un imposteur qui tue sous des noms d'emprunt ?

— Henk Andriessen, notre contact d'Interpol, a été le premier à suggérer cette éventualité, à cause du fait que Johnny Posthumus n'avait ni casier judiciaire, ni antécédents de violence, mais une excellente réputation et le respect de ses collègues. Ce n'était peut-être pas lui qui guidait ce groupe. Aucun d'eux ne le connaissait et le pisteur africain n'avait jamais travaillé avec lui. Un autre homme a pu prendre sa place.

— Dans ce cas, où est le véritable Johnny ?

— Il doit être mort.

Il y eut un silence autour de la table tandis que ses trois collègues réfléchissaient.

— On en revient donc à la case départ, dit Crowe. Chercher un tueur qui n'a pas de nom, pas d'identité... Bon courage !

— On n'a peut-être pas de nom, mais on a un visage. Et quelqu'un qui l'a vu.

— Ton témoin a identifié Johnny Posthumus.

— D'après une simple photo d'identité. On sait que les photos peuvent mentir.

— Les témoins aussi...

— Millie n'est pas une menteuse. Elle a vécu l'enfer et ne voulait vraiment pas venir. Mais elle est là, et la moindre des choses serait de l'écouter.

— OK, soupira Crowe en se renversant dans son siège. Je joue le jeu pour le moment. Autant écouter ce qu'elle a à dire.

Jane se pencha sur l'interphone.

Quelques instants plus tard, Zucker escortait Millie jusque dans la salle de réunion. Elle portait un tailleur gris et un chemisier classique, mais semblait flotter dedans comme si elle avait récemment perdu du poids, ce qui lui donnait l'air d'une fillette déguisée avec les vêtements de sa mère. Timidement, elle prit place sur la chaise que Zucker lui présentait, mais son regard apeuré restait fixé sur la table.

— Voici mes collègues de la brigade criminelle, commença Jane, les inspecteurs Crowe, Tam et Frost. Ils connaissent le dossier et savent ce qui vous est arrivé au Botswana. Mais ils ont besoin d'en savoir plus.

— Plus ? demanda Millie, hésitante.

— À propos de Johnny. L'homme que vous connaissez comme étant Johnny.

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, intervint le Dr Zucker. Chaque

tueur en série a une technique et une signature propres. C'est ces particularités que les inspecteurs recherchent. Comment il procède, comment il pense. Le moindre détail peut servir à l'arrêter.

— Nous avons confiance en lui, dit Millie après un moment de réflexion. Nous... je croyais qu'il veillerait sur nous. Dans cette région, les façons de mourir ne manquent pas. Chaque fois qu'on descend de la Jeep, qu'on s'écarte de la tente, quelque chose peut vous tuer. La seule personne à qui se fier, c'est le guide. L'homme qui possède l'expérience, et le fusil. Avant de réserver le voyage, Richard s'était renseigné et d'après lui, Johnny avait dix-huit ans d'expérience. Il avait lu les témoignages d'autres participants. Des gens du monde entier.

— Tout ça sur Internet ? s'étonna Crowe, sourcils arqués.

— Oui, reconnut Millie en rougissant. Mais tout semblait parfaitement au point quand on est arrivés. Il nous a accueillis sur la piste d'atterrissage. Nos tentes étaient sommaires mais confortables. Et le delta était magnifique. Une nature vierge, comme on ne peut pas croire qu'il en existe encore.

Elle s'interrompt, les yeux dans le vague, perdue dans ses souvenirs.

— Les deux premières nuits, tout s'est déroulé comme prévu : le camping, les repas, les balades en Jeep pour observer les animaux. Et puis... tout a changé.

— Après la mort de votre pisteur, dit Jane.

Millie acquiesça.

— C'est à l'aube que nous avons retrouvé le corps de Clarence, du moins... en partie. Les hyènes l'avaient dévoré, et il restait si peu de lui qu'on n'a pas compris ce qui avait pu se passer. Nous étions au cœur de la savane, la radio ne passait pas. De toute façon, elle était cuite. La Jeep aussi.

Elle déglutit.

— Nous étions coincés...

La pièce était silencieuse. Même Crowe s'abstenait pour une fois de faire le malin. Tout le monde était pris par la tension du récit.

— J'ai voulu croire à une série de malchances. Richard croyait toujours à une grande aventure, il comptait s'en inspirer pour son prochain livre, dans lequel Jackman Tripp, son héros, serait coincé dans la savane et s'en sortirait vivant, contre toute attente. Nous pensions encore être secourus, que l'avion

allait venir. Alors nous avons décidé de tirer profit de l'expérience... Et puis M. Matsunaga est mort, et c'est devenu un cauchemar.

— Soupçonnez-vous Johnny d'être derrière tout cela ? demanda Frost.

— Pas encore. En tout cas, en ce qui me concerne : on avait retrouvé le corps d'Isao dans un arbre, ce qui correspondait bien à une attaque de léopard. Mais les autres faisaient des messes basses à propos de Johnny. Il nous avait promis la sécurité, et deux personnes étaient mortes.

Millie baissa les yeux.

— J'aurais dû les écouter. J'aurais dû les aider à le neutraliser, mais je ne pouvais pas y croire. Je m'y refusais, parce que...

Millie battit des paupières pour chasser ses larmes.

— Parce que j'étais en train de tomber amoureuse de lui, chuchota-t-elle.

Amoureuse de celui qui avait tenté de la tuer. Jane considéra les visages ébahis autour de la table, mais elle-même ne trouvait rien de choquant à cet aveu. Combien de femmes étaient victimes d'hommes qu'elles adoraient ?

— Je ne voulais pas l'admettre jusqu'à présent. Même à moi-même. Mais là-bas, tout était si différent, magnifique et étrange. Les bruits nocturnes, les parfums dans l'air. On se réveillait chaque matin avec une certaine trouille. On était à cran. *Vivant.*

Elle regarda Zucker.

— C'était l'univers de Johnny et, grâce à lui, je m'y sentais bien.

L'ultime aphrodisiaque. Face au danger, rien n'est plus désirable que le protecteur, songea Jane. Voilà pourquoi des femmes s'amourachaient de flics ou de gardes du corps. Dans la savane africaine, l'homme le plus désirable est celui qui peut vous sauver la vie.

— Les autres parlaient de le maîtriser, le désarmer. Je n'étais pas d'accord, parce que je les croyais paranos. Richard menait la rébellion pour jouer les héros, par jalousie. Les menaces étaient partout autour de nous, mais la vraie bataille avait lieu à l'intérieur du camp. C'était Johnny et moi contre tous les autres. Je croyais qu'on pourrait continuer comme ça jusqu'à l'arrivée des secours, et qu'ensuite ils verraient combien ils avaient été ridicules. Je croyais qu'on avait seulement besoin de se calmer et de temporiser. Et puis...

Elle ravala sa salive.

— Il a essayé de tuer Elliot.

— Le serpent sous la tente, dit Jane.

Millie acquiesça.

— C'est là que j'ai compris qu'il fallait que je choisisse. Même alors, je n'ai pas vraiment cru que c'était lui. Je ne voulais pas.

— Parce qu'il vous avait amenée à lui accorder votre confiance, conclut Zucker.

Millie s'essuya les yeux, et sa voix se fêla.

— Voilà sa méthode : mettre en confiance. Il repère la personne qui veut croire en lui. Peut-être la personne la plus effacée, ou parfaitement banale. Ou celle qui est en train de se faire plaquer par son fiancé. Oh, il sait la reconnaître. Il lui sourit, et pour la première fois dans sa vie elle se sent réellement vivante.

De nouveau, elle s'essuya les yeux.

— J'étais la gazelle la plus faible du troupeau. Et il le savait.

— La plus faible ? releva doucement Tam. Vous êtes celle qui a survécu.

— Et celle qui peut l'identifier, ajouta Jane. Quel que soit son véritable nom. Nous avons son signalement : environ un mètre quatre-vingt-dix, carrure athlétique, yeux bleus, cheveux blonds. Il pourrait avoir changé de couleur de cheveux, mais il ne pourra pas dissimuler sa taille.

— Ni ses yeux, dit Millie. Sa façon de vous regarder.

— Décrivez-la.

— Comme s'il vous transperçait. Qu'il voyait vos rêves, vos peurs. Comme s'il voyait exactement qui vous êtes.

Jane songea à un autre regard, qu'elle avait fixé au moment où elle se préparait à mourir, et la chair de poule recouvrit ses bras.

La sonnerie stridente du portable retentit et elle se leva pour aller répondre dans le couloir.

C'était Erin Volchko, la technicienne, qui appelait à propos des poils d'animaux trouvés sur le peignoir bleu de Jodi Underwood.

— Les poils de chat ? vérifia Jane.

— Oui, deux proviennent bien d'un chat domestique, mais il y en avait un troisième que je n'avais pas pu identifier. Celui que j'avais envoyé au laboratoire de la faune sauvage, dans l'Oregon. On vient de recevoir le résultat.

— Un léopard des neiges ?

— Non, hélas. Il s'agit de l'espèce *Panthera tigris tigris*.

— C'est un tigre ?

— Un tigre du Bengale, pour être exacte. C'est très étonnant. Vous pouvez m'expliquer comment un poil de tigre a pu se retrouver sur le peignoir de cette victime ?

Jane avait déjà la réponse.

— La maison de Leon Gott était une arche de Noé pour animaux empaillés. Je crois me rappeler avoir vu une tête de tigre au mur, mais j'ignore si c'est un tigre du Bengale.

— Pouvez-vous me procurer quelques échantillons ? La comparaison pourra nous confirmer que quelqu'un a apporté ce poil depuis la maison de Gott jusque chez la victime.

— Deux victimes, un même assassin.

— C'est bien l'impression que ça donne.

Il est ici, quelque part dans la ville. Bloquée au milieu de la circulation de l'après-midi, je regarde les piétons avancer péniblement contre le vent qui souffle entre les buildings. Après toutes ces années à la ferme, j'avais oublié ce que c'est de vivre en ville. Boston ne me plaît guère. Je n'aime ni sa froideur ni sa grisaille, les immeubles trop hauts me cachent le ciel, m'enfermant dans une ombre perpétuelle. Je n'aime pas la brusquerie des individus, durs et directs. L'inspecteur Rizzoli conduit en silence, plongée dans ses pensées. Dehors, c'est une cacophonie de klaxons, de sirènes lointaines et de gens – tous ces gens. Un peu comme en Afrique, le moindre faux mouvement – un pas imprudent sur la chaussée, un échange vif avec un homme en colère – pourrait se révéler fatal.

Où se cache Johnny, dans ce gigantesque labyrinthe ?

Je crois le voir partout. Une tête blonde qui dépasse des autres, une carrure puissante et mon sang ne fait qu'un tour. Mais ce n'est pas lui. Pas plus que cet autre grand type aux cheveux clairs qui croise mon regard. Johnny est à la fois partout et nulle part.

Nous stoppons à un autre feu, coincées entre deux files de voitures. L'inspecteur Rizzoli m'annonce :

— Je dois faire une halte avant de vous ramener à la maison. Ça vous ennuie ?

— Pas de problème. Où va-t-on ?

— Sur la scène de crime, chez Leon Gott.

Elle le dit avec détachement, c'est banal pour elle. Les scènes de crime sont son gagne-pain. Elle est comme Clarence, notre traqueur africain, toujours sur la piste du gibier. Sauf que l'inspecteur Rizzoli traque des assassins.

Enfin, nous échappons au trépidant trafic urbain pour pénétrer dans un quartier plus calme de maisons individuelles. Ici, il y a des arbres, mais novembre les a dépouillés de leurs feuilles, qui dégringolent comme des confettis bruns dans les rues. Nous nous arrêtons devant une maison aux volets fermés, un morceau de rubalise pend encore à un arbre, unique touche de couleur dans la morosité automnale.

— J'en ai pour une seconde, dit-elle. Vous pouvez m'attendre dans la voiture.

Je jette un coup d'œil à la rue déserte et repère une silhouette à une fenêtre. Quelqu'un nous observe. Normal. Un tueur a sévi dans le quartier et tout le monde craint qu'il ne revienne.

— Je vous accompagne, dis-je. Je ne veux pas rester seule ici.

Je lui emboîte le pas, inquiète de ce que je vais trouver. Je ne suis jamais entrée dans une pièce où quelqu'un a été assassiné, j'imagine des traces de sang sur les murs, une silhouette dessinée à la craie sur le sol. Mais une fois sur place, je ne vois aucun signe de violence – si l'on excepte cet affreux étalage de têtes d'animaux. Il y en a des dizaines exposées au mur, qui ont l'air si vivantes que je me sens dévisagée par des yeux accusateurs. L'omniprésente odeur de désinfectant me pique les yeux, le nez.

— Les agents d'entretien ont dû arroser toute la maison d'eau de Javel, dit-elle en notant ma grimace. Mais c'est mieux qu'avant...

— Ça s'est passé... ici même ?

— Non, dans le garage. Je n'ai pas besoin d'y aller.

— Qu'est-ce qu'on fait là, au juste ?

— La chasse au tigre...

Son regard balaie les trophées exposés au mur.

— Ah, le voici ! Je savais bien que j'en avais vu un...

Tandis qu'elle approche une chaise, j'imagine les âmes de ces animaux réunies pour nous juger. Le lion africain paraît si vivant que j'ai presque peur de l'approcher, mais il m'attire comme un aimant. Je repense à ceux du Botswana, leurs muscles ondulant sous la robe fauve. Je repense à Johnny, avec sa crinière blonde et sa puissance, je l'imagine au sein de ce tribunal. La plus dangereuse des créatures sur ce mur.

— Johnny disait qu'il préférerait encore abattre un homme plutôt qu'un grand félin.

Rizzoli, en train d'arracher des poils sur la tête du tigre, s'arrête pour me regarder.

— Dans ce cas, cet endroit l'aurait écœuré. Tous ces félins tués pour le plaisir... Et Leon Gott s'en vantait dans la presse...

Elle désigne la galerie de photos sur le mur opposé.

— C'est le père d'Elliot...

On retrouve le même homme d'âge mûr sur toutes les photos, posant avec un fusil et une de ses nombreuses victimes. Il y a aussi un article sous verre : « Le Maître des Trophées : une interview du maître taxidermiste de Boston ».

— J'ignorais que le père d'Elliot était chasseur. Il ne parlait pas du tout de lui.

— Sans doute parce qu'il en avait honte. Ils étaient brouillés depuis des années. Leon canardait des animaux tandis qu'Elliot rêvait de sauver les dauphins, les loups et les rats des champs.

— En tout cas, je sais qu'il adorait les oiseaux. Il nous en montrait tout le temps, en s'efforçant de les identifier... Pauvre Elliot ! C'était le souffredouleur de tout le monde.

— Comment cela ?

— Richard n'arrêtait pas de le rabaisser, de se moquer de lui. Les mecs et leur testostérone... toujours à vouloir marquer des points. Richard voulait la place du roi, avec les autres qui se prosternent devant lui. Tout ça pour impressionner les deux blondes.

— Les Sud-Africaines ?

— Sylvia et Vivian. Elliot avait un gros béguin pour elles, et Richard ne perdait jamais une occasion d'afficher sa supériorité sur lui.

— Vous semblez en garder une certaine amertume, Millie, me fait-elle observer doucement.

Elle a raison, et cela me surprend. Six ans après, le souvenir des soirées autour du feu de camp, quand Richard n'avait d'yeux que pour elles, reste douloureux.

— Comment Johnny réagissait-il à cette lutte de pouvoir ?

— Bizarrement, il semblait indifférent. Il restait en retrait et se contentait d'observer le psychodrame. Nos disputes et nos jalousies mesquines ne l'intéressaient pas.

— Peut-être parce qu'il était trop occupé par son plan pour vous éliminer.

Était-ce à cela qu'il pensait quand nous étions assis côte à côte devant le

feu ? Est-ce qu'il imaginait l'instant où la vie quitterait mon corps, mes yeux éteints ? Soudain glacée, je croise les bras sur ma poitrine et Rizzoli vient se placer à côté de moi.

— Il paraît que c'était un salaud, dit-elle devant le portrait de Gott, mais les salauds aussi ont droit à la justice.

— Je comprends qu'Elliot n'ait jamais parlé de lui.

— Et sa petite amie, il en parlait ?

— Quelle petite amie ?

— Jodi Underwood. Ils ont vécu ensemble pendant deux ans.

Ça, c'est une surprise !

— Eliott était tellement obnubilé par Sylvia et Vivian qu'on n'aurait jamais pu deviner qu'il n'était pas célibataire... Vous la connaissez ? À quoi ressemble-t-elle ?

Elle ne répond pas tout de suite. Quelque chose la fait hésiter.

— Jodi Underwood est morte. Elle a été assassinée la même nuit que Leon Gott.

Je la dévisage.

— Vous ne me l'aviez pas dit ! Pourquoi ?

— C'est une enquête en cours, Millie, je ne peux pas vous donner tous les détails.

— Vous êtes venue me chercher pour que je vous aide, mais vous m'avez caché des choses importantes. *Cela*, vous auriez dû me le dire.

— Nous ne savons pas encore si ces affaires sont liées. Le meurtre de Jodi ressemble à un cambriolage qui a mal tourné, c'est très différent de celui de Leon Gott. C'est d'ailleurs pour établir un lien matériel que je suis venue chercher ces échantillons de poils.

— N'est-ce pas évident ? Le rapport, c'est *Elliot*.

Puis une idée me traverse, si frappante que, sur le coup, j'en perds mes mots et mon souffle. Je finis par murmurer :

— C'est *moi*.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi m’avez-vous contactée ? Pourquoi avoir pensé que je pourrais vous aider ?

— Parce que toutes les pistes nous conduisent au Botswana. À vous.

— Précisément. Tout vous a menés à *moi*. Depuis six ans, je me cache à Touws River, j’ai changé de nom et ne suis jamais retournée à Londres de crainte que Johnny ne me retrouve. Vous pensez qu’il est ici, à Boston. Et maintenant, j’y suis aussi.

Je déglutis douloureusement.

— Juste là où il voulait que je sois.

Je vois mon angoisse se refléter dans son regard.

— Allons-y, me dit-elle. Je vous ramène chez Maura.

En sortant de la maison, je me sens aussi vulnérable qu’une gazelle dans la savane. J’imagine des yeux partout, derrière chaque fenêtre, dans chaque voiture qui passe. J’essaie de faire le compte de ceux qui savent que je me trouve à Boston. Je repense à l’aéroport bondé, à tous les gens qui ont pu m’apercevoir dans le hall du commissariat, à la cafétéria, devant l’ascenseur.

Est-ce que j’aurais senti la présence de Johnny ? Ou suis-je comme la gazelle – qui ne découvre le lion que lorsqu’il est trop tard ?

— Depuis six ans qu'il l'obsède, il a dû devenir comme un monstre de légende dans son esprit, expliqua Maura. C'est tout naturel qu'elle se croie au centre de l'affaire.

Du salon, Jane entendait couler la douche dans la salle de bains de la chambre d'amis. Millie ne pouvant pas les entendre, elles avaient saisi l'occasion de parler d'elle en aparté et Maura n'avait pas tardé à donner son avis.

— C'est du délire, Jane. Johnny serait une sorte de surhomme qui aurait tué le père d'Elliot, la petite amie d'Elliot, tout en ayant l'extraordinaire présence d'esprit de semer un indice cinq ans plus tôt, juste pour l'attirer hors de sa cachette ? Même pour un champion d'échecs, ce serait trop compliqué.

— Mais il se peut qu'elle soit vraiment au centre de l'affaire.

— Rien ne prouve que Leon Gott et Jodi Underwood aient été victimes du même tueur : le premier pendu par les pieds et éviscéré, la seconde étranglée par surprise. À moins d'une correspondance génétique avec ces poils de chat...

— Le poil de tigre est assez convaincant.

— De quoi parles-tu ?

— Le labo m'a appelée juste avant qu'on prenne le chemin de ta maison. Le troisième brin retrouvé sur le peignoir bleu de Jodi vient d'un tigre du Bengale.

Jane sortit le sac à scellés de sa poche.

— Leon Gott avait une tête de tigre accrochée au mur. Quelles sont les probabilités pour que deux tueurs aient été en contact avec un tigre ?

Maura contempla les indices en fronçant les sourcils.

— Eh bien... ça donne nettement plus de poids à ton hypothèse. En dehors d'un zoo, je ne vois pas où on trouverait...

Elle s'interrompit, regarda Jane.

— Il y a un tigre du Bengale au zoo. Et si le poil venait de là ?

Le zoo.

Soudain, un souvenir surgit dans la tête de Jane. La cage au léopard, Debra Lopez saignée à mort à ses pieds. Et le vétérinaire, le Dr Oberlin, penché au-dessus d'elle, pratiquant un massage cardiaque dans l'espoir vain de la réanimer. Grand, blond, les yeux bleus. *Tout comme Johnny Posthumus.*

Elle dégaina son portable.

Une demi-heure plus tard, le Dr Alan Rhodes la rappelait.

— J'ignore à quoi elle peut vous servir, mais j'ai réussi à dénicher une photo de Greg Oberlin. Elle n'est pas excellente. Elle a été prise lors de notre collecte de fonds, il y a quelques semaines. Vous pouvez m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Vous n'avez rien dit au Dr Oberlin, n'est-ce pas ?

— J'ai respecté votre demande, mais franchement, ça me met mal à l'aise d'agir derrière son dos. S'il y a un rapport avec une affaire...

— Je ne peux pas vous en dire plus, docteur Rhodes. Tout cela doit rester confidentiel. Pouvez-vous m'envoyer la photo par mail ?

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

Puis Jane s'écria :

— Maura, j'ai besoin de ton ordinateur, il m'envoie la photo !

Le temps qu'elle s'installe dans le bureau, la photo était arrivée. Une demi-douzaine d'invités en tenue de soirée posaient dans une salle de bal, tout sourire, une coupe à la main. Le Dr Oberlin apparaissait sur le bord de l'image, à demi tourné, la main tendue vers un plateau de petits-fours.

— OK, j'ai la photo sous les yeux, dit-elle à Rhodes au téléphone. Pas très bonne en effet... Vous n'en avez pas d'autre ?

— Il faudrait que je fouille. À moins que je ne lui en demande une ?

— Non ! Surtout pas.

— Il va falloir m'expliquer, inspecteur ! Et j'espère que vous n'êtes pas en train de le soupçonner, parce que des hommes aussi droits, on n'en fait plus...

— Savez-vous s'il est jamais allé en Afrique ?

— Quel rapport ?

— Savez-vous s'il est allé en Afrique ?

— J'en suis certain. Sa mère est originaire de Johannesburg. Mais vous devriez interroger Greg vous-même. Je suis très gêné...

Jane entendit des bruits de pas et pivota pour découvrir Millie campée derrière elle.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Jane. C'est lui ?

Millie ne répondit pas. Elle avait les yeux rivés à la photo, les mains crispées sur le dossier de la chaise. Le silence s'éternisa au point que l'écran de l'ordinateur se mit en veille.

— Alors, c'est Johnny ? insista Jane.

— C'est... possible, chuchota Millie. Je n'en suis pas sûre.

— Docteur Rhodes, j'ai besoin d'une meilleure photo !

À l'autre bout du fil, elle l'entendit soupirer.

— Je vais demander au Dr Mikovitz. Et à sa secrétaire. Elle aura peut-être quelque chose dans ses dossiers de presse.

— Non, ça fait trop de gens au courant.

— À moins que vous ne veniez prendre une photo vous-même, je ne vois pas comment faire autrement.

Jane regarda Millie, dont les yeux étaient toujours fixés sur l'image à l'écran du Dr Gregory Oberlin, et elle répondit :

— C'est exactement ce que je vais faire.

Elle a promis que je ne risquerai rien. Que je n'aurai jamais à l'affronter directement parce que tout se passera par vidéo, et plusieurs policiers seront sur place. L'inspecteur Frost vient de se garer sur le parking du zoo, et depuis la voiture je regarde entrer des familles, des enfants tout heureux et excités. On est samedi, le soleil brille enfin, et tout a l'air différent – net, lumineux, éclatant. Je me sens différente moi aussi. Nerveuse et inquiète, bien sûr, mais il me semble que, pour la première fois depuis six ans, le soleil s'apprête à se lever dans ma propre vie, balayant toutes les ombres.

— Oui, on est sur le parking, dit l'inspecteur Frost dans son téléphone, avant de raccrocher et de m'expliquer : Rizzoli est en train d'interroger le Dr Oberlin dans le bâtiment réservé aux soins des animaux. C'est à l'autre bout du zoo, et on ne s'en approchera pas. Ne vous inquiétez pas.

Il ouvre la portière.

— Allons-y, Millie.

Il marche tout près de moi vers l'entrée. Personne ici ne se doute qu'une opération de police est en cours, et nous entrons comme des visiteurs ordinaires, faisant valider nos billets avant de passer le tourniquet. Juste après l'entrée se trouve la « lagune aux flamants roses ». À l'idée que ma Violette a pu en observer des milliers dans la nature, j'ai pitié des enfants de la ville qui n'auront d'eux que l'image d'êtres apathiques, pressés autour d'un bassin en béton. Nous les dépassons et empruntons aussitôt la passerelle qui conduit au bâtiment administratif.

On nous fait attendre dans une salle de réunion dotée d'une longue table en tek, d'une dizaine de sièges confortables et d'un chariot chargé de matériel multimédia. Les murs sont tapissés de prix et récompenses décernés au zoo et à son équipe. GRAND PRIX DE LA DIVERSITÉ. GRAND PRIX DU MARKETING. PRIX R. MARLIN. MEILLEURE EXPOSITION DU NORD-EST. Un véritable étalage pour impressionner les visiteurs.

Sur le mur d'en face sont exposés les curriculum vitae de plusieurs membres du personnel, et mon regard tombe aussitôt sur celui du Dr Oberlin. Quarante-quatre ans, diplômé en sciences à l'université du Vermont, doctorat en médecine vétérinaire de l'université Cornell. Pas de photo.

— Ça pourrait prendre un certain temps, il faudra être patient, dit l'inspecteur Frost.

— J'ai attendu six ans. Je peux attendre encore un peu.

Avec son mètre quatre-vingt-dix, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, le Dr Gregory Oberlin ressemblait étonnamment à la photo du passeport de Johnny Posthumus. Il avait la même mâchoire carrée et le même front large. Lorsque Jane mit en route la caméra, il fronça les sourcils.

— Vous avez vraiment besoin de filmer ?

— Un enregistrement sera toujours plus rigoureux qu'une prise de notes, et ainsi je peux me concentrer sur l'entretien, répondit Jane qui s'installait, souriante.

Les cris des animaux en cage à proximité du bureau d'Oberlin formaient un bruit de fond un peu gênant, mais il faudrait s'en satisfaire. Jane préférerait l'interroger dans un lieu familier, où il serait détendu, plutôt que de l'auditionner au commissariat.

— Je suis content de voir que vous travaillez toujours sur la mort de Debra, dit-il. Cela me tracasse. Beaucoup.

— Pourquoi, exactement ?

— Un accident pareil n'aurait pas dû se produire. Debra et moi, on travaillait ensemble depuis des années. Ce n'était pas quelqu'un de négligent, elle savait s'y prendre avec les grands félins. Oublier d'enfermer le léopard, une chose aussi élémentaire, ça ne lui ressemble pas.

— D'après le Dr Rhodes, cela arrive à des soigneurs expérimentés.

— C'est vrai qu'il y a eu des accidents dans des zoos irréprochables, par la faute de professionnels aguerris. Mais Debra était du genre à ne pas sortir de chez elle sans vérifier que la cuisinière était bien éteinte et les fenêtres fermées.

— Alors que s'est-il passé, à votre avis ? Quelqu'un aurait ouvert la cage de nuit ?

— C'est sûrement ce que vous pensez, non ? Je suppose que c'est pour cela que vous vouliez me voir.

— Debra aurait-elle eu un motif de distraction ce jour-là ? Quelque chose qui l'aurait rendue moins prudente ?

— Nous avons rompu depuis quelques mois, mais elle semblait aller bien. Je ne vois pas ce qui aurait pu la troubler.

— Vous m’avez dit qu’elle était à l’origine de la rupture...

— Oui. Je voulais des enfants et pas elle. Il n’y a pas de compromis possible sur cette question. Mais il n’y avait pas de rancune entre nous, elle restait une personne importante pour moi. Voilà pourquoi j’ai vraiment besoin de comprendre ce qui s’est passé.

— Si ce n’était pas elle, qui aurait laissé cette porte ouverte selon vous ?

— Justement, je ne sais pas ! La zone réservée au personnel étant cachée du public, théoriquement n’importe qui pouvait se faufiler à l’intérieur sans se faire remarquer.

— Avait-elle des ennemis ?

— Non.

— Un nouveau fiancé ?

— ... Je ne crois pas.

— Vous ne semblez pas très sûr.

— On ne se parlait pas beaucoup, ces derniers temps, et seulement des problèmes au travail. Je sais qu’elle était contrariée le jour où j’ai euthanasié Kovo, mais je n’avais vraiment pas le choix. On avait fait le maximum pour lui, mais prolonger encore ses souffrances aurait été cruel.

— Debra était donc bien contrariée...

— Et l’idée que Kovo soit empaillé pour un type plein aux as la rendait folle. Surtout quand on a su que le type en question était Jerry O’Brien.

— Vous ne l’appréciez pas, dirait-on...

— Pour ce type, l’Afrique est un abattoir personnel. Il s’en vante tout le temps à la radio. Alors oui, Debra était en colère, et moi aussi. Préserver la faune sauvage fait partie de notre mission. Je dois justement participer à une conférence sur la protection des espèces rares, le mois prochain à Johannesburg. Et ici, on pactise avec le diable, pour du fric...

— Vous voyagez souvent en Afrique ?

— Ma mère a grandi à Johannesburg, j’ai l’habitude de rendre visite à la famille restée là-bas.

— Je prépare un prochain voyage au Botswana. Vous connaissez ?

— Oh oui ! Vous ne serez pas déçue.

— Quand y êtes-vous allé ?

— Je ne sais plus. Il y a sept, huit ans peut-être. C'est un pays magnifique, un des derniers endroits sauvages sur terre.

Jane arrêta l'enregistrement.

— Je vous remercie. Je crois que c'est tout ce qu'il me faut pour le moment.

Il sourcilla et elle ajouta :

— Si j'ai d'autres questions, je vous ferai signe.

— Vous allez poursuivre votre enquête, n'est-ce pas ? s'enquit-il alors qu'elle remballait le caméscope. Je n'aimerais pas qu'on conclue trop vite à un simple accident...

— Pour le moment, docteur Oberlin, il est difficile de ne pas qualifier cela d'accident. Tout le monde ne cesse de me répéter que les grands félins sont dangereux.

— N'hésitez pas à me solliciter. Je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

C'est déjà fait, se dit Jane en sortant du bureau, la caméra sous le bras. Ce samedi, les visiteurs étaient venus en nombre pour profiter du beau temps et elle dut se frayer un chemin dans la foule pour traverser le zoo jusqu'au bâtiment de l'administration. Il était temps d'enclencher la vitesse supérieure. Quatre policiers en civil attendaient son signal pour arrêter Oberlin. Une équipe technique interviendrait aussitôt pour saisir son ordinateur et ses fichiers électroniques, et Maura recueillait déjà des échantillons de poils du tigre du Bengale destinés au labo. Le piège allait se refermer, et il ne restait plus qu'à obtenir une identification positive de la part de Millie.

Quand elle arriva dans la salle de réunion où cette dernière et Frost l'attendaient, Jane sentit l'électricité grésiller dans chacun de ses nerfs. Tel le chasseur apercevant sa proie, elle flairait déjà l'odeur du sang.

Elle connecta la caméra à l'écran vidéo et se tourna vers Millie. Sur ses mains agrippées au dossier d'un siège, les tendons semblaient prêts à craquer. Pour Jane, c'était une traque comme une autre ; pour Millie, ce pouvait être la

fin de ses cauchemars. Elle avait l'air d'un condamné attendant sa grâce.

— C'est parti ! lança Jane en appuyant sur « lecture ».

L'écran s'anima en tremblotant et le Dr Oberlin apparut, l'air renfrogné.

Vous avez vraiment besoin de filmer ?

Un enregistrement sera toujours plus rigoureux qu'une prise de notes, et ainsi je peux me concentrer sur l'entretien.

Tandis que la bande passait, Jane gardait les yeux fixés sur Millie. Parfaitement immobile, celle-ci semblait à peine respirer. Puis Jane interrompit le film et le visage de Gregory Oberlin resta figé à l'écran.

— C'est lui ? Johnny ?

Millie se tourna vers elle et répondit dans un murmure :

— Non.

— Mais hier, en voyant sa photo, vous avez dit...

Soudain les jambes de Millie se dérochèrent et elle s'effondra sur une chaise.

— Ce n'est pas lui.

Cette réponse était comme un coup de massue. Jane avait été si certaine de tenir le coupable... Voilà ce qu'on gagnait à tout miser sur un témoin fragile à la mémoire trompeuse.

— Seigneur, marmonna Jane. Alors on n'a plus *rien*...

— Allons, Rizzoli, intervint Frost. Elle n'a jamais eu de certitude.

— J'ai déjà le commissaire Marquette sur le dos à propos du voyage au Cap. Et maintenant, ça...

— À quoi vous attendiez-vous ? explosa Millie. Vous jouez à assembler un puzzle et vous avez pensé que j'avais la pièce manquante... Vous vous êtes trompés !

— Écoutez, tout le monde est fatigué, dit Frost, dans son rôle habituel de médiateur. Je crois qu'on devrait souffler un peu. Trouver quelque chose à manger...

— J'ai fait tout ce que vous me demandiez, tout ce que je pouvais ! s'écria Millie. Maintenant, je veux rentrer chez moi !

— Entendu, soupira Jane. Je sais que la journée a été difficile pour vous. On va vous faire raccompagner chez Maura par une voiture de patrouille.

— Non, chez moi, c'est Touws River.

— Millie, je regrette de vous avoir parlé durement. Demain, nous réexaminerons tout. Il y a peut-être quelque chose...

— Je n'ai plus rien à ajouter. Ma famille me manque. Je rentre à la maison.

Repoussant sa chaise, elle se leva avec un regard farouche que Jane ne lui connaissait pas. C'était cette femme-là qui avait survécu dans la brousse contre toute attente, refusant de s'incliner devant la fatalité.

— Je partirai dès demain.

— On en reparlera plus tard, répondit Jane tandis que son téléphone sonnait.

— Il n'y a plus rien à dire. Si vous ne me réservez pas une place sur un vol, je le ferai moi-même. J'en ai vraiment assez.

Sur ce, elle sortit, suivie de près par Frost qui lui criait de l'attendre.

Jane prit son appel.

— Rizzoli, annonça-t-elle sèchement.

— J'ai l'impression que je tombe mal..., dit Erin Volchko.

— Effectivement, le moment est on ne peut plus mal choisi. Mais allez-y... Quoi de neuf ?

— De quoi améliorer votre humeur, je l'espère. C'est au sujet des échantillons de poil que vous avez prélevés sur la tête de tigre naturalisée, chez M. Gott.

— Je vous écoute.

— Ils sont très cassants, abîmés, la cuticule est très amincie à certains endroits et inexistante à d'autres. Ce tigre a dû être abattu et naturalisé voilà plusieurs décennies, parce que ces poils montrent une dégradation causée par le temps et les rayonnements UV. C'est tout le problème.

— Pourquoi ?

— Le poil de tigre trouvé sur le peignoir de Jodi Underwood ne présente aucune détérioration. Il n'est pas ancien.

— Vous voulez dire qu'il viendrait d'un tigre vivant ? demanda Jane, avant de soupirer aussitôt en expliquant : On vient de rayer le vétérinaire du zoo de la liste des suspects. Dommage.

— Vous m'avez dit que deux autres employés du zoo étaient venus chez Gott un peu plus tôt dans la journée, pour livrer la dépouille du léopard des neiges. Ils devaient transporter toutes sortes de poils sur eux et ils ont pu en laisser dans la maison, que le tueur a ramassés sur ses vêtements. Un transfert par un tiers pourrait expliquer la présence de poils de tigre sur ce peignoir.

— L'hypothèse d'un même assassin tient donc toujours...

— Oui. C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— Je n'en sais rien...

Jane raccrocha avec un nouveau soupir. Elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont tous ces éléments pourraient s'imbriquer. Dépitée, elle s'appliqua à remballer son matériel vidéo tout en pensant aux questions auxquelles elle devrait faire face le lendemain, en salle de réunion, et aux réponses qu'elle donnerait pour justifier ses décisions, sans même parler de ses dépenses. En bon vautour qu'il était, Crowe se montrerait impitoyable...

Au moins, j'aurai gagné un voyage au Cap tous frais payés, se dit-elle en rangeant le matériel dans son placard, au fond de la pièce. C'est là qu'elle découvrit, accrochés au mur, les noms et qualifications du personnel du zoo : le Dr Mikovitz, les vétérinaires, les spécialistes des oiseaux, primates, amphibiens et grands mammifères. Un nom attira son attention dans le curriculum vitae d'Alan Rhodes.

DIPLÔME DE SCIENCES, CURRY COLLEGE. DOCTORAT, UNIVERSITÉ TUFTS.

Natalie Toombs avait elle aussi fréquenté Curry College.

L'année de sa disparition, Alan Rhodes devait suivre le cycle supérieur. Natalie était partie réviser un examen avec un certain Ted, et on ne l'avait plus jamais revue jusqu'au jour où, quatorze ans plus tard, son squelette avait été découvert dans une bâche, les chevilles liées avec une corde de nylon orange.

Jane se précipita hors de la salle de réunion, monta quatre à quatre les marches menant aux bureaux de l'administration du zoo et débarqua dans celui de la secrétaire.

— Si vous cherchez le Dr Mikovitz, il est absent cet après-midi,

l'informa-t-elle.

— Où est le Dr Rhodes ?

— Je peux vous donner son numéro de portable, proposa la femme en sortant un listing d'un tiroir. Un petit instant...

— Non, je veux savoir où il est en ce moment.

— Du côté de l'enclos du tigre, je suppose. C'est là qu'il avait rendez-vous.

— Avec qui ?

— Cette femme du service médico-légal. Elle voulait des poils de tigre pour une de ses recherches.

— Oh, non ! s'exclama Jane.

Maura.

— Quelle bête splendide ! s'exclama Maura en découvrant le tigre dans son enclos.

Le fauve la dévisageait en fouettant l'air de sa queue. Il disparaissait presque entièrement dans les herbes ; seuls ses yeux vifs, aux aguets, et sa queue ondulante étaient visibles.

— Un véritable mangeur d'hommes, celui-ci, déclara Alan Rhodes. Il n'en reste que quelques milliers dans le monde. On a tellement empiété sur leur biotope qu'il faut s'attendre à ce que quelques villageois se fassent dévorer de temps en temps. Vous comprenez en le voyant pourquoi les chasseurs sont tellement fascinés par ce fauve : vaincre un prédateur pareil est un véritable exploit. Le désir humain d'anéantir l'objet de son admiration, c'est assez pervers, non ?

— Pour ma part, je me contenterai de l'admirer de loin.

— Pas besoin de l'approcher davantage. Comme tous les félins, il perd énormément de poils. Au fait, à quoi vont-ils vous servir ?

— C'est pour une analyse médico-légale. Le labo a besoin d'un échantillon de poils d'un tigre du Bengale, et il se trouve que je connais la bonne personne ! D'ailleurs, je vous remercie.

— Il s'agit d'une affaire criminelle ? Aucun rapport avec Greg Oberlin, n'est-ce pas ?

— Je suis navrée, mais je ne peux pas en parler, vous comprenez ?

— Bien sûr. Je meurs d'envie de savoir, mais vous avez une mission à accomplir. Nous allons passer par l'entrée de service, de l'autre côté de l'enclos. Vous devriez pouvoir trouver des poils à l'endroit où il dort, à moins que vous ne comptiez lui en arracher directement sur le dos. Et dans ce cas, docteur, à vous de jouer...

— Non, dit-elle en riant. Des poils tombés récemment me conviendront parfaitement.

— Me voilà rassuré ! Vous n'aurez donc rien à craindre de ces deux cent cinquante kilos de muscles...

Rhodes la précéda dans l'allée réservée au personnel. Caché au public par

une épaisse végétation, le chemin passait entre les murs des enclos du tigre et du puma. Maura ne pouvait pas les voir, mais elle sentait leur présence et elle se demanda si c'était réciproque. Tandis que Rhodes semblait tout à fait naturel, elle-même ne cessait de regarder en l'air, s'attendant plus ou moins à voir apparaître des yeux jaunes.

Arrivé devant la porte arrière, Rhodes la déverrouilla.

— Je peux vous accompagner, ou même collecter l'échantillon pour vous, si vous préférez attendre ici.

— Je dois m'en charger moi-même, c'est la procédure...

Il entra dans l'enclos et ouvrit la grille intérieure de la cage.

— Je vous laisse faire. Le nettoyage n'a pas encore été fait, donc vous devriez trouver des poils en quantité. J'attendrai dehors.

Maura pénétra à l'intérieur d'un espace d'environ dix mètres carrés, avec un abreuvoir intégré et une saillie en béton. Dans l'angle, un tronc d'arbre lacéré rappelait la formidable puissance des griffes du tigre. Maura se pencha pour les examiner, avec en tête les lacérations parallèles sur le corps de Leon Gott, si semblables à celles-ci. Remarquant une touffe de poils collée au tronc, elle chercha ses pincettes et ses sacs à scellés dans sa poche.

Son portable sonna mais elle n'y toucha pas, concentrée sur sa tâche. Elle scella un premier échantillon puis regarda de nouveau autour d'elle et repéra d'autres poils sur la saillie en béton.

Le portable se remit à sonner.

Et une troisième fois tandis qu'elle glissait d'autres poils dans un nouveau sac. Cette fois, elle le sortit de sa poche, décrocha et aussitôt la voix de Jane retentit :

— Où es-tu ?

— En train de ramasser des poils de tigre.

— Rhodes est avec toi ?

— Il m'attend à l'extérieur de la cage. Tu veux lui parler ?

— Non. Écoute-moi. Il faut que tu t'éloignes de lui.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Reste calme, amicale. Qu'il ne se doute de rien.

— Que se passe-t-il ?

— Je viens à ta rencontre, et j’ai contacté le reste de l’équipe, qui doit nous rejoindre. On sera là dans quelques minutes tout au plus. Toi, tu t’éloignes de Rhodes.

— Jane...

— *Fais-le !*

— D’accord, j’ai compris.

Maura prit une profonde inspiration, mais ne trouva pas le calme pour autant. Sa main tremblait quand elle raccrocha. Elle songea à Jodi Underwood, au poil de tigre sur son peignoir bleu. Un poil laissé par l’agresseur. Un agresseur qui travaillait avec des félins, qui savait comment ils chassaient et tuaient...

— Docteur Isles ? Un problème ?

La voix de Rhodes était horriblement proche. Il était entré si discrètement qu’elle ne s’était pas rendu compte qu’il se tenait juste derrière elle. Assez près pour entendre son échange avec Jane. Assez près pour voir ses mains trembler.

— Tout va bien..., assura-t-elle avec un sourire forcé. J’ai terminé.

Il la dévisageait si intensément qu’elle pouvait sentir son regard forer un chemin dans son cerveau. Elle fit mine de s’en aller, mais il restait carrément planté entre elle et la porte, lui bloquant le passage.

— J’ai ce qu’il me faut, dit-elle.

— Vous en êtes sûre ?

— Si vous voulez bien m’excuser, j’aimerais partir maintenant.

L’espace d’un instant, il parut évaluer ses options. Puis il s’écarta et elle passa à côté de lui en lui frôlant l’épaule. Il devait certainement flairer sa peur. Elle ne croisa pas son regard, n’osa pas jeter un coup d’œil en arrière avant de quitter l’enclos, mais se contenta d’avancer sur le chemin réservé au personnel, son cœur battant la chamade. Est-ce qu’il la suivait ? Pire encore : est-ce qu’il la rattrapait ?

— Maura !

La voix de Jane, quelque part derrière le rideau vert.

— Où es-tu ?

Maura courut en direction de cette voix, s'empêtra dans un buisson et se retrouva soudain à découvert. Jane, Frost et une escouade de collègues braquaient leurs armes droit sur elle, qui en resta tétanisée.

— Maura, ne bouge pas ! ordonna Jane.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Avance vers moi. Lentement. *Ne cours pas*.

Ils visaient dans sa direction, mais elle s'aperçut que leurs regards fixaient quelque chose *derrière* elle.

Parcourue de frissons, elle jeta un coup d'œil en arrière et tomba sur une paire d'yeux couleur d'ambre. Pendant quelques fractions de seconde, le tigre et elle se regardèrent, le prédateur et sa proie, comme hypnotisés. Puis Maura sentit la présence de Jane qui s'avavançait. L'animal recula.

— Docteur Oberlin ! cria Jane. C'est maintenant ou jamais !

On entendit soudain un *pop*. Le tigre tressaillit au moment où la fléchette tranquillisante se plantait dans son épaule, mais il ne bougea pas.

— Encore ! ordonna-t-elle.

— Non ! Je ne veux pas le tuer ! Laissez au calmant le temps d'agir.

Le tigre commença à chanceler, s'affaissant un peu de côté puis se reprenant, comme ivre.

— Regardez, il se couche ! Dans quelques secondes, il va...

Oberlin fut interrompu par des cris qui venaient de la zone publique. Des gens couraient, paniqués.

— Le puma ! hurla quelqu'un. Le puma est dehors !

— Rhodes lâche les fauves ! s'écria Maura.

Oberlin rechargeait son arme fébrilement.

— Faites sortir tout le monde ! Il faut évacuer !

Le public n'avait pas besoin d'ordres, déjà les issues étaient prises d'assaut par des parents hystériques et des enfants en pleurs. Le tigre du Bengale gisait à terre, une grosse boule de fourrure – mais le puma était invisible.

— Dirige-toi vers la sortie, Maura, commanda Jane.

— Et toi ?

— Je reste avec le vétérinaire. On doit trouver ce fauve. Va-t'en !

Dans la cohue, Maura ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. Elle n'avait pas oublié le regard du puma sur elle, la dernière fois, et le redoutait encore.

Près d'une demi-heure plus tard, Maura attendait toujours des nouvelles sur le parking déserté.

Son portable sonna enfin.

— Ça va ? demanda Jane.

— Oui, je suis devant l'entrée. Et le puma ?

— C'est réglé. Oberlin a dû tirer deux fléchettes, mais il a réintégré sa cage. Mon Dieu, quel désastre... Rhodes s'est échappé. Avec ce chaos, il s'est volatilisé dans la foule.

— Comment as-tu compris que c'était lui ?

— Il y a quatorze ans, il fréquentait le même établissement scolaire que Natalie Toombs. Je ne peux pas encore le prouver, mais je suppose que Natalie a été une de ses premières victimes. Peut-être la toute première. C'est toi qui l'avais vu, Maura.

— Tout ce que j'ai vu, c'est...

— Le tableau d'ensemble, comme tu dis. Le schéma général. Leon Gott. Natalie Toombs. Les randonneurs, les chasseurs. Si seulement je t'avais écoutée...

Maura secoua la tête, troublée.

— Et pour les meurtres au Botswana ? Rhodes ne ressemble pas du tout à Johnny Posthumus. Où est le rapport ?

— Je ne crois pas qu'il y en ait.

— Où est-ce qu'on retrouve Millie, dans tout ça ?

Jane soupira dans le téléphone et avoua :

— Nulle part. Je me suis probablement trompée sur toute la ligne.

— Vas-y, casse-le ! dit Jane à Frost.

La vitre éclata, des morceaux volèrent à l'intérieur de la maison, se répandant sur le sol carrelé. Quelques secondes plus tard, ils avaient passé la porte pour se retrouver dans la cuisine d'Alan Rhodes. L'arme au poing, Jane nota successivement la vaisselle empilée sur l'égouttoir, le plan de travail immaculé, le réfrigérateur en inox. Tout semblait ordonné et propre – trop propre.

Ils s'avancèrent dans le couloir et pénétrèrent dans la salle de séjour, Jane en tête. Elle regarda à gauche, à droite, ne perçut aucun mouvement, aucun signe de vie. Une bibliothèque, un divan et une table basse. Rien ne traînait, pas même un magazine. C'était le foyer d'un célibataire atteint de troubles obsessionnels compulsifs.

Depuis le bas de l'escalier, elle regarda vers le palier, s'efforçant de faire taire ses battements de cœur. Le calme régnait à l'étage, on aurait dit une tombe.

Frost monta le premier. Malgré la fraîcheur ambiante, le chemisier de Jane était trempé de sueur. Un animal acculé était d'autant plus dangereux, et Rhodes devait avoir compris que la partie touchait à sa fin. Arrivés sur le palier, ils trouvèrent trois portes. Jane repéra une première chambre au mobilier spartiate, impeccablement rangée. Un être humain vivait-il vraiment ici ? Elle s'approcha du placard, tira vivement sur la poignée. Des cintres vides oscillèrent sur leur tringle.

Puis ils inspectèrent rapidement une salle de bains et parvinrent à la dernière porte.

Avant même de franchir le seuil, Jane avait la certitude que Rhodes n'était pas là. Il ne reviendrait sans doute plus jamais. Debout dans la chambre, elle contempla les murs nus. Un couvre-lit blanc était tiré sur le lit, il n'y avait rien sur la table de chevet et nulle part le moindre grain de poussière. Elle songea à la sienne, un vrai aimant à clés, menue monnaie, chaussettes et soutiens-gorge. On en apprenait beaucoup sur un individu en regardant ce qui migrerait sur son chevet ou son plan de travail, et ce qu'on devinait là, c'était un homme sans identité.

Dans la rue, une énième voiture de patrouille du commissariat de Danvers venait de s'arrêter. Le quartier se trouvait en dehors de la juridiction du commissariat de Boston, mais dans leur hâte à capturer Rhodes, ils n'avaient pas voulu attendre leurs collègues de Danvers. Résultat, il devraient remplir des monceaux de paperasse.

— Il y a une trappe là-haut, dit Frost, qui s'était introduit dans la penderie.

Elle s'y faufila à son tour et contempla le plafond, où pendait une corde. Sans doute un accès au grenier, là où on planque en général des cartons qu'on n'ouvre jamais, remplis d'objets qu'on n'a pu se résoudre à jeter. Frost tira sur la corde et le panneau pivota, révélant une échelle escamotable et un espace obscur. Après un échange de regards tendus, Frost gravit les échelons.

— La voie est libre ! lui lança-t-il. Rien que du foutoir...

Elle le rejoignit, alluma sa lampe de poche et éclaira une rangée de boîtes en carton. Cela aurait pu être le grenier de n'importe qui, un endroit où stocker du fouillis, les factures et les relevés qu'on garde pour le jour où le fisc viendra frapper à la porte. Elle ouvrit un carton et tomba en effet sur des relevés bancaires et autres documents du même type, passa au suivant, et encore au suivant. Vieux numéros de *Biodiversity and Conservation*. Vieux draps et vieilles serviettes. Des livres, encore des livres. Il n'y avait pas grand-chose ici pour rattacher Rhodes à un quelconque délit, a fortiori un meurtre.

Est-ce qu'on s'est encore trompés ?

Jane redescendit dans la chambre aux murs nus et au couvre-lit impeccable. Son malaise s'accrut quand un nouveau véhicule s'arrêta au-dehors. L'inspecteur Crowe en descendit, et elle sentit sa tension monter en flèche en le voyant s'avancer vers la maison d'un air suffisant. Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte.

— Alors comme ça, Rizzoli, Boston ne te suffit plus ? Tu vas défoncer des portes en banlieue, maintenant ?

Il déambulait dans la salle de séjour.

— Qu'est-ce que tu as contre ce mec ?

— On cherche encore.

— Bonne chance ! Il est blanc comme neige. Ni arrestations ni condamnations. T'es sûre que c'est le bon ?

— Il s'est enfui, Crowe. Il a lâché deux fauves pour se couvrir et depuis on ne l'a plus revu. Je dirais que la mort de Debra Lopez ressemble de moins en moins à un accident.

— Un meurtre par léopard interposé ? résuma Crowe avec un air sceptique. Quel intérêt à tuer une soigneuse ?

— Sais pas.

— Pourquoi a-t-il tué Gott ? Et Jodi Underwood ?

— Sais pas.

— Ça fait beaucoup de *Sais pas*.

— Il y a un indice qui le relie à Jodi Underwood. Ce poil de tigre sur le peignoir. Nous savons aussi qu'il étudiait à Curry College l'année où Natalie Toombs a disparu. Tu te rappelles que, la dernière fois qu'on l'a vue, Natalie rejoignait un dénommé Ted ? Le deuxième prénom de Rhodes est Theodore. Sur son CV, j'ai lu qu'il avait passé un an en Tanzanie avant d'intégrer la fac. C'est peut-être là qu'il a découvert la secte des hommes-léopards.

— Encore des présomptions...

Crowe désigna d'un grand geste du bras la pièce à l'apparence aseptisée.

— Je ne vois rien ici qui indique la présence d'un homme-léopard...

— C'est peut-être justement ça, le plus significatif. Il n'y a rien ici. Ni photo, ni image, même pas un DVD ou un CD pour nous renseigner sur ses goûts personnels. Tous les livres et magazines se rapportent à son métier. Le seul médicament qu'il possède, c'est de l'aspirine. Et il manque encore autre chose...

— Quoi ?

— Des miroirs. Il n'y en a qu'un seul, grossissant, dans la salle de bains à l'étage.

— Il se fiche peut-être de son apparence. À moins que tu ne penses à un vampire ?

Elle se détourna pour ne pas le voir rire.

— Cette maison est comme un trou noir. Comme s'il s'était efforcé d'en faire une zone stérile, une simple vitrine.

— Ou bien elle nous dit précisément qui il est : un type emmerdant au

possible, qui n'a rien à cacher.

— Il y a forcément quelque chose ici. C'est seulement qu'on ne l'a pas encore trouvé.

— Et si tu ne trouves pas ?

Jane se refusait à considérer cette éventualité. Elle savait qu'elle avait raison. Il fallait qu'elle ait raison.

Tandis que l'après-midi tirait à sa fin, une équipe de techniciens ratissant la maison, son estomac était de plus en plus noué par l'incertitude. Ils étaient entrés par effraction au domicile d'un homme sans antécédents criminels avérés, avaient mis la maison sens dessus dessous, sans rien trouver pour l'incriminer, pas même un fragment de corde de nylon. Les voisins, attirés par leur présence, n'avaient rien de négatif à dire sur le suspect, même si aucun ne le connaissait vraiment. *Il était discret et poli. On ne lui voyait pas de petite amie. Il aimait jardiner, rapportait toujours des sacs de terreau.*

Cette dernière remarque avait incité Jane à refaire un tour sur les deux mille mètres carrés de terrain qui séparaient l'arrière de la maison d'un petit bois. Dans l'obscurité naissante, elle sortit sa lampe de poche pour balayer la pelouse et les buissons. Elle alla jusqu'à la clôture au fond du terrain, où un tertre à forte pente avait été planté de rosiers, aux branches à présent nues. Perplexe, elle resta devant cet étrange aménagement paysager. Sur ce terrain plat, il faisait penser à une poussée volcanique au milieu d'une plaine. Concentrée sur le monticule, elle ne remarqua l'arrivée de Maura qu'une fois aveuglée par le faisceau de sa torche.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Pas de cadavre que tu pourrais examiner, en tout cas... Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je ne pouvais pas rester en dehors de ça.

— Tu devrais avoir une vie sociale.

— La voilà, ma vie sociale... Je sais, c'est à pleurer.

— Bon, il n'y a rien ici, lança Jane, dégoûtée. Comme Crowe ne cesse de me le rappeler.

— C'est forcément Rhodes. Je sais que c'est lui.

— Tu t'appuies sur quoi ? Un autre foutu tableau d'ensemble ? Parce que

moi, je n'ai rien qui tienne devant un juge.

— Il devait avoir une vingtaine d'années seulement quand il a tué Natalie Toombs. Peut-être sa seule victime à Boston avant Gott. Si on a du mal à cerner son profil, c'est qu'il est assez intelligent pour se déplacer. Il a étendu son territoire jusqu'au Maine, au Nevada et au Montana. Cela rendait sa signature presque indétectable.

— Comment tu expliques qu'il ait pris le risque de tuer Gott et Underwood le même jour, à quinze kilomètres d'intervalle ?

— Peut-être qu'il dérape, perd les pédales.

— Ce n'est pas l'impression que donne sa maison. Tu as vu ? Tout est impeccable. Aucune trace du monstre.

— Il doit exister un autre endroit. Le repaire du monstre.

— Il n'a que cette maison, et on n'y trouve même pas un bout de corde.

Dépitée, elle donna un coup de pied dans le monticule et faillit déterrer un des rosiers, qui penchait dangereusement. Elle se pencha et vérifia la faible résistance des racines.

— Celui-là a été planté récemment.

— Bizarre, ce tas de terre...

Maura promena sa torche alentour.

— Il n'y a pas l'air d'avoir d'autres plantations récentes en dehors d'ici.

Jane fixa le tertre, glacée par une idée. *D'où provenait cette terre ?*

— C'est là, sous nos pieds, dit-elle. Son repaire.

Elle recula sur la pelouse à la recherche d'une ouverture, une faille, tout ce qui pouvait indiquer un passage souterrain, mais l'endroit était plongé dans l'obscurité. Il faudrait des jours pour tout retourner, et si on ne trouvait rien, elle préférerait ne pas imaginer les moqueries de Crowe.

— Géoradar, dit Maura. S'il y a une cavité là-dessous, c'est la méthode la plus rapide pour la localiser.

— Je vois avec le service technique si on peut avoir une unité GPR demain.

Jane retournait vers la maison quand un SMS arriva sur son portable.

C'était Gabriel, à Washington jusqu'au lendemain. VÉRIFIE TES
MAILS. RAPPORT D'INTERPOL.

Elle parcourut aussitôt sa boîte de réception et trouva le message envoyé trois heures plus tôt par Henk Andriessen.

L'écran se couvrit d'un texte dense. Tandis qu'elle parcourait le document, des mots lui sautèrent aux yeux. *Restes squelettisés découverts, périphérie de la ville du Cap. Mâle de race blanche, fractures multiples. Correspondance ADN.*

Elle regarda le nom du défunt. C'est absurde, se dit-elle. Ça ne peut pas être vrai.

Le téléphone sonna. Encore Gabriel.

— Tu as lu ? demanda-t-il.

— Je n'y comprends rien. C'est forcément une erreur.

— Les restes de cet homme ont été retrouvés il y a deux ans. La squelettisation complète peut signifier que les ossements étaient enterrés depuis bien plus longtemps. Ils ont mis un certain temps à procéder à l'analyse ADN et à établir son identité, mais aujourd'hui il n'y a plus aucun doute : Elliot Gott n'est pas mort au cours du safari, Jane. Il a été assassiné au Cap.

Je ne présente plus d'intérêt pour la police. L'assassin qu'ils recherchent n'est pas Johnny, mais un dénommé Alan Rhodes, qui a toujours vécu à Boston. C'est ce que le Dr Isles m'a dit juste avant de quitter la maison ce soir, pour rejoindre l'inspecteur Rizzoli sur une scène de crime. Quel univers singulier que le leur, un univers détraqué que nous, gens ordinaires, ne soupçonnerions jamais s'il n'y avait la presse. Tandis que nous vaquons, pour la plupart, à nos occupations quotidiennes, quelqu'un, quelque part, est en train de commettre un crime.

Et c'est alors que Rizzoli et Isles interviennent.

C'est un soulagement d'échapper à leur monde. Je n'ai pas pu leur donner ce qu'elles attendaient de moi, je rentre donc demain à la maison, retrouver ma famille et Touws River. Retrouver mes cauchemars.

Je prépare mes bagages, casant les chaussures sur les côtés de la valise, pliant des pulls dont je n'aurai plus besoin au Cap. Comme ils m'auront manqué, les couleurs éclatantes de ma maison et le parfum des fleurs. Ici, j'ai l'impression d'hiberner, emmitouflée dans des pulls et des manteaux pour me défendre du froid et de la morosité. Je pose un pantalon sur le dessus et, pendant que j'en plie un autre, le chat gris saute dans la valise. Depuis mon arrivée, cet animal m'a royalement ignorée, et maintenant le voici qui ronronne et se roule sur mes affaires comme s'il voulait que je l'emmène. Je le soulève et le pose par terre, mais il regrippe aussitôt dans la valise et se met à miauler.

— Tu as faim, c'est ça ?

Le Dr Isles est repartie si vite qu'elle n'a pas eu le temps de le nourrir.

Jusqu'à la cuisine, il se frotte à mes jambes, puis se concentre sur la pâte que je vide dans son bol. À le voir dévorer son poulet en sauce, je m'aperçois que je suis affamée, moi aussi. Le Dr Isles m'a permis de faire comme chez moi, alors j'ouvre le cellier pour chercher quelque chose de rapide à préparer. Il y a un paquet de spaghettis, des lardons, des œufs et un morceau de parmesan dans le frigo : carbonara, le plat idéal pour les soirées fraîches.

J'attrape le paquet sur l'étagère quand le chat pousse un feulement. Par la porte entrebâillée, je le vois fixer quelque chose, le poil hérissé. Mes cheveux

à moi aussi se dressent sur ma tête.

J'entends un craquement de verre, comme de la grêle qui tombe sur le sol.
Un éclat brille devant l'embrasure de la porte.

J'éteins le cellier et reste dans le noir, tremblante.

Avec un dernier miaulement, le chat détale. Je voudrais m'enfuir avec lui,
mais j'entends la porte s'ouvrir en grand.

Il y a quelqu'un dans la cuisine. Et je suis prise au piège.

Jane eut soudain l'impression que la pièce se mettait à tourner. Elle était debout depuis 4 heures du matin et n'avait presque rien mangé de la journée. Cette révélation fut suffisante pour la faire s'affaïsser contre un mur.

— Le rapport se trompe, insista-t-elle.

— L'ADN ne ment pas, objecta Gabriel. Les restes trouvés près du Cap ont été comparés à l'ADN que Leon Gott avait adressé à Interpol il y a six ans, après la disparition de son fils. C'est bien Elliot. Et les traumatismes du squelette indiquent un homicide.

— Tu dis qu'on les a retrouvés il y a deux ans ?

— Dans un parc, à l'extérieur de la ville. Ils ne peuvent pas préciser la date du décès, il a très bien pu être tué il y a six ans.

— Mais nous savons qu'il était vivant puisque Millie l'a rencontré au Botswana.

— En es-tu certaine ? demanda doucement Gabriel.

La question la réduisit au silence. *A-t-on la certitude qu'elle nous a dit la vérité ?* Elle posa une main sur sa tempe ; les pensées tourbillonnaient comme un cyclone dans sa tête. Millie ne pouvait pas mentir, parce que des faits bien établis confirmaient ses dires. Un pilote avait effectivement déposé sept touristes sur une piste d'atterrissage au cœur du delta, parmi lesquels un passager avec un passeport au nom d'Elliot Gott. Quelques semaines plus tard, Millie avait bien émergé de la savane avec une horrible histoire de massacre dans la brousse. Des charognards avaient éparpillé les restes des morts, et les ossements de quatre victimes n'avaient jamais été retrouvés. Richard. Sylvia. Keiko. Elliot.

Parce que le véritable Elliot était déjà mort. Assassiné au Cap avant même le début du safari.

— Jane ?

— Millie n'a pas menti. Elle s'est trompée. Elle croyait que Johnny était le tueur, mais c'était une victime, tout comme les autres. Il a été tué par celui qui s'est servi du passeport d'Elliot pour s'inscrire au safari. Quand tout a été terminé, celui-ci est rentré chez lui. Il a repris sa véritable identité.

— Celle d’Alan Rhodes...

— Il a voyagé sous l’identité d’Elliot et il n’y a donc aucune preuve de sa présence au Botswana, rien pour le relier au safari.

Jane balaya encore une fois des yeux la salle de séjour aux murs nus.

— Ce type est une coquille vide, comme cette maison... Il ne peut pas laisser voir le monstre qu’il est, alors il vole l’identité d’un autre.

— Et il ne laisse aucune trace personnelle.

— Mais il a commis une erreur au Botswana. Une de ses victimes s’est échappée, et elle peut l’identifier...

Soudain, Jane se tourna vers Maura, qui venait d’entrer et l’observait à présent avec des yeux interrogateurs.

— Millie est seule chez toi ?

— Oui, elle fait ses bagages.

— On l’a laissée seule !

— Quelle importance, maintenant qu’on sait qu’elle n’a aucun rapport avec l’enquête ?

— Au contraire, c’est la *clé* ! Elle est la seule à pouvoir identifier Alan Rhodes !

Maura secoua la tête, déconcertée.

— Mais elle ne l’a jamais rencontré...

— Si. En Afrique !

Les pas se rapprochent. Je suis tétanisée derrière la porte du cellier, mon cœur bat comme un tambour. Je ne peux pas voir qui vient d'entrer par effraction dans la maison ; seulement l'entendre, et il s'attarde dans la cuisine. Il ouvre le sac à main que j'ai posé sur le comptoir, des pièces tombent par terre. Seigneur, faites que ce ne soit qu'un simple cambrioleur. Qu'il prenne mon portefeuille et s'en aille.

Il doit avoir ce qu'il voulait, car mon sac retombe sur le comptoir avec un bruit sourd. Par pitié, va-t'en. Par pitié, va-t'en.

Mais il ne s'en va pas. Au contraire, le voilà qui se déplace dans la cuisine. Je retiens mon souffle quand il passe devant la porte entrebâillée, j'aperçois son dos, des cheveux noirs et bouclés, une tête carrée. Quelque chose chez lui me semble étrangement familier, mais non. C'est impossible. L'homme auquel je pense est mort, ses os dispersés quelque part dans le delta de l'Okavango. Il se tourne et, lorsque je vois son visage, tout ce à quoi j'ai cru depuis six ans, tout ce que je *pensais* savoir, bascule sur son axe.

Elliot est vivant. Le pauvre, maladroit Elliot, si peu à l'aise dans la savane que Richard ne lui épargnait aucune moquerie. Elliot qui prétendait avoir trouvé une vipère dans sa tente, qu'aucun de nous n'avait vue. Je repense à la dernière nuit où mes compagnons étaient encore vivants. Je me rappelle les ténèbres, la panique, les coups de feu. Et le dernier cri de cette femme : *Oh, Seigneur, il a le fusil !*

Ce n'était pas Johnny.

Il passe devant le cellier sans s'arrêter, le bruit de pas s'atténue. Où est-il ? Se tient-il immobile, hors de ma vue, à guetter le moment où je me montrerai ? Si je tente de me faufiler dehors par la porte de la cuisine, va-t-il me repérer ? Frénétiquement, je m'efforce de me représenter le jardin qui se trouve derrière cette porte. Il est entièrement clos, mais où est le portail ? Je ne m'en souviens pas. Je pourrais me retrouver coincée par la clôture, piégée comme dans une souricière.

Ou je pourrais rester ici à attendre qu'il me débusque.

Je trouve sur l'étagère un bocal lourd et assez gros. Confiture de framboise. Pas vraiment redoutable, mais c'est la seule arme à ma disposition.

Je jette un coup d'œil à l'extérieur. Personne.

Je sors à pas de loup, éblouie par la lumière qui baigne la cuisine. La porte de service n'est qu'à une dizaine de pas.

Soudain, la sonnerie du téléphone retentit, comme un cri. Je me fige sur place. Quand le répondeur se déclenche, l'inspecteur Rizzoli dit :

— Millie, s'il vous plaît, décrochez. Millie, vous êtes là ? C'est important...

Je tends désespérément l'oreille pour capter d'autres bruits par-dessus ces appels pressants, mais je ne l'entends pas, lui.

Vas-y. Tout de suite.

Je contourne les éclats de verre sur la pointe des pieds. Neuf pas jusqu'à la porte. Huit. J'ai fait la moitié du chemin quand le chat rapplique en trombe dans la cuisine, ses griffes dérapant sur les carreaux glissants, éparpillant le verre bruyamment.

Le vacarme alerte l'intrus, et des bruits de pas pesants se rapprochent de moi, à découvert, sans nulle part où me cacher. Je fonce vers la porte, réussis à attraper la poignée mais deux mains agrippent mon pull et me tirent en arrière.

Je fais volte-face et, sans vraiment regarder, j'abats le pot de confiture sur son crâne.

Il hurle de rage, lâche prise et l'espace d'un instant je suis libre, tout près de réussir.

Il me plaque au sol et nous glissons tous les deux dans le verre et la confiture, renversant la poubelle qui répand papiers gras et marc de café. Je rampe péniblement parmi les détritiques quand il arrive à passer une corde autour de mon cou. Il tire brutalement ma tête en arrière.

De toutes mes forces, j'essaie de l'agripper pour desserrer l'étau, mais la corde est si tendue qu'elle entaille ma chair. J'entends cet homme grogner sous l'effort, tandis que je suffoque, que la lumière commence à baisser, que mes pieds cessent de remuer. C'est donc ainsi que je vais mourir, si loin de chez moi, si loin de ceux que j'aime.

Tandis que je me laisse aller en arrière, ma main rencontre un objet tranchant. Mes doigts se referment dessus, déjà engourdis. *Violette. Christopher. Je n'aurais pas dû vous quitter.*

En lançant le bras en arrière, je l'atteins au visage.

À travers un brouillard de plus en plus obscur, je l'entends crier. Soudain la corde se détend. La lumière revient. Toussant, hoquetant, je lâche l'objet, qui tombe en claquant sur le sol. C'est la boîte de pâtée pour chat, ouverte, avec son couvercle tranchant comme un rasoir.

J'arrive péniblement à me relever et repère le bloc de couteaux de cuisine. Je me prépare à l'affronter. Du sang ruisselle de son front balaféré, une vraie cataracte qui brouille sa vue. Il se jette sur moi, ses mains cherchant ma gorge. En partie aveuglé par son propre sang, il ne voit pas ce que je tiens. Ce que je lève au moment où nos corps entrent en collision.

Le couteau de boucher s'enfonce dans son ventre.

La main qui se tendait vers ma gorge retombe tout à coup. Il tombe à genoux et, l'espace d'un instant, reste à la verticale, les yeux ouverts, le visage plein de stupeur. Son corps penche de côté, je ferme les yeux quand il heurte le sol.

Moi aussi, je vacille. À tâtons, je parviens à attraper une chaise et je m'y laisse tomber. Ma tête entre les mains, les tempes bourdonnantes, je perçois un bruit qui s'amplifie. Une sirène. Je n'ai pas la force de relever la tête. J'entends qu'on tambourine à la porte d'entrée, et des voix qui crient « Police ! », mais il semble que je ne puisse plus bouger. Ils entrent dans la maison et c'est seulement quand l'un d'eux lâche un juron de surprise qu'enfin je relève la tête.

Deux policiers se tiennent devant moi, à contempler le carnage.

— Vous êtes Millie ? Millie DeBruin ?

Je hoche la tête et il dit dans sa radio :

— Inspecteur Rizzoli, elle est ici. Vivante. Mais vous n'allez pas me croire...

Le repaire du chasseur fut découvert le lendemain.

Après que le géoradar eut détecté la cavité souterraine, quelques minutes de pelletage suffirent pour en localiser l'entrée, un panneau de bois dissimulé sous deux centimètres de terre de bruyère.

Jane fut la première à s'enfoncer dans l'obscurité froide et humide. Quand elle atteignit le sol en béton, elle braqua sa lampe torche devant elle et découvrit la peau du léopard des neiges, fixée au mur. À côté, suspendues à un crochet, des griffes en acier aux pointes acérées, étincelantes. C'était cet outil qui avait laissé les marques parallèles sur le torse de Leon Gott et le crâne de Natalie Toombs.

— Qu'est-ce que tu vois là-dedans ? lança Frost.

— L'homme-léopard...

Il descendit à son tour et ils restèrent là, leurs torches fendant les ténèbres comme des sabres.

— Doux Jésus, dit-il en éclairant le mur d'en face, avec son panneau de liège où étaient punaisées deux dizaines de permis de conduire et de photos d'identité. Ça vient du Nevada. Maine. Montana...

— C'était son mur de trophées, déclara Jane.

Comme Leon Gott et Jerry O'Brien, Alan Rhodes affichait lui aussi ses exploits, mais ils restaient privés. Elle se focalisa sur une page déchirée d'un passeport : Millie Jacobson, le trophée que Rhodes avait cru pouvoir s'adjuger, prématurément. Et puis il y avait d'autres visages, d'autres noms. Isao et Keiko Matsunaga. Richard Renwick. Sylvia Van Ofwegen. Vivian Kruiswyk. Elliot Gott.

Johnny Posthumus, le guide qui s'était battu pour leur sauver la vie. Dans ses yeux francs, Jane voyait un homme prêt à faire tout ce qui serait nécessaire, sans peur, sans hésitation. Mais Johnny n'avait pas compris que l'animal le plus dangereux qu'il rencontrerait serait ce client qui lui souriait.

— Il y a un ordinateur portable là-dedans, dit Frost, penché au-dessus d'une boîte en carton. Un MacBook Air. Celui de Jodi Underwood, tu crois ?

— Allume-le.

De ses mains gantées, Frost sortit l'ordinateur et appuya sur la touche.

— La batterie est morte.

— Pas de cordon d'alimentation ?

Il fouilla à l'intérieur du carton.

— Je n'en vois pas. Mais il y a du verre brisé... C'est une photo.

Il sortit le cadre cassé et braqua sa torche sur le cliché. Pendant un instant de silence, ils prirent conscience de ce qu'ils avaient sous les yeux.

Deux hommes posant côte à côte, le soleil dans les yeux. La luminosité intense soulignait chacun de leurs traits. Avec leurs cheveux sombres et leurs visages carrés, ils avaient l'air de deux frères. Celui de gauche souriait franchement à l'objectif, mais l'autre semblait avoir été surpris au moment où il se tournait vers l'appareil photo.

— Quand a-t-elle été prise ? demanda Frost.

— Il y a six ans.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je connais cet endroit. C'est Table Mountain, au Cap.

Elle le regarda.

— Elliot Gott et Alan Rhodes se connaissaient.

L'inspecteur Rizzoli arrive chez le Dr Isles avec un ordinateur portable dans son sac.

— Le dernier morceau du puzzle, Millie, dit-elle. Ça devrait vous intéresser.

Il s'est écoulé presque une semaine depuis l'agression. Le sang et les éclats de verre ont disparu, la fenêtre a été changée, et pourtant je répugne encore à aller dans la cuisine. Les souvenirs sont trop vifs, mes hématomes au cou trop apparents, et nous nous installons donc dans le salon, toutes les trois sur le divan.

Le chat gris est là lui aussi, sur la table basse, et il observe avec un air d'intelligence troublant Rizzoli qui ouvre l'ordinateur et insère une clé USB.

— Ce sont les photos qui proviennent de l'ordinateur de Jodi Underwood, et le mobile de son meurtre. Elles racontaient une histoire qu'Alan Rhodes voulait cacher à tous. À Leon Gott. À Interpol. Et encore plus à vous.

L'écran se remplit d'une mosaïque d'images minuscules. Jane Rizzoli clique sur la première, qui s'agrandit pour occuper tout l'écran. On y voit un homme brun et souriant, la trentaine, vêtu d'un jean et d'un gilet safari, sac à dos à l'épaule. Il fait la queue devant le comptoir d'enregistrement d'un aéroport. Avec son front carré et ses yeux doux, il dégage une impression d'innocence heureuse. L'agneau qui ne soupçonne pas qu'on le conduit à l'abattoir.

— Voici Elliot Gott. La photo a été prise il y a six ans, juste avant que son avion décolle de Boston.

J'étudie ses traits, ses cheveux bouclés, la forme de son visage.

— Il ressemble tellement à...

— Alan Rhodes. C'est peut-être pour cette ressemblance que Rhodes l'a choisi, cela facilitait l'usurpation d'identité. Il s'est présenté sous le nom de Gott quand il a rencontré Sylvia et Vivian dans une discothèque du Cap. Il s'est servi de son passeport et de ses cartes de crédit pour réserver son vol pour le Botswana.

Là où je l'ai rencontré. Je repense à la première fois où j'ai posé les yeux

sur celui qui se faisait passer pour Elliot. C'était dans le terminal secondaire à Maun, où nous attendions tous les sept d'embarquer sur le petit avion qui nous conduirait dans le delta. Je me souviens que j'étais nerveuse à l'idée de voler dans un simple coucou. Je me rappelle que Richard se plaignait de mon manque d'enthousiasme – ne pouvais-je pas faire un effort pour être plus gaie, comme ces jolies blondes qui gloussaient sur le banc ? De ce premier contact avec Elliot, je n'ai gardé presque aucun souvenir, parce que j'étais obnubilée par Richard, qui s'éloignait de moi. Que ma présence ennuyait si manifestement. Ce safari était mon ultime tentative pour sauver notre couple, alors je ne m'intéressais guère à l'empoté qui ne lâchait pas ses blondes.

Rizzoli passe à la photo suivante, un selfie pris à bord du vol régulier.

— Nous avons une série de photos prises avec son téléphone portable, qu'Elliot envoyait par mail à sa copine, Jodi. C'est une sorte de journal quotidien, sans légendes, mais elles forment un témoignage complet sur son voyage. Il en avait pris beaucoup...

Elle fait défiler plus vite les images de son assiette sur fond de hublot, le soleil sur la carlingue, etc., jusqu'à un autre selfie, où il se penche vers l'allée centrale pour montrer la cabine de pilotage. À ce moment-là, je me concentre sur l'homme placé derrière lui, un homme dont le visage est bien visible.

Alan Rhodes.

— Ils étaient sur le même vol, dit Rizzoli. C'est peut-être ainsi qu'ils se sont rencontrés, dans l'avion. Ou peut-être avaient-ils fait connaissance plus tôt, à Boston. Ce qui est certain, c'est qu'à l'heure où Eliott est arrivé au Cap, il s'était fait un ami.

Elle clique sur une autre icône et une nouvelle photo s'affiche. Elliot et Rhodes, posant côte à côte à Table Mountain.

— C'est la dernière photo connue d'Elliot. Jodi Underwood l'avait fait encadrer et offert au père. Ce cliché devait être exposé dans la maison de Leon le jour où Rhodes a livré le léopard des neiges. Leon l'a reconnu, il a dû l'interroger sur sa rencontre avec son fils. Un peu plus tard, il a passé des coups de fil. À Jodi Underwood, pour lui demander toutes ses photos du voyage d'Elliot. À Interpol, pour essayer de joindre Henk Andriessen. C'est cette photo qui a tout déclenché : les meurtres de Leon Gott, Jodi Underwood, peut-être aussi Debra Lopez, qui avait été témoin de leur échange. Mais la personne dont Rhodes avait le plus peur, c'était *vous*...

Je regarde l'écran.

— Parce que j'étais la seule à savoir lequel des deux avait participé au safari.

Rizzoli acquiesce.

— Il devait vous empêcher de voir cette photo.

Soudain, je ne peux plus supporter ce visage et je me détourne.

— Johnny...

Un seul mot murmuré : *Johnny*. Je le revois en plein soleil, aussi droit qu'un arbre sur la terre africaine où il avait vu le jour, me demandant de lui faire confiance, affirmant que je devais prendre de l'assurance. Et je songe à ses regards quand nous étions assis devant le feu, la lueur des flammes jouant sur son visage. Si seulement j'avais écouté mon cœur ; si seulement j'avais placé ma foi en lui.

— Maintenant, vous connaissez la vérité, dit doucement le Dr Isles.

— Tout aurait pu tourner si différemment...

Je bats des paupières, libérant une larme qui coule sur ma joue.

— Il s'est battu pour nous sauver. Et nous nous sommes tous retournés contre lui.

— D'une certaine façon, Millie, il vous a bien sauvé la vie.

— Comment cela ?

— À cause de Johnny – de la peur qu'il vous inspirait – vous êtes restée cachée à Touws River, où Alan Rhodes ne pouvait pas vous trouver.

Le Dr Isles lance un regard à Rizzoli.

— Jusqu'à ce que nous, hélas, nous vous amenions à Boston.

— C'était une erreur, admet Rizzoli. On se trompait de personne.

Moi aussi. Je repense à la façon dont Johnny me poursuivait dans mes cauchemars, alors que ce n'était pas lui que j'aurais dû craindre. À présent ils s'estompent ; la nuit dernière, j'ai mieux dormi qu'au cours de ces six dernières années. Le monstre a disparu, et c'est grâce à moi. Il y a quelques semaines, l'inspecteur Rizzoli m'avait dit que ce serait la seule façon de retrouver le sommeil, et je suis sûre que bientôt ces mauvais rêves auront entièrement disparu.

Elle referme l'ordinateur.

— Demain, vous pourrez rentrer chez vous avec la certitude que tout est bien fini. Votre mari va être content de vous retrouver.

Je hoche la tête.

— Il m'appelle trois fois par jour. Il dit qu'on a parlé de l'affaire aux infos.

— Vous allez être accueillie en héroïne, Millie.

— Tout ce qui compte pour moi, c'est rentrer à la maison.

— Avant cela, j'ai quelque chose à vous remettre. Cela devrait vous faire plaisir...

Elle fouille dans la housse de l'ordinateur et en retire une grande enveloppe.

— Henk Andriessen me l'a envoyée par mail. J'en ai fait un tirage pour vous.

Dans l'enveloppe, il y a une photo. Ma gorge se noue et, sur le moment, je ne suis plus capable de proférer un son. Johnny se tient dans la savane, de l'herbe jusqu'aux genoux, un fusil au côté. Ses cheveux sont dorés par le soleil et ses yeux plissés comme s'il venait de rire. Voici l'homme dont j'étais tombée amoureuse, celui qui avait disparu derrière les traits d'un monstre. Le voici tel que je dois me le rappeler, chez lui.

— C'est une des quelques bonnes photos que Henk a pu dégoter. Elle a été prise par un autre guide, il y a environ huit ans. J'ai pensé qu'elle vous plairait.

— Comment saviez-vous ?

— Je devine quel choc ce doit être de découvrir que tout ce que vous pensiez de Johnny Posthumus était faux. Il mérite qu'on se souvienne de lui tel qu'il était réellement.

— Oui...

Je caresse le visage souriant sur la photo.

— C'est ce que je ferai.

Christopher m'attendra à l'aéroport. Violette sera là elle aussi, avec certainement un gros bouquet de fleurs. Ils me serreront dans leurs bras et nous retournerons à Touws River, où une fête aura été organisée pour célébrer mon retour. Chris m'en a déjà parlé, car il sait que je n'aime pas les surprises, pas plus que les réjouissances. Mais je crois que le temps est enfin venu de faire la fête, car je reprends ma vie en main. Je réintègre le monde des vivants.

Il paraît que la moitié de la ville sera là parce que les gens sont curieux. Avant que mon histoire fasse la une, peu d'entre eux avaient une idée de mon passé, ou de la raison pour laquelle je vivais en recluse. Je ne pouvais pas risquer de m'exposer. Aujourd'hui tout le monde est au courant. Je suis devenue une vedette locale, la mère de famille ordinaire partie en Amérique pour mettre un tueur en série hors d'état de nuire.

— C'est de la folie, ici ! m'a dit Christopher au téléphone juste avant que je monte dans l'avion. Les journalistes n'arrêtent pas d'appeler. Je leur ai demandé de nous foutre la paix, mais autant te préparer...

Ce sont mes derniers instants de solitude. Au moment où l'avion amorce sa descente sur Le Cap, je sors la photo une dernière fois.

Six années ont passé. Chaque année, je vieillis un peu plus, mais Johnny restera toujours le dos droit, l'herbe ondulant à ses pieds, le soleil se reflétant dans son sourire. Je songe à tout ce qui aurait pu être, si les choses avaient tourné autrement. Serions-nous mariés et heureux dans une cabane au fond de la brousse ? Nos enfants auraient-ils ces cheveux blonds comme les blés, grandiraient-ils pieds nus et libres ? Je ne le saurai jamais, car le véritable Johnny gît quelque part dans le delta, ses atomes réunis à jamais à la terre qu'il aimait. La terre à laquelle il appartiendra pour l'éternité. Tout ce que je possède, ce sont mes souvenirs, et je les garderai jalousement. Ils ne regardent que moi.

L'avion roule sur le tarmac. Dehors, le ciel est d'un bleu éclatant, et je sais que l'atmosphère sera pleine du parfum des fleurs et de la mer. Je glisse la photo dans l'enveloppe, la range dans mon sac. Invisible, mais tout près de moi.

Je me lève. Il est temps de retourner auprès des miens.

Remerciements

Je n'oublierai jamais mon émotion en apercevant pour la première fois un léopard dans la nature. Pour ce précieux souvenir, que soit remerciée la formidable équipe de l'Ulusaba Safari Lodge à Sabi Sands. Une mention spéciale au guide Greg Posthumus et au pisteur Dan Ndubane, pour m'avoir initiée aux beautés de la brousse africaine – et pour avoir maintenu mon mari en vie.

Toute ma reconnaissance va à mon agent littéraire, Meg Ruley, amie fidèle et alliée depuis des années, et à mes éditrices, Linda Marrow (US) et Sarah Adams (UK), pour leur aide inestimable dans l'achèvement de ce livre.

Par-dessus tout, je tiens à remercier mon mari, Jacob, pour avoir partagé ce voyage. L'aventure continue.

Titre original : *Die Again*

L'édition originale a paru en 2014 chez Ballantine Books, New York.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

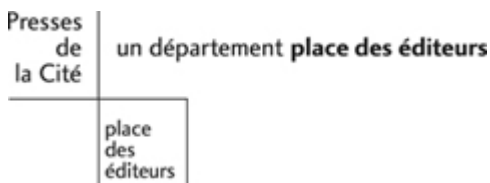
« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Tess Gerritsen, 2014

© Presses de la Cité, 2017 pour la traduction française

Couverture : Thierry Sestier. Photo : © Jamie McDonald/Getty Images/AFP.

EAN 978-2-258-14396-8



Composition numérique réalisée par Facompo

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
EN VERSION NUMÉRIQUE

Chimère

Le Chirurgien

L'Apprenti

Mauvais Sang

La Reine des Morts

Lien fatal

Au bout de la nuit

En compagnie du diable

L'Embaumeur de Boston

Le Voleur de morts

La Disparition de Maura

Les Oubliées

La Dernière à mourir